



# ALMANACH

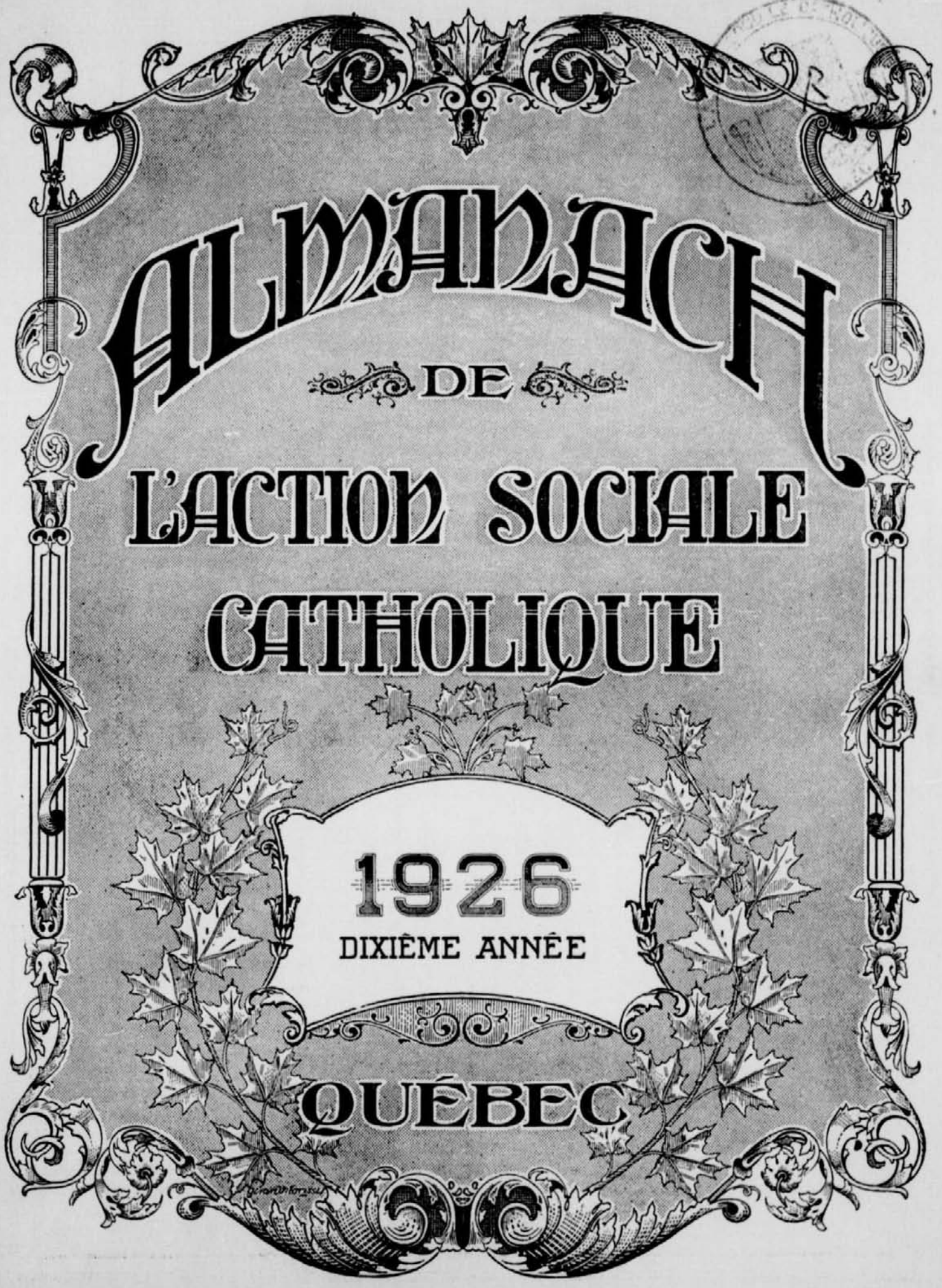
DE

## L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

1926

DIXIÈME ANNÉE

QUÉBEC



ALMANACH DE L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

TABLE DES MATIERES.

-1926-

	Pages
D-20	Calendrier ..... 46
	Notre Almanach: ses dix ans.- M. le Commandeur Jules DORION ..... 10
	Feu Son Eminence: quelques souvenirs - M. le Chanoine V.A. HUARD .. 12
	Mère Catherine de S. Augustin.- Mgr David GOSSELIN, P.A. .... 16
	Les périls de la race française au Canada et les leçons du recensement.- T.R.P. ALEXIS? O.M.Cap..... 19
	Le carnet du Sauvage.- Rév. Frère Marie-VICTORIN, des E.C..... 24
	S.G. MGR PAUL-EUGENE ROY .- x.x.x.-..... 35
	Le Saint Curé d'Ars.- Mgr Elias ROY ..... 38
B-34	L'abbé Edouard Quertier.- L'hon. Sénateur Thomas CHAPAIS ..... 43
	Le Séminaire de Chicoutimi.- Mgr Eugène LAPCINTE, P.A. .... 46
	Unis par nos Saints.- M. François VEUILLOT ..... 51
	Les tremblements de terre.- M. l'abbé Alex. Vachon ..... 54
B-123	La liaison française.- M. Ernest BILODEAU ..... 61
A-52	Comment on fait un journal.- M. J.T. PERRON ..... 64
	Les diables déchainés.- Jean SANS -TERRE ..... 70
	Le Petit Séminaire de Ste Thérèse.- M. l'abbé Emile DUBOIS ..... 72
	La photogravure.- M. l'abbé L.M. BOLDUC ..... 76
	Les petits porteurs de l'Action Catholique.- (poésie) abbé A.LACASSE 80
	La lampe qui ne s'éteint pas .- M. le Com. P.G. ROY ..... 81
	Les Martyrs Jésuites du Canada.- Rév. Père Ed. LECOMPTE, S.J. .... 83
	A propos de M. Decelles.- M. Ferdinand BELANGER, (L'Act. Cath!) .. 85
	La Sainte Chapelle, à Paris.- M. l'abbé J.T. MADEAU ..... 86
	Un pèlerinage canadien: Notre-Dame de Roc Amadour.- M. l'abbé A.A. GODEBOUT ..... 91
	Pierre de Ville à Jean-Baptiste Terrien.- M. Thomas POULIN ..... 92
	La Semaine Sociale de 1925 .- Monsieur l'abbé A. ROBERT ..... 95
	L'exposition missionnaire vaticane.- M. l'abbé Georges ROY ..... 97
	Comment faire chanter les enfants.- L.A. MUZETTE ..... 99
	Les Martyrs canadiens.- R.P. E. Goulet, S.J. .... 101
	L'Année Sainte.- M. l'abbé L.A. MOREAU ..... 105
A-50	Propos d'architecture religieuse.- M. le notaire Gérard MORRISSET... 108
	Pour bien écrire.- (poésie) - MILICENT ..... 116
	Noces d'argent des premiers Syndicats catholiques à Québec.- M. l'abbé Eugène DELISLE ..... 117
	L'année de l'Action Sociale Catholique ..... 120
	La corvée (Jean Rivard) .- GERIN-LAJOIE ..... 137

-----  
 PORTRAITS.-

D-172	S.G. MGR PAUL-EUGENE ROY ..... 3
D-184	SON EMINENCE LE CARDINAL L.N. BEGIN ..... 13
A-170	MERE CATHERINE DE S. AUGUSTIN ..... 16
B-211	LE SAINT CURE D'ARS ..... 38
B-192	L'ABBE EDOUARD QUERTIER ..... 43
A-169	MGR DOMINIQUE RACINE ..... 47

**ALMANACH**  
DE  
**L'ACTION SOCIALE**  
**CATHOLIQUE**



**DIXIÈME ANNÉE**  
**1926**

A-169	MGR EUGENE LAPOINTE, V.G. ....	50
	M. L'ABBE EDM. DUCHESNE .....	50
	M. L'ABBE CHARLES DUCHARME, fondateur du Petit Séminaire Ste Thérèse ..	73
D-180	BUREAU DE DIRECTION DE L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE.- (Portraits des di- recteurs) ...	121
B-115	FEU LE COMMANDEUR ONESIME POULIOT .....	123
D-159 - D-169	BUREAU DE DIRECTION DE L'ACTION SOCIALE LIMITEE (Portraits des direct.)	125
B-284	FEU LE CHANOINE L. DUMAIS .....	126
B-257	FEU LE CHANOINE R. GUIMONT .....	127
D-183	LES REDACTEURS DE L'ACTION CATHOLIQUE (Portraits) .....	129
B-489	FEU L'ABBE GUSTAVE CLOUTIER .....	131
<u>BEAUX - ARTS: Etudes, tableaux et dessins.-</u>		
	(1) A L'OMBRE DU GRAND ORME (Envoi de M. Paul LAUREN, Anc.-Lorette).....	11
B-23	UNE DES DERNIERES PHOTOGRAPHIES DE SON EMINENCE.- A l'Ange-Gardien, le 5 juillet, 1925)...	12
D-8	LES SENTINELLES DE LA COTE, aux ANTILLES (Envoi du Pacifique Canadien).	17
B-546	UNE RARETE: UNE BORDEE DE NEIGE A JERUSALEM.....	18
C-124	ENVOLEE VERS LE LARGE: COUP D'OEIL SUR LES COTEAUX DE CHESTER, (N.E.).- (Envoi du Pacifique Canadien).....	21
B-51	UN CLIENT DE PLUS POUR LA COMMISSION DES LIQUEURS .....	23
	NATASHQUAN: LES DUNES ET LES PAS DU VENT SUR LE SABLE .....	24
C-131	LA DESCENTE DU RAPIDE .- (Envoi des Chemins de fer de l'Etat) .....	25
	LES BASTIONS DE LA CITADELLE, SUR L'IEL NIAPISCA, EN MINGANIE.....	26
	LE SPHINX DE BETCHOUANE, en MINGANIE .....	27
	LA NECROPOLE DES DIEUX SUR L'IEL A LA PROIE, en MINGANIE .....	27
	URNE GENATE, DANS LA NECROPOLE DES DIEUX, sur l'ile à la Proie, en Min- ganie..	28
C-123	SOLEIL COUCHANT. (Envoi des Chemins de Fer de l'Etat) .....	29
	LA POINTE-AUX-RUINES, en Minganie .....	30
	LES MONOLITHES DE L'ILE QUIN, EN MINGANIE .....	30
	FAMILLE MONTARNAISE DE LA COTE NORD, en costume de dimanche .....	31
	PARTIE EST DU VILLAGE DE LA POINTE-AUX-ESQUIMAUX.....	32
C-121	RAYONS ET OMBRES : EN LONGEANT LES COTES DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.- (Envoi des Chemins de Fer de l'Etat).....	33
D-68	LE HAVRE SAINT PIERRE, un jour de Soleil .....	34
	LE RETOUR DE L'ANGE GARDIEN.- (W. Von Kaulbach) .....	37
A-54	LE PREBYTERE DU SAINT CURE D'ARS .....	38
	LA BASILIQUE D'ARS .....	39
B-532	L'EGLISE DU CURE D'ARS .....	39
B-301	LA BASILIQUE D'ARS, (intérieur) .....	40
D-119	SUR UN LAC DES ROCHEUSES. (Envoi des Chemins de Fer de l'Etat) .....	41
	LE PAIN DE CHEZ NOUS .....	42
B-306	LE MONUMENT QUARTIER A SAINT DENIS .....	44
D-123	BRUME DU MATIN AU FLANC DU COTEAU .....	45
	LES DEBUTS DU SEMINAIRE DE CHICOUTIMI .....	46
	LE SEMINAIRE DE CHICOUTIMI, incendié en 1912 .....	47
A-55	LE SEMINAIRE DE CHICOUTIMI, (actuel) .....	48
D-119	PASSAGE CARACTERISTIQUE DES COTES DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE, (Ocean Falls). (Envoi des C. de Fé Can)	49
B-310	MARCHE, MARCHE!! " .....	50
B-495	ILLUMINATION DE LA BASILIQUE DE ST PIERRE, à l'occasion de la canonisa- tion de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus.....	51
	LE LAC SAINT -ELEUTHERE (Kamouraska) .....	52
C-85	SUR LA RIVIERE KIPPEWA (Témiscamingue) Envoi du Pacifique Canadien..	53
B-251	RAILS PLIES PAR LE TREMBLEMENT DE TERRE DE SAN FRANCISCO .....	54
B-494	(1) "La course au chapeau." M. Courteau se trompe. Histoire sans paroles...	5



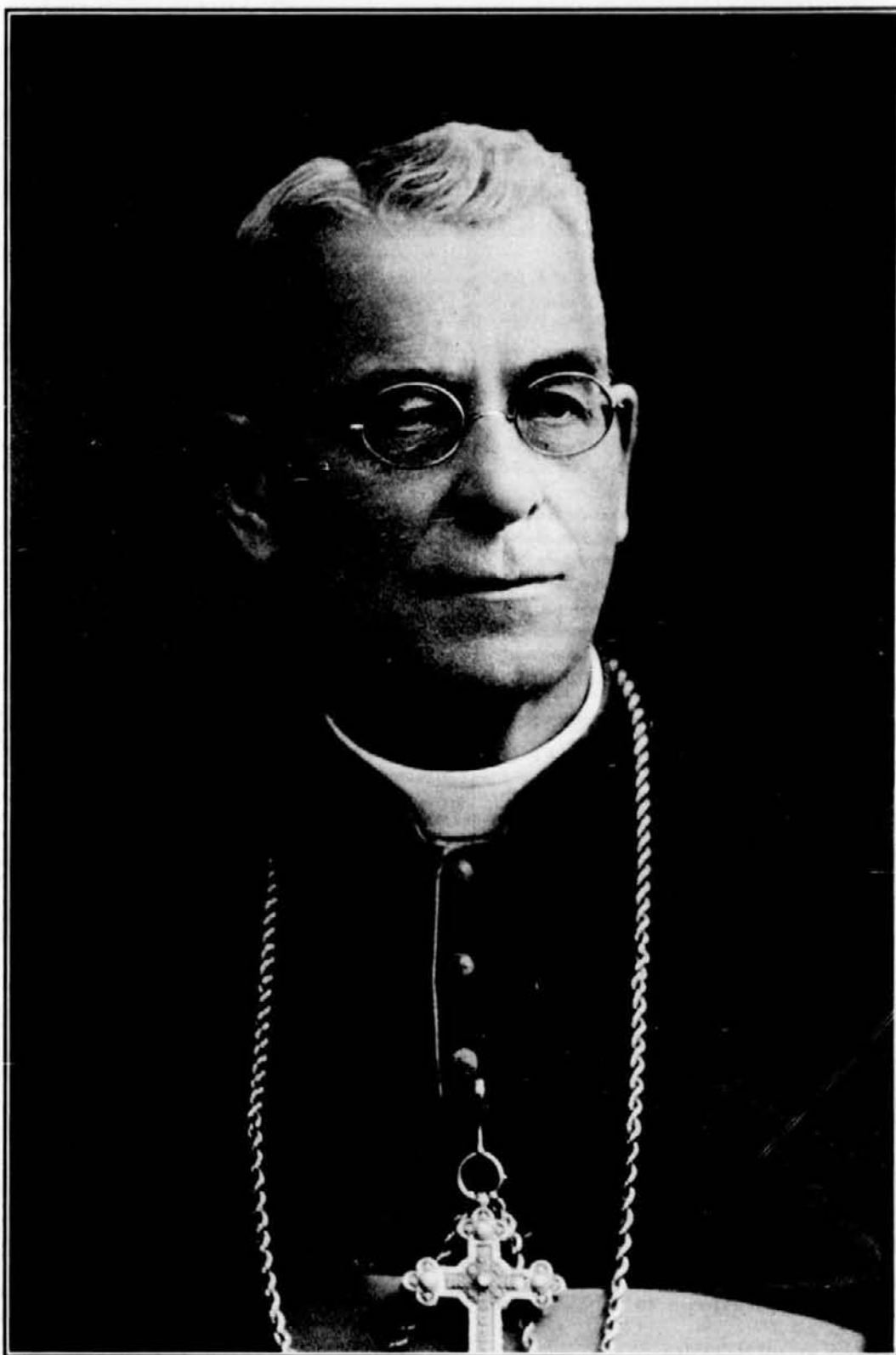
Archevêché de Québec

*Je bénis de tout cœur l'Almanach de l'A. S. C. et tous ceux qui travaillent à sa diffusion... Je forme des vœux pour que cette publication si instructive et si intéressante trouve dans tous les foyers l'accueil qu'elle mérite.*

*† Paul - Eugène  
Archev. de Québec.*

Québec, le 28 octobre 1925.

B-503	FAILLE OUVERTE DANS LA GREVE D'UNE RIVIERE PAR UN TREMBLEMENT DE TERRE	55
C-36	L'EGLISE DE S.-PASCAL AVANT LE TREMBLEMENT DE TERRE DU 28 février...	56
C-37	L'EGLISE DE S.-PASCAL APRES LE TREMBLEMENT DE TERRE	57
B-183	UNE FAILLE CAUSEE PAR UN DEPLACEMENT VERTICAL	58
B-523	CLOTURE RECULEE PAR UN TREMBLEMENT DE TERRE	59
C-216	SUR LE LAC SAINT-SACREMENT	60
B-171	M. LOUIS SCHMIDT, ANCIEN SECRETAIRE DE LOUIS RIEL, AU MILIEU D'UN GROUPE DE LA LIAISON FRANCAISE	61
B-488	L'EGLISE DE STE ANNE-DES-CHEMENS (Manitoba)	62
B-530	L'EGLISE DE STE ANNE DU-LAC	62
B-594	LE CIMETIERE DES METIS TUES A LA BATAILLE DE BATOUCHE	63
B-594	LA CATHEDRALE DE S. ALBERT	63
B-594	BUREAU DE L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE, DE L'"ACTION CATHOLIQUE" et ATELIERS DE L'ACTION SOCIALE, limitée	64
C-83	TROIS DEPARTEMENTS DE L'ACTION SOCIALE LIMITEE	65
B-504	LOIN DU BRUIT.- Photo de M. l'abbé J.T. NADEAU	68
C-178	QUATRE DEPARTEMENTS DE L'ACTION SOCIALE LIMITEE.	69
B-505	LE PETIT SEMINAIRE DE STE-THERESE, (actuel)	72
C-55	LE PETIT SEMINAIRE DE STE THERESE (Edifices anciens)	73
C-179	LA CHAPELLE DU PETIT SEMINAIRE DE STE THERESE	74
C-211	LE MONUMENT DUCHARME	74
B-176	LES SCIEURS DE LONG.- (Photo de M. l'abbé J.T. Nadeau)	75
B-251	LA CHAMBRE NOIR dans laquelle se font les opérations du négatif.- (Photogravure)	76
C-84	QUATRE DEPARTEMENTS DE L'ACTION SOCIALE LIMITEE	77
A-58	MACHINE A GRAVER (Photogravure)	78
A-49	LA GUILLOCHEUSE (photogravure)	78
A-49	UN DEMI-TON, TEL QUE VO A LA LOUPE (Photogravure)	79
C-217	LA MAISON DES JESUITES A SILLERY	82
C-217	LE LAC S. SACREMENT	83
C-217	SAINTE-ELUETHERE, (photo par M. l'abbé J.T. NADEAU)	85
C-217	HAUTEUR ET LARGEUR COMPAREES DE L'EGLISE DE S. JEAN-BAPTISTE DE QUEBEC ET DE LA SAINTE CHAPELLE DE PARIS.-	86
B-285	LA SAINTE CHAPELLE	87
C-249	PORTAIL SUPERIEUR ET ROSE DE LA SAINTE CHAPELLE	87
C-253	PORCHE SUPERIEUR DE LA SAINTE CHAPELLE	88
C-210	NEF DE LA SAINTE CHAPELLE	88
B-47	AUTEL DE LA SAINTE CHAPELLE, au 13ième siècle	89
B-305	NEF ET ROSE DE LA SAINTE CHAPELLE	89
B-534	LA CRYPTTE DE LA SAINTE CHAPELLE, après la Révolution	90
B-527	LA CRYPTTE DE LA SAINTE CHAPELLE restaurée	90
B-527	UN CHAPITEAU DE LA SAINTE CHAPELLE	91
B-527	LE PORT DE QUEBEC, vu des hauteurs de S. Romuld. (D'après un dessin des environs de 1870)	91
B-141	CHEZ PIERRE DE VILLE	92
B-182	CHEZ J.-B. TERRIEN	93
B-585	LE BEAU SOLEIL, L'AIR PUR, LE CALME.-	94
B-556	PREMIERE NEIGE.- (Photo par M. l'abbé J.T. NADEAU)	96
C-33	INSCRIPTION DE LA CROIX DE Notre-Seigneur	97
B-522	SOIR D'AOUT SUR LE LAC DES SEPT ILES. (Photo de M. Jos. Bégin)	98
B-157	VERS QUEBEC ET LEVIS.- (D'après un dessin des environs de 1860)	100
B-665	LA LECTURE DU DECRET DE BEATIFICATION DES MARTYRS CANADIENS	101
B-517	LES MARTYRS CANADIENS	102
B-517	LA BASILIQUE DE S. PIERRE ILLUMINEE	103
B-517	LA RECOLTE DE LA GLACE.(Photo de M. l'abbé J.T. NADEAU)	104
B-517	LA CEREMONIE DE BEATIFICATION DU BX PEREYMARD	105



**SA GRANDEUR MONSEIGNEUR PAULE-EUGENE ROY**

**ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC**

Né à Berthier-en-Bas, le 9 novembre 1859; ordonné prêtre à Québec, le 13 juin 1886; nommé, le 8 avril 1908, évêque titulaire d'Eleuthéropolis et auxiliaire de Mgr l'Archevêque de Québec; sacré le 10 mai suivant dans la basilique de Québec; nommé archevêque titulaire de Séleucie, le 8 septembre 1911; nommé coadjuteur de S. E. le cardinal Bégin avec future succession, le 1er juin 1920; directeur de l'Action Sociale Catholique depuis sa fondation, le 30 mars 1907, jusqu'au mois de novembre 1923; devenu archevêque de Québec, le 18 juillet 1925,

B-304	LA CHASSE CONTENANT LES RELIQUES DE STE THERESE DE L'ENF. J.-.....	106
B-526	UN TRAIN D'AUTREFOIS, DANS UN "NORDET" D'AUTREFOIS .-	107
B-44	MAITRE-AUTEL DE L'EGLISE DE S. JOACHIM .....	109
B-307	MAITRE-AUTEL DE L'EGLISE DE L'ANGE-GARDIEN.....	110
B-213	EGLISE DE COULOMMIERS .....	111
B-212	INTERIEUR DE L'EGLISE DE COULOMMIERS .....	112
B-308	LE MAITRE-AUTEL DE L'EGLISE DU CAP-SANTE .....	113
A-51	CHAPELLE SOUS BOIS . - .....	114
D-150	LE DEPARTEMENT DES PRESSES A L'ACTION SOCIALE (limitée) .....	115
B-137	EN PAYS DE MISSION .....	119
B-513	OEUVRE N.-D. DU BON CONSEIL .....	130
C-151	UNE PARTIE DE LA HAUTE-VILLE A QUEBEC.- (Vue prise d'un avion) .....	133
B-97	"SUR LE PERRON DE L'EGLISE ..." (Photo de M. Joseph Bégin) .....	134
	SUR LE PIEDESTAL .....	135
	LOIN DU VACARME .....	136

-----

# LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Incorporée par Acte du Parlement en juillet 1900

Capital autorisé. . . . .	\$ 5,000,000.00
Capital payé et réserve. . . . .	\$ 4,500,000.00
Actif total ( au 30 nov. 1924). . . . .	\$ 40,646,000.00

La seule banque au Canada dont les argents confiés à son département d'Épargne sont contrôlés par un Comité de Censeurs, ces messieurs examinant mensuellement les placements faits en rapport avec tels dépôts.

Conformément aux règlements approuvés par ses actionnaires, lors de sa fondation, cette banque ne prête pas d'argent à ses directeurs.

Président du Conseil d'administration  
**L'HONORABLE SIR HORMISDAS LAPORTE**

Vice-président et directeur général  
**M. TANCREDE BIENVENU**

Président du bureau des commissaires-censeurs  
**L'HONORABLE N. PERODEAU**  
Lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

## DIRECTION

TANCREDE BIENVENU, directeur général  
C.-A. ROY, assistant directeur général  
L.-F. PHILIE, assistant directeur général  
J.-A. TURCOT, secrétaire.  
J.-E. ST-ANDRE, inspecteur-en-chef pro. temp.

## AUDITEURS REPRÉSENTANT LES ACTIONNAIRES

M. J.-A. LARUE, C.A., L.I.C., Québec  
M. L.-E. POTVIN, C.A., L.I.C., Québec

350 succursales et sous-agences dans les provinces de Québec, d'Ontario, du Nouveau-Brunswick  
et de l'Île-du-Prince-Édouard.

TÉL. 2-1466

**RAOUL CHÊNEVERT**  
ARCHITECTE

SUCESSEUR DE  
TANGUAY & CHÊNEVERT

20½ D'AIGUILLON  
QUÉBEC

**BOULANGERIE MODÈLE**

**T. HETHRINGTON**  
LIMITÉE

**PAINS,  
BISCUITS,  
PATISSERIES,  
GÂTEAUX.**

Livraison partout dans la ville  
et dans les campagnes

**Téléphone 2-6636**

**358-364, rue Saint-Jean, QUÉBEC**

Téléphones : **2-6540**  
**2-6541**

183, rue St-Joseph

*Jules Gauvin*  
Importateur de Nouveautés

ASSORTIMENT DES PLUS COMPLETS  
DANS LES MARCHANDISES A LA VERGE

Spécialités : Soies, étoffes à robes, costumes,  
manteaux, cotonnades, etc.

Confection pour hommes, femmes et enfants

— aussi —

manteaux, costumes, robes, faits sur com-  
mande par M. E. Fleury.

# LES PRÉVOYANTS DU CANADA

FONDS DE PENSION

Actif du Fonds de Pension le 30 septembre 1925. . . . . \$ 4,378,220.39

**\$ 4,378 220.39**

PROGRESSION DE LA COMPAGNIE JUSQU'AU 30 SEPTEMBRE 1925

ANNÉES	SECTIONS	SOCIÉTAIRES	PENSIONS	ACTIF
31 déc. 1909	45	1,880	5,205	\$ 16,461.94
31 " 1913	349	24,492	47,957	423,745.31
31 " 1917	526	38,872	74,348	1,231,717.97
31 " 1921	646	59,756	113,612	2,438,979.66
30 sept. 1925	715	70,197	148,026	4,378,220.39

Continuez cette progression pendant vingt ans, vous aurez une idée des sommes énormes dont disposeront les **Prévoyants du Canada**, lorsque le temps de payer les rentes sera venu.

ANTONI LESAGE, *GÉRANT-GÉNÉRAL*.

Siège-Social : Edifice « Dominion », 126, rue St-Pierre, Québec.

Bureau à Montréal : Ch. 22, Edifice « La Patrie », L. LEPAGE, *GÉRANT*

## NEUVILLE BELLEAU & Cie

**Banquiers et Agents de Change**

109, CÔTE DE LA MONTAGNE, QUÉBEC.

—◆—◆—◆—  
MAISON FONDÉE EN 1898  
—◆—◆—◆—

Un fil télégraphique privé reliant nos bureaux directement aux marchés de Montréal et New-York nous permet d'exécuter dans le plus bref délai possible les ordres de Bourse qu'on voudra bien nous confier.

NOUS FOURNIRONS À DEMANDE RENSEIGNEMENTS COMPLETS SUR TOUTE VALEUR NÉGOCIÉE EN BOURSE DE MONTRÉAL OU DE NEW-YORK.

TÉLÉPHONE : 2-0110—2-0111—2-0112

Téléphones { 2-5460  
2-5461

Belleau, Auger & Turgeon,  
Limitée



✦ ASSURANCES ✦

Edifice de la Banque Canadienne Nationale

71, RUE ST-PIERRE - QUEBEC

Téléphone : 2-7865

T.-E. ROUSSEAU, Ltée

INGÉNIEURS-CONSTRUCTEURS



Bureau chef : 48, DEUXIÈME AVENUE  
QUEBEC

MAISON FONDÉE EN 1845



TÉLÉPHONE : 2-2119-J

*Germain Lépine, Limitée*

283, rue St-Vallier - - Québec.

MANUFACTURIERS D'ARTICLES FUNÉRAIRES

EMBAUMEURS

Directeurs de Funérailles ✧ Corbillards Automobiles ✧ Ambulances Privées

Service: JOUR et NUIT

Téléphone Bell : 2-1455

# A. Légaré & Fils

FRUITS ET LÉGUMES EN GROS

Spécialités : Patates, Oranges, Bananes, Pommes,  
Citrons

**8, 10, 12, rue St-Pierre, Québec**

Les commandes par la poste recevront toute notre attention

Téléphone 2-1443-w

A. - C. Routier  
Bijoutier

50, CÔTE DE LA MONTAGNE :: QUÉBEC

Téléphones : 2-0885 — 2-6598

Magasin Fashionable

## T.-D. DUBUC

IMPORTATEUR DE HAUTES NOUVEAUTÉS

188-198, rue St-Jean, - - QUÉBEC

Tél. 2-5008

BUREAU  
304, 3ème AVENUE  
LIMOILOU  
QUÉBEC

# J.-A. Cardinal

CHARBON -- BOIS

Une commande d'essai est sollicitée.  
Satisfaction garantie

# Compagnie Chinic

QUÉBEC

Ancienne maison Méthot, fondée en 1808

Négociants quincailleurs EN GROS ET  
EN DÉTAIL

FOURNISSEURS ORDINAIRES

du Clergé, des Fabriques, des Institutions religieuses  
et des Maisons d'éducation

Angle des rues St-Pierre et de la Montagne

BON MARCHÉ EXCEPTIONNEL — UN SEUL PRIX

# Matte & Matte

COMPTABLES LICENCIÉS  
SYNDICS AUTORISÉS

VÉRIFICATION : Livres Municipalités, Commissions  
Scolaires, Sociétés commerciales. Bilan, Etat,  
Impôt sur le Revenu.

SYNDIC AUTORISÉ : Liquidations de Faillites ; Com-  
promis entre Débiteurs et Créanciers.

116, Côte de la Montagne, QUÉBEC

# Crédit Anglo-Français

— LIMITÉE —

132, Rue St-Pierre

QUÉBEC

PRÊTS AUX COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

CONSULTEZ-NOUS D'ABORD

EMPRUNTEZ ENSUITE

Ed. Coulombe, président Jos. Coulombe, gérant-gén.

# Quebec Fruit & Fish Exchange Limitée

IMPORTATEURS ET EXPORTATEURS

VENTE EN GROS

Fruits, Poissons, Légumes canadiens et étrangers.  
Poissons frais, salés et gelés, Huitres, Plume, Amandes  
Bonbons et Chocolats de toutes sortes.  
Tabacs, Cigares et Cigarettes.

Téléphone 2-5178

116, rue Dalhousie, Québec.

Demandez les Limonades gazeuses « COULOMBE »

Spécialités : EAU MINÉRALE et ORANGE « DASH »

Téléphone 2-2768

56, rue Morin, Québec.

# THE CLARKE STEAMSHIP CO. LIMITED

Desservant :

La Pittoresque Côte de Gaspé  
et de la Baie des Chaleurs

La Côte Nord de Québec  
à Bradore (Labrador Canadien)

— et —

la Baie des Isles (Terreneuve)

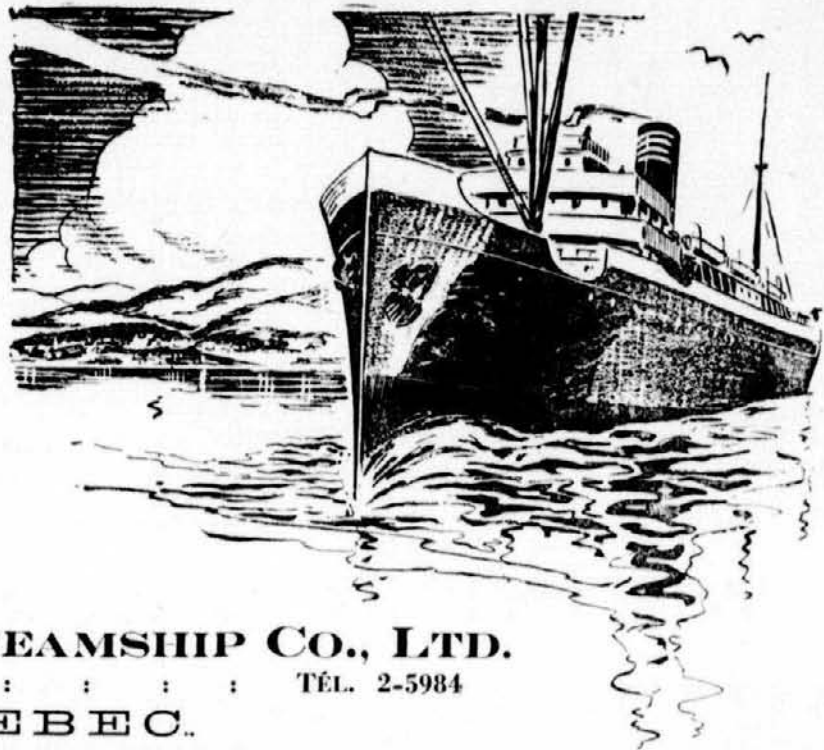
Avant de tirer vos plans pour  
la vacance de 1926, permettez-  
nous de vous offrir des sugges-  
tions pour une croisière idéale, à  
la portée de toutes les bourses, le  
long de l'une ou l'autre des ri-  
ves enchanteuses du superbe  
ST-LAURENT. : : : : :

Pour informations supplémentaires s'adresser à :

**THE CLARKE STEAMSHIP CO., LTD.**

71, RUE ST-PIERRE : : : : : TÉL. 2-5984

Q U E B E C .



Alfred Nadeau, B.A., LL.L.  
Garon Pratte, B.A., LL.L.

## Nadeau & Pratte

### AVOCATS

Téléphone : 2-6782

126, RUE ST-PIERRE - QUÉBEC

## Holt, Renfrew & Co. Limited

Le Magasin qui pourvoit d'une manière  
spéciale aux besoins et exigences de toutes  
les classes.

Mercerie et vêtements pour hommes non  
seulement de la première qualité mais à  
des prix modérés.

### 10% d'escompte

est accordé aux membres du clergé sur  
achats d'articles à leur usage.



35, rue Buade - Québec.



# MATERIAUX



Nous avons toujours en mains un assortiment des plus complets de matériaux de toutes espèces, tels que :-

CIMENT,  
CHAUX,  
PLÂTRE,  
ROCKWALL,

TUYAUX DE GRÈS,  
PAPIER À COUVERTURE,  
PAPIER À LAMBRIS,  
ACCESSOIRES pour CHEMINÉES,

Brique de Façade, rustique, pressée, etc.,  
BRIQUE DE PAVAGE,  
STUCCO "BISHOPRIC,"  
TERRA COTTA "NATCO"

Demandez nos prix, tout notre personnel est à votre disposition à cet effet.

## WEBSTER & FILS, LIMITÉE

HAROLD G. BOISSEAU, Gérant

79, RUE DALHOUSIE,  
Tél. 2-6575 2-6576

Succursale : 218, de la COURONNE  
Tél. 2-7279

Gaspard LeMoine  
*Président*

Alexandre Châteauevert  
*Vice-Président*

## J.-B. Renaud & Cie, Inc.

(Maison fondée en 1845)

➔ NÉGOCIANTS EN GROS ➔

Farine, Grains, Provisions, Etc.  
ÉPICERIES GÉNÉRALES

QUÉBEC

## MADDEN & SON

DISTRIBUTEURS

ANTHRACITE et BITUMINEUX

## CHARBON

Domestique et Manufacture

Vapeur, Gaz, Forge

« COKE » pour Fonderie et haut fourneau

Cour à charbon :

Bassin Louise et Pointe-aux-Lièvres  
QUEBEC

Spécialité : Livraison directement des mines

Téléphones { 2-0468 - 2-0242  
2-6520 - 2-3393

❁ LIVRES DE PIÉTÉ ❁

# BULLETIN DE COMMANDE

À DÉCOUPER ET À ENVOYER

## AU SECRÉTARIAT DES ŒUVRES

105, RUE STE-ANNE, : : : : QUEBEC.

**Veillez expédier aussitôt que possible :**

Du PETIT MISSEL ILLUSTRE DE L'ENFANCE, (abbé Germain). ..... exemplaires, à .....	\$ 0 15
De PRIERES QUOTIDIENNES. ..... exemplaires, à .....	0 15
De L'IMITATION DE JESUS-CHRIST, (traduction de Lamennais), « Edition Mame », reliure pagamoïd, tranche rouge. ..... exemplaires, à .....	0 50
Du PAROISSIEN EXPLIQUÉ, « Edition Mame ». ..... exemplaires, à .....	0 80
De L'IMITATION DE JESUS-CHRIST, (traduction de Lamennais), reliure cuir, tranche dorée, caractère très lisible. ..... exemplaires, à .....	1 00
Du MANUEL DU CHRETIEN, « Edition Mame », Pégamoïd, tranche rouge. ..... exemplaires, à .....	1 25
Du PAROISSIEN ROMAIN, « Edition Mame », gros caractères. Type A..... Pégamoïd, tranche rouge, à .....	1 50
Type B..... Chagrin, tranche marbrée dorée, à .....	3 50
Du CHOIX DE PRIERES ET DE MEDITATIONS, (saint Alphonse de Liguori). Type A..... Pégamoïd, tranche rouge, à .....	1 50
Type B..... Chagrin, tranche dorée, à .....	2 25
Du MISSEL VESPERAL ROMAIN, de Dom Gaspar Lefebvre, (traduction du « Missel Quotidien et Vespéral »). Type A..... Pégamoïd, tranche rouge, à .....	1 50
Type B..... Pégamoïd, tranche dorée, à .....	1 75
Type C..... Chagrin, tranche rouge, à .....	2 25
Type D..... Chagrin, tranche dorée, à .....	2 75
Du MISSEL VESPERAL DU DIMANCHE, par les RR. PP. Bénédictins du Mont-César. ..... pégamoïd, tranche rouge, à .....	1 50
Du MISSEL VESPERAL COMMENTE, de Berthold. Type A..... reliure chagrin, tranche rouge, à .....	2 75
Type B..... reliure chagrin, tranche dorée, à .....	3 00
Du MISSEL GREGORIEN, (entièrement noté), de l'abbé B. Babin. Type A..... reliure chagrin, tranche rouge, à .....	2 50
Type B..... reliure chagrin, tranche dorée, à .....	2 75
De L'OFFICE DIVIN, « Edition Mame ». Type A..... Chagrin, tranche rouge, à .....	2 50
Du MANUEL DE PRIERES, de chants liturgiques et de cantiques notés, par le R. P. Vandandaigue, S.J. Pégamoïd, tranche rouge, à .....	2 50
Du LIVRE DU CHRETIEN, de Fleury, « Edition Mame ». Type A..... Chagrin, premier choix, crétage, tranche rouge, sous or, à .....	3 25
Type B..... Reliure idem, tranche marbrée-dorée,..... exemplaires, à .....	3 50
Du MISSEL QUOTIDIEN ET VESPERAL de Dom Gaspar Lefebvre, (grande édition). Type A..... Pégamoïd noire, tranche rouge, à .....	2 75
Type B..... Cuir mat, tranche rouge, à .....	3 75
Type C..... Même reliure, tranche dorée, à .....	4 25
Type D..... De grand luxe, papier chine, extra, veau nuancé, couture sur nerfs, 4 signets, tranche marbrée-dorée, avec custode, à .....	6 50
Total.....	

A l'adresse suivante : .....

rue et numéro ..... endroit .....

..... comté..... province.....

Signature : .....

# LIVRES POUR LA FAMILLE

## à cinq sous franco

*Neuvaine Populaire au Saint-Esprit* ..... abbé Gosselin  
*Pour les Vivants et pour les Morts.*  
*L'Enfant de Chœur au pied des Autels.*  
*Le Catéchisme du Travail* ..... Nunesvais  
*Catéchisme du Premier Communiant* ..... abbé J. Poulin  
*La Bêtise diabolique du blasphème* ... R. P. Joachim-Joseph

## à dix sous franco

*Le Travail du Dimanche* ..... Mgr Lapointe  
*Prières et Cérémonies de l'Ordination du Prêtre.*  
*La Conversion des Moines anglicans de Caldey.* .....  
 ..... abbé C. Gagnon  
*Debout! (aux petites ouvrières)* ..... Baetman  
*Les Apparitions de Lourdes (16 illustrations en couleurs)* .....  
 ..... J. Belleney

## à douze sous franco

*Nos bibliothèques publiques* ..... G.-E. Marquis  
*Vos Lectures* ..... J. Hoorncaert, S.J.  
*La Faillite de l'Autorité* ..... R. P. Alexis  
*La faim du Pauvre, récits et expériences eucharistiques.* .....  
 ..... A. Bessières, S.J.  
*Pour vivre* ..... A. Bessières, S.J.

## à dix-huit sous franco

*Formulaire de la Prière en Famille (broché)* ..... abbé O. Plante  
*Chemin de la Croix des Epouses et des Mères Chrétiennes.* .....  
 ..... abbé E. Boitard  
*Chemin de la Croix (14 images colorées en dépliant)* .....  
 ..... abbé Michaud  
*Petit catéchisme agricole* ..... abbé Michaud  
*Les Bons Commissaires d'écoles* ..... abbé Cliche  
*Les Chants du Patronage.* .....  
*Prières et Cérémonies d'un jubilé de mariage.*  
*Cœur Sacré de Jésus, que voulez-vous que je fasse?* .....  
 ..... abbé Perbal.

*Intronisation du Sacré Cœur dans les familles.*  
*Petit Missel Illustré de l'Enfance* ..... abbé V. Germain  
*Moyens de connaître sa vocation* ..... R. P. L. Fortier  
*Le miroir des Gens Mariés* ..... R. P. Géna  
*Le grand Menteur (l'Alcool)* ..... R. G. P.  
*La Vocation obligatoire* ..... abbé Perbal  
*Le catéchisme des caisses populaires* ..... L.-P. Lefranc  
*Le Baptême, Notions, parrains et marraines, etc.* ..... R. Cocart

## à vingt-cinq sous franco

*Vie de la Très Sainte Vierge* ..... J.-M. A.  
*Le bréviaire de l'apôtre du S.-C.* ..... O. M. I.  
*Vers la Maternité* ..... Dr Paradis  
*Parruli* ..... A. Bessières, S.J.  
*Pour rebâtir la Cité* ..... A. Bessières, S.J.  
*Introïbo* ..... A. Bessières, S.J.

## à trente sous franco

*Vivre avec Dieu* ..... R. P. Plus, S.J.  
*Catéchisme élémentaire, Pour les petits et pour les grands.* .....  
 ..... abbé S. Bélanger

## à trente-cinq sous franco

*Liturgie des Morts* ..... abbé Duplessy  
*Bible de l'Enfance* ..... J. Ecker, S.J.

## à quarante sous franco

*Liturgie des Mourants* ..... Abbé Duplessy  
*Sous le regard de Jésus.*  
*La lettre ou leçons de style épistolaire* ..... Mlle A. Germain  
*L'Eglise catholique au Canada* ..... R. P. Alexis  
*Jésus dans l'Évangile* ..... Mgr Landrieux  
*Saint Paul (traduit et annoté)* ..... R. P. Lemonnier  
*Dieu en Nous* ..... R. P. Plus, S. J.  
*La vieille Fille* ..... P. L'Ermite  
*Suzel et sa Marraine* ..... M. Aigueperse  
*Suzel mariée* ..... M. Aigueperse  
*Suzel maman* ..... M. Aigueperse  
*Le Miroir des Ames.*

## à cinquante-cinq sous franco

*Manuel des Parents chrétiens* ..... abbé Mailloux

*Pour lire en attendant bébé* ..... Dr Donnadiou  
*Puériculture* ..... Ecole Normale de St-Pascal  
*La Divine Histoire, récits de la vie de J.-C.* Une dame  
 ..... catéchiste

*Petit Cérémonial à l'usage de l'enfant de Chœur.*  
*La Question ouvrière* ..... R. P. Georges  
*France et Italie* ..... abbé A. Huot  
*Catalogue Théâtral Analytique, pour jeunes filles* .....  
 ..... Union des Œuvres Ouv. Catholiques  
*Formulaire de la Prière en Famille (relié)* ..... abbé O. Plante

## à soixante-cinq sous franco

*La Bible des Ecoles* ..... J. Ecker  
*Les Chevaliers de la Brousse* ..... Mgr Rossillon  
*Catéchistes et catéchismes* ..... chan. Finot  
*Galerie nationale des Gouverneurs et des Premiers-Ministres de*  
*Québec, album illustré* ..... L.-J.-A. Derome  
*Ames nouvelles* ..... Albert Bessières, S.J.

## à soixante-quinze sous franco

*Cours populaire d'histoire sainte* ..... abbé Barbier  
*Catéchisme en images* ..... Bonne Presse  
*Lettres à Claude* ..... Fernand St-Jacques  
*Romans à lire et à proscrire* ..... abbé Bethléem  
*Pour lire en attendant bébé (relié)* ..... Dr Donnadiou

## à quatre-vingt sous franco

*Le Paroissien expliqué* ..... R. P. Fleury  
*Petits privilèges de Jésus-Eucharistie* ..... F. Ber. des Ronces  
*René Chabrier* ..... abbé Hays  
*La Montée vers les Cimes* ..... A. Bergerieux

## à quatre-vingt-cinq sous franco

*Les Grandeurs de la Maternité Chrétienne* ..... par une mère  
*Les Pièces de Théâtre* ..... abbé Bethléem

## à une piastre franco

*Méditations intéressantes pour tous les âges* ..... éd. Paillart  
*La Formation de la Jeune Fille, 6 fascicules* ..... Baetman  
*Questions brûlantes, collection de 104 feuillets de 8 pages* .....  
 ..... Mgr de Ségur

## à une piastre et dix, franco

*Sur les Remparts* ..... abbé Lavergne  
*Futurs Epoux* ..... abbé C. Grimaud  
*Futures Epouses.* ..... abbé C. Grimaud

## à une piastre et trente-cinq sous, franco

*Aux Glaces polaires* ..... R. P. Duchaussois, o.m.i.  
*A propos d'Autorité* ..... abbé Germain

## à une piastre et quarante, franco

*Catéchisme en images relié* ..... Bonne Presse, Paris  
*Souvenirs de mes Soixante ans d'apostolat, dans l'Athabaska-*  
*MacKenzie* ..... Mgr Grouard

## à une piastre et cinquante, franco

*La Famille, compte-rendu des Conférences de la IV<sup>e</sup> session des*  
*Semaines Sociales du Canada.*  
*Dictionnaire Alphabétique et logique* ..... Mgr Elie Blanc  
*Choix de Prières et de méditations, (reliure pégamoid, tranche*  
*rouge* ..... S. Alphonse

## à deux piastres et demie, franco

*L'Office divin, reliure cuir, tranche rouge* ..... Mame

## à trois piastres et dix, franco

*L'Office Divin, reliure ferme, chagrin premier choix, tranche*  
*marbrée sous or* ..... Mame

## à trois piastres et demie, franco

*Histoire populaire de l'Eglise (4 vols)* ..... abbé E. Barbier  
*Les Jardins des Enfants, recueil enluminé de très belles histoires*  
*et légendes (2 vols)* ..... R. P. G. Hattler  
*Une série de 165 brochures illustrées, petites vies de saints,*  
*commandements de Dieu et de l'Eglise, Sacrements, les péchés*  
*capitaux* ..... Collection Paillart  
*Paroissien Romain, gros caractères, tranche marbrée-dorée ;*  
*reliure chagrin* ..... Mame

## à cinq piastres et demie, franco

*L'Œuvre complète de Pierre l'Ermite (16 brochures).*

## LES "MEDICAMENTS ST-GERMAIN"

Sont des remèdes naturels dont les éléments sont empruntés à la Nature : **PLANTES, RACINES, ÉCORCES**, dont les propriétés sont si avantageusement connues de nos jours, où d'après la médecine légale, tant de maladies sont ouvertement déclarées **INCURABLES**.

Nous sommes en mesure de démontrer au public, d'une manière indiscutable que le "**LABORATOIRE DE LA NATURE**" contient tout ce qu'il faut, comme remèdes, pour traiter l'humanité souffrante.

"**LES MEDICAMENTS ST-GERMAIN**" comprennent une grande variété de remèdes, et qu'importe la gravité de votre maladie, elle peut se traiter par les **PLANTES**.

### "BOTANIQUE"

Notre **SPECIALITE** : Maladies réputées **INCURABLES**

Si vous ne pouvez venir à nos bureaux écrivez-nous, nous donnons consciencieusement tous les symptômes de votre maladie et notre département de correspondance confidentielle vous expliquera comment vous y prendre pour vous en débarrasser pour toujours.

**CE N'EST PAS DU CHARLATANISME**, mais nous avons une foule de remèdes, que nous avons fait patenter nous-mêmes et qui ont fait leurs preuves, depuis 27 ans.

**COQUELUCHE, BRIGET, DYSPEPSIE, MALADIES NERVEUSES, DIABÈTE, CALCULS BILIAIRES ET RENALS, MALADIES DU COEUR, HERNIE, PLAIES DE TOUTES SORTES, ECZEMA ET TOUTES LES MALADIES DE LA PEAU CAUSÉES PAR UN SANG IMPUR**... Etc.

Nous traitons des centaines de malades par correspondance. Essayez nos traitements, et vous en serez très satisfaits.

Adressez-vous :—

## Les Médicaments St-Germain

3829, RUE ST-DENIS      Tél. Est : 4364      MONTREAL

Notre département de **PARFUMERIE** vous offre nos fameux parfums "**LYSEROSE**" et "**LA FEUILLEAIE**", à \$3.00 l'once.

ECHANTILLONS SUR DEMANDE

## Achetez chez-nous

LES CÉLÈBRES

### Produits Québécois

Les Confitures "**FAVORITE**"

Le Bon Café "**Président**"

Le Fameux Thé "**Baroda**"

Ces marques sont garanties les plus purs et les meilleurs produits du Canada.

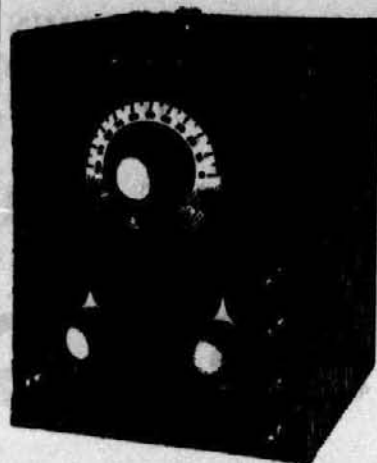
Goûter une fois à ces produits, c'est les adopter pour toujours.

Faites-en l'essai.

## Quebec Preserving

Limited

23, rue DeVarennes, Québec.



## RADIO

Le célèbre

Marconiphone

de I à VIII lampes

Prix variant de \$30. à \$600.

PILES SÈCHES, ACCUMULATEURS,  
LAMPES  
ET PARTIES DIVERSES

*Demandez nos catalogues*

## G.-A. VANDRY

66, St-Joseph, Québec.

Eusèbe Belleau, LL. D., C.R.  
Elzéar Baillargeon, LL. D., C.R.  
Noël Belleau, LL. L., C.R.

Téléphone { 2-1358  
2-1359

## Belleau, Baillargeon & Belleau

AVOCATS



Casier Postal 65

Adresse Télégraphique : LUDOVICUS

**132, RUE ST-PIERRE  
QUÉBEC**

FABRIQUÉ DE TABAC CANADIEN NATUREL DE CHOIX SCIENTIFIQUE-  
 MENT CULTIVÉ, RÉCOLTÉ, SÉCHÉ ET AYANT  
 SUBI UNE MATURATION PARFAITE

FUMEZ LE TABAC

**ROSE QUESNEL**

DOUX ET NATUREL

Il est garanti pur et exempt de toute sophistication ou " mouillade "

— LE PAQUET : DIX SOUS —

The  
 La Cie **ROCK CITY TOBACCO** Co. Ltd  
 Ltée.  
 QUÉBEC.

**LIVRES POUR LE CLERGÉ ET LES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES**

<i>Cours populaire de l'Histoire de l'Eglise.</i> . . . . .	abbé E. Barbier . . . . .	75 sous
<i>Romans à lire et à proscrire, (éd. de 1925).</i> . . . . .	abbé L. Bethléem . . . . .	75 "
<i>Le train rouge — récit eucharistique.</i> . . . . .	R. P. Bessièrès, S.J. . . . .	75 "
<i>Lignes eucharistiques — Faits, Historique, Statuts.</i> . . . . .	R. P. A. Bessièrès, S. J. . . . .	75 "
<i>Office de la Sainte Vierge (reliure toile).</i> . . . . .	. . . . .	75 "
<i>Les Pièces de Théâtre.</i> . . . . .	abbé L. Bethléem . . . . .	75 "
<i>La Vierge des grands maîtres (illustré).</i> . . . . .	A. Durand . . . . .	75 "
<i>Méditations intéressantes pour tous les âges.</i> . . . . .	édition Paillart . . . . .	89 "
<i>Les anciennes missions de la Compagnie de Jésus et</i> <i>Les missions modernes de la Compagnie de Jésus (2 vols).</i> . . . . .	R. P. Lecompte, S.J. . . . .	\$ 1.00
<i>Imitation de Jésus-Christ, caractères très lisibles, reliure cuir.</i> . . . . .	édition Mame . . . . .	1.00
<i>La Société des Nations.</i> . . . . .	abbé V. Germain . . . . .	1.00
<i>Le Catéchisme de l'éducation.</i> . . . . .	abbé L. Bethléem . . . . .	1.10
<i>La Formation du régime scolaire canadien-français</i> . . . . .	R. P. Égide-M. Roy, O.F.M. . . . .	1.10
<i>Vers la croyance.</i> . . . . .	abbé Buysse . . . . .	1.25
<i>Liturgia.</i> . . . . .	Dom Gaspar Lefebvre . . . . .	1.25
<i>Aux Glaces Polaires.</i> . . . . .	R. P. Duchaussois, O.M.I. . . . .	1.25
<i>A propos d'Autorité.</i> . . . . .	abbé V. Germain . . . . .	1.25
<i>Souvenir de nos soixante ans d'Apostolat.</i> . . . . .	Mgr Grouard, O.M.I. . . . .	1.40
<i>Vie populaire de Jésus-Christ (en deux volumes).</i> . . . . .	abbé E. Barbier . . . . .	1.50
<i>Les livres qui s'imposent.</i> . . . . .	Frédéric Duval . . . . .	1.50
<i>Emile Keller.</i> . . . . .	Gustave Gautherot . . . . .	1.50
<i>Explication de l'Office de la Sainte Vierge, reliure chagrin, tr. rouge.</i> . . . . .	R. P. Welli, C.S.S.R. . . . .	1.50
<i>Dictionnaire alphabétique et logique.</i> . . . . .	Mgr Elie Blanc . . . . .	1.50
<i>Choix de prières et de méditations, tirées des œuvres de S. Alphonse :</i> reliure toile, tranche rouge . . . . .	. . . . .	1.60
reliure cuir, tranche dorée . . . . .	. . . . .	2.25
<i>Histoire populaire de l'Eglise (4 volumes).</i> . . . . .	abbé E. Barbier . . . . .	3.50

ADRESSEZ TOUTE COMMANDE :

**LE SECRÉTARIAT DES OEUVRES**

Casier 126

105, Rue Sainte-Anne

Québec



(Église de S.-François d'Assise, Québec.)

### LE PREMIER PÈLERINAGE AU CANADA

(Art. Masselotte)

Au cours de son deuxième voyage (1535-36), le découvreur du Canada, Jacques Cartier, hiverne à l'endroit où la rivière Lairet tombe dans la rivière S.-Charles, en face du promontoire de Québec. Pendant l'hiver, le scorbut décime ses équipages. Pour obtenir la cessation du fléau, il accomplit, à la tête de ceux de ses marins qui peuvent encore marcher, une sorte de pèlerinage au pied d'un arbre sur lequel il a fixé une image de la Sainte Vierge.

# CALENDRIER

LES ÉCLIPSES. — COMPUT ECCLÉSIASTIQUE. — LES SAISONS. — JOURS DE JEÛNE ET D'ABSTINENCE. — FÊTES RELIGIEUSES ET FÊTES LÉGALES. — L'ÉPOQUE DES MOISSONS.

## ÉCLIPSES

Il y a, cette année, deux éclipses toutes deux de soleil, savoir :

1° Une éclipse totale de soleil, le 14 janvier, invisible à Québec ;

2° Une éclipse annulaire de soleil, le 9 juillet, invisible à Québec.

## DURÉE DE L'ANNÉE

L'ANNÉE a pour base la durée de la révolution de la terre autour du soleil. L'année sidérale est de 365 jours, 7 h., 9 m., 9 s., 5 en temps moyen, tandis que l'année tropique est de 365 jours, 5 h., 48 m., 46 s., 08. L'année commerciale est comptée à 360 jours (12 mois de 30 jours). L'année 1926 n'est pas bissextile : elle commence le premier janvier et se termine le 31 décembre ; elle a une durée de 365 jours, soit 52 semaines et 1 jour. Les prochaines années bissextiles seront : 1928, 1932.

## COMPUT ECCLÉSIASTIQUE POUR 1926

Nombre d'or (cycle ou révolution de dix-neuf ans pour accorder l'année lunaire avec l'année solaire).....	8
Épacte (nombre de jours écoulés entre la dernière nouvelle lune et le 1er janvier de l'année considérée).....	16
Cycle solaire (il est de 28 ans).....	3
Indiction romaine (période de quinze ans, employée dans les bulles du Saint-Siège).....	9
Lettre dominicale (indiquant le dimanche durant toute l'année).....	C
Lettre du Martyrologe.....	r

## SAISONS

Le printemps commence le 21 mars, à 4 h. 1 m. du matin.  
L'été commence le 21 juin, à 11 h. 30 m. du soir.  
L'automne commence le 23 septembre, à 2 h. 27 m. du soir.  
L'hiver commence le 22 décembre, à 9 h. 34 m. du matin.

L'heure est celle du " Eastern Standard Time " : 75° ou 5 h. ouest de Greenwich.

Longitude de Québec, 4 h. 44 m. 49 s. 38, ou 71° 12' 21" ouest de Greenwich. — Latitude de Québec, 46° 48' 26" 2 nord.

## FÊTES D'OBLIGATION

Tous les dimanches de l'année.  
La Circoncision de Notre-Seigneur, 1er janvier.  
L'Épiphanie de Notre-Seigneur, 6 janvier.  
L'Ascension de Notre-Seigneur, 13 mai.  
La Toussaint, 1er novembre.  
L'Immaculée-Conception de la sainte Vierge, 8 décembre.  
Noël ou la Nativité de Notre-Seigneur, 25 décembre.

## JEÛNES D'OBLIGATION

1° Les Quatre-Temps, qui tombent cette année, les 24, 26 et 27 février, — les 26, 28 et 29 mai, — les 15, 17 et 18 septembre, les 15, 17 et 18 décembre ; 2° Le carême tout entier, excepté les dimanches ; les vigiles de la Pentecôte, de l'Assomption, et de Noël.

## JOURS MAIGRES OU D'ABSTINENCE

1° Tous les jours des Quatre-Temps de l'année, — 2° Tous les vendredis de l'année, excepté ceux où se célébreraient les fêtes de Noël, de la Circoncision, de l'Épiphanie, de la Toussaint et de l'Immaculée-Conception. — 3° Les jours de Vigiles où l'on observe le jeûne. — 4° Le mercredi des cendres. — 5° Tous les mercredis du carême. — 6° Le Samedi-Saint jusqu'à midi.

## TEMPS OÙ LA CÉLÉBRATION SOLENNELLE DES MARIAGES N'EST PAS PERMISE

Depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'à Noël inclusivement, et depuis le mercredi des Cendres jusqu'au dimanche de Pâques, inclusivement.

## FÊTES LÉGALES (JOURS NON JURIDIQUES)

Tous les dimanches de l'année.  
Le 1er janvier, la Circoncision.  
Le 6 janvier, l'Épiphanie.  
Le 17 février, les Cendres.  
Le 2 avril, le Vendredi-Saint.  
Le 5 avril, le lundi de Pâques.  
Le 13 mai, l'Ascension.  
Le 24 mai, fête de la reine Victoria.  
Le 3 juin, fête du Roi.  
Le 24 juin, la S. Jean-Baptiste.  
Le 1er juillet, la Confédération.  
Le 6 septembre, Fête du Travail.  
Le 1er novembre, la Toussaint.  
Le 8 décembre, l'Immaculée-Conception.  
Le 25 décembre, Noël.

## L'ÉPOQUE DES MOISSONS SUR NOTRE GLOBE

*Janvier-février* : Australie, République Argentine, Chili, Nouvelle-Zélande. — *Mars* : Indes Orientales, Haute Égypte. — *Avril* : Basse Égypte, Chypre, Syrie, Asie-Mineure, Perse, Cuba. — *Mai* : Algérie, Asie Centrale, Japon, Texas, Floride. — *Juin* : France méridionale, Espagne, Portugal, Italie, Grèce, Turquie, Californie, Orégon, Louisiane, Mississippi, Alabama, Georgie, Caroline, Tennessee, Virginie, Kentucky, Kansas, Arkansas, Utah, Colorado, Missouri. — *Juillet* : France, Angleterre (partie méridionale), Suisse, Allemagne, Autriche, Hongrie, Roumanie, Serbie, Bulgarie, Russie méridionale, Nébraska, Minnesota, Wisconsin, Iowa, Illinois, Indiana,

Michigan, Ohio, New-York, Nouvelle-Angleterre, Haut-Canada.— *Août* : Belgique, Hollande, Danemark, Pologne, Bas-Canada, Colombie Anglaise, Manitoba.— *Septembre-octobre* : Écosse, Suède, Norvège, Russie septentrionale.— *Novembre* : Pérou, Afrique australe.— *Décembre* : Birmanie.

## CHRONOLOGIE POUR 1926

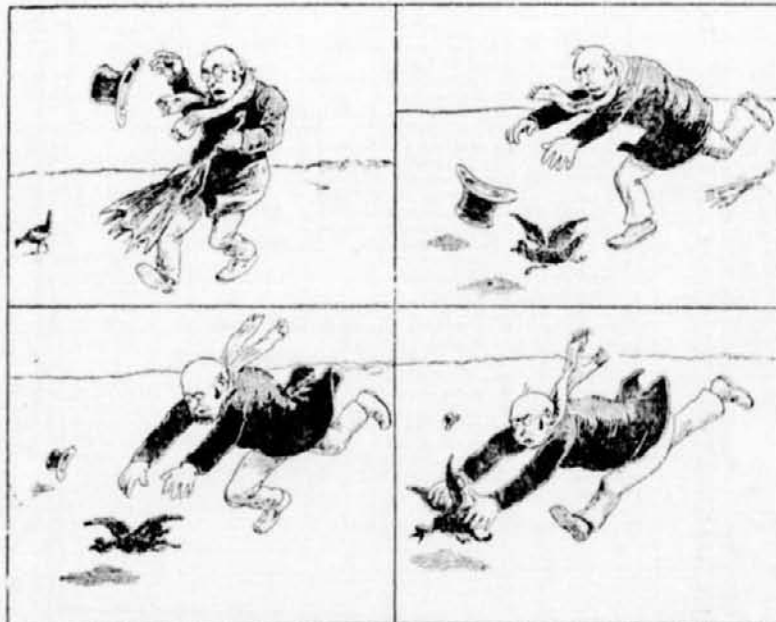
L'ANNÉE 1926, de l'ère vulgaire (qui part de la naissance de J.-C.) dans le calendrier grégorien, introduit le 15 octobre 1582, correspond aux années indiquées dans le tableau ci-dessous :

6639 de la période julienne de Scaliger, qui embrasse tous les temps historiques ;  
5926 de la création du monde, d'après des calculs basés sur la Bible ; quelques auteurs augmentent ce chiffre de 4 ans ;  
5086 de l'ère des Juifs ;  
4270 depuis le déluge biblique ; Usher augmente ce chiffre de 4 ans ;  
2804 de la fondation de Carthage ;  
2679 de la fondation de Rome, selon Varron ;  
2673 de l'ère de Nabonassar ;  
1893 de la mort de Jésus-Christ ;  
1856 de la destruction de Jérusalem ;  
830 de la première Croisade ;  
494 de la mort de sainte Jeanne d'Arc ;  
454 de l'impression du premier almanach ;

434 de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb ;  
392 de la découverte du Canada ;  
318 de la fondation de Québec ;  
284 de la fondation de Montréal ;  
163 de la Cession du Canada à l'Angleterre ;  
151 de l'Indépendance des États-Unis d'Amérique ; l'année 150 a commencé le 4 juillet 1925 ;  
133 du régicide de Louis XVI, par la Révolution française ;  
107 de l'érection du siège de Québec en Métropole ecclésiastique par Pie VII ;  
59 de la Confédération des provinces canadiennes ;  
55-56 de la 3e République française (4 septembre 1870) ;  
49 de la découverte du téléphone ;  
29 de la découverte de la radiographie ;  
19 de la fondation de l'A. S. C. et de l'Action Catholique ;  
18 de l'épiscopat de S. G. Mgr P.-E. Roy, archevêque de Québec ;  
16 de l'avènement de S. M. George V ;  
16 du premier Congrès de Tempérance, de la fondation de la Société diocésaine de Tempérance et du Conseil central de la Croix-Noire, au diocèse de Québec ;  
14 du premier Congrès de la Langue française en Amérique (à Québec) ;  
8 de la signature de la paix à Versailles, mettant fin à la Grande Guerre ;  
5 de l'avènement de S. S. Pie XI ;  
2 de l'épiscopat de S. G. Mgr J.-Alf. Langlois, évêque de Titopolis, administrateur de Québec,

## FÊTES MOBILES DE 1926 À 1934

AN- NÉES	NOMBRE D'OR	ÉPACTE	CENDRES	PÂQUES	ASCEN- SION	PENTE- CÔTE	1er DIM. DE L'AVENT	CYCLE SOLAIRE	INDIC- TION	LETTRE DOMINIC.
1926	8	16	17 février	14 avril	13 mai	23 mai	28 novembre	3	9	C
1927	9	27	2 mars	17 avril	26 mai	5 juin	27 novembre	4	10	B
1928	10	8	22 février	8 avril	17 mai	27 mai	2 décembre	5	11	AG
1929	11	19	13 février	31 mars	9 mai	19 mai	1 décembre	6	12	F
1930	12	*	5 mars	20 avril	29 mai	8 juin	30 novembre	7	13	E
1931	13	11	18 février	5 avril	14 mai	24 mai	29 novembre	8	14	D
1932	14	22	10 février	27 mars	5 mai	15 mai	27 novembre	9	15	CB
1933	15	3	1 mars	16 avril	25 mai	4 juin	3 décembre	10	1	A
1934	16	14	14 février	1 avril	10 mai	20 mai	2 décembre	11	2	G



LA COURSE AU CHAPEAU: M. COURTEVUE SE TROMPE.

## JANVIER

## Phases de la lune

Dernier quartier, le 7, à 2 h. 22 m. du matin.  
Nouvelle lune, le 14, à 1 h. 35 m. du matin.  
Premier quartier, le 20, à 5 h. 31 m. du soir.  
Plaine lune, le 28, à 4 h. 35 m. du soir.

Date	Jours	FÊTES
1	Vendredi	CIRCONCISION (d'obligation).
2	Samedi	S. Adélar, abbé.
3	DIM.	S. NOM DE JESUS. — Ste Geneviève.
4	Lundi	S. Rigobert, év.
5	Mardi	S. Téléphore, p. et m.
6	Mercredi	EPIPHANIE.
7	Jeudi	S. Lucien, mart.
8	Vendredi	S. Séverin, év.
9	Samedi	S. Julien, mart.
10	DIM.	I ap. l'EPIPH. — STE FAMILLE, J. M. J.
11	Lundi	S. Hygin pape.
12	Mardi	S. Arcade, m.
13	Mercredi	S. Léonce, év.
14	Jeudi	S. Hilaire, doct.
15	Vendredi	S. Paul l'ermite.
16	Samedi	S. Marcel, pape.
17	DIM.	II ap. l'EPIPH. — S. Antoine.
18	Lundi	Chaire de S. Pierre à Rome.
19	Mardi	S. Canut ; Ste Marthe.
20	Mercredi	SS. Fabien et Sébastien, mart.
21	Jeudi	Ste Agnès, vierge.
22	Vendredi	S. Vincent, m.
23	Samedi	S. Raymond de Pennafort.
24	DIM.	III ap. l'EPIPH. — S. Timothée m.
25	Lundi	Conversion de S. Paul.
26	Mardi	S. Polycarpe martyr.
27	Mercredi	S. Jean Chrysostôme.
28	Jeudi	S. Léonide, mart.
29	Vendredi	S. François de Sales.
30	Samedi	Du IV dim. ap. l'Epiph. — Ste Martine.
31	DIM.	SEPTUAGESIME. — S. Pierre Nolazque.

## FÉVRIER

## Phases de la lune :

Dernier quartier, le 5, à 6 h. 25 m. du soir.  
Nouvelle lune, le 12, à 0 h. 20 m. du soir.  
Premier quartier, le 19, à 7 h. 35 m. du matin.  
Plaine lune, le 27, à 11 h. 51 m. du matin.

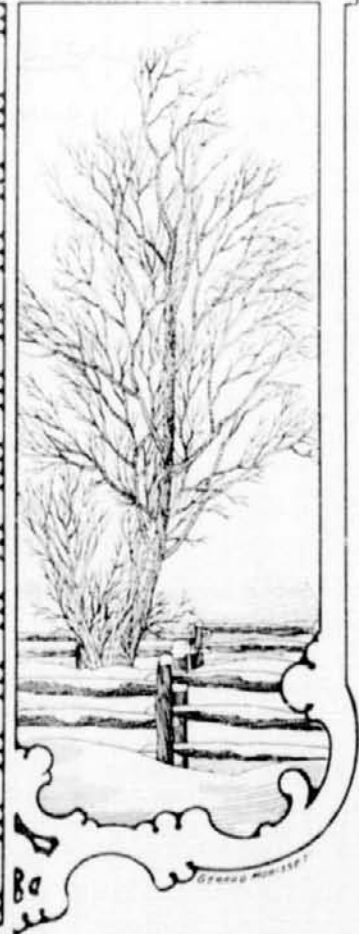
Date	Jours	FÊTES
1	Lundi	S. Ignace d'Antioche, m.
2	Mardi	Purification de la B. V. Marie.
3	Mercredi	S. Blaise, év. et m.
4	Jeudi	S. André Corsini.
5	Vendredi	Ste Agathe, v. et m.
6	Samedi	S. Tite, év.
7	DIM.	SEXAGESIME. — S. Romuald.
8	Lundi	S. Jean de Matha, conf.
9	Mardi	S. Cyrille d'Alexandrie.
10	Mercredi	Ste Scholastique, v.
11	Jeudi	App. de la B. V. Marie.
12	Vendredi	Les Sept SS. Fondateurs.
13	Samedi	S. Polyeucte, m.
14	DIM.	QUINQUAGESIME. — S. Valentin.
15	Lundi	SS. Faustin et Jovite.
16	Mardi	S. Césaire.
17	Mercredi	LES CENDRES. — S. Théodule, mart.
18	Jeudi	S. Siméon, év. et m.
19	Vendredi	S. Julien, m.
20	Samedi	S. Eucher, év.
21	DIM.	Ier du CAREME. — S. Maximien, év.
22	Lundi	Chaire de S. Pierre à Antioche.
23	Mardi	S. Pierre Damien, év.
24	Mercredi	Q.-TEMPS. — S. Mathias, ap.
25	Jeudi	S. Donat, mart.
26	Vendredi	Q.-TEMPS. — S. Nestor, év.
27	Samedi	Q.-TEMPS. — S. Gabriel de l'Addolorata.
28	DIM.	Ile du CAREME. — S. Romain, abbé.

## MARS

## Phases de la lune :

Dernier quartier, le 7, à 6 h. 49 m. du matin.  
Nouvelle lune, le 13, à 10 h. 20 m. du soir.  
Premier quartier, le 21, à 0 h. 12 m. du matin.  
Plaine lune, le 29, à 5 h. 0 m. du matin.

Date	Jours	FÊTES
1	Lundi	Ste Eudoxie, mart.
2	Mardi	SS. Jovite et Basile.
3	Mercredi	Ste Cunégonde.
4	Jeudi	S. Casimir ; S. Lucius.
5	Vendredi	S. Adrien, m.
6	Samedi	Stes Perpétue et Félicité.
7	DIM.	IIe du CAREME. — S. Thomas, conf. et d.
8	Lundi	S. Jean de Dieu, conf.
9	Mardi	Ste Françoise Romaine.
10	Mercredi	Les quarante Martyrs.
11	Jeudi	S. Euloge ; S. Firmin.
12	Vendredi	S. Grégoire le Grand, p. et d.
13	Samedi	Ste Euphrasie, vierge.
14	DIM.	IIIe du CAREME. — Ste Mathilde, reine.
15	Lundi	S. Longin.
16	Mardi	Ste Eusébie.
17	Mercredi	S. Patrice.
18	Jeudi	S. Cyrille de Jérusalem.
19	Vendredi	S. JOSEPH, époux de la B. V. M.
20	Samedi	S. Nicéas, évêque.
21	DIM.	DE LA PASSION. — S. Benoît, abbé.
22	Lundi	Ste Catherine de Gènes.
23	Mardi	S. Victorien.
24	Mercredi	S. Gabriel ; S. Siméon, m.
25	Jeudi	ANNONCIATION DE LA B. V. M.
26	Vendredi	N. D. de Pitié. — S. Ludger, évêque.
27	Samedi	S. Jean Damascène, doct.
28	DIM.	DES RAMEAUX. — S. Jean Capistran, c.
29	Lundi	S. Ludolphe.
30	Mardi	S. Pasteur, év.
31	Mercredi	S. Amos, proph.



## AVRIL

Phases de la lune :  
 Dernier quartier, le 5, à 3 h. 50 m. du soir.  
 Nouvelle lune, le 12, à 7 h. 56 m. du matin.  
 Premier quartier, le 19, à 6 h. 23 m. du soir.  
 Pleine lune, le 27, à 7 h. 17 m. du soir.

Date	Jours	FÊTES
1	Jeudi	JEUDI-SAINT. — S. Hugues, év.
2	Vendredi	VENDREDI-SAINT. — S. François de Paule
3	Samedi	SAMEDI-SAINT. — S. Pancrace, évêque.
4	DIM.	PAQUES. — S. Isidore, évêque.
5	Lundi	S. Vincent Ferrier, c.
6	Mardi	S. Xyste, et p. mart.
7	Mercredi	S. Epiphane ; S. Donat.
8	Jeudi	S. Denis, év.
9	Vendredi	S. Marcel, év.
10	Samedi	S. Michel des Saints.
11	DIM.	QUASIMODO. — S. Léon le Grand.
12	Lundi	S. Jules, pape.
13	Mardi	S. Herménégilde, m.
14	Mercredi	S. Justin, martyr.
15	Jeudi	S. Victorin ; Ste Basille.
16	Vendredi	S. Benoît Labre, conf.
17	Samedi	S. Anicet, p. et mart.
18	DIM.	IIe ap. PAQUES. — S. Parfait.
19	Lundi	S. Elphège, év.
20	Mardi	S. Marcellin, év.
21	Mercredi	SOLENNITÉ DE S. JOSEPH.
22	Jeudi	S. Léonidas, mart.
23	Vendredi	S. Georges, mart.
24	Samedi	S. Fidèle, mart.
25	DIM.	IIIe ap. PAQUES. — S. Marc, évangéliste.
26	Lundi	SS. Clet et Marcellin.
27	Mardi	S. Pierre Canisius, conf. et doct.
28	Mercredi	S. Vital et Ste Valerie.
29	Jeudi	S. Robert, abbé.
30	Vendredi	Ste Catherine de Sienne.

## JUIN

Phases de la lune :  
 Dernier quartier, le 3, à 3 h. 9 m. du matin.  
 Nouvelle lune, le 10, à 5 h. 8 m. du matin.  
 Premier quartier, le 18, à 6 h. 14 m. du matin.  
 Pleine lune, le 25, à 4 h. 13 m. du soir.

Date	Jours	FÊTES
1	Mardi	S. Pamphile, mart.
2	Mercredi	Ste Blandine, m.
3	Jeudi	FÊTE-DIEU. — Ste Clotilde.
4	Vendredi	S. François Caracciolo.
5	Samedi	S. Boniface, év.
6	DIM.	IIe ap. PENT. — S. Norbert, év.
7	Lundi	S. Robert, abbé.
8	Mardi	S. Médard.
9	Mercredi	SS. Prime et Félicien.
10	Jeudi	Ste Marguerite d'Ecosse.
11	Vendredi	SACRÉ-COEUR DE JESUS. — S. Barnabé, s.
12	Samedi	S. Jean de S. Facond.
13	DIM.	IIIe ap. PENT. — S. Antoine de Padoue.
14	Lundi	S. Basile le Grand, c. et d.
15	Mardi	Ste Germaine Cousin.
16	Mercredi	S. François Régis, conf.
17	Jeudi	S. Cyr.
18	Vendredi	S. Ephrem, doct.
19	Samedi	Ste Julienne de Falconieri.
20	DIM.	IVe ap. PENT. — S. Silvere, pape.
21	Lundi	S. Louis de Gonzague, c.
22	Mardi	S. Paulin.
23	Mercredi	Ste Agrippine, v.
24	Jeudi	S. JEAN-BAPTISTE
25	Vendredi	S. Adalbert, conf.
26	Samedi	SS. Jean et Paul, mm.
27	DIM.	Ve ap. PENT. — S. Ladislas, roi.
28	Lundi	S. Irenée, martyr.
29	Mardi	SS. PIERRE et PAUL, ap.
30	Mercredi	Commémoration de S. Paul.

## MAI

Phases de la lune :  
 Dernier quartier, le 4, à 10 h. 13 m. du soir.  
 Nouvelle lune, le 11, à 5 h. 53 m. du soir.  
 Premier quartier, le 19, à 6 h. 48 m. du soir.  
 Pleine lune, le 27, à 6 h. 49 m. du matin.

Date	Jours	FÊTES
1	Samedi	SS. Philippe de Jacques, ap.
2	DIM.	IVe ap. PAQUES. — S. Athanase, doct.
3	Lundi	Invention de la Ste Croix.
4	Mardi	Ste Monique.
5	Mercredi	S. Pie V, pape.
6	Jeudi	S. Jean devant la Porte Latine.
7	Vendredi	S. Stanislas, mart.
8	Samedi	App. de S. Michel.
9	DIM.	Ve ap. PAQUES. — S. Grégoire, doct.
10	Lundi	ROGATIONS. — S. Antonin, év.
11	Mardi	ROGATIONS. — S. Mamert, év.
12	Mercredi	ROGATIONS. — S. Nérée, m.
13	Jeudi	ASCENSION. — S. Servais, év.
14	Vendredi	S. Facôme, abbé.
15	Samedi	S. Jean-Baptiste de la Salle.
16	DIM.	Dim. dans l'oct. — S. Ubald, év.
17	Lundi	S. Pascal Baylon, conf.
18	Mardi	S. Venant, m.
19	Mercredi	S. Pierre-Célestin, conf.
20	Jeudi	S. Bernardin de Sienne.
21	Vendredi	S. Hospice, conf.
22	Samedi	JEÛNE. — S. Émile, m.
23	DIM.	PENTECÔTE. — S. Didier, év.
24	Lundi	SS. Donatien et Rogation.
25	Mardi	Ste Mad.-Soph. Barat ; S. Grégoire VII.
26	Mercredi	Q.-TEMPS. — S. Philippe de Néri, conf.
27	Jeudi	S. Bède le Vénéral.
28	Vendredi	Q.-TEMPS. — S. Germain, év.
29	Samedi	Q.-TEMPS. — S. Marie-Madeleine de Pazzi.
30	DIM.	T. STE TRINITÉ. — Ste Jeanne d'Arc.
31	Lundi	Ste Angèle de Mérici.

# JUILLET

Phases de la lune :  
 Dernier quartier, le 2, à 8 h. 2 m. du matin.  
 Nouvelle lune, le 9, à 6 h. 6 m. du soir.  
 Premier quartier, le 17, à 9 h. 55 m. du soir.  
 Pleine lune, le 25, à 0 h. 13 m. du matin.  
 Dernier quartier, le 31, à 2 h. 26 m. du soir.

Date	Jours	FÊTES
1	Jeudi	Précieux Sang de N.-S. J.-C.
2	Vendredi	Visitation de la B. V. M.
3	Samedi	S. Léon ; S. Anatole.
4	DIM	Vie ap. PENT. — S. Ulric, év.
5	Lundi	S. Antoine Marie Zaccaria.
6	Mardi	S. Romule.
7	Mercredi	SS. Cyrille et Méthode.
8	Jeudi	Ste Elisabeth.
9	Vendredi	Les Martyrs de Gorcum.
10	Samedi	Les SS. Sept Frères.
11	DIM	Vie ap. PENT. — S. Pie I.
12	Lundi	S. Jean Gualbert, abbé.
13	Mardi	S. Anaclet, p. et m.
14	Mercredi	S. Bonaventure, doct.
15	Jeudi	S. Henri ; S. Eutrope.
16	Vendredi	N. D. du Mont-Carmel.
17	Samedi	Ste M.-Mad. Postel ; S. Alexis, conf.
18	DIM	VIIIe ap. PENT. — S. Camille de Lellis.
19	Lundi	S. Vincent de Paul.
20	Mardi	S. Jérôme Emilien.
21	Mercredi	Ste Praxède.
22	Jeudi	Ste Marie-Madeleine.
23	Vendredi	S. Apollinaire, év.
24	Samedi	Ste Christine, v. et m.
25	DIM	IXe ap. PENT. — S. Jacques, apôtre.
26	Lundi	S. Anne, mère de la V. B. M.
27	Mardi	S. Maximien ; Ste Natalie.
28	Mercredi	SS. Nazaire, Celse et Victor.
29	Jeudi	Ste Marthe.
30	Vendredi	Ste Juliette.
31	Samedi	S. Ignace, conf.

# AOÛT

Phases de la lune :  
 Nouvelle lune, le 8, à 8 h. 49 m. du matin.  
 Premier quartier, le 16, à 11 h. 39 m. du matin.  
 Pleine lune, le 23, à 7 h. 38 m. du matin.  
 Dernier quartier, le 29, à 11 h. 40 m. du soir.

Date	Jours	FÊTES
1	DIM	Xe ap. PENT. — S. Pierre aux Liens.
2	Lundi	S. Alphonse de Liguori, d.
3	Mardi	Invention de S. Etienne.
4	Mercredi	S. Dominique.
5	Jeudi	N. D. des Neiges.
6	Vendredi	Transfiguration de N. S.
7	Samedi	S. Cajétan, conf.
8	DIM	XIe ap. PENT. — S. Cyriac, mart.
9	Lundi	S. J.-B. Vianney ; S. Romain, mart.
10	Mardi	S. Laurent, diacre.
11	Mercredi	S. Tiburce et Ste Suzanne.
12	Jeudi	Ste Claire, vierge.
13	Vendredi	S. Hippolyte, mart.
14	Samedi	JEÛNE. — S. Eusèbe ; S. Marcel.
15	DIM	XIIe ap. PENT. — ASSOMPTION de la B. V.
16	Lundi	S. Joachim, père de la B. V. M. M.
17	Mardi	S. Hyacinthe.
18	Mercredi	Ste Hélène.
19	Jeudi	S. Jean Eudes ; S. Jules.
20	Vendredi	S. Bernard, conf. et doct.
21	Samedi	Ste Jeanne de Chantal.
22	DIM	XIIIe ap. PENT. — S. Philibert ; S. Zotique.
23	Lundi	S. Philippe Beniti, c.
24	Mardi	S. Barthelemy, ap.
25	Mercredi	S. Louis de France.
26	Jeudi	S. Zéphirin, pape et m.
27	Vendredi	S. Joseph Calasanz, conf.
28	Samedi	S. Augustin, doct.
29	DIM	XIVe ap. PENT. — Décollation S. J.-Bap
30	Lundi	Ste Rose de Lima, v.
31	Mardi	S. Raymond, Nonnat.

# SEPTEMBRE

Phases de la lune :  
 Nouvelle lune, le 7, à 0 h. 45 m. du matin.  
 Premier quartier, le 14, à 11 h. 27 m. du soir.  
 Pleine lune, le 21, à 3 h. 19 m. du soir.  
 Dernier quartier, le 28, à 0 h. 48 m. du soir.

Date	Jours	FÊTES
1	Mercredi	S. Gilles, abbé.
2	Jeudi	S. Etienne, roi.
3	Vendredi	Ste Séraphe, v. et m.
4	Samedi	Ste Rosalie, v.
5	DIM	XVe ap. PENT. — S. Laurent Justinien.
6	Lundi	S. Zacharie ; Ste Eve.
7	Mardi	Ste Reine ; S. Cloud.
8	Mercredi	Nativité de la Ste Vierge.
9	Jeudi	S. Pierre Claver.
10	Vendredi	S. Nicolas de Tolentino.
11	Samedi	SS. Prote et Hyacinthe.
12	DIM	XVIe ap. PENT. — S. Nom de Marie.
13	Lundi	S. Aimé, évêque.
14	Mardi	Exaltation de la Ste Croix.
15	Mercredi	Q.-TEMPS. — N. D. des Sept Douleurs.
16	Jeudi	SS. Cornelle et Cyprien.
17	Vendredi	Q.-TEMPS. — Les Stigmates de S. François.
18	Samedi	Q.-TEMPS. — S. Joseph de Cupertino, conf.
19	DIM	XVIIe ap. PENT. — S. Janvier, m.
20	Lundi	S. Eustache, m.
21	Mardi	S. Mathieu, ap.
22	Mercredi	S. Thomas de Villeneuve.
23	Jeudi	S. Lin, p. et m.
24	Vendredi	N. D. de la Merci.
25	Samedi	S. Aurèle, v.
26	DIM	XVIIIe ap. PENT. — S. Cyprien et S. Justine.
27	Lundi	S. Côme et Damien, m.
28	Mardi	S. Wenceslas, m.
29	Mercredi	S. Michel, archevêque.
30	Jeudi	S. Jérôme.

## OCTOBRE

Phase de la lune :

Nouvelle lune, le 6, à 5 h. 13 m. du soir.  
Premier quartier, le 14, à 9 h. 28 m. du matin.  
Pleine lune, le 21, à 0 h. 15 m. du matin.  
Dernier quartier, le 28, à 5 h. 57 m. du matin.

Date	Jours	FÊTES
1	Vendredi	S. Rémi, évêque.
2	Samedi	SS. Anges Gardiens.
3	DIM.	XIXe ap. PENT.— Ste Thérèse de l'E. J.
4	Lundi	S. François d'Assise, conf.
5	Mardi	S. Placide ; S. Apollinaire, év.
6	Mercredi	S. Bruno, conf.
7	Jeudi	Très Saint Rosaire.
8	Vendredi	Ste Brigitte, veuve.
9	Samedi	S. Denis, év.
10	DIM.	XXe ap. PENT.— S. François de Borgia, c.
11	Lundi	S. Nicaise, m.
12	Mardi	SS. Félix et Cyprien, mart.
13	Mercredi	S. Edouard le confesseur.
14	Jeudi	S. Calixte, p. et m.
15	Vendredi	Ste Thérèse, v.
16	Samedi	S. Gérard Majella.
17	DIM.	XXIe ap. PENT.— S. Marguerite-Marie, v.
18	Lundi	S. Luc, évangéliste.
19	Mardi	S. Pierre d'Alcantara, c.
20	Mercredi	S. Jean de Cantii, conf.
21	Jeudi	S. Viateur ; Ste Ursule.
22	Vendredi	Ste Cordule.
23	Samedi	S. Théodore, m.
24	DIM.	XXIIe ap. PENT.— S. Raphaël, arch. ; S. Margloire.
25	Lundi	S. Chrysanthé et Ste Darie.
26	Mardi	S. Evariste, m.
27	Mercredi	Ste Sabine, v. et m.
28	Jeudi	SS. Simon et Jude, ap.
29	Vendredi	S. Narcisse, év.
30	Samedi	S. Alphonse Rodriguez.
31	DIM.	XXIIIe ap. PENT.— S. Quentin.

## NOVEMBRE

Phases de la lune :

Nouvelle lune, le 5, à 9 h. 34 m. du matin.  
Premier quartier, le 12, à 6 h. 1 m. du soir.  
Pleine lune, le 19, à 11 h. 21 m. du matin.  
Dernier quartier, le 27, à 2 h. 15 m. du matin.

Date	Jours	FÊTES
1	Lundi	LA TOUSSAINT.
2	Mardi	COMMÉMORATION DES MORTS.
3	Mercredi	S. Hubert, év.
4	Jeudi	S. Charles Borromée.
5	Vendredi	Les Saintes Reliques.
6	Samedi	S. Léonard, conf.
7	DIM.	XXIVe ap. PENT.— S. Wilbrod, év.
8	Lundi	Les Quatre Couronnés.
9	Mardi	Dédicace de la B. du Sauveur.
10	Mercredi	S. André Avellin, conf.
11	Jeudi	S. Martin de Tours.
12	Vendredi	S. Aurèle, év.
13	Samedi	S. Didace, év.
14	DIM.	XXVe ap. PENT.— S. Josaphat, mart.
15	Lundi	S. Eugène ; Ste Gertrude.
16	Mardi	S. Edmond, év.
17	Mercredi	S. Hugues, év.
18	Jeudi	Déd. de la Basilique de SS. P. et P.
19	Vendredi	Ste Elisabeth de Hongrie.
20	Samedi	S. Félix ; S. Octave.
21	DIM.	XXVIe ap. PENT.— Présentation de la Ste Vierge.
22	Lundi	Ste scile, v. et m.
23	Mardi	S. Clément, pape.
24	Mercredi	S. Jean de la Croix, conf.
25	Jeudi	Ste Catherine, v. et m.
26	Vendredi	S. Léonard de P.-Maurice.
27	Samedi	S. Valer en.
28	DIM.	Ier de l'AVEINT.— S. Grégoire III.
29	Lundi	S. Saturin év.
30	Mardi	S. André, ap.

## DÉCEMBRE

Phases de la lune.

Nouvelle lune, le 5, à 1 h. 12 m. du matin.  
Premier quartier, le 12, à 1 h. 47 m. du matin.  
Pleine lune, le 19, à 1 h. 8 m. du matin.  
Dernier quartier, le 26, à 1 h. 59 m. du soir.

Date	Jours	FÊTES
1	Mercredi	S. Eloi ; Ste Natalie.
2	Jeudi	Ste Bibiane.
3	Vendredi	S. François-Xavier.
4	Samedi	S. Pierre-Chrysologue.
5	DIM.	Ile de l'AVEINT.— Ste Crispine, v. et m.
6	Lundi	S. Nicolas, év.
7	Mardi	S. Ambroise, doct.
8	Mercredi	IMMACULÉE-CONCEPTION (d'oblig.)
9	Jeudi	Ste Léocadie.
10	Vendredi	Ste Eulalie, v. et m.
11	Samedi	S. Damase, pape.
12	DIM.	IIe de l'AVEINT.— S. Maxence ; Ste Denise
13	Lundi	Ste Lucie ; Ste Odile.
14	Mardi	S. Nicaise, év.
15	Mercredi	Q.-TEMPS.— Ste Chrétienne.
16	Jeudi	S. Eusèbe.
17	Vendredi	Q.-TEMPS.— S. Lazare.
18	Samedi	Q.-TEMPS.— S. Gatien, év.
19	DIM.	IVe de l'AVEINT.— S. Némèse.
20	Lundi	S. Philogone.
21	Mardi	S. Thomas, ap. ; S. Séverin, év.
22	Mercredi	S. Zénon, m.
23	Jeudi	Ste Victoire.
24	Vendredi	JEÛNE.— Ste Tharaille.
25	Samedi	NOEL.
26	DIM.	S. Etienne.
27	Lundi	S. Jean, ap.
28	Mardi	SS. Innocents.
29	Mercredi	S. Thomas de Cantobéry.
30	Jeudi	Du dim. dans l'oct.— Ste Anysie.
31	Vendredi	S. Sylvestre.



# Notre Almanach

Ses dix ans

Par Monsieur le docteur Jules DORION  
Directeur de l'ACTION CATHOLIQUE



ALMANACH de l'Action Sociale Catholique, qui entre avec ce numéro dans sa dixième année, est cependant un tout jeune almanach, car la famille à laquelle il appartient est une famille vénérable dont les origines remontent à la plus haute antiquité, et se perdent même dans la nuit des temps.

Il y eut des almanachs chez tous les peuples civilisés des temps anciens : Égyptiens, Grecs, Romains, Indiens, Chinois.

Le nom actuel a été emprunté au bas latin *almanachus* lequel dérive du mot grec *almanakon*, donné par Eusèbe à des calendriers égyptiens. Ce sont cependant les Chinois qui, à leurs titres d'inventeurs de l'imprimerie, de la poudre à canon, et d'une foule d'autres choses, ajouteraient celui des plus anciens faiseurs d'almanachs. C'était, chez eux, une sorte de calendrier indiquant les divisions de l'année, les fêtes et les époques où se produisent les principaux phénomènes astronomiques.

Les almanachs sont encore un peu cela aujourd'hui, en ce sens qu'ils sont tous une sorte de calendrier ; mais il y a longtemps qu'ils ne se bornent plus à indiquer les principaux phénomènes astronomiques, et qu'ils vont jusqu'à faire des prédictions. Ces prédictions se réalisent plus ou moins, et plutôt moins que plus ; mais elles n'en possèdent pas moins la confiance populaire. Pensez seulement à ceux qui consultent presque avec ferveur l'almanach de la mère Seigel pour savoir si l'été sera chaud, l'hiver doux, l'automne pluvieux, et le printemps plus ou moins hâtif.

Il suffit que la prédiction se rapproche quelque peu des faits pour entretenir la confiance.

\*  
\* \*

C'est l'imprimerie qui donna aux almanachs leur physionomie définitive ; et leur rapide vulgarisation date de son époque.

Leurs premiers rédacteurs comptaient bon nombre d'astrologues et de médecins ; et ils furent d'un usage général dans les pays chrétiens.

Aujourd'hui, leur cadre s'est considérablement élargi. Aux indications astronomiques, aux prédictions météorologiques, à l'énumération des fêtes liturgiques, on a ajouté maintes notions sur les lettres, les sciences, les arts ; des contes, des historiettes, des revues synthétiques des événements de l'année, etc. On a aussi joint à ces matières, déjà considérables et variées, des conseils

surtout hygiéniques et médicaux, des recettes, des traits et des bons mots.

Comme on le voit, l'almanach est en voie de devenir une petite encyclopédie, s'il ne l'est déjà ; et ceux qui savent le choisir et l'étudier possèdent un livre réellement utile.

La tâche est d'autant plus difficile pour ceux qui entreprennent d'en créer de nouveaux.

C'est pourtant ce qu'à tenté l'Action Sociale Catholique, il y a maintenant dix ans, et qui mieux est, ce qu'elle a réussi d'emblée.

\*  
\* \*

Il faut dire que, suivant en cela la méthode des apprentis nageurs qui se lancent tout de suite en pleine eau pour arriver à un succès plus rapide, notre almanach ne tatonna point. Il aurait pu se borner à être d'abord une mince et modeste brochure, doublure du calendrier diocésain, et étoffée de quelques recettes, historiettes et traits d'esprit. Il ne le voulut point.

Son ambition était précise : Capter l'attention pour mieux rendre service.

Il choisit donc un format qui était déjà presque un luxe, afin de se trouver moins restreint dans le choix de ses vignettes. Ses lecteurs furent à la vérité renseignés comme ceux de pas un almanach sur le calendrier. Mais ils surent encore ce que c'est qu'un calendrier, son histoire, le pourquoi de la désignation de certaines fêtes, comment le calendrier grégorien correspond à ceux de l'époque julienne, de l'ère des Juifs, des Olympiades, de l'ère de Nabonassar, de l'Hégire musulmane, etc. Les lecteurs de notre premier almanach de 1917 connurent d'un coup d'œil les principales dates de l'histoire du monde, depuis celle de la Création jusqu'à celle de l'avènement de S. S. Benoît XV, alors glorieusement régnant. Nous ne parlons pas des renseignements sur la durée de l'année, les phénomènes astronomiques qui s'y sont produits, les dates des fêtes religieuses, des fêtes légales, etc., etc.

La grande caractéristique de ce premier almanach fut la brève histoire qu'il présenta de toutes les institutions religieuses de Québec et de sa banlieue.

Mgr Camille Roy se chargea de celle de l'Université Laval, et Mgr Amédée Gosselin de celle du Séminaire de Québec. Puis d'autres parlèrent du Collège de Ste-Anne de la Pocatière, de celui de Lévis, des Religieuses Ursulines, de celles de l'Hôtel-Dieu, de l'Hôpital-Général, des Sœurs de la Charité, des Sœurs du Bon-Pasteur, de celles de Jésus-Marie, de la Congrè-

trouve l'équivalent nulle part, des articles scientifiques de très haute valeur, des nouvelles inédites fleurant bon le ferrou, la relation très précise de certaines habitudes ou coutumes anciennes, — telle l'histoire des poètes à deux ponts, celle de la traversée de Lévis en canots, celle de l'évolution de nos écoles québécoises, — mais encore une foule d'autres choses.

Ka même temps les lecteurs de notre almanach avaient l'avantage de trouver en quelques pages une synthèse de l'histoire politique et religieuse de l'année précédente. Telle étude du R. P. Alexis, sur les missions catholiques en Océanie et en Afrique, fit sensation en 1920.

Mais essons une énumération qui finirait par être fastidieuse.

Aussi bien, ce n'est pas une table des matières que je bâtis. Je veux simplement révéler à ceux qui ne la soupçonnaient pas la valeur de cet almanach, dont l'Action Sociale Catholique a courageusement entrepris la publication il y a maintenant dix ans.

Encore un coup, l'Almanach de l'Action Sociale Catholique est une véritable encyclopédie, et d'une exceptionnelle valeur, surtout pour des Canadiens français.

Que l'on feuillette seulement celui-ci, et l'on prendra tout naturellement le désir de se procurer ses devanciers, puis de faire relire le tout pour le mieux conserver, et le consulter à loisir en le tenant constamment sous la main.

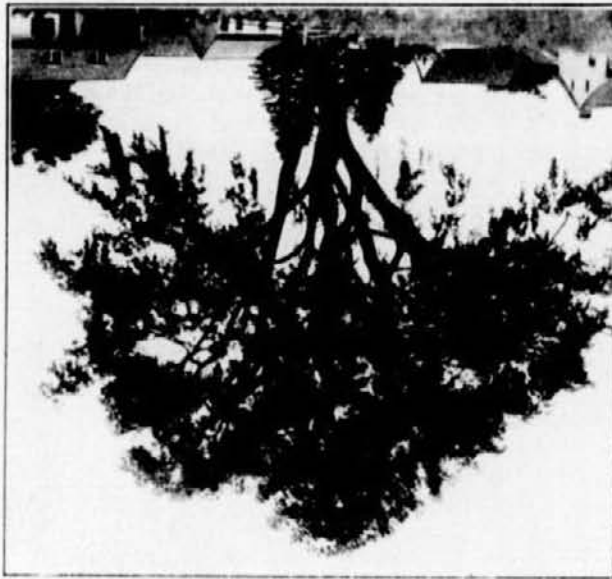
Cinq fascicules reliés ensemble forment un volume de belles proportions.

Ceux qui ont eu la prévoyance de conserver leurs almanachs de l'Action Sociale Catholique possèdent donc aujourd'hui la matière de deux volumes précieux. Qu'ils passent sans tarder chez le relieur. Les livres de ce genre valent d'être gardés dans une bibliothèque.

Dr Jules DORION.

## A L'OMBRE DU GRAND ORME

(Récit de M. Paul Laurin, Ancienne Lorette).



C'est ainsi que les lecteurs de notre almanach, ceux qui ont eu la bonne pensée de se le procurer chaque année, et la pensée non moins heureuse de lui faire une place de choix dans leur bibliothèque, possèdent non seulement l'histoire presque complète des communautés religieuses de Québec, celle de plusieurs de nos paroisses, des documents précieux sur la lutte anticalholique dans notre province, et sur le mouvement ouvrier catholique, des éphémérides de la "grande guerre" dont on ne

Et huit autres lui ont succédé depuis, qui ont été non seulement la réplique en valeur du premier, mais qui ont ajouté chaque année à l'importance des sujets traités et à l'intérêt provoqué.

N'y a-t-il pas dans ces cent vingt-huit pages du premier almanach de l'Action Sociale Catholique la matière d'un important volume ?

On y trouve encore vingt-sept portraits de personnes renommées à divers titres, vingt-six gravures, dont plusieurs de tableaux célèbres, quelques pièces de vers choisis, et vingt-neuf articles sur des sujets variés et d'une haute portée sociale.

Voilà, certes, une gerbe suffisante pour remplir un volume ordinaire. Et cependant elle ne remplit encore qu'une moitié des cent vingt-six pages de ce premier

almanach.

trises du Précieux-Sang.

de Sainte Chrétienne, et de l'Institut des Sœurs adoratrices du Précieux-Sang.

Valtier, de l'ordre des Rédemptoristes, des Religieuses de la Congrégation des Sœurs de Saint Joseph de Saint-Joseph de la Charité de Saint-Louis de France, de des Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, ciennes Réformées (Trappistes) de Saint-Romald, des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Lévis, des Cisterciennes de la Congrégation de Notre-Dame du Perpétuel Secours, de la Congrégation de Notre-Dame du Cœur de Marie, de la Congrégation des Sœurs Servantes du saint-Cœur de Marie, de la Congrégation des Sœurs Dominicaines de l'Enfant Jésus, des Sœurs de Notre-Dame, de l'Hôtel-Dieu du Sacré-

# Feu Son Eminence

Quelques souvenirs

Par Monsieur le Chanoine V.-A. HUARD  
 Directeur du NATURALISTE CANADIEN

**L**e cardinal Bégin est décédé le 18 juillet 1925, au grand âge de quatre-vingt-cinq années et demie. Les journaux, les revues, du Canada et de l'étranger, n'ont pas manqué de consacrer à sa mémoire vénérée les articles qu'il fallait, plus ou moins solennels. Ses talents, ses mérites et ses œuvres offrent à l'écrivain matière abondante. *L'Almanach*, lui, par l'organe de ma modeste plume, va dire non pas: *Paulo majora canamus*, ce qui serait à peine faisable, mais plutôt: *Paulo minora canamus*. On me permet, on m'y convie même, de donner ici quelques souvenirs personnels, moi qui ai vécu, même un grand nombre d'années, dans l'entourage de l'éminentissime défunt.

Il convient sans doute de commencer la série de ces quelques notes par un bref aperçu de sa carrière.

Il était fils d'un cultivateur de Lévis, et né le 10 janvier 1840. La petite école du voisinage, à Lévis, et le collège de Saint-Michel, — où enseignait entre autres le professeur F.-X. Toussaint, d'"arithmétique" et de "géographique" mémoire, et qui n'eut assurément jamais plus illustre élève, lui donnèrent les premiers éléments des sciences humaines. Ce fut ensuite le cours classique au Séminaire de Québec et l'entrée au Grand Séminaire. On note qu'il a été le premier à gagner le Prix du Prince de Galles, qui fut fondé dans ces temps-là. Il n'y a peut-être plus aujourd'hui personne qui puisse en témoigner; mais qui dira qu'il soit téméraire d'affirmer que le jeune Bégin fut un élève modèle, plein de talent, pieux et travailleur?

En tout cas, le Séminaire de Québec fit un coup de génie, quand il l'envoya étudier à Rome et y prendre ses degrés en théologie. Il y prit aussi des connaissances dans les lan-

gues orientales, et alla même passer une année à l'Université d'Innsbruck, pour y faire de l'allemand.

Le 10 juin 1865, l'abbé Bégin fut ordonné prêtre à Saint-Jean de Latran. Les longues vacances qui ont cours dans ces pays-là, il les employait à visiter l'Italie, la France et autres contrées européennes. En 1867, il alla passer plusieurs mois en Palestine et autres pays d'Orient. Le sarcophage égyptien, que l'on voit dans les musées de l'Université Laval, c'est un souvenir de son passage en Égypte.

En 1868, retour à Québec et commencement de son professorat de seize années. Je revois l'abbé Bégin de cette époque: grand, fluet, l'air ascétique, réputation de travailleur. Quelques années plus tard, j'étais moi-même l'un de ses élèves de théologie dogmatique. Il dictait son cours, d'une allure rapide et uniforme, et je souffre encore, rétrospectivement sans doute, des crampes dont ma pauvre main payait la science acquise. Notre second professeur de dogme, l'abbé Louis Paquet, n'était pas un moindre bourreau pour nos doigts plus ou moins agiles; mais, lui, il interrompait de fois à autre sa dictée pour compulser ses notes, et nous



UNE DES DERNIÈRES PHOTOGRAPHIES DE SON ÉMINENCE  
 À L'ANGE-GARDIEN, LE 5 JUILLET 1925.

nous reposions pour autant.

De 1884 à 1888, l'abbé Bégin fut principal de l'École Normale Laval. Ce fut avant et durant ce principalat, qu'il a exercé son rôle de publiciste et de conférencier. Ses ouvrages, sans doute épuisés depuis longtemps, forment la liste que voici: 1873, *La Primauté et l'Infaillibilité des Souverains Pontifes*; 1874, *La Sainte Écriture et la Règle de foi* (ouvrage réédité en anglais à Londres); 1875, *Le Culte catholique*; 1875, *Eloge de saint Thomas d'Aquin*. Beaucoup plus tard, devenu archevêque de Québec, il publia quelques fascicules



SON ÉMINENCE LE CARDINAL L.-NAZAIRE BÉGIN

Son Éminence le cardinal Bégin, né à Lévis, le 10 janvier 1840; ordonné prêtre à Rome, le 10 juin 1865; élu évêque de Chicoutimi, le 1er octobre 1888, et sacré le 28 octobre 1888 dans la basilique de Québec; élu archevêque de Cyrène et coadjuteur de S. E. le cardinal Taschereau, le 22 décembre 1891; avec future succession, le 22 mars 1892; nommé administrateur du diocèse, le 3 septembre 1894; archevêque (7e) de Québec, (17e évêque), le 12 avril 1898; fonde l'Action Sociale Catholique, en 1907; créé cardinal, le 25 mai 1914; décédé, le 18 juillet 1925.

d'un *Catéchisme de controverse*. En 1886, il publiait un *Aide-Mémoire ou Chronologie de l'histoire du Canada*, qui a bien été l'un des plus grands succès bibliographiques en notre pays. Cela n'a pas cessé d'être réimprimé jusqu'aujourd'hui, étant donné qu'il y a toujours des écoliers qui préparent un examen sur l'histoire du Canada. Heureux le publiciste qui s'adonne à tomber de la sorte sur un filon inépuisable ! Le débit continu de cet opuscule a fourni au Cardinal son argent de poche jusqu'à la fin de sa vie. "Moi, disait-il quelquefois, un peu malicieusement, aux deux ou trois écrivains que nous étions de son temps à l'Archevêché, moi, je fais des livres qui se vendent !"

Le plus étonnant, lorsqu'il est question de son activité d'écrivain, c'est qu'il avait entrepris, avant son épiscopat, la rédaction d'une grande histoire de l'Église, que ses occupations épiscopales empêchèrent naturellement de continuer et de finir. Il en avait bien écrit une douzaine de volumes et s'était rendu jusque dans l'âge moderne. Au cours des conférences publiques qu'il donna à l'Université Laval avant 1888, sur certaines questions de l'histoire ecclésiastique, il en lisait des passages — et j'ai le souvenir que c'était fort beau. . . Plus d'une fois, depuis, je l'ai entendu dire qu'il allait jeter tout cela au feu. Il ne l'a sans doute pas fait, et quelque jour, j'espère, on trouvera que c'est là un chef-d'œuvre (ce qui n'arrive généralement qu'après la mort des auteurs), et quelque éditeur canadien se croira les reins assez solides pour entreprendre la publication d'un ouvrage de pareille envergure.

Cependant, en 1888, voilà qu'une bulle papale arrive à l'École Normale et appelle l'abbé Bégin au siège épiscopal de Chicoutimi. Il reçut la consécration épiscopale à Québec, des mains du cardinal Taschereau, le 28 octobre et se rendit aussitôt dans son diocèse. Je me rappelle que je le prenais un peu en pitié, lui, un homme si distingué, s'en allant vivre dans le pauvre pays qu'était alors le Saguenay. Durant les trois ans qu'il fut là-bas, il construisit l'évêché, fit l'intérieur de la cathédrale, et amplifia le séminaire de plus du double. En même temps, ayant à cœur de former un clergé supérieur et une élite de professionnels, il composa le corps enseignant du séminaire de toutes les compétences qu'il put réunir, envoyant étudier en Europe plusieurs des jeunes gens de talent qu'il avait sous la main. Cette politique, prévoyante et avisée, elle a aussi été celle de son successeur, S. G. Mgr Labrecque, qui l'a continuée et développée. Le résultat, c'est que, Dieu merci, le séminaire de Chicoutimi — auquel j'ai bien des raisons de m'intéresser — compte parmi nos plus fortes maisons d'éducation du Canada.

Il était bien ignorant de cet avenir, le clergé de Chicoutimi, dont j'étais, lorsqu'il essaya, à la mort de son premier évêque, Mgr D. Racine, d'empêcher que son successeur ne fût choisi dans un clergé étranger ! Il faut avouer qu'il était difficile de succéder à Mgr Racine, qui avait eu au plus haut degré l'affection de son clergé et de son peuple; c'était encore plus difficile pour un "étranger". — Eh bien, lorsqu'au bout de trois ans Mgr Bégin se vit appelé à être l'auxiliaire du cardinal Taschereau, ce fut là-bas, pour le moins, un agacement très vif contre Québec, qui nous enlevait un pareil évêque. Je me souviens que, le matin de la clôture de la retraite ecclésiastique de 1891, le grand-vicaire B. Leclerc, à la fin du déjeuner du clergé que présidait Mgr Bégin, adressa à l'évêque, au nom de ses confrères, un discours où il exprimait l'attachement du diocèse à son supérieur hiérarchique et le ferme espoir que la rumeur de son départ possible ne se réaliserait pas. Cela n'empêcha sans doute pas que, peu de temps après, Mgr Bégin était coadjuteur du cardinal Taschereau et archevêque de Cyrène; puis, en 1894, administrateur du diocèse, et en 1898 archevêque de Québec.

Seize années plus tard, un matin du mois de mai 1914, le *Quebec Chronicle* publiait une dépêche de Rome annonçant

que l'archevêque de Québec était appelé à faire partie du Sacré-Collège. Et de fait, durant les heures qui suivirent, le télégraphe apporta les salutations des cardinaux de tous les pays.

Le patronage catholique des ouvriers, la fondation de l'Action sociale catholique, une campagne intensive de tempérance, la résurrection du chapitre métropolitain, un congrès eucharistique provincial, la création d'une école apostolique, la venue dans le diocèse de maints nouveaux instituts et ordres religieux: telles sont quelques-unes des œuvres qui ont marqué la trentaine d'années de l'épiscopat québécois du cardinal Bégin.

Mais, outre son action sociale, il faut signaler aussi l'influence personnelle qu'il exerça durant sa carrière, surtout à l'occasion des visites pastorales. Les visites pastorales, c'étaient comme les vacances annuelles du cardinal Bégin, qui les voyait revenir chaque printemps avec une joie véritable. Ces courses à travers les paroisses lui étaient tout d'abord une occasion d'échapper au travail de bureau, pour lequel il était le moins fait du monde. Puis ces rencontres qu'elles lui assuraient avec les bonnes gens des campagnes le reposaient merveilleusement. Malgré la brièveté du séjour que le parti épiscopal faisait dans chacune des paroisses, le Cardinal trouvait le temps de passer des heures au confessionnal et d'y rendre la paix à maintes consciences troublées. Il présidait une réunion des marguilliers, et l'on peut croire que tout s'y passait le plus paisiblement. Rassemblant les institutrices de toute la paroisse, il leur donnait les conseils les plus appropriés, appuyés de sa longue expérience pédagogique, pour les aider à bien remplir leur délicate mission. Mais, surtout, il y avait la touchante réunion des enfants. . .

Rappelant le geste admirable du bon Pie X, suivant l'exemple de Notre-Seigneur lui-même, il faisait inviter tous les petits de la paroisse à se rassembler devant le presbytère. C'était le haut pasteur du troupeau qui aimait voir accourir à sa voix les tendres agneaux. Il leur adressait quelques paroles sorties de son cœur, les bénissait, et leur distribuait des médailles et des images. Il doit y avoir aujourd'hui, dans les diocèses de Québec et de Chicoutimi, bien peu de familles où l'on ne conserve pas quelque "souvenir" du cardinal Bégin. Comme l'on imagine bien que les pères et mères, frères et sœurs, ne manquaient pas d'accompagner les tout petits, c'était toute la paroisse qui cette fois-là approchait familièrement le bon Cardinal. Qui dira l'heureuse influence, à tous égards, de pareilles fêtes populaires ! — Mentionnons aussi l'attendrissante action des enfants canadiens-français d'Ontario qui, en reconnaissance de l'encouragement que le Cardinal avait donné à ceux qui luttent dans la province voisine pour la liberté scolaire de l'enseignement français et catholique, lui offrirent un riche porte-plume d'or. On peut affirmer que jamais cadeau ne lui alla plus au cœur que celui-là. Parfois, en revenant de célébrer à la Basilique, le Cardinal rencontrait-il les petits servants de messe: il s'arrêtait, leur disait de bonnes paroles, les amenait chez lui pour leur distribuer images et médailles. Quoi de plus impressionnant que de voir la vieillesse se pencher ainsi vers l'enfance. . . C'est pour ainsi dire la vie qui s'en va, accueillant la vie qui vient, le passé introduisant l'avenir dans le présent. Il avait dit souvent qu'il voulait que son service fût chanté par les enfants de la maîtrise. On trouva cette volonté exprimée jusque dans son testament, et ce fut bien, en effet, la voix des petits qui demanda à Dieu de donner à leur grand ami le repos éternel. . .

Accueillant pour les petites gens, et mettant à l'aise jusqu'aux enfants qui l'approchaient, le cardinal Bégin était d'une rare distinction native. Ses relations avec les plus grands personnages n'étaient pas moins aisées et libres qu'avec les plus humbles. Il semblait avant tout redouter de faire de la peine à qui que ce soit. "N'ai-je pas été un peu

rude? " demandait-il un jour, à l'évêché de Chicoutimi, à l'un de nous qui traitait avec lui de quelque affaire, lorsque fut parti quelqu'un qui était venu demander quelque chose que l'évêque avait dû refuser — avec, on peut le croire, autant d'aménité qu'il en mettait partout.

Le Cardinal, avec tant de qualités et au milieu de tant d'honneurs, était humble. L'humilité, qu'on ne l'oublie pas, c'est une vertu acquise. Il repoussait donc les compliments, ainsi que j'eus l'occasion de le constater quelquefois à mes dépens. Par exemple, comme il renouvelait un jour l'affirmation que j'étais le plus heureux des hommes, et que je répondais : " Comment pourrait-il en être autrement, Éminence, lorsqu'on a l'avantage de vivre sous votre toit ", je me vis rabrouer de belle façon, — oh ! aimablement toujours. Je ne me fis pas moins " revirer ", une autre fois, lorsqu'à semblable affirmation je répondis : " Votre Éminence a tout à fait raison. Je suis en effet très heureux... objectivement. Subjectivement, par exemple, je suis écrasé sous les épreuves ! " Cette philosophie lui paraissait absolument suspecte.

Beau causeur, et abondant, et courtois, d'une langue toujours impeccable et relevée, ne disant toujours que ce qu'il voulait, mais ne voulant presque jamais dire que des généralités. Il n'a sûrement jamais commis d'indiscrétion dans sa conversation. — Je me souviens que, à Chicoutimi, je ne voulais aller chez Mgr Bégin que lorsque je ne pouvais m'en dispenser. J'avais, me semblait-il, trop de travail, pour pouvoir me prêter à la causerie prolongée de l'hôte trop aimable.

La correspondance du Cardinal avait les qualités de sa conversation. Et ce fut là sa principale occupation durant ses dernières années. Mais que de joie et de consolation il a de la sorte répandues aux quatre coins de l'horizon. De plume aussi facile que de parole, il était bien incapable de rien laisser de blanc sur sa feuille de papier. Ce n'était pas lui qui pût laisser des lettres sans réponse ! Lorsque chaque été j'allais passer quelques semaines à la campagne, je ne réussissais pas souvent à être le premier, de lui et de moi, à " mettre la main à la plume ".

Par exemple, l'originalité de l'expression, dans le " parlé " ou dans l'écrit, lui manquait beaucoup. On ne peut pas tout avoir ! Je ne garde guère souvenir que du joli mot, à l'adresse des Capucins, qu'il avait décoché au Père Alexis, en réponse aux instances que faisait le digne religieux pour l'admission de son ordre à Québec, mais qu'il n'a pas osé rapporter dans l'article ému qu'il a consacré à la mémoire du Cardinal dans l'*Echo de Saint-François*, " Qu'ai-je besoin des Capucins à Québec? disait Son Éminence. Vous êtes à Ottawa, et, lorsque j'ai besoin de vous, je n'ai qu'à expédier un télégramme pour vous faire venir. J'ai donc déjà tous les avantages des Capucins... sans en avoir les inconvénients ". Ce n'était que du badinage. Car les Capucins sont à Québec depuis longtemps, et le Cardinal avait notamment en haute estime le vénéré Père Alexis, si connu par sa spirituelle bonhomie. Mais le Cardinal aimait à " faire étriver les gens ", bien que peut-être il ne sût pas toujours y faire sentir assez tôt le badinage.

Lui qui avait un langage abondant et d'une élégance uniforme, mais totalement dépourvu de pittoresque, il était au plus haut point friand d'originalité. J'ai souvent

pensé que le commerce de Louis Veillot lui aurait en cette matière procuré des plaisirs intellectuels de rare valeur. Mais il paraissait l'ignorer complètement. Du reste, je ne sais pas si le cardinal Bégin a été jadis un lecteur. Mais depuis que je le connaissais, ses occupations lui enlevaient tout loisir de fréquenter les livres. Et puis, il se peut que lui, qui était le plus fervent ami de la paix, il se peut qu'il ait éprouvé d'instinct quelque sentiment d'antipathie pour un écrivain qui a passé sa vie l'arme — et de quel acier ! — au bras. Il faut dire aussi — *intelligenti pauca* — que, du temps où l'abbé Bégin faisait partie du corps professoral du Séminaire de Québec, l'individu, qui aurait annoncé qu'un jour viendrait où l'on donnerait à l'Université Laval une soirée consacrée à la gloire de Louis Veillot, se serait vu soumettre à une expertise médicale et probablement expédié à quelque sanatorium...

Connaissant donc combien le Cardinal goûtait le pittoresque et le primesautier, il nous arrivait parfois, à feu mon ami Mgr Lindsay et à moi, de nous livrer en sa présence, pour le distraire et l'amuser, à des duels... verbaux très animés. Je dois bien avouer par exemple que je n'avais pas là-dedans toutes mes aises, ayant à tenir tête à un adversaire comme Mgr Lindsay, si spirituel, si subtil et extraordinairement prompt à la réplique.

D'une parole si facile dans la conversation, le Cardinal maniait de façon non moins aisée la parole publique. C'était l'homme disert par excellence, qui pouvait parler presque indéfiniment, et toujours d'une langue impeccable et châtiée. Mais les dons de l'orateur, il ne les avait qu'à un degré moindre. Toujours calme et de sang-froid, jamais il n'a dû arriver que, dans ses discours ou sermons, l'émotion lui fit perdre le fil de son raisonnement. Je serais bien surpris d'entendre affirmer qu'une seule fois il ait eu quelque envolée oratoire...

Conversant et parlant d'une façon toujours si soignée, il serait étonnant que Mgr Bégin n'ait pas eu une plume remarquable. Oui, il écrivait sans effort, d'un style toujours élégant, à l'abri de toute faute de goût. J'ai toujours regardé comme un modèle et comme son chef-d'œuvre d'écriture le mandement qu'il adressa à ses diocésains de Chicoutimi, en faveur de son séminaire. Étant archevêque de Québec, il ordonna une quête dans son diocèse, après l'incendie de 1912, pour les victimes du sinistre dans son ancienne ville épiscopale, et surtout pour le Séminaire de Chicoutimi. Le mandement que publia alors l'archevêque de Québec, ce fut à ma modeste plume qu'en fut confiée la rédaction. Les gens de Chicoutimi s'y laissèrent prendre comme les autres, et s'écrièrent : " Comme voilà bien le cœur de Mgr Bégin ! " Mais moi, j'ai pris l'éloge impliqué dans cette exclamation comme le meilleur compliment que j'aie jamais reçu...

La douceur, l'indulgence, la bonté : tels sont les caractéristiques de la mémoire que laisse le cardinal Bégin. Et pourtant, au fond, il était de la plus grande fermeté, comme un roc, a-t-on dit. Mais la fermeté a pour proches parentes la rudesse, la dureté, la rigueur, la violence... Donc, la douceur et l'aménité, c'était par vertu que le Cardinal en faisait preuve en toute occasion... De la vertu poussée à ce degré, ce n'est pas loin d'être de la sainteté, de la sainteté " à la saint François de Sales "...

Chanoine V.-A. HUARD.

## À L'ÉCOLE

- Certains mots en " ail " forment leur pluriel en " aux " : Vantaïl, vantaux.
- Quel est celui qui peut me citer un autre exemple ?
- Moi, Mamzelle.
- Parlez.
- Marmaille, marmots !

## C'EST LE POIDS DE LA BRIQUE...

- Tu as l'air fatigué !
- Oui : c'est dur de passer des grandes journées à monter des charges de briques au troisième étage.
- Fais-tu ce métier-là depuis longtemps ?
- Je commence demain.

# Mère Catherine de Saint-Augustin

Par Monseigneur le chanoine David GOSSELIN, P. A.

**N**ÉE le 3 mai 1632, sur la paroisse S.-Jean-Baptiste, de Saint-Sauveur-le-Vicomte, Normandie, du légitime mariage de Jacques-Simon, sieur de Longpré, et de Françoise Jourdan; élevée par un aïeul maternel; entrée, à l'âge de douze ans, l'Hôtel-Dieu de Bayeux, fondé par sa grand'mère, fait sa profession à Nantes, en route pour La Rochelle où, en compagnie du P. Vimont, jésuite, et de deux hospitalières, Mères de l'Assomption et de Sainte-Anne, elle prend le bateau en partance pour la Nouvelle-France; débarque au pied du "Rocher de Québec", le 19 août 1648, et meurt en odeur de sainteté le 4 mai 1668. Telles sont les étapes de cette prédestinée, qu'il me faut condenser en deux pages de l'Almanach de l'Action Sociale Catholique.

Tout — dans cette vie de trente-six ans seulement — est, pour ainsi dire extraordinaire: onduyée à domicile pendant une crise qui faillit être fatale; bénéficiaire d'un privilège maternel dont furent privés ses frères et soeurs; prédiction de son aïeul maternel qu'elle sera une sainte, alors qu'elle était un bébé de deux ans; affamée de souffrances, à peine âgée de trois ans et demi, lorsqu'on lui eût expliqué le sens des paroles "souffrir pour Dieu"; guérison d'une grave maladie, à l'âge de cinq ans, grâce à un remède qui n'a jamais été dans la médecine courante; première communion à huit ans, contrairement à la coutume générale; crise de vanité qui faillit être le naufrage de sa vocation; songe pendant lequel lui apparaît une hospitalière qu'elle reconnut plus tard être la Supérieure de l'Hôtel-Dieu de Bayeux; elle rédige — à l'âge de dix ans —, et signe de son sang un acte de consécration à la Sainte Vierge, tellement bien fait qu'il suppose nécessairement l'assistance divine. Après

avoir lutté contre l'appel de Dieu, la petite Catherine entra à l'Hôtel-Dieu, mais en déclarant qu'elle n'a pas l'intention d'être religieuse. Cependant, sous l'influence de la grâce, sa mentalité se modifie, et apprenant que l'Hôtel-Dieu de Québec a besoin d'auxiliaires, elle s'offre à Dieu comme victime expiatoire, pour le salut de la Nouvelle-France.

Alors, tous les membres de sa famille se coalisent pour empêcher son départ que, d'ailleurs, l'Hôtel-Dieu de Bayeux refuse d'autoriser. Mais, peu à peu, la tempête s'apaise, toute opposition cesse et la jeune novice quitte le monastère de Bayeux, où elle vivait en compagnie de trois religieuses de sa famille: une sœur, une tante et sa grand'mère.

Mère Catherine de Saint-Augustin eut — dès la première heure, — l'impression d'être doublement chez elle à l'Hôtel-Dieu, car les huit moniales de la communauté étaient françaises. Sauf la Mère Sainte-Geneviève, retournée en France en 1649, elles purent apprécier à loisir la jeune recrue, puis-

qu'elles lui survécurent et partirent longtemps après elle. Ses contemporaines canadiennes, comme l'indique le nom de leurs familles respectives, furent:

Françoise Giffard de St-Ignace, entrée en 1649;

Marie Bourdon de Ste-Thérèse, entrée en 1653;

M.-Marguerite Bourdon de St-Jean-Baptiste, entrée en 1657;

De Tous les Saints (Huronne), entrée en 1657;

Antoinette du Tartre de M. de la Visitation, entrée en 1657;

M.-Madeleine Poutrel de St-Michel, entrée en 1658;

Jeanne-Françoise Juchereau de St-Ignace, entrée en 1664.

A peine remise des fatigues d'une traversée de trois mois, Mère Catherine de Saint-Augustin est toute à tous. Bien

équilibrée, elle remplit avec tact et jugement les positions qui lui sont successivement confiées. Physiquement et moralement torturée ou, plus exactement, criblée sans répit par Satan, chargée de la croix qu'elle avait sollicitée, l'expression de sa figure ne trahit jamais ses états d'âme. Son directeur spirituel seul sait ce qui se passe en elle. Ses malades préférés sont ceux qui ont déjà un pied dans l'enfer qui menace de les engloutir tout entiers. Alors, elle multiplie ses mortifications, ses présences devant le Saint-Sacrement, elle s'offre comme victime expiatoire, afin de mériter d'appriivoiser ces brebis perdues et de les préparer à entrer dans l'éternité. La sollicitude de cette Mère pour ses malades corporels et spirituels primait tout. Le reste — sans qu'elle l'estimât chose secondaire — lui était subordonné ou plutôt, convergeait vers ce point capital. Aussi, on peut affirmer, sans injustice pour les Religieuses de son époque, qu'elle était l'hospitalière la plus populaire.

Le fait que les cas presque désespérés étaient son héritage, et l'explosion de regrets provoqués par sa mort, le prouve surabondamment.

Le R. P. Ragueneau a sûrement été bien inspiré, en plaçant au frontispice de son ouvrage, le portrait de Mère Catherine de Saint-Augustin pressant sur son cœur une longue croix. Cette page résume — en quelques coups de crayons donnés sous la surveillance de Mgr de Laval et de l'auteur — la vie d'une âme, passée tout entière sur les cimes, dans la pratique, à un degré héroïque, des vertus cardinales et théologiques, dans un perpétuel crucifiement, entremêlé de visions et d'apparitions extraordinaires dont elle se méfiait, en communion intime avec la Cour céleste et en particulier, avec N.-S. Jésus-Christ, la Sainte Vierge, Saint Joseph, et le P. de Brébeuf, son directeur céleste qui, après être monté sur les autels, l'y fera monter à son tour, il est permis de l'espérer.



MÈRE CATHERINE DE SAINT-AUGUSTIN



LES SENTINELLES DE LA CÔTE, AUX ANTILLES (Envoi du Pacifique Canadien)

Cette fleur hospitalière, transplantée en terre canadienne, est morte en odeur de sainteté après avoir — vingt ans durant — édifié Québec et embaumé son monastère. L'une des pages les plus délicieuses du volume du P. Ragueneau, est celle qui relate minutieusement, sous la plume de la Supérieure, sa dernière maladie, dont les premiers symptômes se manifestèrent le 20 avril 1668. Quelques heures avant d'expirer elle entonna à pleine voix le *Te Deum* et le chanta en entier, alternant avec la Communauté.

Tout Québec pleura la disparition de cette incomparable hospitalière, défila devant son cercueil, et assista à ses funérailles.

Le service terminé, Mère Catherine de Saint-Augustin s'en alla reposer dans le petit cimetière de la Communauté, où elle passa vingt-et-un ans avant son retour dans le cloître, qui lui méritèrent les merveilles opérées par son intercession. Comme elle n'avait plus de malades à soigner, à l'exemple de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, normande elle aussi, elle passait et passe encore son temps à faire du bien sur la terre.

La citation suivante, extraite des Annales de l'Hôtel-Dieu, relate ainsi cette translation:

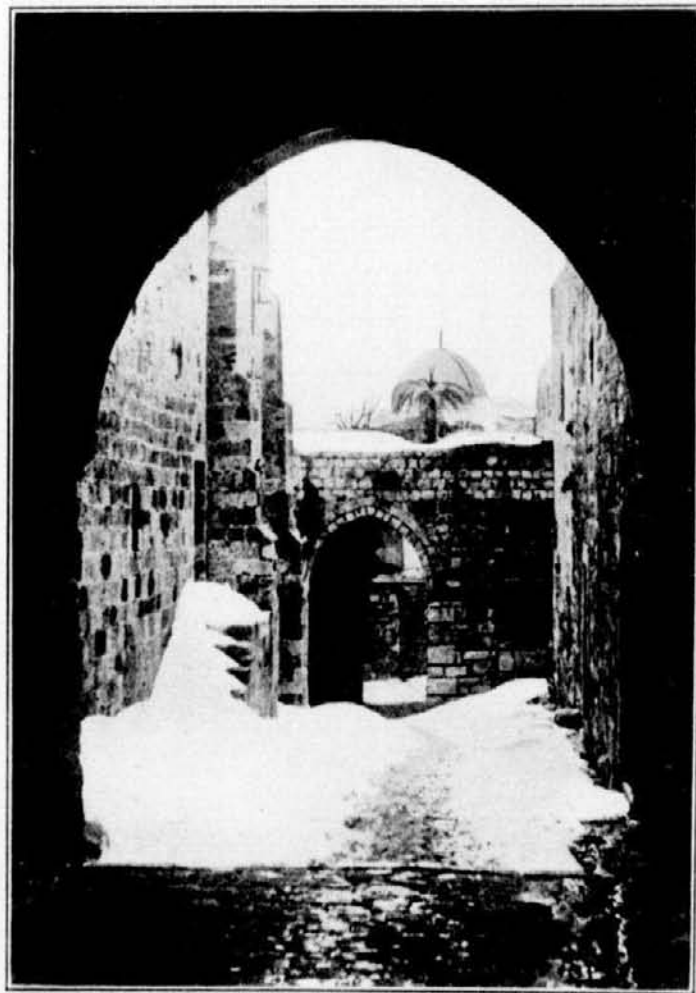
... " Ce fut la continuation de ces merveilles qui nous porta à demander, en 1689, à Monseigneur de Saint-Valliers Evêque de Québec, la permission de relever de terre le corps de cette sainte religieuse pour le placer plus décem-

ment dans quelque endroit de notre maison, où on pût le visiter par dévotion, ce que Sa Grandeur nous accorda très volontiers, nous ouvrimus donc sa fosse, et nous recueillimes avec grand soin tous ses os que nous mîmes dans un petit cercueil proprement couvert, et nous portâmes cette petite châsse au pied d'une Croix à l'oratoire qui est dédié au Calvaire, jugeant que cette illustre defunte qui avoit tant chéri la Croix et qui en avoit souffert de si sensibles, seroit ravie de reposer auprès d'un morceau de la vraie Croix que nous révérâmes dans le cœur qui est placé sur celle du Calvaire, et qui nous a été envoyé comme un riche présent par Madame la Duchesse d'Aiguillon... "

" En l'année 1717, quelques Religieuses de cette maison firent faire une plus belle châsse pour mettre les reliques de cette grande servante de Dieu et elle fut posée dans le même endroit que la précédente, avec beaucoup de solennité, la veille de l'Exaltation de Ste Croix. "

Ce que l'on présumait, il y a deux siècles et demi, est à la veille de se réaliser. L'enquête, commencée en 1925, est virtuellement close. Le dossier de Mère Catherine de Saint-Augustin sera prochainement transmis à Rome, et l'introduction de sa cause ne peut maintenant guère tarder. Il ne reste donc plus, pour en assurer le succès rapide, qu'à faire violence au Ciel en faveur de cette âme sainte qui attend depuis si longtemps.

David GOSSELIN, ptre.



UNE RARETÉ

Une bordée de neige à Jérusalem

# Les périls de la race française au Canada et les leçons du recensement

par le T. R. P. ALEXIS, O. M. Cap.

**N**ous venons de recevoir le premier volume du Recensement fédéral de 1921.

Ce volume qui contient, revues et corrigées définitivement, toutes les statistiques relatives à la population du Canada, constitue un document d'importance capitale, et devrait se trouver dans toutes les bibliothèques de la Province.

Nous pensons être utile à nos lecteurs en extrayant de cet ouvrage certains tableaux consacrés à la nationalité canadienne-française.

Ces tableaux auront besoin de quelques explications, mais les limites étroites d'un article de revue nous interdiront tout commentaire un peu prolixe.

Nous avons fait suivre chacun de nos tableaux des chiffres du pourcentage, c'est-à-dire de la proportion qui existe entre la population canadienne-française et la population totale. Une telle innovation, qui nous fut inspirée par le premier tableau ci-dessous, présente de précieux avantages, comme pourront s'en convaincre ceux qui prendront des notes sur ces questions d'intérêt national.

## I

### STATISTIQUES GÉNÉRALES DE LA PUISSANCE (1)

#### Depuis 1871 jusqu'à 1921. Population du Canada

Années	1871	1881 (2)	1901	1911	1921
Population totale...	3.485.761	4.324.810	5.371.315	7.206.643	8.788.483
française	1.082.940	1.298.929	1.649.371	2.054.890	2.452.751
Pourcentage des Français.	31%	30%	31%	28.50%	28%

Comme ce tableau l'indique, le pourcentage de la population canadienne-française, par rapport avec la population totale, a malheureusement décliné depuis un demi-siècle, tombant de 31 à 28%, et perdant trois points. Une telle défaillance est imputable à une triple cause : à l'immigration étrangère ; à notre émigration aux États-Unis ; à l'affaiblissement de notre natalité. Nous reviendrons sur cette question à la fin de notre article.

Ce fléchissement relatif de notre race a eu, pour conséquence naturelle, un fléchissement analogue dans le pourcentage du catholicisme, lequel passa, dans le même laps de temps, de 43 à 38% ; tant il est vrai que les intérêts de notre nationalité et ceux de notre religion sont inséparables dans ce pays.

Si nos pertes sont sensibles, celles des Irlandais (catholiques et protestants réunis) sont bien plus sensibles encore,

(1) Recensement, p. 3.

(2) Le recensement de 1891, reconnu incorrect, ne figure plus dans les statistiques.

puisque leur pourcentage qui s'élevait, en 1871, à 24%, se trouve actuellement réduit à 13%. Les Irlandais n'émigrent presque plus au Canada, et le taux de leur natalité est assez bas.

## II

### STATISTIQUES PROVINCIALES (1)

#### L'Île du Prince-Édouard

Années	1871	1921
Popul. totale	94.021	88.615
Catholique	40.442	39.312
Française	8.000	11.971
Pourcentage des Français, par rapport à la popul. totale.	8%	13%

\* \* \*

Nous n'insisterons pas plus qu'il convient sur les leçons que nous fournit ce tableau. Cette petite île surpeuplée souffre d'un mal qui lui est commun avec les deux autres Provinces Maritimes. Elle se plaint, à tort ou à raison, de la Confédération canadienne qui la négligerait. Ses habitants émigrent aux États-Unis. Depuis cinquante ans sa population a diminué. Les Acadiens seuls ont vu grandir leur nombre.

#### Nouvelle-Écosse

Années	1871	1921
Popul. totale	387.800	523.837
Catholique	102.001	160.802
Française	32.833	56.619
Pourcentage	9%	11%

La Nouvelle-Ecosse entretient les mêmes griefs que l'île du Prince-Édouard. Son sol est souvent rocailleux et ses bonnes terres sont occupées. Aussi bien le malaise est-il répandu et se traduit-il par une émigration intense aux États-Unis. Les Acadiens, tout prolifiques qu'ils sont, n'augmentent que lentement. Ils ont, néanmoins, dans la dernière décade, conquis la majorité catholique au diocèse d'Halifax.

#### Nouveau-Brunswick

Années	1871	1921
Pop. totale	285.594	387.876
Catholique	96.016	170.319
Française	44.967	121.111
Pourcentage	16%	31%

La situation est plus encourageante au Nouveau-Brunswick que dans les deux provinces sœurs, du moins pour les Acadiens. Ceux-ci, en effet, ayant trouvé des terres vacantes

(1) Recensement, pp. 4, 353 598

dans les cantons septentrionaux, voisins de la province de Québec, s'en emparèrent, donnant ainsi la main à leurs frères canadiens. Eux seuls prospèrent tandis que les Anglo-Saxons déclinent. Ils constituent, d'ores et déjà, la majorité catholique; ils gagneront bien vite la majorité absolue.

#### Province de Québec

Années	1871	1921
Popul. totale	1,191,516	2,361,199
Catholique	1,019,850	2,019,518
Française	927,817	1,889,098
Pourcentage	78%	80%

La province de Québec fut, dès l'origine, le berceau et le château fort de la race française au Canada. Avec les années, ses positions ne font que s'affermir, malgré l'afflux des étrangers dans la grande ville de Montréal. Il est fâcheux de constater que là, comme dans les autres provinces de l'Est, la colonisation, faute de bonnes terres vacantes, devient de jour en jour plus difficile.

#### Ontario

Années	1871	1921
Pop. totale	1,620,851	2,933,662
Catholique	274,162	575,266
Française	75,383	248,496
Pourcentage	5%	8%

Les progrès de la race française en Ontario, sont, en somme, satisfaisants. Il s'agit, en effet, pour elle de s'insinuer et de se cramponner dans une province acquise, dès l'origine, à une nationalité puissante et jalouse. Les Anglais y jouissent d'une suprématie incontestable, due au nombre, à la fortune, aux privilèges du gouvernement.

Et, néanmoins, les Canadiens français progressent. Ils ont envahi l'Ontario par les quatre points cardinaux : Est, Ouest, Sud et Nord. C'est dans cette dernière région, encore déserte, que se porte actuellement leur principal effort. Le Nord, inaccessible aux races amollies, devient le réduit inexpugnable des robustes Canadiens.

Depuis cinquante ans la population française a plus que triplé, tandis que la population totale n'a pas doublé.

Au point de vue catholique, son succès s'accroît plus rapidement encore, puisqu'elle détient la majorité dans les diocèses d'Ottawa, d'Haileybury, d'Ontario-Nord, d'Alexandria, de London et du Sault Sainte-Marie.

De tels progrès expliquent assez, sans la justifier, la proscription de la langue française édictée par le fameux Article XVII de la loi scolaire. Ils expliquent moins la complicité de certains catholiques.

#### NORD-OUEST ET CÔTE DU PACIFIQUE

Nous voici parvenu dans des régions où l'assiette de nos calculs doit changer. Il s'agit, en effet, de pays neufs récemment ouverts à la civilisation. Le recensement de 1871 donnait au district d'Assiniboia une population de 12,298 âmes, blancs et métis réunis. On attribuait aux immenses territoires de l'Ouest 109,475 habitants, la plupart sauvages.

Le parachèvement du *Pacifique Canadien*, en 1885, ouvrit le pays à la colonisation et les immigrants s'y précipitèrent en masses compactes. La province du Manitoba fut fondée la première, puis vinrent la Saskatchewan et l'Alberta. Nous daterons donc nos tableaux des premières années du vingtième siècle.

#### Province du Manitoba

Années	1901	1911	1921
Popul. totale	255,211	461,394	610,118

Catholique	35,672	73,994	105,391
Française	21,357	30,914	40,638
Pourcentage	8%	7%	7%

Les Canadiens du Manitoba se trouvent groupés dans certains comtés comme suit :

Springfield	10,846 hab.
Provencher	6,227 "
Macdonald	4,587 "
Winnipeg	4,810 "
Dauphin	3,138 "
Portage la Prairie	3,055 "
Selkirk	2,211 "

#### Province de la Saskatchewan

Années	1911	1921
Popul. totale	492,432	757,510
Catholique	90,092	147,292
Française	23,251	42,152
Pourcentage	5%	5%

Les Canadiens français de cette province sont groupés dans les comtés suivants :

Battleford	7,190
Prince-Albert	6,946
Swift Current	4,891
Maple-Creek	3,369
Moose-Jaw	2,879
Weyburn	2,676
Assiniboia	2,561
Humbolt	2,426

#### Alberta

Années	1911	1921
Population totale	374,693	588,454
Catholique	62,193	97,178
Française	19,825	30,913
Pourcentage	5%	5%

Dans cette province les Canadiens sont particulièrement nombreux à

Edmonton	13,261
Battle River	5,021
Bow River	3,705
Calgary	1,942

Ces chiffres, comparés à la population totale du Nord-Ouest sont évidemment bien faibles, puisque ils en atteignent péniblement le cinq pour cent. On se demande avec anxiété quelles sont dans ces régions nos chances d'avenir. Le secret est encore dans les mains de la Providence.

On peut néanmoins, conjecturer que, là encore, comme dans les vieilles provinces de l'Est, la religion catholique et la nationalité française restent étroitement liées dans un même destin.

Analysons, en effet, les chiffres des diverses populations catholiques dans les trois provinces de Manitoba, de Saskatchewan et d'Alberta :

Population totale	349,861
Diocèse national ruthène	100,000 environ.
Abbaye nullius de Muenster	8,425
Canadiens français	114,000
Reliquat	127,436

Mais ces cent-vingt sept mille catholiques restants ne forment point un groupe compact, capable d'exercer une



ENVOIÉE VERS LE LARGE

Coup d'œil sur les côtes de Chester (N.-E.)

*(Envoi du Pacifique Canadien)*

influence quelconque dans le pays, ils ne sont qu'une poussière d'hommes, comme l'indique le tableau suivant :

Polonais.....	33,687
Belges.....	11,387
Italiens.....	41,340
Allemands.....	18,000
Indiens.....	12,400
Soit.....	116,814

Il manque encore, pour parfaire notre compte, dix-sept mille âmes. On peut supposer que ce sont des Anglo-Irlandais... Nous n'osons nous porter garant pour aucun de ces chiffres tant ils nous paraissent sujets à caution.

#### Colombie britannique

##### RECENSEMENT DE 1921

Population totale.....	524,582
Catholique.....	63,980
Française.....	11,246
Pourcentage.....	2%

La population catholique de ce lointain pays se partage comme suit :

Canadiens français.....	11,246
Belges.....	2,993
Italiens.....	22,377
Polonais.....	6,570
Indiens.....	20,000
Divers.....	

#### Territoire du Yukon

Population totale.....	4,157
Catholique.....	699
Française.....	284

#### Territoire du Nord-Ouest

Population totale.....	7,234
Catholique.....	3,849 Indiens
Française.....	258

Ces chiffres se passent de commentaires.

### III

#### LA NATALITÉ AU CANADA (1)

La natalité décline au Canada comme un peu partout ailleurs. Elle est tombée, en 1921, dans les provinces anglaises, à 26 pour mille, et même à 20.5 en Colombie britannique, laquelle bat tous les records, pour sa honte. Ajoutons que, lorsque dans les dites provinces il se trouve quelques groupes canadiens-français, le taux de la natalité s'en ressent. C'est ainsi qu'au Nouveau-Brunswick elle s'élève à 28.1 pour mille. On peut donc affirmer sans témérité que la moyenne chez les protestants reste inférieure à 26 pour mille. Dans la province de Québec, grâce à Dieu, les mœurs sont meilleurs, et, malgré un certain recul qu'on ne saurait nier, la moyenne des naissances se tient à 37.2 pour mille.

#### Taux de la natalité au Canada en 1922 par mille personnes

Ile du Prince-Édouard.....	25.9
Nouvelle-Écosse.....	25.3
Nouveau-Brunswick.....	28.1
Ontario.....	25.0
Manitoba.....	30.6
Saskatchewan.....	31.1
Alberta.....	29.0

(1) Annuaire du Canada : 1922-23, pp. 196 et suiv.

Colombie britannique.....	20.5
Total huit provinces.....	26.0
Québec.....	37.2

Comme on le voit la natalité dans la Province de Québec est satisfaisante par rapport à celle des autres provinces.

Nous avons trouvé dans l'Annuaire un tableau de la natalité chez les principaux peuples du globe que nous reproduisons ici, pour l'éducation de nos lecteurs. Mais nous les avertissons que nous ne nous portons point garant de son exactitude ; car certains de ses chiffres, ceux, notamment, relatifs à l'Italie, ne rendent pas justice à ce pays dont la fécondité est proverbiale.

Il n'est pas rare de trouver des erreurs dans les statistiques, du fait de copistes incompetents ou simplement des typographes.

Russie.....	44 naissances par mille hab.
Roumanie.....	42 " "
Pays balkaniques.....	30 " "
Chili.....	37 " "
Japon.....	35 " "
Espagne.....	30 " "
Hongrie.....	29 " "
Canada.....	29 " "
Allemagne.....	21 " "
Italie.....	19 ? " "
Sud Afrique.....	29 " "
Hollande.....	28 " "
Suisse.....	25 " "
Australie.....	25 " "
États-Unis.....	23 " "
Angleterre.....	22 ? " "
Autriche.....	22 " "
Belgique.....	21 " "
Suède.....	21 " "
France.....	20 " "
Irlande.....	20 " "

### IV

#### LES PÉRILS DE L'AVENIR

Nous avons constaté, aux premières pages de cette étude, que le pourcentage de la race française, comparé à la population totale du Dominion, s'en allait déclinant graduellement depuis un demi-siècle; et nous avons indiqué les trois causes principales de ce déclin. Il nous reste, maintenant, à traiter ce grave sujet avec toute l'attention qu'il mérite.

#### L'immigration

Dans leur lutte pacifique pour l'hégémonie les Anglais et les Français usent d'armes différentes. Tandis que les Français se soutiennent par leur forte natalité, les Anglais sont tenus de recourir à l'immigration. Ils savent que, sans ce secours extérieur, ils succomberaient dans la bataille. Aussi bien entretiennent-ils dans l'Europe septentrionale et centrale des agents très actifs, lesquels allument les convoitises des futurs colons par des promesses mirifiques. Ces promesses aboutissent fréquemment à de cruelles déceptions ; et il s'en faut de beaucoup que tous les immigrants s'établissent à demeure parmi nous. Un grand nombre passent aux États-Unis ou retournent dans leur patrie. C'est ce qui explique que l'accroissement de la population générale soit plus lent qu'on pourrait croire. Voici, d'ailleurs, un tableau qui mettra les choses au point.

#### Mouvement de la population de 1901 à 1921 (1)

Immigration.....	3,575,672
Émigration.....	2,163,629

(1) Recens., p. LXXIX.

« Quoiqu'il en soit, le pays, dans ces vingt dernières années, s'est enrichi d'un million et demi d'habitants dont quelques milliers à peine parlent français. Telle est la source principale des gains de la langue anglaise.

#### L'émigration

A cette première cause de notre affaiblissement il convient d'en ajouter une seconde : l'émigration de notre peuple aux Etats-Unis. Chaque année, des milliers de nos frères traversent la frontière sans qu'aucune puissance humaine soit capable de les retenir, sans souci de la blessure qu'ils infligent à la patrie.

Et quelle est la raison de cette funeste émigration ? Sans doute, l'esprit d'aventure hérité des ancêtres, l'impétuosité de la vénérable discipline familiale, l'ennui de la solitude sur une ferme pendant les longs jours d'hiver, le désir de refaire une fortune perdue, une vie gâchée, l'espoir des beaux salaires, l'illusion déraisonnable : pour tout dire en un mot, l'instinct. Hélas ! Cet instinct nous a coûté peut-être deux millions d'hommes dont la présence au Canada eût changé la face des choses et fait pencher la balance en notre faveur.

#### L'affaiblissement de la natalité

Il est vrai que notre perte est devenue un gain pour l'Église américaine et que les voies de la Providence sont insondables. Que le taux de la natalité s'affaiblisse grandement parmi nous, c'est un fait certain, quoique encore difficile à prouver par des chiffres. Le mal nous vient des Etats-Unis. A mesure

que la foi se refroidit, que l'appétit des jouissances grandit, le fardan de la maternité s'appesantit.

Nous avons connu l'époque (il y a trente ans) où le taux annuel des naissances s'élevait à 39 pour mille habitants. Il est tombé à 27 et ne cesse de décroître.

Les grandes villes sont naturellement les premières atteintes par le fléau. L'Annuaire (1) nous apprend que tandis qu'à Québec l'accroissement naturel de la population s'élevait en 1921, à 23 pour mille âmes, il atteignait péniblement 17 à Montréal et 14 à Toronto.

Mais, nous objectera-t-on, accroissement naturel de population n'est pas la même chose qu'accroissement de natalité. Nous le savons évidemment, mais lorsque les circonstances sont les mêmes, l'accroissement naturel est conditionné par la natalité. Notre constatation garde donc sa valeur.

Qu'on y prenne garde, la gangrène de l'omanisme est un mal tenace qui, une fois introduit dans l'organisme d'un peuple, ne se déracine plus.

Ce mal peut-il être curé aujourd'hui ? Nous le croyons, car notre race, en sa masse, est saine encore. Il n'y a pas longtemps, les évêques belges, dans un avertissement solennel, ont mis leur peuple en garde contre ce grand péché social.

Les autorités civiles, de leur côté, devraient édicter des règlements hygiéniques, faciliter la construction des logements sains, multiplier les primes aux familles nombreuses, etc. etc.

Mais il suffit; nous n'avons qu'à nous en remettre à nos chefs pour devoir.

(1) Annuaire du Canada : 1922-23, p. 193.

fr. ALEXIS, cap.



# Le carnet du sauvage

par le R. Fr. MARIE-VICTORIN, des E. C.

Docteur ès-Sciences, Professeur de Botanique à l'Université de Montréal.

## La Côte-Nord

**L**A puissante musculature de la planète, écorchée, mise à nu par l'action patiente des siècles sans nombre : un front de granit rose barré seulement du soleil grisâtre des lichens, front têtu contre qui la mer froide et bleue amène du large, inlassablement, des légions de béliers blancs ; un ciel admirablement lumineux où règnent les brises froides de l'Atlantique ou les vents de terre chargés des âpres parfums de la toundra arctique ; la symphonie étourdissante et suraiguë des myriades d'oiseaux qui becquètent

archiviste. Elle semble parfois s'appliquer à graver péniblement son histoire sur la pierre, puis, tout à coup, insoucieuse ou rageuse, elle laisse les éléments effacer ce qu'elle a mis des siècles à ériger, elle en pulvérise elle-même les pages. Et pour que cette destruction fût ici plus complète et sans retour, le grand manteau de glace jeté il y a quelques centaines de siècles, — c'était hier, — sur l'hémisphère nord, a détruit ce qui aurait pu subsister de cette passionnante et antique histoire de la vie sur le Bouclier. De sorte que l'énigme du sphinx hiéroglyphique qui garde le secret des Égyptes disparues, est un livre grand ouvert, à côté du mystère absolu de la Côte de Granit.



NATASHQUAN. — LES DUNES ET LES PAS DU VENT SUR LE SABLE

avidement l'inépuisable vivier de la mer et regagnent d'un vol oblique leur corniche de roc ; enfin, derrière l'horizon bas, un désert sans fin, sans relief, qui fuit vers le nord vide : ce sont bien là, semble-t-il, les lignes maîtresses de l'image de la Côte-Nord telle qu'elle apparaît au voyageur qui, monté sur une petite barque de pêcheur, suit de près, durant de longs jours, cet interminable rivage.

Cartier le Malouin, debout à l'avant de la *Grande-Hermine*, rêva, devant ce paysage opprimant, du pays que Dieu donna à Caïn au jour de sa colère ! Et vraiment, les trois siècles de possession ardente qui ont transformé ailleurs le sol laurentien, n'ont rien changé ici. L'immensité n'est pas jalonnée et l'uniformité n'est pas brisée. Le rivage est vierge, et tout l'effort brutal de la vague qui territ n'a pas fait reculer d'un pas le butoir de granit. L'homme passe au loin dans ses mouvants palais de fer ; la fumée qui s'échappe de l'enfer de ses soutes erre un moment dans l'air trop vaste, s'éparpille, se subtilise ! ... Et tout retombe dans le silence morne de l'héritage de Caïn ! ...

Une histoire inouïe, fantastique, a pu se dérouler ici, sur le rebord usé du vieux Bouclier laurentien, depuis les milliers de siècles que la vie martèle l'écorce de la planète. Mais nul ne le saura jamais ! La nature est capricieuse, et mauvais

## Natashquan

Le soleil luit sur une mer tranquille et bleue lorsque, ayant côtoyé le sable durant quatre milles, nous passons par un étroit goulet le bane qui ferme l'estuaire de la Natashquan.

L'immense rivière descend du nord sur de longs gradins de granit où se joue le saumon, recueille à droite et à gauche rivières et ruisselets, exutoires de lacs sans nombre. Un cordon de forêt la borde, buvant pour vivre l'humidité abondante de son lit, mais au-delà c'est le roc mangé par les lichens, c'est la toundra semi-arctique, le muskeg moelleux et fleuri, vaste jardin de blancs lémons aromatiques, d'airelles campanulées et de rouges kalmias.

Mais en approchant de la mer, la Natashquan s'élargit. Dans les quinze derniers milles, elle devient un fleuve et coule entre deux vastes expansions de dunes qu'elle-même a charriées dans son labeur millénaire.

Nous voici en face du *Poste*, un ancien comptoir de l'Honorable Compagnie. Quelques constructions de bois, noircies par le temps, abandonnées, et tout autour des tentes toutes blanches sous le soleil du matin. A trente pas, un vieux Montagnais hale son canot chargé de bois, sur la berge de sable. Un enfant sauvage, pieds nus mais vêtu à l'européenne,



LA DESCENTE DU RAPIDE

*(Envoi des Chemins de Fer de l'État)*

avec une casquette militaire déclassée enfoncée sur les yeux, laisse cependant voir le brun opaque de sa frimousse éveillée. Il tient à la main un long bâton d'où pend dans l'eau une corde sans hameçon. Il joue à la pêche, évidemment. Les enfants sont partout les mêmes parce qu'ils sont l'expression nullement déguisée de la nature de l'homme, et ni la rude vie, ni la misère, ne peuvent les empêcher de se faire à eux-mêmes leur joie.

Nous traversons l'estuaire pour aborder l'autre rive. Le sable s'étend au loin en lignes de dunes alternant avec des vallécules abritées. Il faut marcher au milieu d'un nuage de mouches noires qui luttent contre le vent et cherchent l'abri de nos nuques. Comme si ce n'était pas assez, les moustiques et les terribles frappe-abord se joignent aux mouches noires pour nous harceler et pousser à bout notre patience.

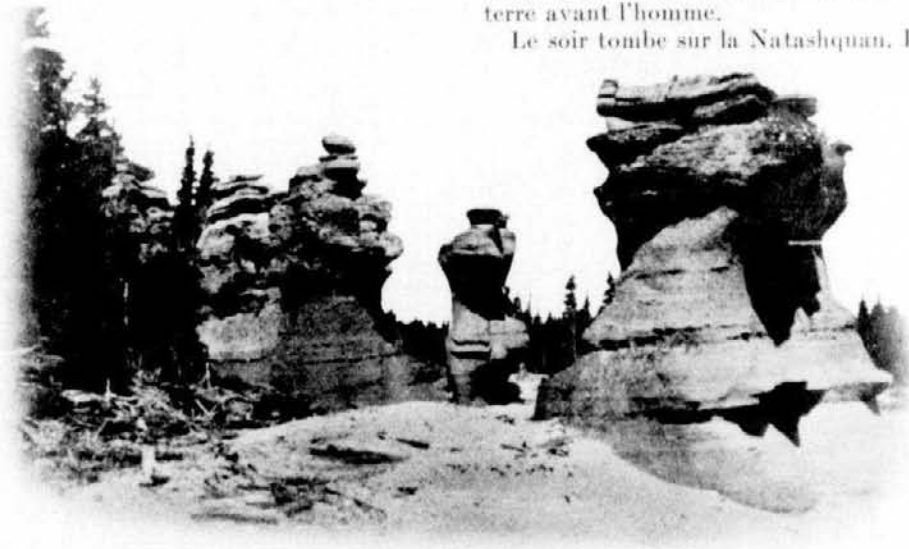
Néanmoins, nous allons de l'avant au milieu des longs épis mouyants du seigle de mer qui font tête à la brise, caressant au passage les épillets dorés des petites graminées de misère qui oscillent et étincellent dans la grande lumière. Dans les vallécules s'est cachée pour fleurir l'admirable violette labradorienne, d'un bleu si tendre dans sa fleur, et

jusqu'à ce qu'enfin reparaissent au jour les rides sur le sable !

Quittons la mer qui bat le flanc des dunes et revenons vers l'estuaire de la Natashquan. La haute berge de sable s'est écroulée, et sa coupe expose de nombreuses bandes d'un noir de jais interstratifiées avec le sable blond. Je prends dans ma main un peu de cette poussière noire, lourde et brillante. C'est du fer magnétique presque pur. Depuis des myriades de siècles, la Natashquan grignote la roche de son lit, libère les grains de fer de leur gangue de quartz et charrie l'un et l'autre vers son embouchure, où leur densité différente les sépare et les stratifie. Que de changements de régime fluvial marquent ces sables et fers alternés. On rêve devant ces minces couches où la grande rivière se raconte sans qu'il soit besoin d'un Champollion pour expliquer et traduire.

Mais ce n'est pas tout. Du flanc de la berge, un gros tronç d'arbre, déchaussé par l'éboulis, fait saillie. C'est un véritable fossile enfoui sous les couches de sable, et, par conséquent, plus ancien qu'elles. Cette bille paraît être de thuyier, arbre qui n'existe plus dans la région. Encore une vision qui nous reporte en arrière, dans le passé muet ! Et c'est bien l'un des appas de cette terre vierge de nous livrer inviolées les mille et une petites choses qui jalonnent le vertigineux passé de la terre avant l'homme.

Le soir tombe sur la Natashquan. L'estuaire, fermé par la



LES BASTIONS DE LA CITADELLE, SUR L'ILE NIAPISCA, EN MINGANIE.

d'un découpé si fin dans sa feuille. Elle n'est pas solitaire dans ce petit coin frais, puisqu'à côté des rhinanthès aux fleurs d'or et des arabettes rigides, d'élégants lycopes déroulent sans fin leurs cordons verts d'où s'élèvent, rigides et parallèles, les légions pâles des épis.

Remontons un peu. Dans cet espace ouvert, le grand vent et la pluie d'hier ont dessiné quelques rides sur le sable. Rien de fugace, semble-t-il, comme ces pas du vent sur la mobile arène ! Et demain, sans aucun doute, effacera ce que les brises d'hier ont écrit ! Peut-être. Mais, cependant, combien de fois n'avons-nous pas vu, sur les grès permien des Îles de la Madeleine par exemple, ces rides sur le sable, œuvre du vent qui soufflait il y a des millions d'années, parfaitement fossilisées et conservées pour nos yeux étonnés ! L'histoire de cette conservation d'un rien, de cette permanence d'un souffle, est simple dans sa magnitude. Pour une raison ou pour une autre le sable durcit sous la pression de l'eau de plus en plus épaisse. Les sédiments se déposent lentement sur le fond tranquille. Les siècles coulent. Le pays s'enfonce. La mer stratifie toujours. Encore des siècles, puis d'autres siècles. Le pays émerge lentement. Des siècles encore. Les agents niveleurs : pluie, vent, froid, commencent leur œuvre d'érosion et les nouveaux siècles détruisent l'œuvre des premiers

barre de sable, a calmé tout à fait. Dans ce ciel du nord où tout à l'heure les mains invisibles de l'aurore boréale secouaient des draperies lumineuses, s'allument les étoiles autour du fin croissant de la lune. Écrasé par le poids du silence de ces immensités, immensité du firmament, immensité de la mer, immensité du grand désert labradorien, on se prend du désir de peupler ces espaces vides ! On lève la tête, et soudain nous saisis le grand rêve linguistique de la faucille d'or et du moissonneur de l'éternel été ! Et comme pour dorer encore ce rêve et nous sortir complètement du réel, voilà que la mer, ce soir, nous offre le spectacle féérique de la mer lumineuse. Étrange transformation ! Tout ce qui sur l'eau présente un angle quelconque se dore ou s'argente. Un saumon, là-bas, d'un vigoureux coup de queue, saute lourdement hors de l'eau : c'est un éblouissement de lumière qui se prolonge en cercles concentriques, aussi loin que la vue peut porter. Je me penche pour puiser un gobelet d'eau : je remue de l'or liquide, et comme je verse en mince filet, c'est une retombée de perles qui bondissent sur le velours moelleux de la mer tranquille. Nous reverrons plusieurs fois cet étrange phénomène et ce sera toujours le même enchantement. Pullulation de protozoaires et oxydation de protoplasmes ? Phénomène purement physique ?



LE SPHINX DE BETCHOUANE EN MINGANIE

Mais à quoi bon tenter d'analyser de plus près ce spectacle de beauté? A vouloir disséquer ses joies on les anéantit. Jouissons-en donc plutôt comme de l'une des belles choses qui, avec l'aurore boréale, atténuent la rigueur de la Côte de Granit.

#### La Minganie

L'austérité de la Côte-Nord serait sans doute intolérable, sans la Minganie, sans cette vingtaine d'îles admirables, éparpillées le long de la Côte, sur une quarantaine de milles, encore aujourd'hui absolument vierges.

Aucun lien de parenté, aucun rapport d'origine, aucun trait physique commun n'existe d'ailleurs entre la Côte-Nord et la Minganie qui lui est contiguë. La Côte-Nord est fille du feu, c'est le rebord granitique du noyau continental américain, tandis que la Minganie est fille de l'eau, c'est un fragment, une miette d'une terre ancienne formée au fond des mers siluriennes, et dont l'émersion occupa le golfe Saint-Laurent actuel et, en englobant Terre-Neuve, s'étendit au loin, vers l'Atlantique d'alors.

Les îles de la Minganie sont formées de calcaires stratifiés il y a des millions d'années. L'horizontalité de ces lits rocheux n'a jamais été troublée par les actions puissantes, qui, à peine à cent milles de là, ont soulevé contre le ciel les grandes assises apalachiennes de la Gaspésie. La Minganie est un autre bassin, un autre monde géologique, et c'est avec cette pensée qu'il faut la voir pour la comprendre et la goûter.

Quand on arrive par l'ouest, on aperçoit d'abord les îlets Perroquets dont le phare garde vigi- lamment la Minganie. Les îlets Perroquets sont dépourvus de bois, mais couverts d'une luxuriante vé- gétation herbeuse où dominent les grandes ombelles aromatiques de l'archangélique, le pourpre clair des épilobes et la blancheur des draves, le tout ceinturé de l'or des grands senecions maritimes. Une grouillante population d'oiseaux de mer a élu domicile en ce lieu, et le rare voyageur qui y met pied à terre, en troublant la quiétude du sanctuaire, déchaîne contre lui une véritable tempête de criaillements pendant que les goélands furieux

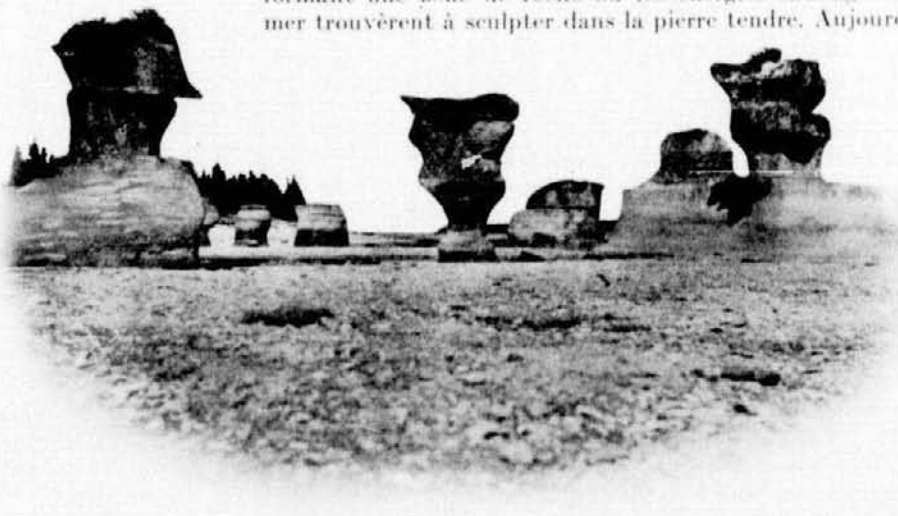
planent sur sa tête, et que, affolés, les perroquets de mer au bec rouge fuient en rond.

Passé les îlets Perroquets, on touche d'abord l'île du Havre de Mingan, rangée tout près de terre, pleine encore des souvenirs de Louis Jolliet et des grandes en- treprises commerciales du régime français. Au large là-bas, c'est l'île Mingan, et près de l'embouchure de la rivière Romaine, l'île Moutan- ge. En continuant vers l'est, voici les deux îles à Bouleaux, conver- tes d'épinettes comme les autres, puis la Grande-Île que les gens de la Côte nomment "île au défunt Français", en souvenir d'un ermite qui y vécut sa banale vie. Puis c'est un chapelet continu : l'île à la Proie, Niapisca, Quin, l'île au Fantôme, et distinguée entre toutes,

l'île à Marteau qui regarde la Pointe-aux-Ésquimaux et marque le centre de la Minganie. Vers l'est s'échelonnent quelques- uns des plus beaux sites de l'archipel : les deux îles à la Vache Marine, l'île aux Calcaireux, Saint-Charles, l'île à la Chasse, l'île à l'Ancre et Sainte-Geneviève — les gens du pays disent Sainte-Genièvre ! — le Finistère de la Minganie.

Le calcaire silurien qui forme les assises de toutes ces îles se présente sous deux variétés qui doivent correspondre à deux formations géologiques distinctes. Tantôt il est légè- rement gréseux et s'effrite en un cailloutis de grosseur uniforme qui fait songer au produit brut d'un concasseur. Les îles ou les parties d'îles ainsi formées sont généralement des déserts dépourvus d'arbres et presque de végétation, où rampent les saules arctiques, les raisins-d'ours, et les dryades aux blanches aigrettes. Mais partout où le calcaire est pur et formé de lits horizontaux, le caractère arctique s'évanouit, et en lieu et place des plantes de misère, monte une belle forêt de sapin et d'épinette blanche, apparemment insoucieuse du froid et oubliée de la latitude. En même temps les rivages, les lagunes, recèlent quantité de plantes charmantes incapables de s'accommoder de l'acidité de la Côte-Nord, et qui, depuis un passé lointain, se sont réfugiées ici pour fleurir et prospérer.

Il n'y a peut-être pas beaucoup de siècles que la Minganie a émergé. D'abord perdue sous l'eau profonde, elle s'est élevée graduellement jusqu'à affleurer la surface houleuse, formant une zone de récifs où les énergies sauvages de la mer trouvèrent à sculpter dans la pierre tendre. Aujourd'hui



LA NÉCROPOLE DES DIEUX, SUR L'ÎLE À LA PROIE, EN MINGANIE.

que depuis quelques millénaires, les îles ont surgi hors de l'atteinte des flots, on reste stupéfié devant l'œuvre de sauvage grandeur enfantée dans l'autre sous-marin.

Quand, venant du sud, on arrive en barge à l'île à la Chasse, inhabitée comme toutes les autres, on s'arrête, saisi, devant les ruines d'un village, où l'on distingue encore des masures debout, avec toit français et lucarnes en saillie. On se frotte les yeux, croyant rêver. On s'approche et l'illusion grandit. Enfin, l'on est à portée de distinguer les détails et le rêve s'évanouit brusquement. Ce ne sont que d'énormes blocs de pierre, des jeux de la nature comme disaient les anciens, des restes du travail de la mer sur les tables de calcaire. Nommons ce lieu la Pointe-aux-Ruines.

Voici maintenant l'île Saint-Charles et sa longue échine décharnée, désertique, impressionnante. Mais ici le désert est perché à cent pieds de hauteur, et le socle qui le supporte est, à l'heure actuelle, en pleine période d'émergence et d'érosion marine. La vague aboie en des cavernes profondes, se rue sous des portiques où des corniches merveilleusement fouillées défient les lois de l'équilibre. Parfois, une portion de rivage a glissé d'un bloc vers la mer avec ses rétables et



URNE GÉANTE, DANS LA NÉCROPOLE DES DIEUX, SUR L'ÎLE À LA PROIE, EN MINGANIE.

ses cariatides, et s'est arrêté, tout à coup, à mi-côte, depuis des siècles peut-être. L'eau est profonde et noire, tout auprès. On peut longer l'île sans danger, pénétrer même parfois sous l'ombre froide des surplombs. Évidemment, la mer, au-dessous de nous, est en travail, et de son sein surgiront bientôt d'autres fruits étranges !

Cette terre, là-bas, qui monte dans la lumière, c'est l'île Quin. Voyez, sur le flanc du coteau, parmi les kalmias rouges et les saules nains, cet énorme champignon de pierre, avec des androsaces alpines piquées sur son chapeau ! Mais voici bien autre chose ! Au détour de la pointe s'ouvre une anse abritée qui fourmille de monolithes étranges : agaries à longs stipes et à volves majuscules, morilles grimaçantes sous la grande lumière, phallex gigantesques, colonnes impeccablement tournées mais brutalement coiffées de chapiteaux informes où le saxifrage frileux remplace l'acanthé.

Mettons la voile et traversons le large chenal, Niapisca. Ici, des terrasses s'étagent, montent à larges enjambées vers le ciel bleu. Escalier gigantesque aux marches distinctes, dont les vastes paliers semés de délicates fleurs du nord, pourraient conduire à un temple préhistorique, à un palais de Mille et une Nuits. Mais ce temple n'existe pas. Ce palais n'a jamais été bâti. L'homme n'a point eu de part ici, et ce

n'est pour la joie de personne que, du palier supérieur, magnifique dans sa grande nudité, l'horizon embrasse l'océan désert et quelques-uns des plus beaux joyaux de la Minganie. La mer au loin argente tout ce qu'elle touche et ourle brillamment ces écrivains de verdure sombre que sont l'île à la Proie et l'île Quin. Dans l'air hospitalier passent et repassent les groupes convergents des moyacques. Tout près, quelques loups-marins d'esprit soufflent sur les échoueries. La solitude est grande. On n'aperçoit personne. Seule, notre barge forme un point blanc sur le miroir. Et il y a une douceur étrange dans ce paysage lointain et inviolé.

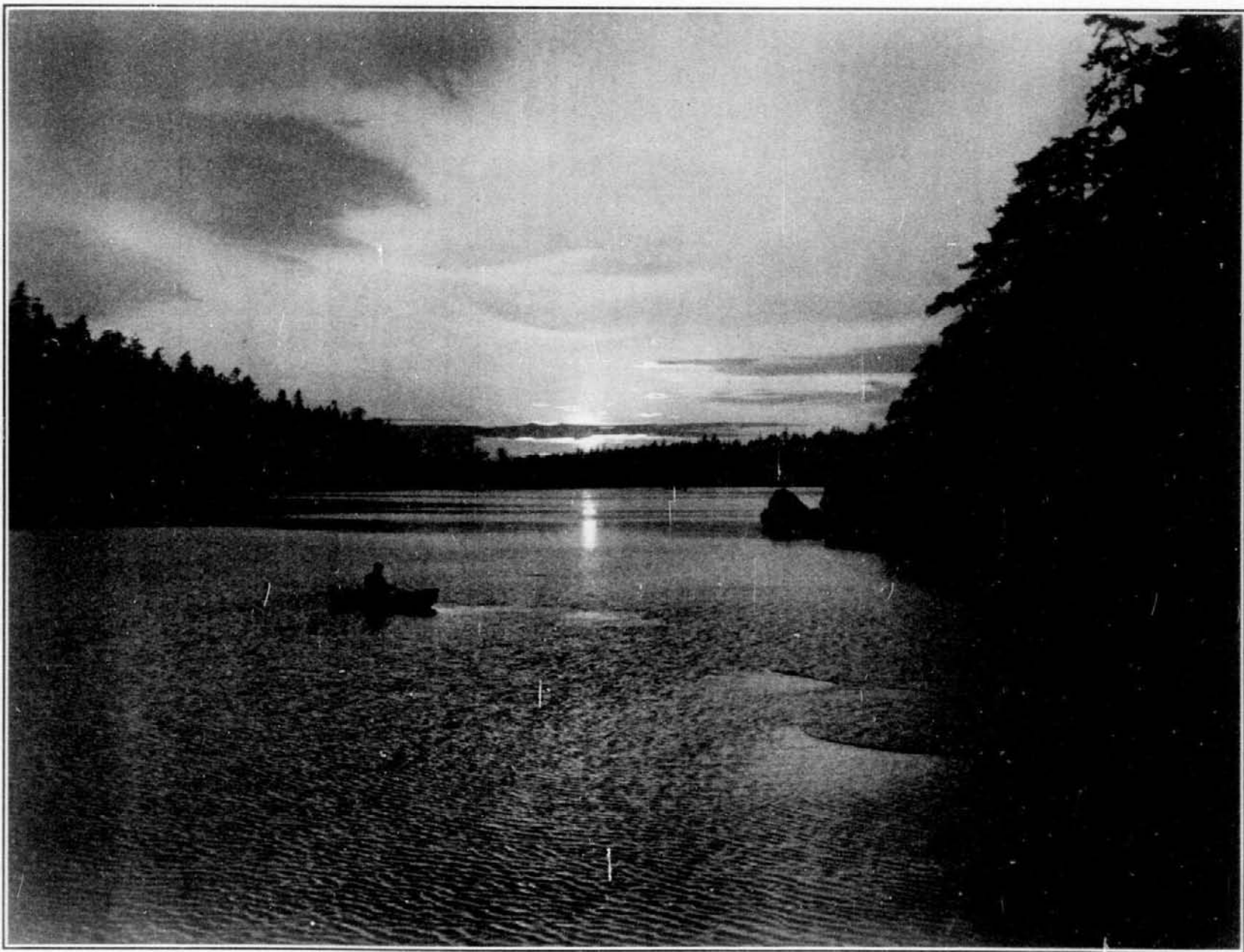
C'est aussi sur l'île Niapisca que l'on peut voir l'une des choses les plus étranges que la griffe du temps ait laissé subsister en Minganie. Dans une anse solitaire trois tours rondes s'élèvent, énormes, vétustes, d'aspect sévère, mais avec des fleurs aux créneaux. On cherche instinctivement des yeux le castel, le burgh, la citadelle que ces travaux annoncent. Rien. Le mystère noir du rideau d'épinettes, toujours. La nature comme un enfant s'amuse toute seule, car personne ne vient ici pour admirer, et le braconnier qui, d'occasion, s'embusque derrière les tours pour abattre la moyacque, s'apparente de trop près à ce milieu étrange pour en sentir le charme et la sauvage splendeur.

De Niapisca à l'île à la Proie, il n'y a qu'un pas. Ici encore des surprises nous guettent. Je ne sais rien de plus impres-

sionnant que cette pointe, du côté du large, où sur une table de pierre balayée à mer haute, s'alignent des urnes géantes, vivement historiées par la rouille orangée des lichens, des vases étrusques, des pilastres, des stèles, des canopes bicéphales. Dans le silence de ce lieu désert, on songe à une nécropole de dieux déchus ou à l'entrée d'un Eden fermé pour jamais. Attiré par la curiosité, veut-on pénétrer dans l'île ? Des terrasses magnifiques, des douzaines de lacs mignons bordés de trèfles d'eau et de linagrettes soutiennent l'illusion qui quelquefois, au beau milieu de ces étangs fleuris, tel une borne sacrée ou une ruine d'idole ancienne, s'érige encore le capricieux profil d'un monolithe.

Le soir vient. Laissons l'île à la Proie et son Eden désaffecté. Traversons, par un autre chenal jusqu'à la jolie baie découpée dans le roc blanc de la Grande-Île. La transparence des eaux vertes laisse voir sans obstacle l'épanouissement immense des feuilles des laminaires, au-dessus desquelles glissent les globes contractiles des méduses. Ce sera notre refuge pour la nuit, nuit tranquille où la mer se recueille et dort ses courtes heures.

Et quand, de bonne heure dans ce ciel boréal, monte la douceur blanche de l'aurore, que le voile ténu de la brume s'est fondu et que la lumière triomphe, nous longeons à pied



SOLEIL COUCHANT

*(Envoi des Chemins de Fer de l'État)*



LA POINTE-AUX-RUINES, EN MINGANIE.

le rivage qui regarde l'île à la Proie, tandis que la barge fend son chemin dans les petits flots bleus.

Autre spectacle. Ce n'est plus la grandeur barbare des donjons de Niapisca, ni les végétations dantesques de l'île Quin, ni la fallacie de la Pointe-aux-Ruines, non plus que la splendeur sinistre de la Nécropole des Dieux. C'est un hérissément de gargouilles absurdes, de fantaisies inattendues, de caprices figés dans l'immobilité de la pierre. Ici, un pilier fourchu a l'air d'une baleine plongeant verticalement dans le sable pour dresser vers le ciel l'éventail bifide de sa queue ; plus loin un monolithe bizarre s'adonne de nez et de rostre comme en ont les totems de l'Alaska. Ici des arches, des cintres, sous lesquels on voit la mer blanchir sur le récif, et plus haut sur une falaise aiguë comme une échine, le temps qui a mis des siècles à tourner cette sphère admirable, l'a oubliée sur son pédicule fragile.

Et tout ce pays si propre à enivrer les yeux, à faire rêver, est désert, absolument. Très rarement, à de longs intervalles, un pêcheur, la main au gouvernail, passe distrait, tout à son rude métier. Et cependant pour l'homme qui se penche sur la nature pour lire dans ses yeux profonds et lui arracher ses antiques secrets, ce désert parle et soulève ! Et malgré la science qui froidement nous montre là l'œuvre aveugle, la résultante des forces de hasard, on a comme une conviction subconsciente d'être parmi des ruines ; on voudrait croire que des êtres vivants ont dégrossi ces rochers, que des hommes comme nous ont vécu, peiné, aimé sur ces rivages, et que c'est hier seulement qu'ils sont partis avec leurs secrets !

#### Vision montagnaise

Midi. La lumière ruisselle sur l'argent liquide qui lèche le calcaire gris des îles de la Minganie. Le vent chasse notre blanche barge vers l'île à la Proie, où une anse bien boisée nous offre un havre attrayant. Comme le rivage se rapproche, trois points blancs se précèdent peu à peu sur le vert profond des épinettes. C'est un campement montagnais. Rien de plus inoffensif que ces sombres barbares, et c'est sans crainte aucune que nous descendons parmi eux faire du bois et de l'eau.

Il n'y a ce matin autour des tentes que les femmes et les enfants ; les hommes sont à la chasse, à la chasse au loup-marin sans doute, puisque des peaux, fortement tendues sur les cadres flexibles, sèchent au soleil, dressées contre la colonnade du bois. Les enfants,

tête et pieds nus, jouent dans le gravier ou attisent les feux sous les marmites. Une distribution de tabac apprivoise les vieilles qui vont en hâte quérir des pipes de plâtre eulottées et puisent généreusement dans les *blagues* de nos hommes. Les jeunes squaws, plus timides, souriantes et rougissantes, se tiennent à la portière des tentes, entrent et sortent d'un air embarrassé. Toutes ces femmes portent la robe d'indienne aux vives couleurs, chères aux filles de la nature, qui ne comprennent rien au raffinement blâsé des demi-teintes. Leurs cheveux noirs et huileux débordent sous le bonnet à la montagnaise, sorte de barrette multicolore d'une uniformité parfaite. Un grand crucifix de métal blanc brille sur leur poitrine à toutes, signe de tardive allégeance chrétienne de cette race qui s'éteint. Une vieille, qui parle français, nous apprend que c'est ici le campement de Dominique, son mari, brave indien bien connu sur la Côte.

Mais la flore de l'île, promettante, nous attire, et, faisant un salut de la main aux bonnes Montagnaises, nous suivons le rivage, parmi les gesses bleues et les énothères aux fleurs d'or. A droite, soudain, s'ouvre un sentier bien tracé, très certainement le portage fréquenté par où les sauvages coupent la longue pointe rocheuse qui prolonge l'île vers l'est. L'aubain d'un sentier, pour pénétrer l'entrelacement du sous-bois est rare en Minganie ; nous la saisissons aussitôt et nous voici sous le couvert des épinettes sombres.

Bientôt le sentier, bordé de collets à lièvres tendus à la montagnaise, descend dans un bas-fond mouillé, tapissé de mousses et de populages, peuplé de saules arborescents et de peupliers baumiers. Combien reposant de trouver si loin de la plaine laurentienne de vrais petits arbres, portant de vraies feuilles allègrement vertes, quand on a accoutumé de ne voir plus que le noir des éternelles aiguilles, la régularité géométrique et la raideur barbare des résineux ! On a envie de les caresser, de les baiser ! Mais, chose étrange, ces humbles saules au pauvre feuillage qui nous ravissent ici parce qu'ils nous rappellent la plaine féconde de chez nous, ne sont cependant pas les nôtres. Une étude attentive révèle que ce sont des émigrés, des pèlerins venus par étapes des montagnes Rocheuses reste d'une flore primitive et presque disparue, mais néanmoins conservée dans les creux humides de la Minganie. Quelle histoire insoupçonnée et pleine de mystères, cachent ces identités et ces similitudes !

Le sentier remonte, et, passé la pointe, se rapproche de la mer. Il pénètre maintenant sur une terrasse de caillouti :



LES MONOLITHES DE L'ÎLE QUIN, EN MINGANIE.

calcaire, ancien rivage exondé par la surrection récente de la Minganie tout entière. Siccité absolue, nudité complète, sauf quelques opulentes Orchidées aux fleurs d'or et des colonies circulaires de dryades chevelues dont les boules d'ouate frissonnent sous le vent du large. Pourquoi ces Orchidées, — ces délicats cyripèdes, — qui, chez nous, sont fleurs de sous-bois et recherchent la fraîcheur et l'ombre, sont-elles devenues ici fleurs du désert ? Et en souvenir de quelle race éteinte de pygmées de légende continuent-ils d'offrir ainsi, par habitude, et sans espoir, le satin jonquille de leurs petites pantoufles ? Mystère encore !

Je me baisse pour cueillir quelques fleurs ; et, en me redressant, voilà que j'aperçois, venant à nous sur le sentier à peine visible maintenant sur le cailloutis, trois Montagnais marchant à la file. Le premier, grand, robuste et d'âge moyen, balance un canot sur sa tête. Le deuxième fléchit sous le poids d'un loup-marin tacheté placé en travers de ses épaules, tandis que le troisième, assez loin derrière les deux autres, porte un sac. Je m'arrête pour jouir tout à mon aise du groupe pittoresque qui s'avance toujours, tête baissée, sans même voir.

Ah ! nous sommes aperçus. Consultation. L'homme au sac se précipite dans le fourré et disparaît. Les deux autres, plus lentement, hésitants, reprennent leur route. Les voici devant moi. Ils s'arrêtent. Le premier laisse tomber son canot et reste là, tête baissée, immobile. Le second, un vieux sauvage à barbe grise en pointe, jette son pesant fardeau sur le tapis de dryades et prend la même pose humiliée. Ces pauvres gens ont vraiment l'air d'écoliers pris

en faute et qui attendent la fessée. C'est donc là tout ce qui reste de ces races fières qui disputèrent si courageusement à nos pères la possession de ce vaste pays !

Je devine tout. L'homme au sac portait des moyacques, gibier défendu. Et quel gibier n'est pas défendu sur la Côte-Nord ? Le matin, en effet, comme nous herborisions sur les terrasses nues de l'île Niapisca, de l'autre côté de l'étroit chenal, nous avons aperçu de loin, trois hommes assis sur un rocher au-delà des lagunes. Un voilier de moyacques s'avancait dans le ciel. Nous prenant pour des congénères, les sauvages nous faisaient, du chapeau, de grands signes auxquels nous répondions pour voir ce qui allait arriver. Enfin, les moyacques sont à portée de fusil. Trois détonations presque simultanées, et quelques oiseaux, frappés, s'abattent en tournoyant. Et les chapeaux de voler de nouveau en signe d'enfantine joie !

Et maintenant, les Montagnais coupables envers le gouvernement du Canada, nous prennent pour des gardes-chasse en tournée. Ils se voient déjà écronés et mis à l'amende,

happés par la machine civilisée dont ils ont, sans la connaître beaucoup, une peur instinctive. Je les rassure en leur parlant français :

— Bonjour, Dominique !

A cet accueil, un bon sourire s'épand sur le bronze de sa figure. Les gardes-chasse de la Côte, sauf ceux d'Anticosti, sont généralement anglophones. Je les ai vus sur le quai de la Pointe-aux-Esquimaux, nu-tête insolemment, la botte de caoutchouc à l'écuyère, le verbe haut, apparemment heureux de la terreur qu'ils inspirent à cette simple population de Montagnais ou d'Acadiens. Les uns et les autres, en effet, les Acadiens surtout, sont habitués à payer de pénalités exorbitantes les moindres peccadilles, à aller faire de la prison à la Malbaie, — quatre cents milles de distance, — pour avoir occis un goéland pillard ou levé l'un des milliers d'œufs épars sur tous les rochers de la Minganie.

— Bonjour !

— Y a-t-il beaucoup de loup-marin, par ici ?

— Est petit !

Et il montre le phoque qui bave le sang à ses pieds.

Je rassure Dominique sur notre identité et nos intentions, et après un salut de la main, je passe. Au bout d'un moment, je me retourne. Les deux hommes, remis de leur frousse, ont repris allègrement leur fardeau et marchent à grandes enjambées vers leur campement. Et tandis que les courbes du canot et les taches blanches du phoque se perdent dans les taillis de cornouiller, je pense à la législation odieuse qui pèse sur ces enfants de la nature, incapables de vivre autrement que de la chasse, et qui en fait des parias

sur le territoire propre de leur race millénaire. Tout est calculé, ou du moins tout concourt à éloigner le Montagnais de la Côte giboyeuse pour le rejeter dans les solitudes de l'intérieur. Il faut, coûte que coûte, qu'il empile sa famille dans son canot et qu'il remonte péniblement les interminables portages de la Mingan, de la Romaine, de la Natashquan, pour aller chasser la martre, le vison et le renard argenté, au bénéfice des marchands et des élégantes. Il semble que la société civilisée ne pense pas autrement que ce cynique traitant israélite, qui me disait, à la Pointe-aux-Esquimaux :

— Je pense que Dieu a fait les sauvages pour sortir la fourrure du bois !

#### La Pointe-aux-Esquimaux

Les gens de la Pointe sont ennuyés de passer au loin pour d'authentiques Esquimaux. Ils ont donc obtenu le rappel de ce nom malencontreux et suranné, et son remplacement par celui, vraiment bien choisi, de Havre-Saint-Pierre. Seulement,



FAMILLE MONTAGNAISE DE LA CÔTE-NORD EN COSTUME DE DIMANCHE

les gens de la Pointe continuent à parler entre eux de la Pointe-aux-Esquimaux comme si, de Havre-Saint-Pierre, point n'était ! Il faudra sans doute bien des années pour détruire la longue tradition, et les amateurs de pittoresque en ont encore pour longtemps.

En fait, il y a plus de deux siècles que les Esquimaux ont disparu de la Côte. Une guerre sans merci, où les Montagnais furent vainqueurs, — et dont la Pointe-aux-Morts, tout proche, garde le souvenir, — chassa pour jamais les Esquimaux au-delà du détroit de Belle-Isle. Les Montagnais n'ont point échappé au sort des autres Indiens de l'Amérique, et ils ont été à leur tour remplacés par quelques familles d'Acadiens venues de l'inépuisable réservoir humain des Iles de la Madeleine. Depuis ce temps, les Acadiens ont essaimé de proche en proche tout le long de la Côte, et on en trouve généralement un groupement à l'embouchure de chaque rivière un peu importante.

La Pointe-aux-Esquimaux est l'endroit le plus peuplé de toute la Côte-Nord, la population y atteignant parfois 1,800 âmes. C'est la capitale du Labrador canadien, capitale morale sans prérogatives civiles ni politiques, mais capitale incontestée. Il est vrai qu'il n'y a ni agriculture ni industrie à la Pointe, qu'il faut aller loin pour la pêche, et plus loin encore pour le chantier, mais c'est toujours là que l'on revient, le chantier fermé, ou la pêche terminée ; c'est là que s'épanouit la simple vie acadienne de la côte ; c'est là que s'établissent les relations commerciales, que se font les mariages, que débent les jeunes familles ; c'est là enfin qu'après avoir, des années durant, pêché à Natashquan, bûché à Shelter Bay et chassé un peu partout, on vient mourir tranquillement pour être porté sur les robustes épaules des gars, dans le sable du petit cimetière, derrière l'éparpillement des maisons blanches.

La population de la Pointe-aux-Esquimaux, avons-nous dit, est d'origine madelinote, et il y paraît. Ce sont partout des Boudreau, des Cormier, des Vigneault, des Thériault. Le nombre restreint des noms de famille a généralisé l'usage des surnoms, qui ne sont pas toujours anodins, et qui rappellent le plus souvent un trait physique ou moral. Quant à leur parler, le verbe un peu saccadé, l'émission quasi parfaite des voyelles, l'abolition presque totale de certaines consonnes, rappellent à celui qui a pratiqué les Madelinots, le plus pur terroir du Havre-aux-Maisons.

On ne connaît pas bien la Pointe-aux-Esquimaux si on ne l'a pas vue au cœur de l'été, alors que la pêche bat son plein. La plus grande animation règne alors partout, et il faut voir, par les belles après-midi ensoleillées, tout ce monde en raccourci, fiévreusement occupé dans l'abri sûr du havre. Ici des groupes d'hommes jettent hâtivement le filet pour capturer le capelan et le lançon qui serviront de boîte à

morue. Là on grée les barges qui iront ce soir s'embarquer derrière l'île au Morse, prêtes à filer sur les bancs aux premières lueurs de l'aube. Sur les petites tables, dans le sable mouillé, on pique, on tranche, on ouvre d'un mouvement automatique, la morue apportée aujourd'hui du large. Les chiens de mer, sortes de petits squales qui ont mordu aux crocs à morue, sont étendus sur des pièces de bois et serviront à la nourriture des chiens de trait.

Sur l'eau tranquille du Havre, ordinairement déserte, des milliers de goélands stationnent ensemble, se laissant bercer par le flot mouvant. L'odeur de la morue, ajoutée à leur instinct grégaire, les a rassemblés ici de très loin, et sans cesse, de nouveaux arrivants viennent se joindre à la troupe. De temps en temps, un premier goéland s'enlève et vient tourner au-dessus des tables pour voler un foie ou un débris d'entrailles. Un second le suit, puis un troisième. Bientôt ils sont légion, batailleurs, âpres à la ripaille ! Quand ils sont repus, ils vont reprendre leur place dans l'escadrille, tandis qu'un nouveau contingent se rue à la curée. Et tout ce mouvement s'effectue au milieu de ce vacarme étourdissant

dont les goélands ont seuls le secret.

Réchauffé par le soleil, l'eau du havre entre la Pointe-aux-Esquimaux et l'île à Marteau présente encore un autre spectacle curieux. Ce friscis, ce frissonnement, ce bouillonnement qui fuit comme un ruisseau à la surface de la mer, ce n'est pas l'effet d'une errante risée de vent, c'est une *mouée* de maquereau qui dans sa migration vers le



PARTIE EST DU VILLAGE DE LA POINTE-AUX-ESQUIMAUX

sud est venue s'ébattre dans les eaux tièdes des îles.

Et comme si tout ce mouvement, toute cette pulsation ardente de la vie des oiseaux, des barges et des hommes, ne répondait pas suffisamment à la stimulation du soleil, de temps en temps surgit, tout proche, en plein havre, la masse noire de l'épaulard, — le *gibbar*, — dont la longue nageoire dorsale s'érige, menaçante pour tout ce qui tient la surface de la mer. Ces grands cétacés, agiles chasseurs de baleine vont et viennent en ligne irrégulière, — d'où est venu sans doute le verbe populaire *gibarrer*, — et leur présence nous rappelle que tout près de nous, au fond de la vasque calcaire du havre, et plus loin, dans l'abîme obscur de l'océan, palpite une vie énorme, insoupçonnée, terrible, dont la raison d'être immédiate ne nous apparaît pas toujours clairement, mais qui, indirectement, réagit sur notre existence et la conditionne.

Pendant ce temps, les femmes et les enfants, dans le village, sont actifs sur les *vigneaux*. Sur les claies de bois, on retourne la morue, on l'empile, là-bas, à un mille de distance, sur le rivage blanc de l'île à Marteau, des familles sont campées et sèchent la morue sur le cailloutis brûlant. Il faut, dit-on là-bas, cinq soleil pour sécher la morue. Le temps est magnifique depuis une semaine. La pêche est abondante sur les fonds et le séchage rapide donne un produit de première



RAYONS ET OMBRES

En longeant les Côtes de la Colombie Britannique

*(Envoi des Chemins de Fer de l'État)*

qualité. Aussi tout le monde est joyeux, et l'on oublie les avatars de l'hiver ! le renard rarissime, les chantiers fermés, les arrérages chez les marchands. On se reprend à vivre et il semble que cette prospérité ne finira jamais. Ici, le moment présent seul importe, et le passé et l'avenir sont traités avec la même indifférence. Dans nos sociétés plus raffinées chacun vit d'une idée, d'une marotte ou d'un plaisir. On dit en parlant d'Un Tel : " Sa vie, c'est la charité, c'est l'art, c'est la musique, c'est le sport, c'est la lecture, c'est la politique, c'est... que sais-je ? " De tous les gens d'ici, ou à peu près, on pourrait dire : " Sa vie, c'est vivre ! "

\*  
\* \*

Nous sommes ici à quatre cents milles de Québec, sur une pointe de sable qui regarde l'Île à Marteau, avec à l'est et à l'ouest les nombreuses Îles de la Minganie habillées de la verdure sombre de leurs épinettes. Le havre, formé uniquement par l'abri de l'île, est magnifique. On le dirait fermé de tous côtés, et il offre aux plus gros navires un abri sûr en même temps qu'un des meilleurs points d'escale de toute la Côte.

Ce grand village a une physionomie bien particulière. Les maisons de bois à toit pointu sont éparpillées au hasard, à l'acadienne, sans beaucoup de souci de rue ni d'ordonnance quelconque. Le ruisseau bordé d'iris bleus, qui le traverse, ouvre à la circulation des piétons une artère naturelle qu'enjambent lourdement deux pontons peu fréquentés.

Pour le reste, d'obscurs chemins serpentent entre les cordelles de bois, et qui mènent partout ou nulle part, des tourniquets, des marches pour franchir les clôtures. Les chemins herbeux sont livrés aux petites vaches pensives qui n'ont guère d'autre pâturage, et aux quelques chevaux dont s'honore la capitale du Labrador canadien. Mais ce tableau serait essentiellement infidèle s'il ne tenait pas compte des centaines de chiens esquimaux à la chaîne dans tous les coins, dans des niches, des barils couchés, des enclos. La vie d'un chien esquimau n'est guère enviable, l'été. Toujours enchaîné, peu ou point nourri, il ne lui reste que la ressource de manifester son ennui par ces hurlements fanébrés que connaissent bien tous ceux qui ont essayé en vain de dormir sur la Côte. La nuit descend, tard, à cette latitude. On se félicite d'être au frais, loin de la ville, du bruit des tramways et de la corne des autos. Tout à coup, une voix lamentable s'élève d'une niche, à l'autre bout de la Pointe-aux-Esquimaux : un collègue bientôt joint sa voix à la première, puis un troisième, puis un quatrième. Au bout de trois minutes, du Ruisseau des Amables jusqu'à la Croix du Ouest, les quelque six cents chiens de la Pointe-aux-Esquimaux, remarquables par leur esprit de corps, ont un leur force en un formidable chorus qui après un fortissimo plus ou moins tenu, s'apaise graduellement, et meurt dans la nuit. Si cette cantilène signifie quelque chose, c'est sans doute l'humiliation de la chaîne, l'amer regret des beaux jours de liberté, de la course vers les grands horizons de neige, de la nourriture abondante, et des bonnes

heures à folâtrer autour du cométique pendant que les hommes coupent le bois au bord de la Romaine.

De culture, peu ou prou, sauf le carré de pommes de terre, devant la porte. Les vieux habitants disent qu'à l'arrivée des Madelinots, la Pointe-aux-Esquimaux était couverte de beaux arbres, tels qu'on peut en voir sur les îles voisines. Aujourd'hui les arbres sont complètement disparus, et cette nudité absolue, fouillée par l'intense lumière maritime, forme un milieu étrange et saisissant auquel le nouveau venu doit d'abord adapter ses yeux éblouis.

Le dimanche, lorsque le timbre clair de la cloche appelle à la messe, on voit déboucher de partout, entre les maisons, par des sentiers qu'on ne voit pas, toute la population endimanchée. Les groupes se succèdent, marchant pesamment plusieurs de front dans le sable mou le long du ruisseau, ou franchissant lentement le pont rouge ou le pont à Malin. Sur la grisaille des simples costumes d'hommes, deux notes prédominent : le blanc des robes de fillettes, et la longue capote noire qui est le costume général des femmes. Il n'y a pas bien longtemps les femmes portaient encore presque toutes comme coiffure une simple casquette d'homme, retenue par une

longue aiguille. Mais ici comme ailleurs, — plus lentement qu'ailleurs, cependant, — les vieilles mœurs s'effritent, et la génération qui monte et qui entend le grand bruit que fait le monde " du côté du ouest ", paraît destinée à se fondre dans l'universelle et anonyme banalité.

La Pointe-aux-Esquimaux est le siège du Vicariat apostolique du golfe Saint-Laurent, et l'évêché, bâti en bois, est bien la merveille de la Côte, à moins que les magnificences du couvent des Sœurs Gri-

ses, que l'on construit actuellement, ne le fassent passer au second plan. L'église, propre et suffisamment grande, est faite tout entière de madriers empilés sur le plat, ce qui serait un luxe inouï en nos temps de bois cher. Le maître-autel supporte un tableau d'une tonalité assez moderne représentant la pêche miraculeuse, sujet bien choisi pour exciter à la prière cette population presque entièrement composée de pêcheurs. Cette toile a été brossée, paraît-il, par un enfant de la Côte. Pendant qu'il travaillait, les hommes, à leur habitude, l'entouraient en silence, de longues heures, fumant et regardant. Le tableau terminé, l'artiste de demander à un vieux très assidu s'il avait des remarques à faire. Et le bonhomme de répondre :

— Il n'y a ni voiles ni rames dans la chaloupe du bon Dieu !

Et en effet, l'artiste avait oublié ce détail. Et c'est pourquoi, dans la phase finale, celle qui apparaît aujourd'hui, le Christ, assis sur une paire de rames soigneusement posée en travers, lève sa main gauche pour faire signe à saint Pierre de venir à lui. J'ai vu ce vieux pêcheur goguenard, Doyen des marguilliers anciens et nouveaux, il quêtait à la grand-messe. De gris habillé, la chemise et le faux-col remplacés par un chandail noir, le collier de barbe grise encadrant une figure travaillée par le vent d'est et où l'œil, vif encore, luit sous l'arcade broussailleuse, c'est bien, légèrement modernisé, le bon saint Pierre tel que les imagiers d'antan l'ont représenté aux marges des vieux missels.

FR. MARIE-VICTORIN, des Écoles Chrétiennes.



LE HAVRE-SAINT-PIERRE UN JOUR DE SOLEIL.

# S. G. Mgr Paul-Eugène Roy

Par \* \* \*



Il est survenu, dans le cours de l'année qui s'achève, un événement que doit souligner l'Action Sociale Catholique, c'est, sans doute, l'élévation de Sa Grandeur Monseigneur Paul-Eugène Roy, son premier directeur, au rang d'archevêque de Québec.

\* \* \*

Tout le monde sait bien qu'il y a, dans la Sainte Église, des trésors si saintement précieux, des héritages si lourds de richesse commune et de gloire collective qu'on se demande si quelqu'un sera trouvé digne d'en recevoir le dépôt sacré. Il en va de même pour certains postes éminents dans la hiérarchie ecclésiastique : ils sont tellement haut placés ; il est si facile de se rendre compte des écrasantes responsabilités de ceux qui y montent qu'on a peine à concevoir qu'un homme puisse assumer de les occuper.

Et certes, on est fondé à dire que quand mourut, à Québec, le 19 juillet 1925, après 85 années de vie sainte et 37 années d'épiscopat, l'éminentissime cardinal L.-N. Bégin, 17ième évêque de Québec, c'était une succession de cette sorte qu'il léguait à son coadjuteur, Monseigneur l'Archevêque de Séleucie. Quoique malade, Sa Grandeur Monseigneur Paul-Eugène Roy revêtit le glorieux manteau que son prédécesseur avait porté si dignement et il parut tout de suite à tout le monde que le nouvel archevêque de Québec était de la même taille que les géants qui eurent noms Laval, Plessis, Briand, Taschereau et Bégin.

\* \* \*

On se souvient que la presse du monde nouveau et du monde ancien n'a pas ménagé à Son Éminence le Cardinal Bégin, dans les semaines d'après sa mort, les éloges les plus grands. On a célébré sa piété, sa science, sa bonté, sa discrétion, sa distinction ; on a exalté ses qualités naturelles, si harmonieusement balancées et ses vertus si attirantes ; on a rappelé ce que fut l'homme, le prêtre, l'évêque, le prince de l'Église. Tous ceux qui disaient du bien de lui ne risquaient aucunement de passer la mesure.

Mais nous ne pensons pas que personne ait caractérisé le grand vieillard qui fut notre archevêque avec autant de justesse que Sa Grandeur Mgr Roy lui-même. Un jour qu'il présentait à Son Éminence, à l'occasion du nouvel an, les vœux de son clergé, il résuma son appréciation du vénéré cardinal en disant : *Nemo tam Pater*. Et nous croyons bien que ce court et parfait jugement, qui contient et nuance tous les autres, prévaudra.

Père, Son Éminence le cardinal Bégin le fut vraiment, et il fut surtout cela.

Il le fut par la fécondité de son apostolat qui multipliait les prêtres, fondait de nouvelles paroisses, créait

toutes sortes d'œuvres nouvelles. Il le fut par cette autorité débonnaire à laquelle on ne pouvait rien refuser, si douce, si patiente et si miséricordieuse, qu'elle pardonnait tout, s'arrangeait de tout et, à la fin, gagnait tout. Père, il le fut encore par cette sollicitude inquiète qui ne pouvait se passer de savoir ce que faisaient ses enfants, par cette habitude de les bien accueillir, si petits qu'ils fussent, par cette bonté qui les aidait, les encourageait, les soutenait et les édifiait.

En bon père de famille, il avait cette discrétion qui ne trahissait jamais personne, le souci du bon renom des siens, la lenteur calculée des jugements, l'absence de précipitation dans les décisions à prendre, l'attachement à tous ses enfants et cette distinction des idées, des sentiments, du caractère et des manières que bien peu peuvent égaler.

Il fut père, enfin, par la sage prévoyance qui lui fit s'assurer, au déclin de son âge, un successeur dont il aurait pu dire, à son tour : *Nemo tam filius*.

\* \* \*

Quand un chef de famille a vieilli, il trouve son réconfort, ses dernières joies et son espérance dans le fils qui se prépare, sous ses yeux, à continuer l'œuvre paternelle.

Heureux le père qui se reconnaît en regardant son fils ! Il emporte, en mourant, la certitude que les traditions familiales se continueront. Il peut se dire que ses idées vont lui survivre ; les soucis, les ambitions et les préoccupations de sa vie, un autre va les épouser à son tour.

Père et fils peuvent, certes, différer de caractère, se partager des qualités différentes, mais si leurs âmes se ressemblent, elles vibreront de façon à donner, sinon des notes pareilles, du moins, comme les cordes d'une lyre, des tons parfaitement accordés.

Oui, heureux le vieillard qui a un bon fils ! ses dernières années seront entourées de soins et de prévenances, sa gloire ne lui sera pas ôtée ; le respect et la vénération lui seront prodigués ; les tâches fatigantes lui seront épargnées ; sa sagesse trouvera, pour exécuter ses desseins, des instruments de choix et il laissera un grand héritage !

\* \* \*

Ce bon fils, Son Éminence le cardinal Bégin se l'était attaché depuis près de 20 ans.

Qu'on veuille bien observer, en effet, la carrière déjà longue fournie par Sa Grandeur Mgr Roy comme directeur de l'Action Sociale Catholique d'abord, puis comme auxiliaire de Québec et coadjuteur de Son Éminence, et sous les caractéristiques de l'homme et de sa manière, on trouvera à l'œuvre une intelligence dont toutes les idées sont à l'unisson de celles de l'archevêque de Québec, une volonté qui s'applique à exécuter les directions, les plans, les conceptions et jusqu'aux désirs du vénéré cardinal, une activité qui s'emploie, non pas précisément aux tâches de sa prédi-

lection, mais à la besogne indiquée par le chef de la famille diocésaine.

Ceux à qui leurs fonctions ont créé des relations fréquentes avec Sa Grandeur Mgr Roy, n'ont pu s'empêcher de remarquer le souc' qu'il a toujours eu de ne r'en faire qui pût contrister ou ennuyer le cardinal. C'était là sa première règle de conduite.

Et quel respect, quelle admiration, quelle piété filiale, nous allions écrire : quelle dévotion il manifestait en toute circonstance pour l'illustre vieillard qui jetait tant de lustre sur l'Église de Québec ! Comme il ne ménageait, pour lui épargner la fatigue, ni son temps, ni ses forces, ni son ardeur infatigable !

Son Éminence le Cardinal Bégin méritait bien, ayant tant besogné, d'avoir pour appuyer sa verte et longue vieillesse un bras solide et vaillant et, certes, le bon Dieu le lui avait donné. Nous avons été témoins, à l'"Action Sociale Catholique," que son coadjuteur fut bien le fils de sa pensée, l'exécuteur de ses desseins, le metteur en œuvre des réalisations que rêvait l'Archevêque de Québec.

Et c'est tout cela qui le préparait à remplacer, sur un trône déjà illustre, l'un des plus grands évêques de l'Amérique... et du monde.

\* \* \*

L'"Action Sociale Catholique" ne saurait oublier ce qu'elle doit à Son Éminence le Cardinal Bégin : il fut son fondateur, son protecteur et sa providence. Elle ne saurait mésestimer, non plus, la place qu'a tenu dans sa jeune vie, Sa Grandeur Monseigneur Paul-Eugène Roy : il fut son organisateur, son propagandiste, son animateur, son directeur. Pour tout dire, elle est ce qu'il l'a faite.

Telle qu'elle est, elle n'est certes pas encore la perfection ; mais ne peut-on pas dire que l'"Action Sociale Catholique" a accompli, en moins de vingt ans, non-seulement au diocèse de Québec, mais dans le pays tout entier, un bien immense ?

Qu'on veuille bien se reporter aux années qui virent sa fondation et son organisation ; qu'on se rappelle un peu quelles idées prévalaient alors, non seulement chez le peuple, mais dans toutes les classes de la société ; que l'on compare la qualité du catholicisme que nous avions en ce temps-là et la religion que nous pratiquons aujourd'hui, on verra facilement que nous avons changé pour le mieux. Il y a vingt ans, nous étions en plein libéralisme ; les politiciens étaient tout-puissants, nos institutions les plus chères, à commencer par l'école,

étaient violemment attaquées, il soufflait de partout un grand vent d'anticléricalisme et bien peu d'idées sociales avaient cours. Aujourd'hui, les saines doctrines prévalent un peu partout, l'influence de l'Église s'exerce librement, soutenue par la confiance générale ; nous en sommes revenus au bon sens en éducation ; des institutions sociales comme les syndicats catholiques, les œuvres de jeunes filles, les cercles des jeunes gens s'établissent et prospèrent.

Qui a opéré le changement ?

Beaucoup de gens, sans doute ; mais qui voudra refuser à l'"Action Sociale Catholique", dirigée et inspirée par Sa Grandeur Mgr Roy, le premier rang parmi les soldats qui ont livré les batailles nécessaires à obtenir ces résultats ?

Et si l'"Action Sociale Catholique" a empêché beaucoup de mal et fait beaucoup de bien, elle le doit, après Dieu, au travail, au dévouement, au talent et au prestige de l'actuel Archevêque de Québec.

Car c'est lui qui l'a dotée des organismes qui lui assurent une action efficace ; c'est lui qui a fabriqué de ses puissantes mains ses outils de travail, à commencer par son organe, le journal l'*Action Catholique* ; c'est lui dont l'éloquence, le prestige et le courage ont promené d'un bout à l'autre de la province de Québec les idées vitales qui sont sa raison d'être ; c'est lui qui a lancé ces campagnes de tempérance qui ont fait tant de bien et qui les a soutenues de sa parole si forte et si convaincante ; c'est lui qui a cherché et trouvé des collaborateurs pour une pareille œuvre ; c'est sa claire intelligence et sa profonde expérience qui ont tracé les programmes, indiqué les tâches pressantes, enseigné les remèdes aux maux dont nous étions en frais de mourir.

\* \* \*

C'est donc un devoir pour l'"Action Sociale Catholique" de saluer avec joie et avec fierté l'avènement de Sa Grandeur Mgr Paul-Eugène Roy au poste d'Archevêque de Québec.

Elle est heureuse de lui faire le souhait liturgique et de s'écrier : Que Dieu le conserve longtemps au peuple fidèle qui l'admire et qui l'aime ; qu'Il lui redonne cette vie robuste et débordante qu'il dépensait si généreusement au service de son Maître, de l'Église et des âmes ; qu'Il le rende heureux sur cette terre où il a livré tant de bons combats et souffert tant de douleurs ; qu'Il le délivre de tous maux et le comble de tout bien !

Et, fassent Laval et Bégin qu'il en soit ainsi !

\* \* \*





LE RETOUR DE L'ANGE GARDIEN

(W. von Kaulbach)

# Le Saint Curé d'Ars

Par Mgr E. ROY,  
supérieur du Collège de Lévis

**L**E 31 mai de cette année 1925, année sainte qui fait accourir à Rome des pèlerins de tous les pays, en présence d'une foule compacte massée dans St-Pierre, Sa Sainteté le pape Pie XI a décerné les honneurs de la canonisation à l'humble prêtre que fut Jean-Baptiste-Marie Vianney, universellement connu sous le titre de curé d'Ars. Qu'y eut-il donc de grand dans ce personnage pour qu'il reçoive de tels hommages? Ce ne fut certes ni la noblesse de la naissance, ni la puissance du génie, ni l'éminence des talents, ni le prestige de la science, ni l'éclat des richesses. Tous ces avantages humains lui firent complètement défaut. Ce qui fut grand, héroïque dans le curé d'Ars, ce fut la vertu poussée jusqu'au point où elle mérite le nom de sainteté. Voilà ce qui attirait au petit village d'Ars la multitude des pèlerins, voilà ce qui fixe les regards de l'Église, voilà ce qu'elle a couronné.

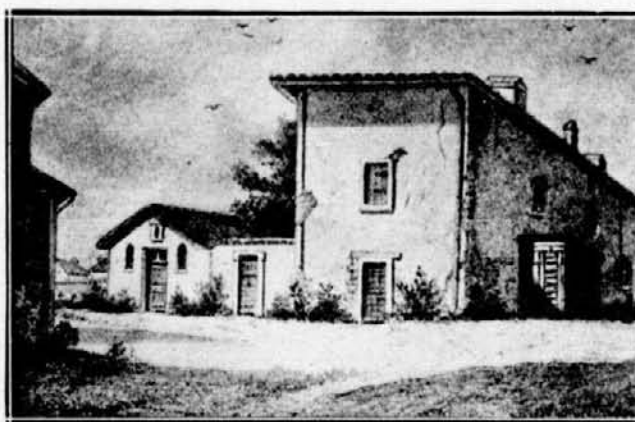
Près du berceau de notre saint, nous trouvons une mère profondément chrétienne, Marie Beluse. Ayant vite compris le trésor que Dieu lui avait donné, elle résolut d'élever cet enfant dans l'amour de la prière et la haine du péché. " Mon petit Jean-Marie, lui disait-elle souvent, si je te voyais offenser le bon Dieu, cela me ferait plus de peine que si c'était un autre de mes enfants." Bel exemple pour les mères chrétiennes. Quelle influence profonde et décisive ne peuvent-elles pas exercer sur leurs enfants, surtout dans ces premières années où le cœur est si malléable et les impressions, si vives et si durables.

On était alors aux jours sombres de la révolution. Les églises étaient fermées, les prêtres étaient traqués comme des criminels et envoyés à la guillotine. Au prix de mille sacrifices et de mille dangers, des familles chrétiennes cachaient quelques prêtres fidèles chargés d'entretenir le culte proscrit. Les réunions se tenaient

en plein bois ou dans des fermes éloignées. C'est ainsi que le jeune Jean-Marie Vianney put faire sa première communion en 1799 dans le petit village d'Écully. Il avait alors treize ans.



LE SAINT CURÉ D'ARS



LE PRESBYTÈRE DU SAINT CURÉ D'ARS

Cet acte si important de sa vie, le saint enfant l'accomplit avec les sentiments de la plus vive piété. Quel doux colloque ne dut-il pas avoir avec ce Jésus qu'il aimait de tout son cœur. Son bien-aimé l'appela : il l'appela à devenir un autre lui-même. Le désir du sacerdoce, un peu vague et confus jusque-là, se précisa bien nettement ce jour-là. Jean-Marie s'en ouvrit même à ses parents. Mais il fallait attendre des jours meilleurs. Une fois la grande tourmente apaisée et le concordat conclu, les églises furent rendues au culte. Le village d'Écully, reçu comme pasteur M. Balley, celui-là même qu'il avait autrefois accueilli et protégé comme proscrit. C'était l'homme que la Providence avait choisi pour conduire le jeune Vianney jusqu'au sacerdoce. Avec son coup d'œil habitué à lire dans les consciences, l'homme de Dieu eut comme l'intuition de ce que serait Jean-Marie Vianney. Il se fit donc le précepteur de l'enfant, qui ne savait rien, il le soutint contre les assauts du dé-

couragement. Il fut même son défenseur auprès d'examineurs sévères qui avaient intimidé le candidat au sacerdoce. Après mille péripéties et mille incidents, le grand jour arriva enfin. Jean-Marie Vianney fut élevé au sacerdoce à Grenoble, le 9 août 1815. M. Balley le demanda et l'obtint comme vicaire. Le maître et le disciple allaient travailler dans la même portion de la vigne du Seigneur. Le maître guiderait les pas encore inexpérimentés de son disciple, il mettrait la dernière main à sa formation sacerdotale.

Entre ces deux hommes si remplis de l'Esprit de Dieu, si surnaturels, régnait une vive émulation qui les portait aux plus grandes austérités, aux plus hauts sommets de la sainteté. A la fin de l'année 1817, M. Vianney eut la consolation

de fermer les yeux à son bon maître et deux mois après, il était nommé curé d'Ars.

C'est le 9 février 1818, au commencement du carême, que le nouveau curé prit possession de sa cure ; c'est là qu'il devait vivre pendant plus de quarante ans. Ars, petit village du pays des Dombes, village bien humble et bien ignoré,

prière, il parle des hommes à Dieu. Le curé d'Ars était un homme de prière. L'église était sa demeure habituelle. C'est là qu'on était sûr de le trouver quand il n'était pas au presbytère. Prosterné au milieu du sanctuaire pendant de longues heures, le regard fixé avec amour sur la porte du tabernacle, le pieux pasteur faisait monter du plus profond de son cœur vers le ciel des supplications pressantes qui obtenaient des grâces de conversion,

A la prière se joignait la prédication. L'abbé Vianney s'y préparait par un travail opiniâtre, acharné. Ne voulant rien laisser au hasard de l'improvisation, il s'enfermait dans la sacristie pour écrire ses homélies et les réciter comme en présence de ses paroissiens. L'Esprit de Dieu, qui se manifeste aux cœurs purs et dociles, l'inspirait visiblement et lui communiquait cette sagesse surnaturelle qui dispense de tous les artifices de la rhétorique. Le moment venu, le curé montait en chaire. Son visage se transformait alors et s'illuminait. L'amour intérieur qui le consumait donnait à sa parole une vie étrange, une puissance de pénétration qui touchait les cœurs et les convertissait.

Au reste, comment le pieux curé n'eût-il pas entraîné ses paroissiens ? Il les aimait tant. Il savait se faire tout à tous, se prodiguant,



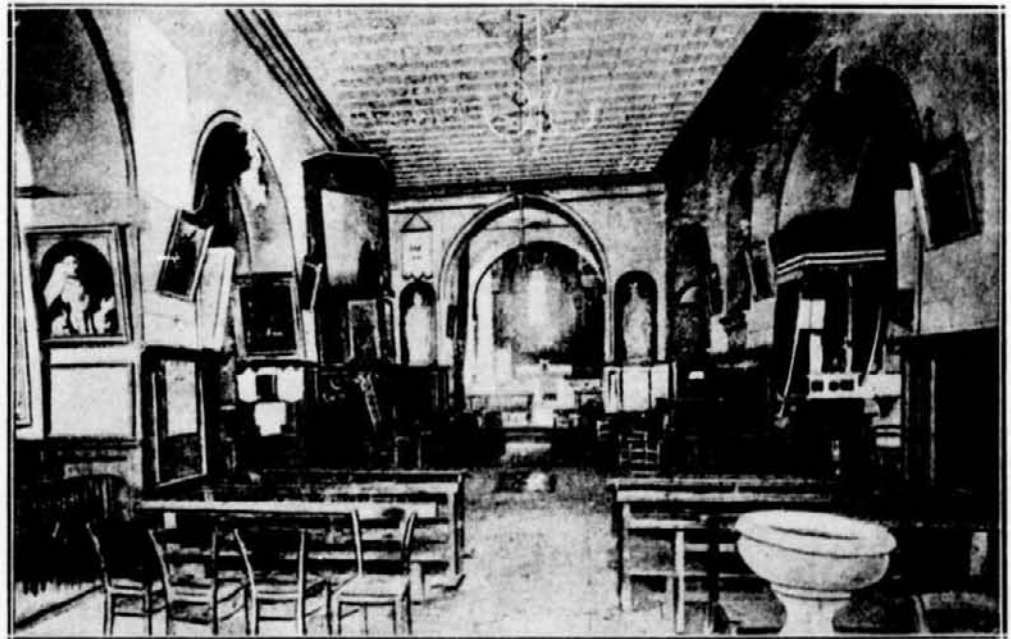
LA BASILIQUE D'ARS (1)

mais qui allait bientôt acquérir une célébrité merveilleuse et durable. La ferveur n'y régnait pas, loin de là. Aussi le supérieur ecclésiastique avait dit à M. Vianney en lui donnant ses lettres de nomination : " Il n'y a pas beaucoup d'amour de Dieu, vous en mettez. " C'était une véritable prophétie.

L'apôtre qui veut exercer sur les âmes une action féconde et durable a deux principaux moyens à sa disposition. Par la prédication, il parle de Dieu aux hommes ; par la

(1) Construite en 1862, cette église est l'œuvre d'un des meilleurs constructeurs du XIXe siècle, l'architecte Bossan. Dans une interprétation fort libre de l'art du Moyen-Age, le maître a su créer une œuvre qui n'est ni grecque, ni byzantine, ni romane, ni gothique ; qui ne relève pas plus de l'archéologie, que de l'attirail classique. Architecte puissant, très cultivé ne confondant donc pas le style avec les styles anciens, il a su ne pas s'emprisonner dans telle ou telle formule de tel siècle passé ; mais, comme l'avaient fait les grands constructeurs du Moyen-Age, il a modifié le legs de ses prédécesseurs. Il a respecté le passé, non en le copiant servilement, ce qui est ne pas le respecter, mais en s'en inspirant et en lui faisant subir la grande loi de l'adaptation. Et c'est ainsi qu'il a élevé, en outre de plusieurs autres églises, toutes remarquables, cet édifice d'un style personnel et plein d'originalité, d'une harmonie souveraine, où différents styles du passé se rencontrent en un compromis plein de charme.

J.-T. N.



L'ÉGLISE DU CURÉ D'ARS (2)

aux pauvres comme aux riches, toujours prêt à leur donner jour et nuit les consolations de son ministère. Le bon pasteur ne négligeait aucun moyen de connaître ses ouailles, de gagner leur confiance. Les entretiens particuliers, les visites à

(2) Cette église rustique et sans prétention fut le théâtre de l'apostolat du saint Curé d'Ars. Avec bonheur, on a su la conserver comme une relique en la rattachant, comme chapelle, à la nouvelle basilique.

domicile lui rendaient facile cette précieuse conquête. Il est bien aisé d'incliner les volontés quand on est le maître des cœurs.

La régénération de la paroisse d'Ars compte deux phases distinctes : formation d'une élite priante et agissante, puis réforme des abus. L'élite, le saint curé la trouva dans de bonnes âmes qui connaissaient déjà le chemin de l'église. Il s'en servit pour établir l'Adoration perpétuelle et amener ses paroissiens à une fréquentation plus assidue des sacrements et surtout de la sainte Eucharistie, source inépuisable de vie chrétienne. L'élite, il la trouva encore dans les confréries qui groupaient soit les jeunes gens, soit les jeunes filles et les arrachaient ainsi aux séductions du plaisir. Cette élite fut le levain qui fit fermenter toute la masse et répandit un esprit nouveau dans la paroisse. Appuyé sur une telle force, le Saint put ensuite s'attaquer aux abus qui le faisaient gémir : la danse, les cabarets et la profanation du dimanche. La lutte fut longue, pénible, car le démon ne se laisse pas arracher facilement des moyens si efficaces de perdre les âmes. Par de sages avis donnés du haut de la chaire avec douceur et fermeté, ou dans des conversations particulières, par les exemples et l'action de l'armée du bien qu'il avait organisée, le pieux pasteur réussit à déraciner ces abus l'un après l'autre et à faire de la paroisse d'Ars un foyer intense de vie religieuse.

Ces travaux apostoliques n'épuisaient pas le zèle et l'activité de M. Vianney : les œuvres de bienfaisance attirèrent aussi ses regards. Bientôt, près de l'église surgit une institution humble et petite d'abord, comme sont à leurs débuts la plupart des œuvres de Dieu, mais destinée à grandir et à faire beaucoup de bien. Ce fut la *Providence*. On y recueillait les jeunes filles pauvres, sans famille et sans protecteur et on les élevait dans la crainte de Dieu et la pratique de la vertu. Le fondateur donnait à son orphelinat le pain de la parole de Dieu, il en recevait le pain matériel qui soutenait son pauvre corps. Dans ce parterre de la *Providence* fleurissaient les plus belles et les plus délicates vertus. A plus d'une reprise pour faire éclater la sainteté de son serviteur et récompenser son entière confiance, le bon Dieu se plut à opérer des merveilles comparables à la multiplication des pains.

Après avoir réformé sa paroisse, le curé d'Ars put songer à réaliser ses rêves d'apôtre, qui le portaient à faire du bien autour de lui. La plupart des paroisses environnantes furent heureuses de bénéficier de son zèle vraiment apostolique. Les confrères qui avaient à s'absenter pouvaient toujours compter sur ce charitable voisin. Aucune mission ne se donnait dans la région sans le concours de l'homme de Dieu. Son confessionnal était alors littéralement assiégé par des foules nom-

breuses, et parfois il fallait l'arracher de force à ces interminables séances qui l'épuisaient.

Cependant ces âmes que le Saint aurait voulu chercher au loin pour les sanctifier, le bon Dieu, par une admirable disposition de sa Providence, allait les amener à ses pieds. Ce fut le pèlerinage d'Ars, qui prit naissance entre 1825 et 1830, pour se continuer jusqu'à la mort du Saint en 1859. Pendant plus de trente ans, des milliers et des milliers de pèlerins, venus de toutes les parties de la France et de la plupart des pays d'Europe, se pressèrent dans le petit village d'Ars. On en compta plus de 80,000 dans une année ordinaire. Toutes les conditions, sociales et morales s'y rencontraient. Le pauvre, venu à pied ou en omnibus y coudoyait le riche

amené par de fastueux équipages. Toutes les infirmités spirituelles et corporelles s'y donnaient rendez-vous. Les malades et les infirmes espéraient y trouver la fin de leurs maux. Plusieurs y recouvrèrent en effet la santé, tant leur foi était vive, tant était grande leur confiance en l'intercession du thaumaturge. Cette confiance se manifestait encore par les lettres sans nombre qui, chaque jour, s'accumulaient sur la table de l'humble curé. Mais c'est le confesseur surtout qui attirait les foules. A ses pieds et dans des colloques intimes, les pécheurs déposaient le lourd fardeau de leurs iniquités, les incrédules retrouvaient la lumière de la foi, les âmes inquiètes cherchaient le calme de la conscience, les malheureux et les affligés puisaient la résignation qui fait accepter l'épreuve, la consolation qui la transfigure, les justes venaient s'édifier et prendre le mot d'ordre pour gravir heureusement les sommets de la perfection.

Ce ministère si pénible et si absorbant de la confession, le saint curé d'Ars l'exerce seize heures et même parfois vingt heures par jour. A minuit il est au poste et il y reste jusqu'à sept ou huit heures du soir. Il dérobe quelques heures pour ses exercices de piété, la célébration de la sainte messe, une



LA BASILIQUE D'ARS (intérieur)

instruction à la foule qui chaque jour remplit l'église, des semblants de repas, un court sommeil interrompu par des luttes contre le démon. Et cette vie surhumaine, miraculeuse, se prolonge pendant trente ans. Dans cet humble village d'Ars, la grâce accomplit des merveilles ineffables, des conversions sans nombre sont le fruit de cet obscur apostolat. Ces conversions, le Saint les préparait d'ailleurs par une austérité de vie digne des anciens Pères du désert, par des pénitences qui nous font frémir. Le conseil qu'il donnait à un confrère désolé de l'inutilité apparente de ses efforts, il le pratiquait tout le premier : "Vous avez prié, vous avez pleuré... ce n'est pas assez. Avez-vous jeûné, avez-vous veillé, avez-vous couché sur la dure, vous êtes-vous donné la discipline ? Tant que vous n'en serez pas là, ne croyez pas

Le parc national Jasper content, sur la voie du Chemin de Fer National, bon nombre de lacs pittoresques, où se mirent, avec le bleu du ciel, montagnes boisées et glaciers étincelants.

*(Envoi des Chemins de Fer de l'Etat)* SUR UN LAC DES ROCHEUSES



religieux, à la négation du surnaturel : on voyait des centaines de personnes faire antichambre pendant des journées entières pour jouir de quelques minutes d'entretien avec l'humble curé, pour lui parler non de misérables questions matérielles, mais de leurs intérêts spirituels, du salut de leur âme. Un mot tombé de ses lèvres dissipait tous les doutes, inondait l'âme de lumières divines, imprimait une direction décisive, provoquait des résolutions généreuses et efficaces. C'était l'oracle prononcé au nom de Dieu. Et les vertus du Saint n'avaient pas une moindre éloquence. Cette tenue modeste, cet air recueilli, ce corps exténué par de rudes pénitences, cette parole inaltérable, cette humilité si sincère que n'affaiblait en rien les plus grandes démonstrations de respect, tout semblait une reproduction vraie des vertus de Jésus, tout parlait de Dieu et conduisait à Dieu. Voilà ce qui explique le rayonnement vraiment extraordinaire de cette vie si humble et si cachée.

Elias Roy, père.

avoir tout fait." Ne croirait-on pas entendre l'apôtre S. Paul : "Ce qui manque aux souffrances du Christ, je le complète dans ma chair pour son corps, qui est l'Eglise ?" (Col. I, 24).

Un jour cependant les pèlerins réunis à l'église attendirent en vain la venue du bon Père. Bientôt ils apprirent avec consternation que le curé d'Ars était tombé d'épuisement : son cadavre (ainsi appelait-il son corps) lui refusait plus long service. Quelques jours après, le 4 août 1859, l'homme le plus extraordinaire peut-être du dix-neuvième siècle rendait son âme à Dieu : le ciel comptait un saint de plus.

Ce qui frappe dans cette vie, c'est la présence du surnaturel, son attrait mystérieux sur les âmes, son influence profonde. Dans ce petit village d'Ars, on se sentait plus près de Dieu, on respirait une atmosphère divine. Sans doute il se glissait bien là quelques curieux, mais le grand mobile de cette affluence extraordinaire de pèlerins était plus noble, plus relevé : c'est l'homme de Dieu qu'on venait voir et consulter. Spectacle étrange dans ce dix-neuvième siècle si porté à l'indifférence

## NE T'EN FAIS PAS

— Un dit que mes toiles sont sans valeur !  
— Bah ! ne t'occupe pas de cela. Il y en a bien qui disent que celles de Raphaël sont sans prix !

## PAR LES TROUS...

— Monsieur le Géant, il y a un client qui est en train de s'étouffer avec du macaroni.  
— Dites-lui de respirer par les trous.

## UN VRAI JUIF

Levy Goldbitch monte à bord d'un train.  
Il se place confortablement dans un coin de première classe. Un voyageur fume avec composition un gros cigare.

— Je vous prie de ne pas fumer, intervient Levy, après que le conducteur a fait le contrôle des billets.  
— Je fumerai tant que je voudrai.  
— Nous allons voir.  
Levy, au passage du chef du train :  
— Pardon, Monsieur, voulez-vous envoyer ce voyageur dans l'autre char.  
— ? ? ? ? ?  
— ? ? ? ? ?  
— Il a un billet de seconde et il est en première.  
Le chef du train se fait présenter de nouveau le billet. Et de fait, c'est une seconde.  
Et le monsieur doit démentager.  
Un voisin interroge Levy :  
— Mais enfin, comment avez-vous pu deviner que cet individu n'avait qu'un billet de seconde ?  
— C'est bien simple, répond Levy, son billet était de la même couleur que le mien.

## LE PAIN DE CHEZ NOUS



# L'abbé Edouard Quertier

Apôtre de la tempérance

Par l'Honorable Sénateur Thomas CHAPAIS

**L**e 11 octobre dernier, on inaugurait, dans la paroisse de Saint-Denis, comté de Kamouraska, un monument érigé à la mémoire de monsieur l'abbé Edouard Quertier, premier curé de cette paroisse, et apôtre de la tempérance. Cet hommage était assurément bien mérité, car M. Quertier fut un bienfaiteur public.

Il était né, le 5 septembre 1796, d'une famille modeste, dans la paroisse de Saint-Denis-sur-Richelieu.

Son père, qui exerçait les fonctions de bedeau, était M. Élie Quertier, sa mère, Marie-Anne Arial. Le curé de la paroisse, M. le grand-vicaire Cherrier, ayant remarqué les heureuses dispositions de l'enfant, s'intéressa à lui et l'attira au presbytère, où il commença à lui enseigner la lecture, l'écriture, et l'arithmétique. Puis, voyant ses progrès rapides, il lui fit aborder le latin. Et enfin, se chargeant des frais de son éducation, il l'envoya au collège de Nicolet.

On raconte que le costume du petit écolier pauvre, son bonnet bleu, ses pantalons de toile du pays, son habit de grosse étoffe, ses souliers à courroies, provoquèrent d'abord les quolibets des camarades. Mais il prit vite sa revanche en classe, où il conquiert bientôt le premier rang, qu'il conserva pendant toutes ses études. Il annonça dès lors un grand talent de parole. A la fin de son cours, en 1815, on lui confia la tâche de prononcer le discours d'adieu. Et il s'en acquitta avec tant d'éloquence que l'auditoire fut touché jusqu'aux larmes. Au sortir de cette séance, on entendait répéter: "Si celui-là fait un prêtre, il convertira les loups en agneaux."

Ses études terminées, le jeune Quertier, avec l'assentiment de ses supérieurs, se détermina à embrasser l'état ecclésiastique. Pendant trois ans, il porta la soutane et étudia la théologie. Mais un doute sur sa vocation s'étant emparé de son esprit, il craignit de passer outre et sortit du séminaire. Ce fut un temps d'épreuve. Il commença l'étude du droit, et il eut alors pour compagnon le célèbre abbé Étienne Chartier, qui devint prêtre ultérieurement, joua un rôle trop actif dans les événements de 1837, et mourut curé de Saint-Gilles. Après quelque temps, le défaut de ressources arrêta le jeune Quertier dans cette voie. Il obtint alors un emploi de précepteur chez M. Linière Taschereau, de la Beauce. Celui-ci lui montra beaucoup de bienveillance, et le traita avec une grande bonté. Cependant l'ancien séminariste sentait son cœur étreint par un perpétuel regret. La pensée

de sa vocation perdue le hantait sans cesse, quoiqu'il s'acquittât de ses nouveaux devoirs d'une manière irréprochable. Après environ six ans, il n'y put plus tenir. Prenant congé de monsieur Taschereau avec émotion, il partit pour Québec et vint demander à Mgr Panet de vouloir bien lui rouvrir les portes du séminaire. Le vénérable prélat lui fit un accueil paternel, et, sans le décourager, lui imposa une épreuve de deux ans. Avec une chaleureuse recommandation de l'archevêque de Québec, M. Quertier partit donc pour la Rivière-du-

Loup, dans le comté de Maskinongé, où il dirigea l'école de la fabrique de cette paroisse. Enfin, après plus de vingt mois, il revint frapper à la porte de l'évêché de Québec. Cette fois, son temps de probation était terminé. Il fut admis au séminaire, et après deux ans d'études théologiques additionnelles, il fut ordonné prêtre le 9 août 1829. C'était assurément une vocation établie sur des bases solides et bien éprouvées.

Pour ses débuts dans le ministère sacerdotal, il fut nommé vicaire à Saint-Gervais, où il demeura un an; il y laissa un souvenir vivace. En 1830 il devint curé de l'Île-aux-Grues. Puis, après avoir fait la mission sur la côte nord du Saint-Laurent, pendant quelques mois, il fut chargé, en 1834, de la cure de Cacouna. Il occupa ce poste jusqu'en 1841. C'est alors que Mgr Signay le choisit pour devenir le premier curé de Saint-Denis, paroisse qui venait d'être créée en détachant certaines parties des vieilles paroisses de la Rivière-Ouelle et de Kamouraska. M. Quertier allait entrer ici dans la dernière et dans la plus glorieuse phase de sa carrière pastorale.

Agé de quarante-cinq ans, en pleine vigueur, en plein épanouissement de ses belles

facultés intellectuelles et morales, il était prêt pour le noble rôle auquel la Providence le destinait. Notre société canadienne était alors menacée par un grand péril. L'intempérance exerçait parmi nous ses terribles ravages. Elle était, pour ainsi dire, entrée dans nos mœurs. Et elle prenait rapidement les proportions d'un fléau. Grâce à une série de "bonnes années," dont le souvenir et le nom sont demeurés longtemps dans la mémoire de nos populations, l'abondance régnait à la campagne, au sein de nos belles paroisses des bords du Saint-Laurent. Et on en profitait pour mener large et joyeuse vie. Durant les longs mois d'hiver surtout, on s'invitait mutuellement à des veillées et à des réunions gaies et bruyantes; on se visitait, on s'amusait, on faisait bombance. Enfin, pour nous servir d'une expression populaire, on fêtait. Et au cours de ces fêtes, les



L'ABBÉ ÉDOUARD QUERTIER

libations étaient si copieuses et si multipliées, que "fêter" avait fini par signifier "boire". Le rhum des îles, la chaude et forte Jamaïque, coulait à flots de toutes parts. L'abus des boissons enivrantes, l'ivrognerie, l'alcoolisme, en étaient les tristes conséquences, et devenaient une redoutable menace pour notre société, pour notre race. Le mal prenait de telles proportions que nos autorités religieuses et sociales jetèrent un cri d'alarme. On comprit la nécessité d'organiser une campagne pour enrayer le fléau. Des prêtres zélés se vouèrent à cette tâche. M. Quertier, qui était taillé pour la lutte et qui sentait battre dans sa poitrine un cœur de guerrier chrétien, s'y donna de toutes les ardeurs de son âme.

Mais il importait d'adopter un signe de ralliement capable d'inspirer l'enthousiasme et de stimuler les énergies. Le curé de Saint-Denis se rappela que Pierre l'Ermite avait enrôlé l'Europe sous l'étendard de la croix, pour la pousser à la délivrance du Saint-Sépulchre. Et le 1er décembre 1842, du haut de sa chaire, il arbora la croix noire comme le drapeau de la nouvelle croisade. Avec des accents frémisants, il adjura ses paroissiens de se placer sous son égide pour s'engager solennellement à observer l'abstinence des boissons alcooliques, pour prêter serment de fidélité à la tempérance. Les citoyens de Saint-Denis répondirent à l'appel émouvant de leur curé, et s'empressèrent d'aller prendre la croix et de l'emporter dans leurs foyers, où elle demeurerait désormais au milieu de la famille, comme un gage de persévérance, de courage et de vertu. La Société de la Croix était fondée. On sait quelle a été son action féconde et préservatrice, quels fruits de salut elle a produits, quels ont été ses bienfaits pour les âmes et pour la paroisse où elle a pris naissance.

Le bruit des prodiges de grâce accomplis par la parole puissante de M. Quertier devait nécessairement déterminer de nombreux appels à son dévouement. Il eut donc à prêcher

la tempérance dans beaucoup d'endroits, devant des foules considérables, et il enrôla dans la sainte croisade des paroisses presque entières.

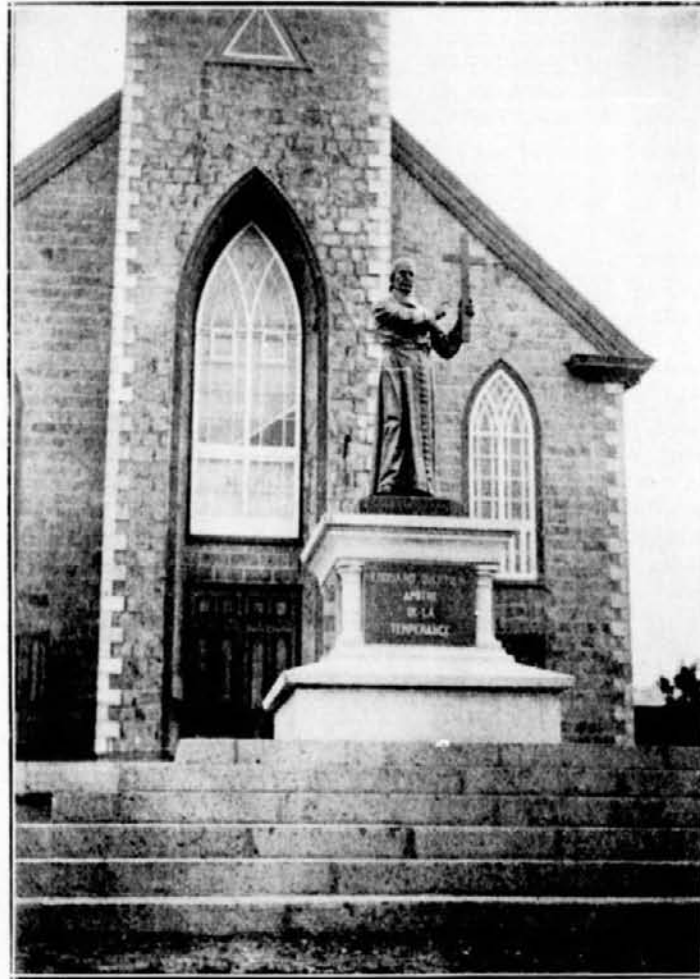
Ce qui le faisait ainsi rechercher, c'était non seulement son zèle mais son éloquence. M. Quertier était orateur né. Il avait l'inspiration, l'imagination, la voix, le geste. Il émouvait, il entraînait, il subjuguait. Il avait la flamme et la vie. Dans d'autres conditions, il eût été un tribun populaire. Mais l'onction sainte avait marqué son front, et il avait mis sa fougue disciplinée au service du Christ, il l'avait dévouée à la conquête des âmes.

Son action fut profonde et son apostolat fécond. La fondation de la Société de la Croix noire suffirait seule à mettre sa mémoire en vénération. L'hommage qui lui a été rendu le 11 octobre à Saint-Denis était un acte de justice. Et il venait à son heure. Le péril alcoolique n'est pas disparu de notre société, tant s'en faut. Il est moins apparent peut-être qu'autrefois. Mais ceux qui s'en font les néfastes auteurs ont recours davantage aux manœuvres souterraines et aux opérations clandestines. Et leur travail de sape et de mine n'en est que plus dangereux. Il faut donc un nouveau ralliement des énergies qui ont déjà livré bataille au fléau. Il faut une reprise d'hostilités, avec l'adjonction des troupes fraîches désireuses de participer à cette campagne de salut public.

Au début de cette nouvelle croisade, le monument Quertier apparaîtra comme une inspiration et une promesse; une inspiration de dévouement et une promesse de victoire. Rappelant la mémoire héroïque des anciens jours, il suscitera de nouveaux lutteurs et fera surgir de nouveaux apôtres. Et la croix que brandit dans sa forte main l'athlète de 1842, sera encore, comme autrefois, le

Labarum sacré du combat et du triomphe.

THOMAS CHAFAIS.



LE MONUMENT QUERTIER, DÉVOILÉ À SAINT-DENIS (KAMOURASKA), LE ONZE OCTOBRE DERNIER.

## SANS EXPÉRIENCE

Un jeune médecin est appelé par un très vieux malade qui se met à lui détailler tout ce dont il souffre. Le jeune médecin l'ausculte.

— Ce qu'il y a de pire, docteur, dit le vieux malade, c'est que j'ai une maladie de cœur.

— Pas du tout. Votre cœur est en bon état. Je viens de m'en rendre compte.

— Comment ça ? repart l'autre, furieux. Un gamin de votre âge oser contredire un vieux malade plein d'expérience !

Et il le met à la porte.

## LA GAFFE

Un ministre qui doit recevoir à souper un gros bailleur de fonds à la caisse électorale, téléphone à un de ses amis :

— Mon vieux, je dispose, pour ce soir, d'une loge au théâtre... Veux-tu l'utiliser ? Je ne pourrai pas l'occuper retenu chez moi par un souper assommant !

— Mais c'est ma femme et moi qui soupions ce soir chez vous !

Le ministre raccroche précipitamment. Il s'était trompé de numéro.



BRUME DU MATIN AU FLANC DU CÔTEAU

# Le Séminaire de Chicoutimi

1873-1925

Par Mgr Eug. LAPOINTE, P. A.  
Vicaire général de Chicoutimi

I

## Le Saguenay en 1873

Qu'on appelait autrefois le Saguenay, c'était tout le territoire qui comprend aujourd'hui les deux comtés de Chicoutimi et du Lac S.-Jean. Le recensement de 1871 attribue au Saguenay une population de 17.473 habitants. Si l'on excepte deux petits groupes de journaliers, à Chicoutimi et à S.-Alexis, où la Maison Price possédait deux scieries, la seule industrie du temps, toute cette population se composait exclusivement de cultivateurs et de colons. Ils étaient venus isolément ou par familles, depuis 30 ans, d'abord et surtout de Charlevoix, puis des comtés de l'Islet et de Kamouraska, quelques-uns de Beauport. Ils avaient fait souche et s'étaient multipliés, essayant des premiers établissements, de Chicoutimi et de ses environs, jusque sur les bords du Lac S.-Jean.

Ces colons, quoique peu fortunés, et même, pour un grand nombre, à cause surtout de leur isolement, assez familiers avec la gêne et les privations, ignoraient cependant l'indigence. Ils avaient plutôt, dès ce temps-là, l'occasion fréquente de donner l'hospitalité et de faire l'aumône à des "quêteux" venant de certaines paroisses du Sud. Le sol du Saguenay étant d'une fertilité peu commune, indemnisait d'abord largement ceux qui se donnaient la peine de le cultiver. Et puis la Maison Price, il faut le reconnaître, si elle n'enrichissait personne, assurait à un grand nombre, en retour d'un travail peu rémunéré, il est vrai, le pain et le lard, c'est-à-dire la vie.

Envers les individus, du reste, elle se montra toujours serviable, leur faisant volontiers des avances, pourvu qu'ils achetassent dans ses magasins et à ses conditions. Quand on songe que pour atteindre Québec durant l'hiver, il fallait franchir en voiture, et dans les montagnes, une distance de 150 milles de Chicoutimi, et de 225 milles de Roberval, et que l'été il n'y avait que deux voyages de bateau par semaine, de Québec à Chicoutimi, il faut bien avouer qu'en approvisionnant ses bûcherons, et, au besoin, ceux qui n'en étaient pas, la Maison Price rendit durant assez longtemps à la région un service sans doute intéressé, mais incontestable.

A l'époque dont nous parlons, cependant, en 1873, les services de la Maison Price avaient beaucoup perdu de leur importance et n'étaient plus une compensation. Il y avait dans toute l'étendue du territoire une dizaine de paroisses qu'on pouvait dire florissantes, d'autres étaient en formation. Tout le pays était convenablement organisé déjà sous le triple rapport du culte religieux, de l'éducation publique et de l'administration civile. Partout les enfants recevaient à l'école l'instruction élémentaire. Chicoutimi avait un couvent pour les filles et une académie pour les garçons. A la plupart, sans doute, cela devait paraître bien suffi-



## LES DÉBUTS

sant. Que pouvait-on souhaiter de plus et que pouvait-on faire davantage, en fait d'instruction, dans ce pays de colonisation, où tous les cerveaux comme les bras étaient au défrichement du sol, sinon développer normalement, au gré des circonstances et des besoins, ce qui existait déjà?

C'est le propre des hommes supérieurs de voir loin, parce qu'ils voient de haut. Si cette faculté de vision est servie par une volonté, ils passent vite de la conception aux actes et

devanent naturellement leurs contemporains. Ils sont des initiateurs, heureux ou malheureux, suivant qu'ils sont compris et secondés ou non. Tel fut Mgr Dominique Racine, alors curé de Chicoutimi et vicaire général de l'Archevêque de Québec. Mgr Racine était de la catégorie des constructeurs. En l'envoyant au Saguenay, la Providence lui avait assigné la tâche — il la comprenait et ne cherchait pas à s'y soustraire — de préparer l'érection d'un nouveau diocèse. L'étendue de la région, l'abondance de ses ressources naturelles, son isolement du reste de la province, autant de bonnes raisons, au regard clairvoyant de l'abbé Racine, pour lui donner au plus tôt une organisation religieuse qui lui permit de se suffire à elle-même. Dès lors, l'établissement d'un séminaire s'imposait. C'était aussi l'avis de Mgr Taschereau, auquel M. Racine s'en était ouvert. Cette fondation fut décidée dès 1872.

## II

### La fondation du Séminaire

Cette nouvelle remplit de joie toute la population du Saguenay. Mais bien peu se rendaient compte de la difficulté d'une telle entreprise. Quant à l'abbé Racine, il ne se faisait pas illusion. Mais il avait la foi et le cœur d'un apôtre. Les hommes de Dieu savent qu'ils ne sont que des instruments dans les mains de la Providence et les calculs humains n'entrent guère dans la conception et la poursuite des œuvres qu'ils entreprennent. C'est leur force. Appuyés sur Dieu seul, douze pêcheurs de Galilée ont conquis le monde. Le miracle se continue à travers les siècles sur tous les points du globe.

L'abbé Racine, qui entreprenait de fonder un séminaire, n'avait ni terres, ni maison, ni argent, ni professeurs. Malgré cela, le bon archevêque de Québec écrivait : "Je donne de tout mon cœur ma bénédiction au futur Collège, dont les humbles commencements promettent, comme tout ce qui est humble, une grande prospérité et une longue durée. *Exaltavit humiles...*"

M. Racine put voir un premier effet de cette bénédiction de son archevêque dans la démarche de la commission scolaire de Chicoutimi, qui mit à sa disposition sa maison d'école du village, laquelle devint le *Séminaire*, dont les portes s'ouvrirent le 15 septembre suivant (1873), avec un personnel peu nombreux : deux prêtres et un diacre. Pendant cette première année scolaire, le nombre des élèves s'éleva au chiffre de 61, répartis dans les quatre premières classes du cours.

Mais cette installation ne pouvait être que temporaire.

Mgr Taschereau acquit de la Maison Price le vaste terrain qu'occupent aujourd'hui le séminaire actuel, l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier, l'évêché, la cathédrale, le bureau de poste et tant de jolies résidences, dont l'ensemble forme le plus beau quartier de la ville.

Pour subvenir aux frais de cet achat, Sa Grandeur fut secondée par le Séminaire de Québec, M. Antoine Racine, curé du Faubourg Saint-Jean (plus tard évêque de Sherbrooke), Mgr J.-D. Déziel, MM. C.-E. Poiré, V.G., J. Auclair, V.G., curé de la Basilique de Québec, P. Patry, P. Sax et Z. Charest, curé de Saint-Roch de Québec. Une souscription populaire d'un sou par personne dans tout le diocèse de Québec vint compléter la somme requise.

Au mois de mai 1874, on jeta sur ce terrain, à 200 pieds au-dessus du niveau de la rivière, en un endroit magnifique, d'où la vue, dominant le village, s'étendait au loin, les fondations d'un édifice en pierre à 4 étages, long de 108 pieds et large de 52. Mgr l'Archevêque de Québec en fit la bénédiction solennelle, le 4 août 1875, et le personnel du Séminaire s'y installa le 7 septembre suivant. Le lendemain, Mgr Antoine Racine, évêque de Sherbrooke, célébra la messe de *communion* dans l'humble chapelle du Collège. La direction des élèves fut confiée à M. l'abbé F.-X. Belley.

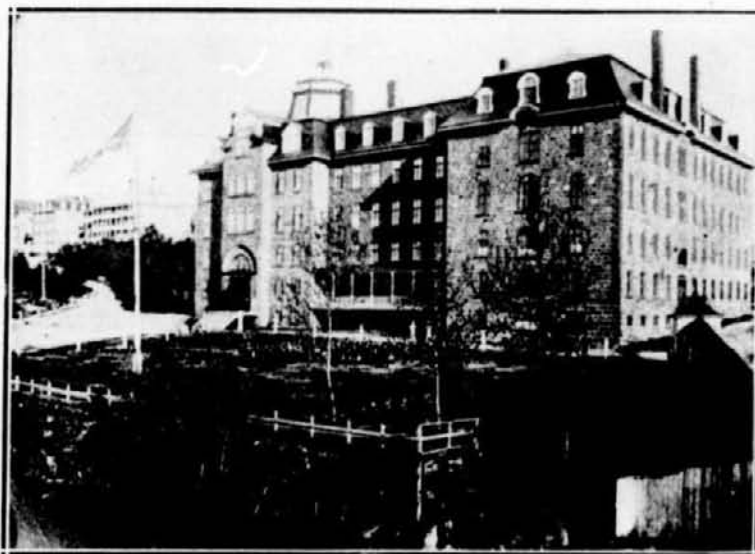
Le 28 mai 1878, le diocèse de Chicoutimi fut érigé par S. S. Léon XIII, et M. le grand vicaire Racine, supérieur du Séminaire, en fut nommé évêque. Sa Grandeur ne voulut pas se séparer de sa famille du Séminaire et garda jusqu'à sa mort, survenue en 1888, au milieu des siens, les deux petites pièces qu'elle y occupait.

Le petit séminaire fut affilié à l'Université Laval le 22 mai 1877. Les premiers élèves qui y terminèrent leur cours, en 1880, étaient au nombre de cinq. Deux d'entre eux embrassèrent l'état ecclésiastique. Par eux s'ouvrait la voie dans laquelle depuis lors se sont engagés, au service de l'Église, tant de jeunes gens de cette région du Saguenay si fertile en vocations religieuses.

En 1881, parut le premier *Annuaire du Séminaire*. Il fut imprimé au séminaire même. Il n'était pas volumineux : 29 pages ; mais combien intéressant. Prospectus, programme des études, notices historiques, conditions actuelles, etc., il y avait de tout dans ces quelques pages. On y relève que le nombre des prêtres formant le personnel dirigeant et enseignant était de 6. En tout, avec les séminaristes, 12 professeurs, pour 102 élèves.



Mgr DOMINIQUE RACINE  
Premier évêque de Chicoutimi.  
Fondateur du Séminaire.



LE SÉMINAIRE DE CHICOUTIMI  
Construit en 1874, incendié en 1912.

## III

Le développement de l'œuvre

Le Séminaire de Chicoutimi grandit lentement. Ses quinze premières années d'existence se ressentirent de l'état de la région, qui, bien qu'organisée hiérarchiquement, se développait avec peine, à cause surtout du manque de voies de communications faciles avec le reste de la province. Le nombre des élèves n'était encore que d'une centaine, en 1881. Le personnel enseignant était insuffisant, et, sauf d'honorables exceptions, pas toujours aussi qualifié qu'on l'aurait voulu. Les conditions matérielles étaient des plus misérables. Mais l'esprit des élèves était bon et le dévouement des maîtres, héroïque.

Quant à Mgr Racine, qui était l'âme de la maison, il aurait pu dire à ses jeunes collaborateurs, comme S. Pierre au paralytique du Temple : " Je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai, je vous le donne ". Et ce qu'il donnait, c'était tout lui-même avec l'inépuisable bonté de son cœur. Ce don de sa tendresse multipliait les prodiges. Que pouvait-on refuser

n'hésite pas à dire que cette influence fut un grand bienfait de la Providence.

À sa mort, Mgr Racine pouvait regretter de voir son Séminaire si pauvre et avec un personnel si peu nombreux, mais il y avait établi un esprit de concorde et de fraternité qui suppléait à tout, qui devait être sa force dans les épreuves, et qui est resté comme la caractéristique de notre maison.

Il n'entre pas dans le cadre de cet article de faire l'histoire, même en abrégé, du Séminaire de Chicoutimi. Si nous avons rappelé quelques traits de ses débuts c'est que nous les estimons moins présents à la mémoire de nos lecteurs. Le reste est assez connu du public, auquel les fêtes récentes de notre cinquantième ont révélé, du moins dans son ensemble, l'abondance et l'excellence des fruits produits par le grain de sénévé jeté d'une main hardie et confiante en terre saguenayenne par Mgr Racine.

Qu'il nous suffise de dire que sous la haute direction et sous l'impulsion vigoureuse de ses successeurs sur le siège épiscopal de Chicoutimi, S. E. le Card. Bégin et S. G. Mgr Labrecque, le séminaire a grandi avec une rapidité accélérée, en proportion même du prodigieux développement de toute



LE SÉMINAIRE DE CHICOUTIMI

à un homme qui nous aimait tant? Quel sacrifice pouvait nous paraître au-dessus de nos forces, quand on le voyait lui-même en accepter toujours de plus grands?

Ce qu'il donnait encore, c'était l'exemple d'une vie toute de pondération, de dignité, d'affabilité, de distinction et d'exquise délicatesse même à l'égard des plus petits et des plus humbles. Qu'on me permette de glisser ici un souvenir personnel. J'étais diacre et je remplissais mes fonctions de surveillant des élèves. Monseigneur me rejoignit à la salle de récréation, et, tout en marchant, me dit : " L'an prochain, si vous le voulez, vous resterez au Séminaire comme professeur.

— " Mais, Monseigneur, je suis à la disposition de Votre Grandeur, je ferai ce qu'elle voudra ".

— " Oh ! mon enfant, on est prêtre pour le ministère. Vous êtes donc libre. Mais c'est mon désir que vous restiez au séminaire. En le faisant, vous me serez agréable."

De tels désirs ainsi exprimés, on le comprend, sont des ordres qu'on exécute allègrement.

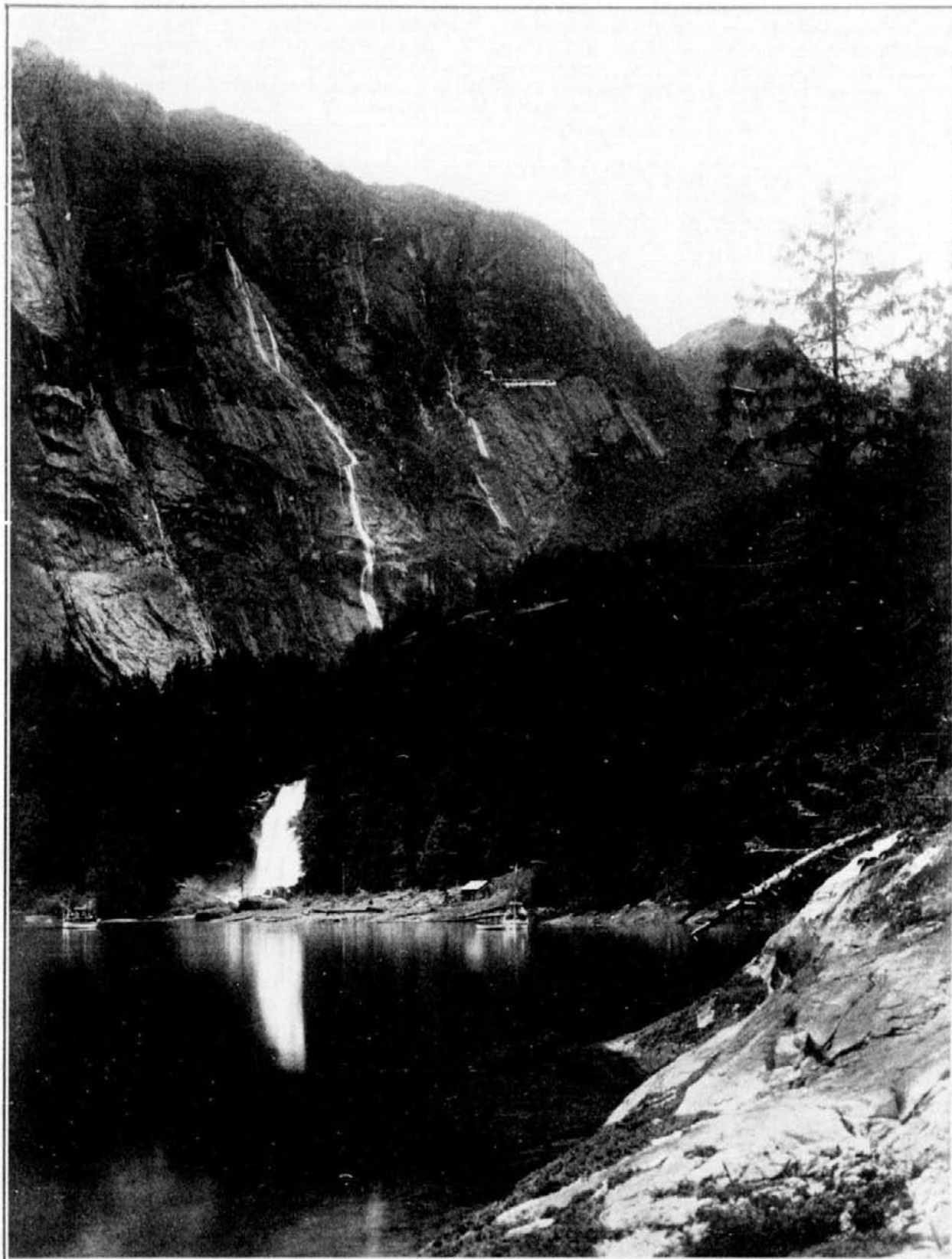
Modèle de toutes les vertus sacerdotales, gentilhomme accompli, et ayant de semblables méthodes de gouvernement, Mgr Racine exerçait nécessairement sur son entourage une autorité et une influence sans limite, et la formation du jeune personnel de son séminaire devait s'en ressentir. Aussi, je

la région du Saguenay depuis 30 ans. C'est un fait connu qu'avec ses 600 élèves au petit séminaire, avec ses 45 étudiants en théologie, il occupe par ses succès dans les études, comme par la proportion de prêtres et de religieux qu'il fournit à l'Église et la bonne renommée de ses étudiants à l'Université, une place des plus distinguées parmi tous les collèges de la Province.

L'incendie de 1912, qui rasa toutes ses constructions primitives, donna à ses directeurs l'occasion de construire un vaste édifice à l'épreuve du feu, modèle d'aménagement et de confort, dans un site enchanteur, à l'endroit même où Mgr Racine, qui en fut empêché par quelques hommes à courte vue de son temps, eût voulu tout d'abord placer la première maison, qui fut incendiée. La situation financière du séminaire, grâce à la généreuse souscription que tout le monde se rappelle et à une administration prévoyante, est prospère et offre toutes les garanties de sécurité pour l'avenir.

Si maintenant l'on jette un coup d'œil sur l'œuvre accomplie par le séminaire depuis 50 ans, on en admire avec fierté l'ampleur et les promesses encore plus grandes.

On fait grand cas aujourd'hui du capital-travail, et on entend pas là le travail manuel. On n'a pas tort. Toutefois, le travail manuel ne fait guère qu'assurer la vie de l'individu et de ceux qui en dépendent, tandis que le travail intellectuel



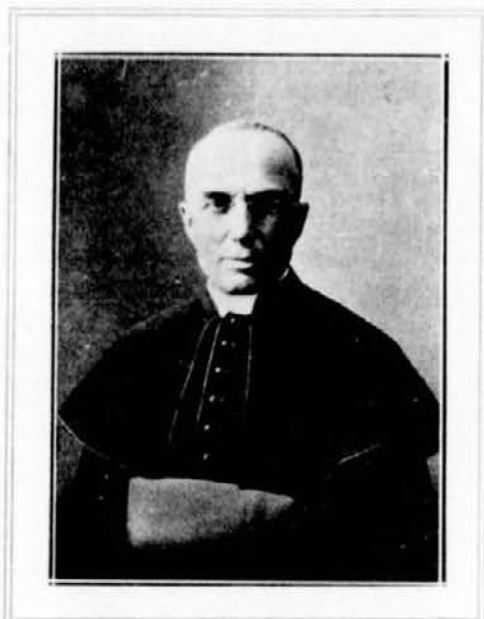
*(Envoi des Chemins de Fer de l'État)*

**PAYSAGE CARACTÉRISTIQUE DES CÔTES DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE (OCEAN FALLS).**

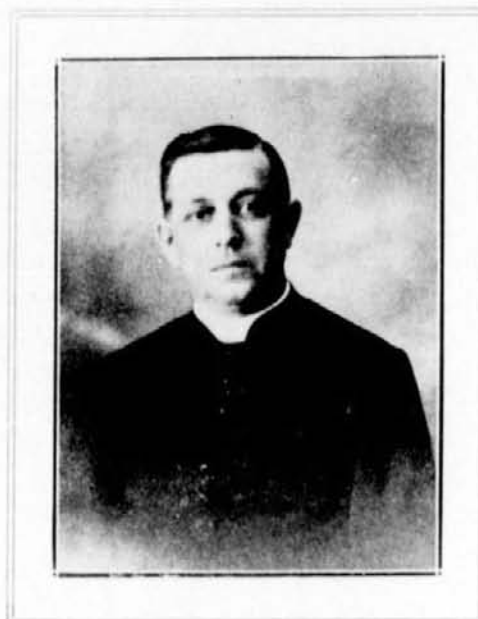
C'est avec justesse qu'on a surnommé cette région la Norvège de l'Amérique. Sur des eaux calmes, protégées par des archipels d'îles contre les vents du large, le navire qui porte le touriste file de merveille en merveille.

est le véritable et principal capital social. C'est le cerveau qui coordonne et met en œuvre les éléments mêmes de la richesse. Supprimons par l'imagination toutes ces générations de prêtres sorties de nos collèges classiques depuis 1760 ; supprimons toutes les élites qu'ils ont jetées dans la société depuis lors, que serions-nous ? Que serait le Saguenay sans

— " D'où viennent tous ces élèves ?  
 — De la région du Saguenay exclusivement, Milord.  
 — De qui sont-ils donc fils ?  
 — De cultivateurs, de petits négociants, d'ouvriers.  
 — Eh bien ! dit-il après une pause, en Angleterre, ceux qui font un pareil cours sont fils de nobles ou de riches. Des



Mgr EUG. LAPOINTE, V. G.  
Ancien supérieur



M. l'abbé EDM. DUCHESNE  
Supérieur du Séminaire

les hommes instruits, prêtres et laïques, que le Séminaire de Chicoutimi a formés.

Un noble Lord d'Angleterre, ancien élève de l'Université d'Oxford, visitait, il y a quelques années, notre Séminaire. Après avoir constaté, par l'examen du programme d'études et des manuels, que notre cours est un cours *universitaire*, comme il disait, voyant défilier sous ses yeux, en bel ordre et en bonne tenue, nos six cents élèves, il se tourna vers moi et me dit :

institutions comme la vôtre ne sont pas accessibles au peuple. Grâce à vous, ici, tous les enfants doués peuvent, sans exception, s'élever au plus haut niveau social.

" Je comprends maintenant, ajouta-t-il, ce que je ne me suis jamais bien expliqué : votre survivance. Quand un peuple recrute ainsi toutes ses compétences dans tous les rangs de la société, il est irréductible, parce qu'il possède un capital contre lequel rien ne prévaut."

Eug. LAPOINTE, ptre.



" MARCHÉ, MARCHÉ. . . . ! "

# Unis par nos Saints

Par M. François VEUILLOT,  
Collaborateur à L'ACTION CATHOLIQUE

**S**i j'étais poète, je voudrais que ma lettre, en ce jour, chantât notre fraternité comme un hymne de gloire et d'allégresse. Fasse Dieu que dans ma prose, au moins, toute incolore et froide, transparaissent un reflet de ma joie !

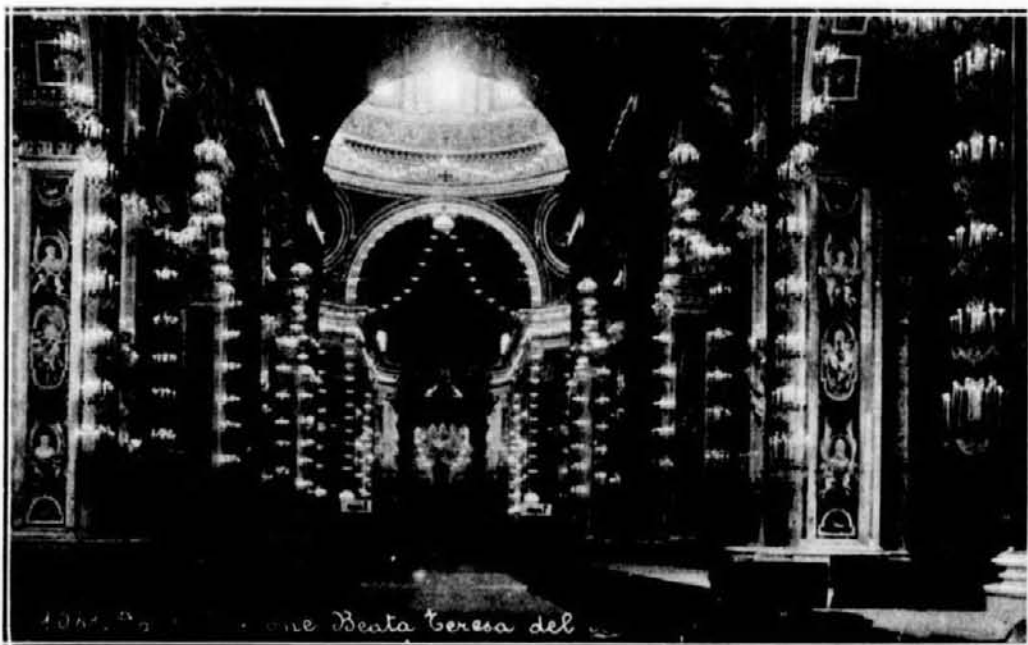
La béatification des Pères Lalemant, Jogues, de Brébeuf et leurs compagnons, torturés par les sauvages en haine de la foi, c'est, pour les Canadiens, une événement mémorable ; et c'est aussi, pour la France, une bénédiction.

Mais, par dessus l'honneur et la grâce, que ce grand fait religieux procure aux deux peuples frères, il constitue en

pour le Christ enrichit votre peuple naissant. Vôtres, par le culte ininterrompu dont vos générations successives ont comme un vivant reliquaire, enveloppé leur mémoire. Vôtres, enfin, par les efforts persévérants que l'Église canadienne a poursuivis pour obtenir leur glorification.

Ils sont vôtres, et ce n'est pas moi, votre ami, qui songerait à vous contester ce précieux trésor de votre patrimoine spirituel.

Mais enfin, tout vôtres, ils sont bien nôtres aussi, puisqu'ils



ILLUMINATION DE LA BASILIQUE DE SAINT PIERRE À L'OCCASION DE LA  
CANONISATION DE SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS

même temps l'un des signes les plus lumineux, l'un des noeuds les plus forts de la parenté qui les unit.

Pères du Canada chrétien, ces martyrs sont les fils de la France chrétienne.

Loin de moi l'intention de vous les disputer. De toutes les manières, ils sont vôtres. Ils sont vôtres, par la vocation qui les entraîna, du sein de leur patrie, par delà l'Océan, jusqu'au fond de ces terres nouvelles, où ils brûlaient de planter la Croix. Vôtres, par les germes de vie dont ils ensemençaient votre sol en friche. Vôtres, par les leçons immortelles qu'ils donnèrent à vos ancêtres et que votre fidélité saintement opiniâtre a conservées depuis trois cents ans. Vôtres, par la surnaturelle fécondité dont leur sang répandu

naquirent en France. Ils furent un des rayons, l'un des plus purs et des plus étincelants, de cet épanouissement d'apostolat que la vieille France irradiia sur le monde. Ils avaient, de nos traditions missionnaires, reçu cette flamme d'amour et cette énergie de foi qui les poussèrent jusqu'aux rives du Saint-Laurent et, plus loin encore, au milieu des tribus indiennes. Ils brillent au premier rang des célestes témoins, par qui s'attestent, au long des temps, les gestes de Dieu par les Francs. Nous pourrions les revendiquer.

Nous ne les revendiquons point. Nous reconnaissons loyalement que notre droit est primé par le vôtre. Hélas ! pendant que vous les honoriez de votre dévotion reconnaissante et que, de loin, vous prépariez l'exaltation qui les élève aujourd'hui sur les autels, nous en perdions le souvenir.

Nous ne les revendiquons point. Nous nous contentons, à leurs pieds, d'unir nos hommages et nos prières aux vôtres.

Nous faisons cependant quelque chose de plus. Aux clartés de leur vie et de leur mort, nous évoquons du passé, notre commune histoire. Ils y figurent, en effet, non seulement comme des personnages de premier plan, mais aussi comme les plus représentatifs entre tous les héros de cette épopée.

Cette "épopée mystique", ainsi que l'a qualifiée si justement Georges Goyau, cette épopée mystique, elle constitue ce que j'ai nommé "notre commune histoire". La fondation de la Nouvelle-France appartient, tout ensemble, à la vieille France et au Canada. Elle représente une des plus belles pages de notre action civilisatrice ; elle forme le récit de vos origines. Elle nous unit intimement par les faits dont elle est tissée ; elle nous unifie, pour ainsi dire, par l'esprit qui la pénètre et les destinées qu'elle annonce. Car à la France, par le tableau de ses conquêtes morales et pacifiques et, au Canada, son acte de naissance, ou plutôt son titre de baptême, elle désigne une identique vocation d'apôtre. Une nation, qui a créé le Canada, un peuple qui fut créé comme le Canada, ne peuvent assurer leur avenir que par leur effort missionnaire.

Épopée mystique, en vérité, que ce poème en action, dont le prologue est enchanté par ces figures de rois, de ministres et de héros qui n'aspirent à fonder une France d'outre-mer qui pour élargir le royaume de Dieu ! Ces précurseurs et ces initiateurs entraîneront bientôt après eux, sous la robe du moine, la bure de la religieuse ou même la casaque de l'officier, toute une légion d'âmes saintes. Ils les entraîneront ou plutôt, par leurs vertus et par leurs prières, même plus que par leurs appels, ils obtiendront miraculeusement que Dieu les suscite. Ces annales, en effet, s'illustrent de prodiges autant que les plus merveilleux récits de la Légende dorée. Des prêtres, des bourgeois, des femmes, des capitaines, dont la vie paraissait enclouée entre les limites d'une paroisse ou les murs d'une cité française, éprouvent soudain le plus irrésistible attrait pour ces immensités lointaines, où des milliers d'âmes ignorent Jésus-Christ. Souvent même, ils se rencontrent sans s'être cherchés, se reconnaissent sans s'être jamais vus !

Mais je n'ai pas à vous apprendre une histoire qui vous est encore plus familière qu'à moi. Je veux seulement souligner comment l'immolation des Jésuites canadiens lui apporte un couronnement normal. A cette "épopée mystique" il fallait le chant du martyre : à ces assises d'une grande nation, le ciment du sang. Ni dans l'ordre naturel, ni sur le

plan divin rien ne s'édifie, de pur, de durable et de puissant que sur le sacrifice.

\*  
\* \*

Les huit bienheureux que l'Église invoque aujourd'hui complètent donc, admirablement, le double témoignage et de l'œuvre accomplie par la vieille France en terre d'Amérique et des destins promis au jeune Canada.

Oui, pour nous deux, c'est un grand jour. Il se dessine, à nos yeux, comme un arc-en-ciel au plus fort de l'orage, attestant que, si nous devons encore essayer la tempête, Dieu cependant nous ménage un retour de soleil. Et, pour vous, Canadiens, cette solennité se lève, à votre horizon, comme une splendide aurore. Cette lumineuse projection de votre passé sur votre avenir éclaire peut-être une nouvelle époque de votre histoire. Ces missionnaires martyrs ouvrent sans doute un long cortège de saints, qui révéleront à la chrétienté sur votre berceau comme un signe de gloire et de prédestination. Après les Jésuites immolés par les Iroquois, les évêques et les sœurs et, qui sait, quelques-uns des laïcs appelés par la Providence à sanctifier la jeune colonie, monteront sur les autels.

Un "moine armé" de la taille de Maisonneuve, ne peut-il marcher de pair avec un pasteur tel que Montmorency-Laval, une sœur de charité comme Jeanne Mance, ou même cette mystique apôtre que fut Marie de l'Incarnation ? Et, quand la première génération canadienne portera cette magnifique auréole, dont s'allument aujourd'hui les premières étoiles, quel surcroît de gloire et d'autorité le peuple héritier de ces héros n'en recevra-t-il point devant le monde catholique ! Et de quelle nouvelle ardeur d'apostolat ses enfants eux-mêmes, n'en seront-ils pas embrasés !

Oui, j'en suis convaincu, et mon affection pour vous en tressaille de bonheur, de fierté, d'espérance. Une haute et féconde bénédiction, par les mains des nouveaux béatifiés, descend sur votre race et sur votre pays.

Et j'ai confiance que, par la miséricorde divine, elle rejailira, cette bénédiction, sur la patrie qui enfanta ces témoins du Christ et ces pères d'un peuple !...

François VEUILLOT.

Paris, 25 mai 1925.



(Photo par M. l'abbé J.-T. Nadeau)

LE LAC SAINT-ELEUTHÈRE (Kamouraska)



SUR LA RIVIÈRE KIPPEWA (Témiscamingue)

*(Envoi du Pacifique Canadien)*

# Les tremblements de terre

Par M. l'abbé A. VACHON

Professeur à l'Université Laval

**D**EPUIS neuf heures et demie du soir, le 28 février dernier, les tremblements de terre sont à l'ordre du jour chez nous.

La terre a tremblé et les cœurs et les esprits ont éprouvé le contre-coup de cette secousse matérielle ; si les édifices ont branlé sur leurs fondations, les cœurs ont été autrement remués jusque dans leurs profondeurs ; si la terre a frissonné sous l'action mystérieuse des fluides qui ont réaffermi les assises géologiques selon les lois de la nature, les consciences ont autrement frémi sous l'action mystérieuse de la Providence et se sont réajustées selon les principes de la loi naturelle ; autant le monde des corps a été violemment secoué, autant le monde des âmes s'est trouvé subitement remué. Et, tandis que les effets matériels furent passagers, les effets moraux persistent encore !

L'homme, mettant à profit les ressources d'une raison qui, dans les desseins mêmes de la Providence, doit s'élever au-dessus de toute la création matérielle, l'homme exerçant sur toute cette création les facultés qui l'en font roi, a toujours cherché à expliquer les phénomènes dont la nature est remplie. De tous ceux-ci pourtant, aucun ne provoque chez lui de plus vives émotions, aucun peut-être n'excite une aussi fébrile curiosité que les tremblements de terre :

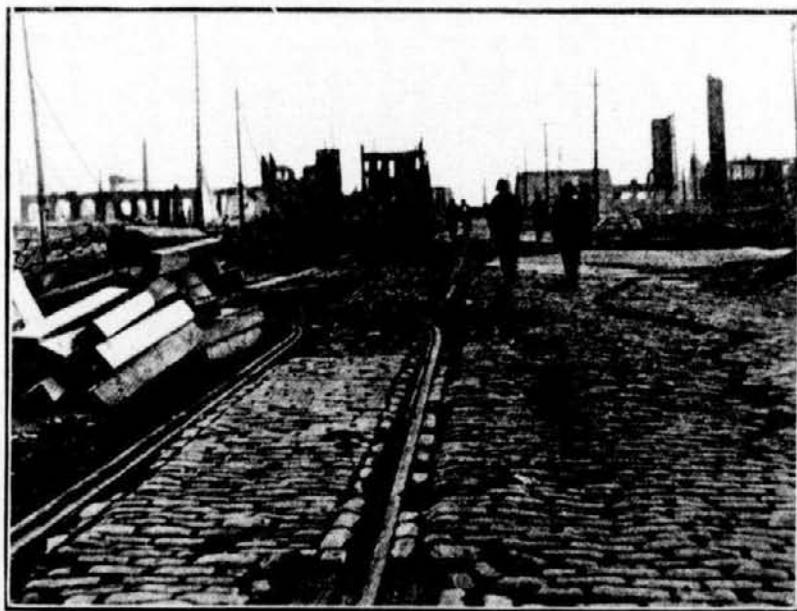
l'étrange puissance de ses effets et le profond mystère de ses causes n'y suffisent-ils pas ? En créant le monde, l'Être Suprême "l'a livré à nos investigations". Il est donc tout naturel que l'homme s'efforce de découvrir la cause prochaine des faits sensibles qu'il constate, surtout lorsque ces phénomènes produisent d'aussi terribles dégâts que le font certains tremblements de terre.

De telles secousses venant à l'improviste visiter une région pour y semer la frayeur et parfois la désolation ont encore une autre conséquence : elles fournissent aux géologues et aux astronomes comme à ceux que l'opinion, souvent fort gratuitement, appelle "hommes de science" l'occasion de nombreux interviews ; si peu autorisées qu'elles puissent être, leurs explications ont, du moins, le bon effet de calmer quelques esprits. Il arrive pourtant — et nous ne surprendrions personne — que ces sortes d'explications fassent des

mécontents : ce sont ces gens qui, avec une suffisance, une opiniâtreté qu'on rapporte aisément à l'égoïsme, veulent faire dire aux autres ce qu'ils pensent eux-mêmes. Vous en avez déjà rencontré ; c'est d'eux qu'on apprend, entre autres balivernes, que le seul médecin est digne de ce nom qui sauve tous ses malades !

En temps ordinaire, n'est-il pas vrai ? nous marchons sur le sol et il n'y a guère pour nous préoccuper que les événements superficiels : "Fera-t-il chaud cet été ? Les récoltes seront-elles abondantes ? Quel temps nous réserve l'hiver qui s'en vient ?" Mais, que nous nous sentions soudain chanceler, que la terre s'agite sous nos pieds, d'instinct nous craignons pour notre vie même ; l'instabilité de cette écorce

à laquelle nous donnons généralement le nom un peu prétentieux de *terre ferme*, menace vraisemblablement notre existence, dont Pascal a dit qu'elle "était la chose du monde la plus fragile". La vérité de ce mot pascalien nous apparaîtra une fois de plus à la suite de la présente étude, où, après avoir considéré la nature du phénomène qui nous occupe, nous ferons brièvement l'histoire des tremblements de terre de notre région. Nous étudierons ensuite, guidé par les phénomènes secondaires qui les ont fait concevoir, les hypothèses généralement émises pour expliquer le fait et nous verrons enfin quelle est la possibilité et la certitude des prédictions en pareille matière.



RAILS PLIÉS PAR LE TREMBLEMENT DE TERRE DE SAN-FRANCISCO

sibilité et la certitude des prédictions en pareille matière.

C'est une opinion commune parmi les géologues que la terre a passé par une triple phase, gazeuse, liquide et enfin solide. D'abord incandescente, elle s'est refroidie par rayonnement et enfin solidifiée, du moins à sa surface. Le refroidissement du noyau central se poursuivant sans cesse, produit dans son sein une contraction qui atteint nécessairement les couches superficielles. Comme un fruit qui sèche, la terre doit ajuster son écorce aux dimensions sans cesse décroissantes de sa masse centrale ; elle se ride, affaissant sa surface en certains endroits, la soulevant en d'autres. Disons qu'il en est de la terre à peu près comme de l'homme : sa face se ride

quand son cœur se refroidit avec l'âge. La terre, en se plissant, creuse des vallées, élève des montagnes, si bien que le travail effectué pendant les époques géologiques a complètement modifié la face et les dimensions du globe. Si on gonflait celui-ci jusqu'à faire disparaître tous les plissements de sa surface, on triplerait certainement son diamètre actuel.

Cet ajustement de l'écorce terrestre suppose donc des pressions latérales qui tendent à faire glisser les lits sur le centre, à les pousser les uns sur les autres et à les plisser s'ils rencontrent des obstacles. Les effets d'une telle activité sont multiples : la terre se fissure en tous sens ; des parties se soulèvent, d'autres s'affaissent ; des replis se forment dans les terrains ; des montagnes se dressent ; des dépressions se produisent où s'abîment les eaux ; tout autant de mouvements qu'accompagnent les tremblements de terre et mille autres phénomènes.

Pour se donner une allure scientifique, les auteurs donnent aux tremblements de terre le nom de *séismes* ; ce sont des vibrations du sol qui prennent origine dans l'intérieur du globe et qui se propagent sur une étendue plus ou moins grande de la surface terrestre. Ces secousses plus ou moins violentes et plus ou moins nombreuses ont une durée qui ne dépasse pas, en général, quelques secondes ; elles se propagent avec rapidité comme de fortes ondulations un peu à la manière des vagues. En effet, lorsqu'on jette un caillou dans une eau tranquille où flotte un copeau, il se forme un bourrelet qui, en se transmettant, soulève le copeau sans le déplacer horizontalement.

On ne peut nier que le tremblement de terre soit le plus terrible et le plus grandiose de tous les phénomènes qui transforment la face de notre planète. La secousse sismique s'annonce généralement par un bruit sourd, souterrain, comparable à l'ébullition brusque de l'eau dans une énorme chaudière, au roulement lointain du tonnerre ou à la marche d'un lourd camion roulant sur le pavé. Ce bruit glace les hommes de stupeur, les paralyse en quelque sorte et produit chez les animaux épouvantés une anxiété extraordinaire.

Peu après le sol est agité par des trépidations rapides et saccadées qui durent quelques secondes, se répétant à des intervalles plus ou moins rapprochés. Les mouvements ondulatoires qui se produisent se propagent tantôt horizontalement, tantôt verticalement, et, dans ce dernier cas, se manifestent par des soulèvements brusques suivis d'une sorte d'affaissement ; on sent sous ses pieds comme des vagues qui montent et s'affaissent ; il arrive même que la propagation des ondes se fait suivant un mouvement giratoire. Les constructions solides chancellent sur leurs bases comme des hommes ivres ; les murs se lézardent et s'écroulent. Si les secousses sont intenses et prolongées, des villes entières deviennent en peu de temps des monceaux de ruines et ensevelissent sous leurs décombres des milliers de cadavres.

" Souvent, dit l'abbé Moreux, le terrain s'ouvre sur une grande longueur, en une fissure béante, creusée à une grande profondeur ; les sources, interceptées dans leur marche souterraine, s'engouffrent dans ces abîmes et cessent de sourdre

aux points accoutumés, d'autres sources, amenées au jour d'une manière violente, jaillissent de ces fractures. La température de ces eaux s'élève fréquemment, comme si elles avaient été mises en communication plus directe avec un foyer de chaleur.

" Dans d'autres circonstances, le sol, après s'être fendu, s'affaisse d'un côté ou se relève de l'autre, de sorte que les couches ne se correspondent plus. Ailleurs, les crevasses divergent d'un centre commun, comme des rayons, et quand les points ainsi disloqués viennent à s'effondrer, il se creuse un gouffre.

" Sur les bords de la mer, le phénomène affecte d'autres allures et prend des proportions plus formidables : il se produit alors le terrible raz de marée ; la mer se précipite à l'assaut du rivage, ravageant le pays sur une étendue considérable."

Lorsqu'on recueille des renseignements sur les points d'un pays qui a éprouvés un séisme, on constate que les points frappés aux mêmes instants et avec la même intensité sont distribués autour d'un foyer souterrain qu'on appelle *épiceutre*, lieu d'origine du mouvement vibratoire qui se propage à la surface de la terre, comme se propagent à la surface de l'eau les ondes circulaires produites par la chute d'une pierre.

L'épiceutre est souterrain mais les centres d'ébranlement sont situés près de la surface du sol, et quand on parle, en géologie, de faible distance, on peut entendre une cinquantaine de milles, ce qui est fort peu de chose comparé au rayon terrestre qui est de 3,960 milles. On a calculé que, dans les séismes qui affectent de grandes surfaces, des pays entiers, par exemple, la profondeur de l'épiceutre ne dépasse jamais huit à dix milles.

De plus, on aurait tort de considérer l'épiceutre comme un simple point ; c'est le plus souvent une surface qui peut affecter une forme et une étendue considérables.

Les ondes sismiques rayonnent de l'épiceutre et se propagent en ligne droite avec une intensité qui

décroit en proportion du carré de la distance et avec une vitesse qui dépend de l'élasticité et de l'homogénéité des terrains parcourus.

On comprend dès lors que les secousses doivent être verticales et violentes dans les régions situées au-dessus de l'épiceutre, tandis que plus loin elles seront obliques et moins fortes et qu'enfin, à une grande distance, elles deviendront très faibles et se rapprocheront sensiblement de l'horizontale.

De là l'importance, au point de vue scientifique, d'observer l'heure, la durée, l'intensité, les variations et la direction des tremblements de terre. La chose semble facile en théorie : une bonne montre, un peu de sang-froid et de présence d'esprit suffisent pour juger de l'heure et de la durée ; l'intensité des chocs peut se mesurer après coup à l'importance des dégâts ; la direction s'observe au moyen du bruit que l'on entend venir ou s'enfuir, du sens que prennent les objets renversés ou encore de l'oscillation des objets suspendus aux pans d'une chambre, car c'est seulement aux pans parallèles à sa direction que la secousse communique son propre mouvement. Mais en pratique, la difficulté est plus grande. Les



FAILLE OUVERTE DANS LA GRÈVE D'UNE RIVIÈRE PAR UN TREMBLEMENT DE TERRE

tremblements de terre ne semblent pas tenus aux règles de l'étiquette : ils nous visitent sans se faire annoncer. La soudaineté de l'attaque a bien vite fait de troubler la sérénité et le calme des observateurs les plus résolus. Et ils sont bien rares ceux que le séisme trouve disposés à attendre paisiblement au fond de leur chambre que tout leur tombe sur le dos.

Heureusement, on a inventé un instrument qui est aujourd'hui d'une excessive sensibilité et d'un fonctionnement automatique capable d'obvier aux *distractions* et aux *faiblesses* des observateurs : ce sont les sismographes, imaginés par un religieux, le Père André Bina, en 1751, et considérablement perfectionnés depuis. Sans entrer dans les détails de construction qui pourraient être longs et compliqués, qu'il suffise de donner seulement le principe, fort simple, du fonctionnement de l'appareil. Deux parties essentielles le composent : un mécanisme d'horlogerie qui fait circuler d'un mouvement uniforme un cylindre recouvert d'une bande de papier sur laquelle sont inscrites à la seconde toutes les heures de la journée, puis, un pendule très lourd, suspendu au bout d'un long bras horizontal et muni d'une pointe qui, en temps normal, trace sur le papier une ligne droite ; si la terre tremble, cette ligne devient ondulée, car, en raison de sa masse, le pendule restera fixe alors que le cylindre obéira aux mouvements du sol. L'inspection des lignes inscrites sur le papier du cylindre révèle donc du même coup, et avec une parfaite exactitude, l'heure, la durée, le nombre et l'intensité des secousses sismiques.

Inutile d'ajouter que l'appareil doit être solidement installé sur le roc, loin des villes et de toutes causes de vibrations superficielles. Dans ces conditions, la sensibilité et la précision de cet appareil est tel qu'il enregistre les moindres trépidations, qui, autrement, seraient imperceptibles. L'on est ainsi arrivé à pouvoir constater sur un point du globe l'existence de tremblements de terre produits aux antipodes.

Un sismographe, placé à une grande distance de l'épicentre d'un tremblement de terre enregistre trois secousses distinctes séparées par des intervalles plus ou moins considérables d'un calme relatif : un premier frisson, très faible et perçu seulement par l'instrument, des vibrations plus intenses constituant le séisme proprement dit et enfin des ébranlements plus faibles qui sont comme la résonance de ce dernier.

Le frisson préliminaire se propage directement et peut traverser le globe de part en part en 22 minutes, c'est-à-dire avec une vitesse vingt fois plus grande que celle du son dans l'air. On en a conclu que le noyau terrestre, qu'il soit solide,

liquide ou gazeux, est deux fois plus élastique que l'acier.

Les deux dernières secousses se propagent à la surface du globe avec une vitesse qui dépasse rarement deux milles à la seconde. Et c'est par le temps qui s'écoule entre les vibrations inscrites qu'on localise l'épicentre d'un séisme.

Il y a des pays, comme l'Italie, et le Japon, qui sont en perpétuelles trépidations. Milne, qui a organisé au Japon un système d'observations sismiques, estime à 1,100 le nombre de secousses enregistrées en moyenne par année et à 3,000 le nombre total des secousses annuelles de la terre. Il va sans dire que beaucoup n'ont aucune importance en dehors de l'ordre scientifique. Malheureusement, un trop grand nombre ont été des fléaux désastreux dont s'est affligée l'histoire des peuples.

Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, tout le littoral de la Méditerranée fut secoué et 200,000 personnes périrent. En 1755, Lisbonne détruite ensevelit dans ses ruines 30,000, victimes. En des temps plus rapprochés, l'an 1897, par exemple, un cataclysme semblable s'abattit sur le golfe de Bengale et détruisit toutes les constructions en pierre sur une superficie de 900 milles carrés.

Les tremblements de terre de San Francisco et de Valparaiso en 1906, celui de Kingston de la Jamaïque en 1907, les terribles séismes de Messine du 28 décembre 1908, où plus de 200,000 victimes furent surprises par la mort en plein sommeil, et du Japon le 3 septembre 1923 qui fit mourir des centaines de mille hommes, ne sont-ils pas encore présents à la mémoire du grand nombre de nos lecteurs ?

La Province de Québec elle-même eut à maintes reprises son tour de trembler. En 1663, la colonie fut cruellement éprouvée par des secousses terribles qui se répétèrent pendant six mois. On pourra lire les détails de ce tremblement de terre dans l'*Histoire du Canada* de Ferland ou dans le *Bulletin des Recherches Historiques* de mai 1925. Quant aux faits extraordinaires rapportés

par le P. de Charlevoix et qui sont précisément reproduits par Ferland et par le *Bulletin des Recherches*, Mgr J.-C.-K. Laflamme dit ce qui suit : " Nous croyons qu'un bon nombre des faits rapportés à ce sujet par l'historien sont exagérés. L'épouvante est une mauvaise disposition d'esprit pour faire de bonnes observations scientifiques. Ainsi, par exemple, il est difficile d'admettre que des arbres se soient déracinés et replantés par la tête ; que des montagnes aient glissé de la côte et soient venues se placer dans le fleuve de façon à y former des îles. — Nous remarquerons cependant que l'ouvrage du savant jésuite ne fut publié que plus d'un demi siècle après l'événement."



L'ÉGLISE DE S.-PASCAL (KAMOURASKA), AVANT LE TREMBLEMENT DE TERRE DU 23 FÉVRIER DERNIER.

Mgr Laflamme, dans un travail publié en 1908 pour la Société Royale du Canada et intitulé: "Les tremblements de terre de la région de Québec" parle de plus de trente tremblements de terre dont les plus violents, après celui de 1663, ont été ceux de 1791, de 1860 et de 1870. Au sujet de ce dernier Mgr Laflamme écrit: "Ce tremblement de terre eut lieu le 20 octobre, vers 11:15 du matin. Partout son intensité dépassa d'un grand bout celle du séisme de 1860 et il faut remonter jusqu'à 1791 pour trouver un tremblement de terre aussi fort. Il affecta une très grande surface. D'après Sir J.-W. Dawson, il s'est propagé du N.-N.-E vers le S.-O.; des régions laurentiennes au nord du Saint-Laurent, dans les assises siluriennes, au sud-est du fleuve, et tout le long de l'arête laurentienne elle-même. Il fut très violent surtout au contact du laurentien et du silurien, à la Baie S.-Paul, à la Malbaie, etc. Dans ces derniers endroits les choses se répétèrent presque sans interruption jusqu'à 10 heures du soir.

" Dans tout le comté de Charlevoix, les choses se continuèrent, avec une intensité moindre, pour se répéter à intervalles irréguliers tout le reste de l'année. Cette fois aussi, sur la rive sud, on vit des éboulis onduler comme en 1860.

" A Kamouraska, à la Rivière-Quelle et dans les paroisses environnantes, les dégâts matériels furent très considérables. Grand nombre de cheminées furent étêtées à Québec, à S.-Roch et à S.-Sauveur. A la Haute-Ville le choc fut moins sévère; cependant, l'agitation des édifices fut assez marquée pour donner aux peintures des murs des oscillations inquiétantes pour ceux qui se trouvaient dans les chambres.

" A Kamouraska, les secousses venaient du nord-ouest; elles venaient du nord-est à Québec."

Le journal du Séminaire parle de ce séisme dans les termes suivants: " Le 20 octobre 1870, à onze heures et vingt-deux minutes, tremblement de terre violent et remarquable surtout par sa longue durée de plus d'une minute. Grande frayeur chez plusieurs. Il n'y a eu aucun dommage causé dans le Séminaire ou dans l'Université. Les élèves de médecine sont sortis précipitamment de leur salle de cours avec leur professeur, M. Lemieux. Un des serviteurs, qui prenait son dîner en ce moment, a été si troublé qu'il a mis des morceaux de viande dans sa poche, où il les a retrouvés plus tard à sa grande surprise. Les prêtres étaient à la salle de lecture; ils se levèrent précipitamment et allèrent regarder dans les fenêtres du côté de l'Université, croyant voir cet édifice s'écrouler. Plusieurs cheminées de la ville et surtout de S.-Roch ont été brisées. Il ne paraît pas y avoir eu d'accidents graves pour les personnes. Au pensionnat universitaire, quelques plafonds et corniches ont un peu souffert. A la Baie S.-Paul et aux Éboulements il y a eu des dégâts considérables."

*La Gazette des campagnes* a publié le 27 octobre 1870 un récit du tremblement de terre. Il faut remarquer que le séisme a été surtout violent à Ste-Anne-de-la-Pocatière, à la Rivière-Quelle, à S.-Pascal, à Ste-Louise et du côté nord du fleuve. A lire les divers comptes-rendus du tremblement de terre de 1870, on conclut qu'il était identique à celui du 28 février dernier: les mêmes régions sont atteintes et avec une intensité à peu près égale. Dans l'article de *La Gazette des campagnes*, dont nous avons fait plus haut mention, il est dit, en parlant de la rive sud: " Tout le monde était dans la frayeur et sous l'empire de la même pensée. "Comment cela va-t-il finir...?" Un ciel couvert de gros nuages sombres, épais et

bas, ajoutait au lugubre de la scène. Les animaux eux-mêmes étaient effrayés et couraient en tous sens."

Il est regrettable que dans les récits des anciens tremblements de terre on ne se soit pas occupé des phénomènes météorologiques qui ont précédé, accompagné ou suivi les séismes; on ne tient compte que du nombre et de l'intensité des secousses, des dégâts matériels ou des perturbations physiologiques. Pourtant, les phénomènes météorologiques, avec l'étude géologique des lieux affectés, pourront seuls contribuer à nous éclairer sur la cause des tremblements de terre et sur leur prévision possible.

Le baromètre enregistreur de l'Observatoire de Québec, d'après les renseignements fournis par son Directeur, M. Smith, a montré une forte dépression (28.74) jeudi le 26 février; la pression atmosphérique s'est élevée graduellement jusqu'au samedi soir au moment du séisme; vers 10 heures du soir, le 28, le baromètre a commencé à baisser; vers 2 heures du matin, il y a eu une légère hausse, puis une dépression qui a continué jusqu'au lundi suivant. On m'a affirmé d'une façon absolue qu'il y a eu une baisse brusque du baromètre à certains endroits de la côte sud.

M. l'abbé Alphonse Gagnon, curé de Notre-Dame-du-Portage, écrit ce qui suit: " J'ai fait

remarquer à quelques paroissiens, le samedi matin 28 février, que la température était anormale. Tout laissait prévoir un ouragan. Le nord était horrible à voir; ce n'étaient pas des nuages mais plutôt des points noirs se déplaçant du nord-ouest au nord-est; ces ténèbres ne nous permettaient pas de voir plus que la moitié du fleuve."

Un curé de la rive nord a remarqué de son côté que le sud était bien noir. Il y aurait eu comme une lourde vapeur en suspension au-dessus du fleuve.

On a eu sur la rive sud, le soir du séisme, une succession étrange de vents violents d'est suivis d'intervalles de calme, de vents tournants et de vents d'ouest très forts. Dans tout le cours de l'année, paraît-il, on a eu presque exclusivement des vents de sud-est tandis que depuis le séisme ce sont les vents d'est qui ont prévalu.



L'ÉGLISE DE S.-PASCAL APRÈS LE TREMBLEMENT DE TERRE

Il faudrait, pour être complet dans la description des phénomènes produits lors du dernier tremblement de terre, raconter les impressions de chacun, car il semble y avoir eu une grande variété de sensations. Je me permettrai de rapporter ce que m'écrivait, entr'autres, un témoin des violents effets que le tremblement de terre a produits dans une région de la rive sud : " Première impression, nous tombons dans un abîme, l'instant d'une seconde ; une autre de silence, puis vibration qui assourdit, peut-être une couple de secondes ; suit la secousse de bas en haut : on dirait des marteaux à vapeur qui soulèvent la maison pour la laisser retomber ensuite sur ses bases. C'est terrifiant à cause du bruit souterrain qui accompagne cette secousse ; on dirait que le sol est fait de cailloux ronds qui s'entre-choquent avec une force et une rapidité vertigineuse et ça passe, environ dix secondes ou plus, je ne saurais le dire ; ça me paraît venir du nord-ouest ; à ce moment-là la maison est secouée comme une feuille ; tout craque ; tout plie ; j'ai de la misère à traverser mon bureau ; je trébucher sur le plancher qui me paraît plein de trous ; je saisis la poignée de la porte de sortie et je chancelle sur le plancher qui me paraît mobile. A part la porte de dehors, pas une porte n'est restée fermée, pas une armoire qui ne se soit vidée à peu près de son contenu. Rendu sur le seuil de la porte, la secousse verticale a cessé pour devenir horizontale : c'étaient des vagues d'océan ; nous étions bercés pendant une bonne minute. Dehors, j'ai remarqué très bien que le bruit s'en allait vers l'est ou le sud-est."

Un autre me déclare : " Depuis 9h.20 du soir du 28 jusqu'à 2h.30 du lendemain matin, la terre a continué de vibrer avec des secousses brèves comme si nous avions frappé un rocher."

On me signale encore : " Les secousses étaient plutôt légères, imperceptibles pour la plupart, sauf celles du mardi matin suivant le 28, du vendredi soir suivant et du samedi midi de l'autre semaine ; ces trois secousses étaient suffisantes pour faire craquer nos maisons et chanter nos vitres. Quant aux autres secousses, environ trois ou quatre, même plus, par jour pendant les trois semaines

qui ont suivi le 28, elles n'ont consisté que dans un grondement ou plutôt un roulement souterrain qui passe avec la rapidité de l'éclair, toujours dans le sens ouest-est. Et trois semaines après le séisme les secousses se sont faites plus rares, trois ou quatre par semaine et toujours la nuit : elles ont duré jusqu'aux premières semaines de mai."

Des secousses ont été ressenties de temps en temps sur la rive nord comme sur la rive sud, jusqu'à la fin de juin, date où ces notes sont rédigées.

A part le bruit, les secousses et les déplacements d'objets divers, certains phénomènes insolites se sont produits. Je les répète tels qu'on les a rapportés.

Un homme absolument digne de foi m'a raconté que son chien avait été comme électrisé au moment du séisme. En lui touchant le poil, des étincelles en jaillirent comme d'une bouteille de Leyde.

Un autre me donne pour certain que ses poules sont sorties précipitamment du poulailler, comme poursuivies par une bête fauve.

Par ailleurs, il appert que des puits se sont desséchés, en certains endroits, des fontaines ont tari, des sources sulfureuses sont devenues potables, tandis que des sources d'eau douce se sont chargées de vapeur de soufre et de sels minéraux. D'autres sont devenues brouillées, blanches, boueuses ; des ruisseaux ont débordé comme au temps du dégel — mais tout cela peut s'expliquer par les compressions des lits géologiques et par des déplacements de terrain, si légers qu'ils soient, qui ont dû certainement se produire.

Les monuments dans certains cimetières ont été tournés de 45 degrés et davantage. Un cas étrange est le suivant : " Un monument de pierre est composé de trois morceaux : or, la base est tournée dans un sens, la colonne qui s'élève dessus est presque à angle droit avec la base, tandis que la croix elle-même est tournée à environ 45° sur la colonne. Dans d'autres cas, les bases des monuments sont restées en place tandis que les colonnes ou les croix sont tournées d'un certain angle. Cela s'explique par le fait que souvent les ondulations des tremblements de terre se déploient en tournoisement.



UNE FAILLE CAUSÉE PAR UN DÉPLACEMENT VERTICAL.

Voici encore un phénomène très curieux qui m'a été rapporté : " Une sonnerie électrique est installée avec piles sèches pour faire résonner un timbre au moment où une porte s'ouvre. Or les piles étaient déchargées depuis une couple d'années et la sonnerie ne fonctionnait plus. Le soir du séisme, précisément à l'heure de la secousse, sans que la porte s'ouvre, la sonnerie fonctionna, les piles sont chargées, et le lendemain et les jours suivants, il suffit de mettre la communication et la sonnerie marche à merveille.

On sait aussi qu'il y a eu l'hiver dernier des orages électriques.

Ce sont des faits que je signale sous toute réserve, sans en tirer, pour le moment, aucune conclusion, mais avec la conviction qu'ils pourront servir à d'autres dans l'étude des causes des tremblements de terre.

Cette cause, la connaîtra-t-on jamais d'une façon inéluctable ? Je le crois ; cependant, pour arriver à une connaissance certaine de cette cause et à la prévision des séismes, plusieurs années s'écouleront sans doute. Dans *Le Canada français* du mois d'avril dernier, un chroniqueur semble se réjouir de ce que les savants ne s'entendent pas au sujet de la cause des séismes : " Quelle est la cause des tremblements de terre, leur a-t-on demandé ? Et voici les opinions qui se succèdent. Où est la vraie ? *Scinduntur auctores*, pouvons-nous dire à nouveau. Mais l'unanimité manque donc aussi chez ceux qui s'occupent de sciences naturelles ? Un bon point pour les philosophes les sociologues, les historiens... Pour quelques-uns, il n'y a que chez ces derniers où l'on discute... Heureusement, le récent tremblement de terre a montré une fois de plus que les théories foisonnent aussi dans notre monde savant. Et la philosophie est encore peut-être la science où les conclusions certaines, définitives, sont en plus grand nombre."

Celui qui a écrit ces phrases et qui cache son individualité sous la personnalité fictive de *Laval* n'est certainement pas un philosophe, car il n'aurait jamais dit que la " philosophie est peut-être la science où les conclusions certaines sont en plus grand nombre " ; la philosophie est sûrement la science

où les conclusions certaines sont en plus grand nombre, car c'est une science de raison. Il saurait aussi, ce nommé *Laval*, comme il est dit dans les *Leçons de Logique* de l'abbé A. Robert, qu'il y a deux méthodes à suivre pour arriver à la certitude : une méthode *déductive*, qui part du général pour arriver au particulier, et une méthode *inductive*, qui s'élève du particulier aux conclusions universelles...

" Dans les sciences concrètes comme les sciences *physiques, naturelles*, c'est la méthode *inductive* qui est en honneur. Ces sciences sont basées sur l'observation des *cas particuliers* et de ces cas rigoureusement expérimentés on infère une loi générale qui peut s'appliquer à tous les phénomènes non encore constatés." Dans la méthode inductive, il faut, dit l'abbé Lortie, faire une observation scrupuleuse des faits, concevoir ensuite une hypothèse pour expliquer les faits, et finalement varier les expériences.

Il est facile d'agir ainsi pour les sciences *physiques* ou chimiques. Newton, frappé par un fruit tombé d'un arbre, a conçu l'hypothèse que la terre attirait les corps et ensuite il lui était facile de varier les expériences et de citer ses lois. Lavoisier, après de multiples réactions et des pesées exactes, est arrivé à la conclusion que "rien ne se perd, rien ne se crée dans les combinaisons et les décompositions chimiques". Que ce soit un historien, un physicien, un chimiste ou un philosophe qui parle, c'est toujours un philosophe qui énonce les lois générales. On reconnaît les phénomènes par les sens mais la raison seule peut en déterminer les causes et énoncer les lois.

Dans le cas des tremblements de terre, on peut observer des phénomènes, on peut imaginer des hypothèses variées, mais il est plutôt difficile de varier les expériences; on saisit les phénomènes quand le bon Dieu les envoie. Ce que *Laval* a pris pour des conclusions scientifiques, ce sont des hypothèses variées exigées par la méthode inductive.

Tous les géologues admettent que les tremblements de terre sont causés par un déplacement, un réajustement de l'écorce terrestre; mais on cherche à déterminer la cause immédiate de ce déplacement.

" De tous temps, dit un auteur, l'homme a cherché à mettre en relation ou en dépendance mutuelle les phénomènes naturels dont il souffre ou qu'il utilise pour la satisfaction de ses besoins. Et il y est incité avec d'autant plus de force que la prévision de l'avenir a toujours été et sera toujours sans doute une de ses plus vives préoccupations. Si, en effet, on peut démontrer qu'un phénomène naturel quelconque, utile, ou nuisible, est en rapport avec quelque autre d'allure périodique bien déterminé et connu par l'observation, on aura immédiatement le moyen de prévoir le second dont on attend du bien ou du mal. Les tremblements de terre n'ayant pas échappé à ce stade de recherches scientifiques qui est bien loin d'être fermé, on ne saurait passer sous silence leurs relations avec des phénomènes d'origine intérieure à la planète, cosmiques ou météorologiques."

Les tremblements originent surtout dans les terrains récents, comprimés ou brisés par les pressions marines, comme au

Japon, en Italie, sur les côtes du Pacifique ou dans les terrains anciens où il y a d'anciennes grandes fractures de l'écorce terrestre, comme dans notre Province.

On connaît chez nous trois *failles* ou cassures principales de la croûte terrestre. La première occupe le lit du Saint-Laurent, entre Québec et Lévis, mais on la retrouve le long de la rive nord de l'Île d'Orléans. La deuxième part du Cap-Rouge et longe le flanc nord de l'arête qui va de Cap-Rouge à Québec; elle traverse ensuite la vallée de la rivière Saint-Charles et passe dans le Saint-Laurent où elle se continue entre l'Île d'Orléans et Montmorency, descendant vers le golfe. La troisième faille se voit à Montmorency, où l'on constate une chute d'environ 250 pieds, causée par le déplacement des deux lèvres de la cassure. Il y a probablement une autre cassure dans le Saguenay.

Mgr Laflamme termine ainsi son savant travail sur "Les tremblements de terre de la région de Québec": " Nous

nous croyons en droit de conclure que la plupart des ondes vibratoires ont leur épiceutre dans le comté de Charlevoix, aux environs de la Baie Saint-Paul." De son côté, M. Hodgson, sismologue officiel du Canada, après un voyage et une enquête faits l'hiver dernier dans le comté de Charlevoix, a conclu que l'épicentre du dernier séisme se trouvait à la Baie Saint-Paul.

Il est hardi de ma part d'émettre une opinion différente de celle que partagent ces deux savants, mais l'étude des différentes secousses me portent à croire que l'épicentre est dans le fleuve, que ce n'est pas un simple point, ni même une ligne, mais la surface comprise entre les deux failles du Saint-Laurent. Les vibrations se sont propagées tout le tour sur les rives nord et sud et ensuite, avec une violence décroissante, tout le long des failles jusque vers le lac Champlain et au-delà.

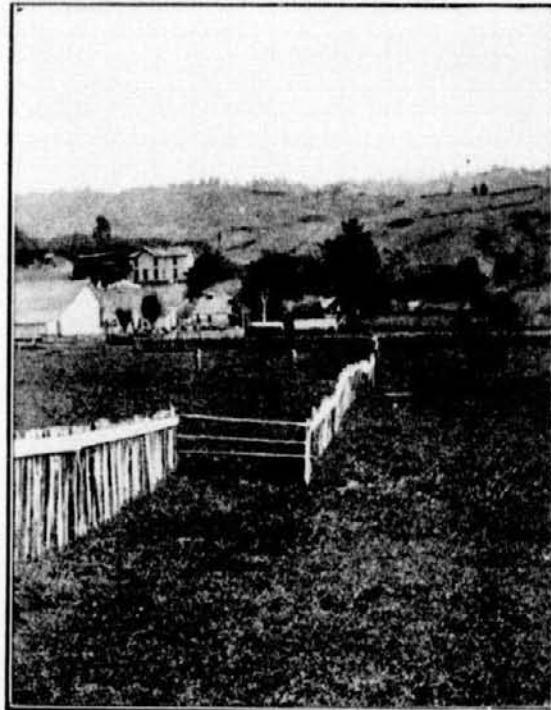
Les tremblements de terre ne seraient pas causés par l'agitation du liquide central de notre globe, ainsi que quelques-uns l'ont affirmé, mais par le refroidissement du noyau terrestre, et la cause immédiate des séismes serait, d'après l'abbé Moreux, l'électricité atmosphérique.

L'abbé Moreux, en effet, compare la terre à une bouteille de Leyde: la croûte serait le verre de la bouteille, l'atmosphère remplacerait la feuille d'étain extérieure et le noyau central solide, liquide ou gazeux, agirait comme armature intérieure. Le soleil influe sur les courants magnétiques qui parcourent sans cesse la terre de l'est à l'ouest et qu'on appelle *courants telluriques*.

" D'une façon générale, dit le savant astronome, nous connaissons les lois qui régissent l'activité du soleil, qui passe par un minimum tous les onze ans."

Les tremblements de terre se manifesteraient surtout au moment où l'activité solaire change de sens, soit qu'elle augmente, soit qu'elle diminue; et ce changement est une cause d'augmentation d'électricité atmosphérique.

Si la charge électrique venue du soleil augmente dans l'atmosphère, la croûte tendra à se dilater et se maintiendra d'elle-même au lieu d'appuyer sur le noyau central. D'où, suppression des tremblements de terre.



CLÔTURE RECLÉE ET, POUR LA PARTIE SISE AU PREMIER PLAN, TRANSPORTÉE À GAUCHE, DE PLUSIEURS PIEDS, PAR UNE SECOUSSE HORIZONTALE DE TREMBLEMENT DE TERRE.

Si, au contraire, la charge électrique diminue, rien ne retient plus l'écorce terrestre au-dessus du noyau central. D'où, les casements et les pressions, et, par conséquent, tremblements de terre.

L'abbé Moreux a constaté que les séismes sont plus fréquents l'hiver que l'été, la nuit que le jour, et le matin que le soir, alors que l'électricité atmosphérique est moindre.

Une fois connues les lois qui régissent l'activité solaire, les régions privilégiées des tremblements de terre et bien d'autres choses encore, on arrivera probablement un jour à prédire le moment des séismes ; mais, il faut avouer que dans l'état actuel de la science, bien des choses restent obscu-

res. La science est une et nous devons orienter nos connaissances vers les causes ultimes des phénomènes.

Le grand livre de la Création est ouvert à notre étude : étudions-le avec soin, avec passion, si nous le voulons ; notons les phénomènes, tâchons de les expliquer et d'en déduire des conclusions scientifiques ; c'est un excellent moyen de mieux connaître la cause suprême dont on admire la sagesse et dont on reconnaît la puissance. Car, Dieu reste toujours le maître qui, " peut quand il le veut, donner de grandes et terribles leçons".

Alexandre VACHON, prêtre.



#### SUR LE LAC SAINT-SACREMENT

Le lac S.-Sacrement (aujourd'hui Lac Georges) a douze lieues de longueur, sur une largeur qui va de trois quarts de mille à une lieue. Creusé en pleine région de montagnes, au sud du lac Champlain, il est extrêmement pittoresque. C'est un des plus beaux de l'Amérique du Nord. Bordé de forêts, parsemé d'une verdoyante floraison de deux cent vingt îles, il s'allonge dans un paysage de poésie et de rêve.

En 1757, les eaux du lac portaient la flottille française qui allait s'emparer du fort William-Henry, dont il ne reste plus que de vagues ruines. L'année suivante, les Anglais entreprenaient la revanche. Du sommet des hauteurs du nord et du nord-ouest du lac, particulièrement de la Montagne Pelée, les 5 et 6 juillet 1758, le capitaine Trépezec, avec ses 350 éclaireurs, chargés par Montcalm de sur-

veiller la marche des Anglais, voyaient, " à travers l'archipel d'îles qui, vues à distance, avec leur riche végétation d'épinettes, de pins, de bouleaux, ressemblaient à des corbeilles chargées de feuillage, serpenter l'immense procession de bateaux, dont les rames s'abaissaient et se relevaient en cadence avec des jaillissements d'eau reluisant au soleil " (Casgrain). Ce gigantesque serpent, qui s'avancait lentement sur le Canada, se composait de plus de 900 bateaux et de 15 chaloupes, portant les troupes aux uniformes d'un rouge éclatant, et d'un grand nombre de radeaux chargés de l'artillerie et des provisions. Drapeaux déployés à la brise et les fanfares des régiments éveillant les échos des monts et des forêts prochaines, les 15.000 hommes d'Arbencrombie allaient se faire battre, le 8 juillet, par les 3.500 Français et Canadiens de Montcalm.

J.-T. N.

# La liaison française

Par M. ERNEST BILODEAU

Traducteur au PARLEMENT D'OTTAWA

Ancien correspondant de L'ACTION CATHOLIQUE

**M**ONSIEUR le Directeur, vous m'avez fait un grand honneur en m'invitant à raconter aux lecteurs de *L'Almanach de L'Action Catholique* quelques-uns de mes souvenirs de *Liaison française*. Je crois bien, cependant, que j'aurais décliné avec force excuses : 1° si je ne m'étais souvenu des excellentes relations qui ont toujours existé entre votre belle œuvre et mon humble plume, et 2° si vous ne m'aviez facilité la tâche en m'avisant de me borner à l'une quelconque de mes impressions préférées, sans essayer de raconter tout le voyage. Du reste, les lettres si

du G. T. P. depuis La Tuque, près Québec, jusqu'à Winnipeg. Nous avons franchi cela comme première étape, cent ou cent dix "Canayens" que nous étions, si les prélats distingués et les autres membres du clergé qui formaient environ la moitié de l'excursion, me permettent de les désigner ainsi. Vous pensez bien que ces distances énormes n'ont pas été franchies dans le silence et la méditation, encore que le bréviaire, la messe quotidienne et le chapelet... accidentel n'y aient jamais perdu leurs droits. Ce qu'on a chanté, Seigneur, sous la direction enlevante de M. l'abbé Cyrille Gagnon, du Séminaire de Québec, seuls les échos abitibiens, prairiens et



M. LOUIS SCHMIDT, ANCIEN SECRÉTAIRE DE LOUIS RIEL, AU MILIEU D'UN GROUPE DE LA LIAISON FRANÇAISE.

alertes et si substantielles de M. le Commandeur Jules Dorion sur le même sujet ont déjà admirablement renseigné leurs lecteurs et je n'aurais pas la présomption d'y rien ajouter d'utile. J'essaierai donc de me conformer à votre désir et d'extraire de mes souvenirs celui qui semble prendre le pas sur les autres. Et si, ma foi, ils étaient plusieurs refusant de se séparer, vous expiriez ainsi l'imprudencence que vous avez commise en me donnant la parole, imprudencence que mes compagnons ont regrettée bien des fois pour leur part.

L'inoubliable voyage et quel souvenir charmé nous en gardons tous ! Mais pour le bien comprendre il faut jeter un regard sur la carte du Canada, car nous avons traversé le continent de part en part. Voyez la ligne hardie et gigantesque

colombiens pourraient le dire... assez bien. Quant à la conversation, elle ressuscitait aussitôt que M. le curé Fréchette, de Sainte-Claire de Dorchester et autres lieux infortunés, voulait bien se reposer et donner la chance aux autres d'instruire à leur tour les populations. On mangeait aussi, de temps en temps, lorsque M. le curé Benoît, d'Ahuntsic, nous en laissait, ou que l'abbé J.-A. Normandeau avait fini de raconter l'histoire de l'Alberta au délégué officiel du gouvernement québécois. La boisson ne manquait pas non plus, et l'auteur de ces lignes peut certifier qu'à la suite de son éloquent discours de Kapuskasing, il put remonter ses forces au moyen d'un *Coca-Cola* authentique, et mousseux comme le sourire d'une jeune beauceronne établie à Semeterre ou



L'ÉGLISE DE SAINTE-ANNE DES CHÊNES (Manitoba)

rencontrée à La Sarre. Dites maintenant que nos souvenirs manquent de précision.

Quel pique-nique, messeigneurs ! Le grand convoi qui nous roulait semblait être seul sur cette route immense, et s'arrêtait au moindre signe, au moindre désir des voyageurs. Après Amos active et laborieuse, métropole future d'une région agricole et industrielle de première importance, et d'autres endroits rivaux pleins d'espoir aussi, nous avons couru toute la nuit, pour reprendre connaissance extérieure dans le nord-Ontario, où les nôtres chiffrent à cent mille, dit-on. Cela nous promettait des arrêts pleins d'intérêt, qui ne manquèrent pas, mais je suis obligé d'en "sauter", comme les lièvres de M. Claude Melançon, publiciste national, qui nous quittait de temps en temps pour voir des amis, nous rattrapait à cinquante milles de là en "pompeur" à essence, traversant des bouts de forêt où Jean Lapin foisonne et se laisse attrapper par les oreilles comme un *bootlegger* maladroit ; il est vrai que c'est là une histoire de chasseur, dont nous refusons la responsabilité. Ce qui ne l'est pas, c'est l'arrêt de Sioux quelque chose, *Sioux Look-Out*, je crois, en tout cas nous avioas aperçu là un lac, et comme il faisait chaud chacun, excepté ceux qui avaient mangé avec modération, avait envie de se baigner. C'est pourquoi le représentant éminent de *L'Action Catholique* a pu rapporter méchamment à son journal que le clergé tout entier s'était mis à l'eau, excepté le sympathique Directeur du voyage, M. l'abbé J.-A. Ouellette et le bibliothécaire Bilodeau, "qui se sont contentés", disait le correspondant, "de se laver les pieds, comme les apôtres". Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'un nageur ?

Où, on arrêta pour se baigner, ou bien pour aller au bazar. Dans toute paroisse canadienne-française, lorsque les Enfants de Marie deviennent trop amies avec les Dames de Sainte-Anne, cela finit toujours par un bazar. C'est ce qui était arrivé au village portant le nom bien parisien de

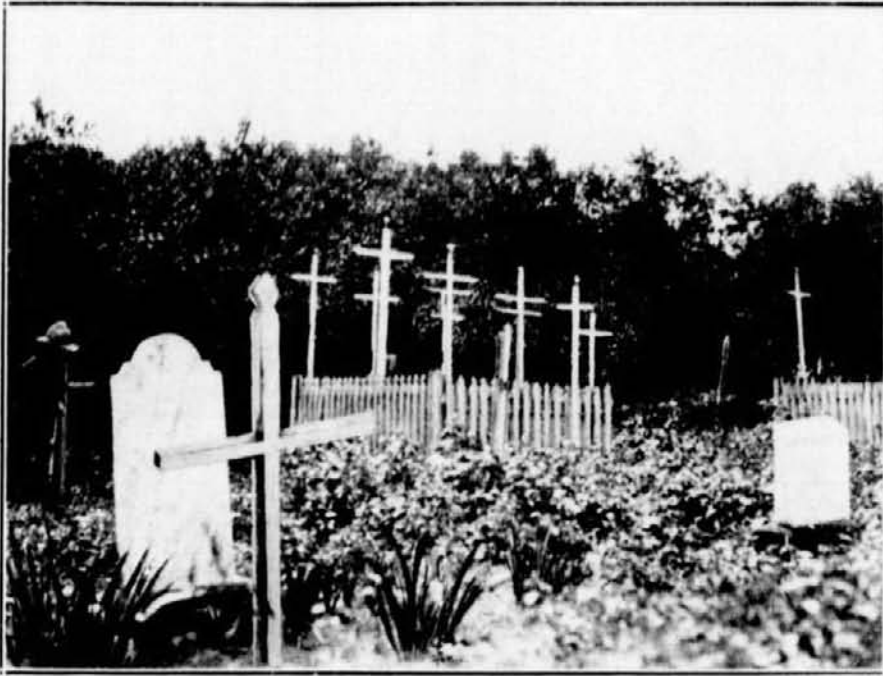
Moonbeam, où nous fûmes invités à stationner, un dimanche après-midi, par M. le curé Jules Cimon ; natif du Lac St-Jean et doué par conséquent des plus belles qualités. La procession de la Saint-Jean-Baptiste nous attendait corps et âme pour nous conduire au lieu de la réjouissance, et des billets de loterie. Il y eut même un discours de Fernand Roby, de *La Patrie*, sur la porte de la messe, de sorte que la revanche des berceaux est encore assurée par là pour un autre siècle ou deux. Les jeunes filles nous vendaient en abondance des billets pour des machines à coudre ou à découdre, tandis que Hormidas Gariépy laissait à Moonbeam des lambeaux multiples de son cœur innombrable. Heureusement, le train nous réclama bientôt, mais bien des jolis yeux se mouillèrent au départ, tandis que le chœur des vieilles barbes chantait narquoisement : "Envoie-moi des cartes postales, avec ton portrait ed-sus." Et le train roulait toujours...

Même chose au Manitoba, pareil en Saskatchewan, pas autrement dans l'Alberta, et jusqu'au cou dans les Rocheuses jusqu'à Vancouver, cette ville qui s'est placée si loin, mais "pas plus qu'il ne fallait", comme dit une autre de nos chansons de route, imputable à

M. l'abbé Geo. Bilodeau, beauceron harmonieux. Mais comment oublier le sermon manitobain de S. G. Mgr Béliveau, admirable de dignité, de réflexion, de calme fermeté, de clarté de vue et d'exposition ; et le mont Robson, masse imposante, grandiose, entouré de nuages flottants qui fondaient sous mon regard de feu... mais j'oubliais que Wilfrid Guérin était là aussi, prenant le plus difficile interview de sa carrière, car le grand mont restait impénétrable comme un premier-ministre refusant de dévoiler la date des élections. Puis Jasper Park, les flots du Pacifique, les rues de Vancouver, dont certaines contiennent des bébés pas plus baut que ça qui parlent déjà un chinois excellent et digne d'une meilleure cause. Des souvenirs, mais nous en rapportons des quantités inexprimables ; c'est dans leur classification, leur coordination que repose



L'ÉGLISE DE SAINTE-ANNE DU LAC



LE CIMETIÈRE DES MÉTIS TUÉS À LA BATAILLE DE BATOUCHE

la difficulté. Oui, qu'avons-nous appris, en somme, dans ce voyage, et quelle impression générale en rapportons-nous ?

Le fait principal, c'est que nous avons parcouru le Canada dans toute sa largeur, sans cesser de garder le contact avec la langue française. Les nôtres sont donc répartis sur toute l'étendue du territoire et partout ils ont répondu : " Présent ! " à notre appel un peu inquiet. Ils " ouvrent " le nord québécois et le nord-ontarien, où des pays nouveaux d'un grand avenir nous sont apparus. Où la forêt seule s'offrait aux regards, il y a dix ans, vers Hearst par exemple, on trouve maintenant des villages actifs entourés de fermes en plein développement. La hache et la charrue accomplissent de concert ou successivement leur œuvre civilisatrice, et c'est largement en des foyers français que les défricheurs se reposent le soir, de leurs rudes travaux. Que si nous passons ensuite au Manitoba, centre géographique du pays, avec sa belle terre noire et grasse où le blé pousse tout seul pour ainsi dire, les Canadiens français sont accrochés solidement et leur nombre s'élève aujourd'hui à 40,000 environ. Des lois hostiles à l'esprit confédératif y proscrirent nominalement notre langue, mais nous y dédaignons ce geste intolérant et arriéré, et nos écoles, grâce à un vaste organisme défensif embrassant toute la province, maintiennent et sauvegardent victorieusement la langue maternelle et l'avenir de la race pionnière. Spectacle à peu près identique en Saskatchewan, la terre des montagnes de blé et des élévateurs gigantesques. Contrariés là aussi par des lois malveillantes, nos compatriotes ont créé une société défensive admirable qui donne les résultats les plus encourageants. En un concours de français proposé le printemps dernier à toutes les écoles de la Province,

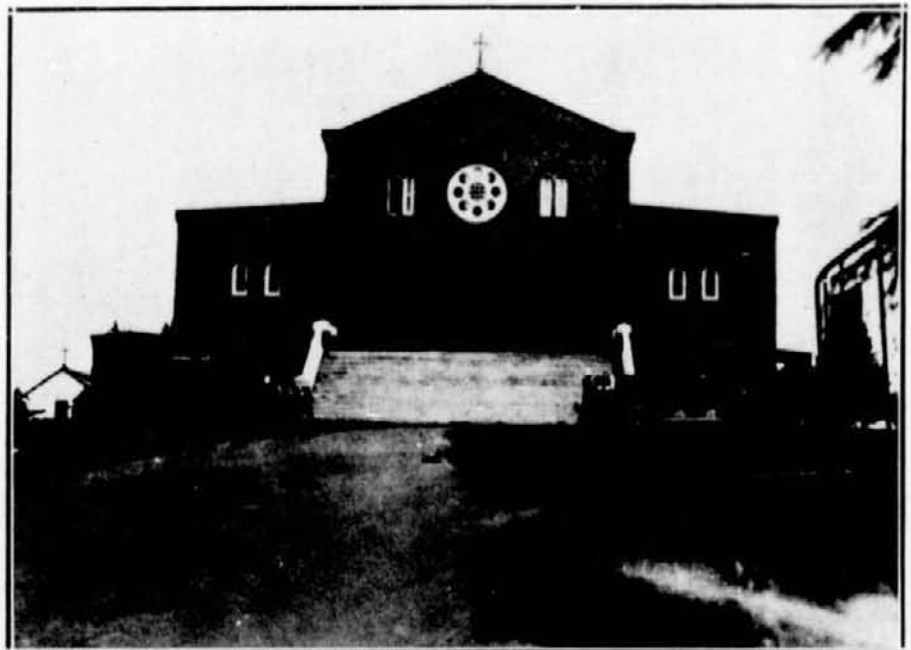
un mois à peine avant la fin de l'année scolaire, un millier de participants s'inscrivirent, dans un mouvement d'émulation tel que les parents eux-mêmes en furent atteints et s'imposèrent jusqu'à des voyages pour assurer la pleine participation de leurs enfants. Il y aurait une page d'épopée à écrire avec ce seul incident, dont l'écho n'a même pas atteint notre presse de l'Est, ou si peu qu'on n'en comprit pas le sens.

En Alberta, nous sommes près de trente mille, répartis en plus de deux douzaines de paroisses où l'agriculture ressemble de près à celle de la province de Québec, en ce qu'on s'y adonne moins exclusivement à la culture du blé, pour y faire plus d'élevage et de culture générale. Ici, la situation est plus tendue qu'il y a quelques années, à cause de certaines circonstances spéciales encore nouvelles, et contre lesquelles notre organisation défensive n'a pas eu le temps encore d'être tout à fait mise au point. Mais nous sommes une race qui réagit mieux encore qu'elle n'agit, et le dernier mot n'est pas dit. Le dernier mot, il nous semble que c'est un bon curé de paroisse ontarienne, M. l'abbé Leclair, qui le prononçait à bord du convoi du Chemin de fer National, un soir que l'on discutait ces divers aspects de la question canadienne, et que de jeunes esprits semblaient s'inquiéter de tous ces assauts livrés contre notre survivance. " Mais, s'écria l'excellent homme, plein de vigueur malgré ses soixante ans révolus, tout cela c'est simplement de la lutte à livrer, et la lutte n'est-elle pas la loi fondamentale de l'existence ? "

Nos pères en ont vu bien d'autres, et lorsque nos mains affaiblies ne pourront plus soutenir le flambeau, nous le passerons aux générations suivantes, toutes palpitantes déjà d'ardeur et de courage et ne demandant, comme nous aujourd'hui, qu'à rester dignes de la mission surnaturelle que nous avons à remplir dans toute l'étendue de la patrie canadienne.

Août 1925.

ERNEST BILODEAU.



LA CATHÉDRALE DE S.-ALBERT  
C'est là que repose le corps de Mgr Grandin

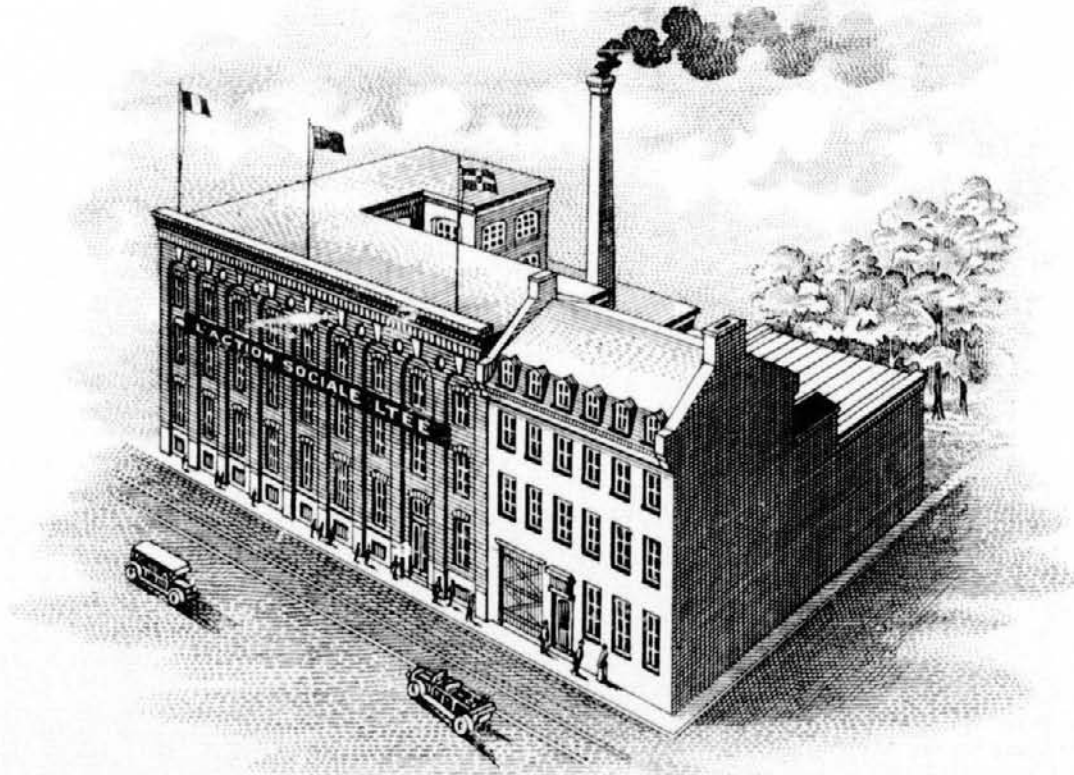
# Comment on fait un journal

Par M. Jean-Thomas PERRON,  
Rédacteur à L'ACTION CATHOLIQUE

**D**ANS une allocution prononcée devant les membres de l'Action Sociale Catholique, (1) M. l'abbé Arthur Robert relatait ainsi la fondation de l'Action Sociale Catholique :  
" C'était le 31 mai 1907. Ce jour-là parut une lettre pastorale adressée au clergé séculier et régulier, aux communautés religieuses et à tous les fidèles du diocèse de Québec. Cette lettre, comme toutes les autres émanées de la même plume, brillait par sa forme attique, par la sûreté de la doctrine, par la noblesse du ton. Mais différente de ses devancières, elle annonçait la création d'une œuvre qui, dans l'Église de Québec, sans

il déclara un jour qu'il serait prêt à donner sa croix pectorale pour venir en aide à la Presse Catholique. Devenu Pape, il continua à élever la voix en faveur de cette " œuvre nécessaire ". Sa voix fut entendue dans le monde entier et partout de nouveaux journaux catholiques vinrent prendre rang à côté de leurs aînés pour mener le bon combat.

Le cardinal Bégin (alors Mgr Bégin) connaissait lui aussi l'importance de la Presse catholique. Il désirait la fondation d'un journal catholique. Pour réaliser ce désir, il établit en son diocèse l'Action Sociale Catholique, répondant ainsi, le premier en ce pays, à l'appel de Pie X.



BUREAUX DE L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE ET DE "L'ACTION CATHOLIQUE,"  
ET ATELIERS DE L'ACTION SOCIALE LIMITÉE.

être absolument nouvelle, l'était quelque peu du moins par son organisation et par son programme. Ce document, peut-être le plus beau dans la série des mandements de nos évêques, annonçait la fondation, dans le diocèse, de l'Action Sociale Catholique et, en particulier, de l'Œuvre de la Presse Catholique. La création de ces deux œuvres marque une date mémorable dans l'histoire de notre Église... Etablir ici l'Action Sociale Catholique et la Presse Catholique c'était bien faire écho aux enseignements et aux avertissements si souvent réitérés des papes et surtout de Léon XIII et de Pie X."

Ce dernier Pape, comme nous l'écrivions il y a quelques années dans *l'Action Catholique*, (2) fut pendant toute sa vie un fervent apôtre de la Presse Catholique. Alors qu'il était Patriarche de Venise,

L'Action Sociale Catholique, instituée par Lettre pastorale le 31 mars 1907, fut constituée en corporation légale, le 14 avril 1908, par la loi 8 Edouard VII, Chap. 135. Dans un Bref pontifical, en date du 27 mai 1907, adressé à l'archevêque de Québec, Pie X, tout heureux de cette initiative, la louait " sans réserve " et " publiquement ".

Jamais le saint Pontife n'avait aussi solennellement et aussi particulièrement loué et encouragé l'œuvre de la Presse Catholique que dans ce glorieux parchemin qui fut à la fois, pour toutes les œuvres de Presse Catholique, une haute et paternelle consécration, et pour nous-mêmes, le plus magnifique des titres de noblesse. Voici quelques extraits de ce document pontifical que nous aimerions reproduire ici en entier :

" L'œuvre donc que vous entreprenez est bien propre à procurer à votre peuple les plus précieux avantages. En effet, le trait caracté-

(1) Chapelle des Ursulines, 28 novembre 1924.

(2) 16 décembre 1922. " Notre Quinzième anniversaire ".



Trois départements de l'Action Sociale Limitée

LE BUREAU D'ADMINISTRATION

LE BUREAU DES ABONNEMENTS À L'ACTION CATHOLIQUE

LES LINOTYPES DE L'ACTION CATHOLIQUE

téristique de notre époque, c'est que, pour ce qui regarde les façons de vivre et de penser, on s'inspire d'ordinaire des feuilles quotidiennes répandues partout. C'est pourquoi aux écrits opposons les écrits; aux erreurs propagées ça et là, la vérité; aux poisons des mauvaises lectures, le remède des lectures sanitaires; aux journaux dont l'influence pernicieuse se fait sentir tous les jours, au moins le bon journal. Mettre de côté de semblables moyens, c'est se condamner à n'avoir aucune action sur le peuple, et ne rien comprendre au caractère de son temps; au contraire, celui-là se montrera juge excellent de son époque, qui pour semer la vérité dans les âmes, et la propager parmi le peuple, saura se servir avec adresse, zèle et constance de la presse quotidienne. Les nombreux obstacles et les difficultés qui n'ont jamais manqué aux bonnes initiatives se rencontreront sur le chemin où vous venez si généreusement d'entrer. Mais Nous avons pleine confiance que votre sagesse sera plus forte que les obstacles, et Nous espérons aussi que vos hommes influents, clercs et laïques, pour qui il ne saurait être douteux qu'il importe grandement de développer l'action sociale catholique, et de chercher dans la vraie doctrine catholique le salut de la société, vous aideront dans la mesure de leurs forces, et auront à cœur d'imiter le zèle si glorieux de leurs ancêtres, qui, l'histoire nous l'a appris, ont si bien mérité de la religion.

"En attendant, Nous voulons vous encourager dans cette si grave entreprise; Nous louons sans réserve, et le projet que vous avez formé, et la volonté avec laquelle vous vous appliquez à le mettre à exécution, et cette louange Nous vous la donnons publiquement."

\* \* \*

L'Action Sociale Catholique a pour objet "d'unir dans un effort commun les esprits et les volontés pour les faire travailler ensemble à la réalisation du progrès social catholique." (1), de "développer et affermir dans nos populations le sens de la vie catholique". (2) Elle est placée sous la haute direction de l'archevêque de Québec. Son premier directeur-général fut l'archevêque actuel de Québec. Après son élévation à l'épiscopat, Mgr Roy ne put suivre de près, tous les jours, les activités de l'œuvre qu'il avait fait sienne. Un sous-directeur fut nommé en la personne de Mgr C.-O. Gagnon, P. D. En ces dernières années, directeur-général et sous-directeur furent atteints par une grave et douloureuse maladie. Tous deux furent forcés de démissionner et M. l'abbé François Blanchet était nommé directeur-général de l'Action Sociale Catholique. (3) L'A. S. C. est administrée par un Comité permanent composé de prêtres et de laïques. (4)

L'A. S. C. a fondé, le 21 décembre 1907, l'Action Catholique (5), journal quotidien, avec édition hebdomadaire, qui lui sert d'organe et que l'Action Sociale Limitée (6) est chargée de publier. Elle a fondé l'Apôtre (7), magazine mensuel illustré rédigé spécialement à l'intention des familles canadiennes-françaises du Canada et des États-Unis; elle collabore étroitement à la rédaction de la Semaine religieuse de Québec, organe officiel de l'archevêché; elle a créé, en décembre 1909, un Secrétariat des Œuvres, lequel sert de trait d'union entre les œuvres diocésaines et celles de l'extérieur; elle publie, depuis 10 ans, à un grand nombre d'exemplaires, cet Almanach dont la réputation est maintenant solidement établie; enfin, par l'entremise du Secrétariat ou des autres agents dont elle dispose, elle favorise autant qu'elle peut les œuvres d'éducation sociale ou l'union des forces catholiques: cercle d'étude, conférences, journées sociales, œuvres de jeunesse, œuvres de presse, œuvres de tempérance, unions ouvrières, syndicats professionnels, sociétés de secours, sociétés de crédit, etc.

L'Œuvre de l'Action Sociale Catholique est donc considérable. Cette œuvre a déjà fait beaucoup de bien chez nous, comme le constatait avec satisfaction le cardinal Bégin dans une lettre pastorale qu'il publiait à l'occasion du cinquantième anniversaire de son sacerdoce (8). Et S. S. Pie XI, par un Bref pontifical, en date du 24 février 1925, louait hautement cette œuvre, la bénissait de tout cœur et concédait miséricordieusement à ses membres des avantages spirituels nombreux autant que précieux.

(1) Lettre pastorale de Mgr Bégin, 31 mars 1907.

(2) Ibid.

(3) 14 novembre 1923.

(4) Le Comité Central permanent de l'Action Sociale Catholique se compose comme suit: M. l'abbé Frs Blanchet, président; M. Simon Lapointe, avocat, vice-président; MM. les chanoines U. Perron et Chs Beaulieu; MM. les abbés Arthur Robert, Max Fortin et Cyr. Gagnon; M. le Dr Jules Dorion, directeur de l'Action Catholique; M. le notaire Oscar Hamel, secrétaire; M. E. Moreau, assistant-secrétaire.

(5) L'Action Catholique portait à l'origine le titre de L'Action Sociale. Le changement a été fait le 9 juin 1915.

(6) L'Action Sociale Limitée est une compagnie par actions. Son bureau de direction se compose comme suit: M. Nazaire Fortier, président; M. le chanoine Chs Beaulieu, M. l'abbé Frs Blanchet, M. le Dr Jules Dorion, M. Jos. Picard, M. F. Canac-Marquis et M. S. Matte, secrétaire. — Le gérant de l'Action Sociale Limitée est M. l'abbé N.-J. Proulx.

(7) En septembre 1919.

(8) 10 juin 1915.

### Un journal catholique

L'œuvre principale de l'Action Sociale Catholique est sans contredit celle de la Presse Catholique. Aussi, dans la lettre pastorale qu'il adressait à tous ses diocésains, pour annoncer la fondation du nouveau journal (le premier quotidien catholique en ce pays), Mgr Bégin insistait sur l'action si générale et si bienfaisante de la Presse Catholique. Il disait:

"Ce journal, suivant le désir exprimé du Souverain Pontife et notre très ferme volonté, aura donc ce caractère particulier de n'être attaché à aucun parti, et d'être par conséquent le journal de tous."

Le "journal de tous", l'Action Catholique l'a été et l'est toujours. Ce journal n'a pas eu d'autre programme et n'en a pas d'autre que celui qui fut élaboré, en 1907, de concert avec l'archevêque de Québec, en conformité avec les vœux du Pape.

Ce journal catholique a eu à subir, depuis 1907, bien des assauts. Comme toute autre œuvre née de l'Église, il a rencontré sur sa route bien des ennemis. Il a combattu bien des erreurs. Il a mené le bon combat avec courage et persévérance, fort des encouragements des Papes et de leurs représentants en ce pays. Il a surmonté des difficultés qui auraient dû, on le croyait du moins, lui porter le coup de mort. Il serait certes intéressant de relater ces luttes et cela prouverait catégoriquement que cette fondation de la Presse Catholique en notre pays répondait à une urgente nécessité. Nous ne ferons cependant pas cette preuve car se serait remettre en mémoire certaines choses qu'il vaut probablement mieux ne pas rappeler publiquement. "Trop d'hommes publics en vedette, dont les professions de foi sont encore dans toutes les mémoires, éprouveraient un pénible embarras." (1)

Donc, l'Action Catholique a vécu; elle vit. Elle fait plus, puisqu'elle prospère; elle grandit, grâce au dévouement de ses collaborateurs et à la sympathie de ses nombreux amis. Sa voix est maintenant écoutée; on recherche son opinion et des événements qui ne sont pas encore très anciens ont montré quelle peut être son influence.

\* \* \*

L'immeuble de l'Action Sociale Limitée (société par actions qui administre les ateliers d'imprimerie, de reliure et de photogravure de l'Action Sociale Catholique) est situé dans une des plus anciennes parties de la ville de Québec, au numéro 103, rue Sainte-Anne. Ce terrain faisait primitivement partie du domaine des Ursulines; il a une superficie de 8,400 pieds. La maison elle-même a été bâtie pour servir d'imprimerie, par un M. John Lovell, imprimeur de Montréal, qui était venu se fixer à Québec. Elle fut successivement vendue à M. Gingras, puis à M. Hough qui y tint pendant longtemps une écurie de louage. Plusieurs Québécois se rappellent que c'est dans les équipages de M. Hough que les touristes d'alors faisaient leur promenade obligée aux chutes Montmorency.

C'est aussi de l'établissement Hough que partit, pendant longtemps la diligence qui faisait le service de Québec à Montréal, avant que les chemins de fer et les bateaux à vapeur l'eussent supplantée.

À la mort de M. Hough, la maison fut transformée en atelier de carrosserie par M. Ledoux, manufacturier de Montréal. M. Hall, médecin vétérinaire, en fit ensuite l'acquisition et il l'habitait encore lorsque l'Action Sociale Limitée l'acheta de lui, en 1907.

Le corps de logis principal a trois étages et un sous-sol. Au premier, se trouvent les bureaux d'administration, de propagande et d'abonnements ainsi que les ateliers de composition pour les ouvrages de ville. Au second sont les bureaux du directeur du journal, des rédacteurs, les salles de la sous-rédaction (service des nouvelles), les ateliers de composition pour le journal et la clicherie. Les ateliers de reliure et de photogravure occupent le troisième étage tandis que les presses, pour le journal et les ouvrages de ville, sont installées au sous-sol; c'est là aussi que se fait l'expédition du journal. Cette dernière partie de la bâtisse est complètement à l'épreuve du feu. Les quatre étages sont reliés par un ascenseur.

On ne trouve aucun arbre de couche dans la maison. Chaque machine a sa dynamo spéciale. La force motrice vient de l'extérieur. Lorsque le courant électrique vient à manquer on fait fonctionner le générateur d'électricité de la maison, une dynamo de 125 forces. La chaudière fournit la vapeur pour le chauffage. C'est le système à basse pression qui est employé.

Les tuyaux à vapeur et les fils conducteurs de l'électricité traversent la cour dans un tunnel en béton. La cour elle-même est pavée en béton et assez grande pour permettre l'entrée facile de toutes les voitures de livraison. La machine à vapeur, la dynamo maîtresse et toutes les presses sont posées sur le roc solide; la trépidation est donc inconnue, même lorsque toutes ces machines marchent à plein rendement.

(1) "Sur les remparts", abbé Ed.-V. Laverne, p. 65. Pour avoir une idée de ces luttes, il suffirait de relire l'article que M. le Dr Jules Dorion écrivait, le 21 décembre 1909, dans l'Action Sociale.

Il n'y a aucun luxe dans l'établissement, mais l'air et la lumière y entrent à profusion.

\* \* \*

A côté de l'immeuble de l'Action Sociale Limitée (103, rue Ste-Anne), se trouve celui de l'Action Sociale Catholique (105, rue Ste-Anne), acheté, il y a cinq ans, de M. Vincent, ancien tailleur. Cet édifice a quatre étages. Le premier est occupé par le Secrétariat des Œuvres, le second par le bureau du directeur-général de l'A. S. C. et la bibliothèque qui sert aussi de salle de réunions pour les directeurs de l'A. S. C. et de l'A. S. L. Au troisième, sont les bureaux de l'Apôtre, de la *Semaine religieuse*, des *Bulletins Paroissiaux*, de la Croix Noire et du Comité Régional Québécois de l'A. C. J. C.

Les appartements du gardien prennent tout le dernier étage.

### Comment se fait un journal

Peu nombreux sont ceux qui savent comment se fait un journal quotidien. Le public ignore généralement tout, ou à peu près, des opérations multiples qu'il faut faire avant de lui servir son journal. Nous allons essayer de lui donner, le plus brièvement possible, une idée de l'immense somme de travail que demande la fabrication de son journal.

**LA RÉDACTION.**— Les nouvelles que le journal donne à ses lecteurs ne lui viennent pas comme par enchantement. Il doit les chercher. Voilà pourquoi il lui faut des rédacteurs ou reporters qui, eux, ont pour besogne de trouver et de rédiger la nouvelle intéressante. Voilà pour la nouvelle locale.

Pour la nouvelle étrangère, le journal a recours à des agences de presse et à des correspondants particuliers. Les dépêches des pays étrangers sont transmises directement par la "United Press" aux bureaux de l'Action Catholique où un appareil télégraphique de la "Canadian National Telegraph" a été installé. Le journal a des correspondants dans les principales villes du Canada et dans toutes les parties du monde. Il en a en France, à Rome, en Syrie, en Egypte et même en Océanie. Les missionnaires, qui sont aux quatre coins du monde, sont parmi les plus dévoués correspondants de l'Action Catholique.

Étant donné son caractère de journal catholique, l'Action Catholique tient à donner à ses lecteurs une information religieuse complète. C'est là une des raisons de la popularité de ce journal chez les personnes qui aiment à se tenir au courant des événements religieux qui se déroulent dans le monde entier.

**LA COMPOSITION.**— Lorsque le rédacteur a rédigé sa nouvelle ou traduit la dépêche (1), il envoie sa copie au département de composition. Ce département possède six machines à composer, dites Linotypes, dont cinq pour les nouvelles et une pour les annonces.

Il ne sera pas hors de propos de présenter à nos lecteurs ces machines, de forme plutôt bizarre, qui moulent, avec ce qu'on pourrait quasi nommer une intelligence humaine, le caractère entrant dans la confection du journal. Une personne est préposée à chacune des "linotypes". Le préposé est assis en face d'un clavier qui ressemble fort à celui d'un dactylographe mais qui est plus grand et infiniment plus sensible au toucher. Un bon typographe peut composer environ 1,000 "ems" (2) par heure en se servant de caractères relativement petits ; sur une machine linotype, un homme peut en composer 5,000 dans le même temps, ce qui démontre qu'un homme et une machine peuvent faire le travail de cinq hommes.

La linotype ne compose pas du caractère à proprement parler. Elle dispose dans l'ordre qui leur est propre les petits moules de cuivre, de forme particulière, à mesure qu'ils dégringolent, dans un désordre apparent qui ne les empêche pas, et c'est merveilleux, de venir se mettre à la place qui leur appartient. Lorsque la ligne est complète, un appareil la descend dans une autre sorte de compartiment où se fait le coulage : du plomb liquide vient se presser sur chacun des petits moules et forme ce que l'on est convenu d'appeler, en typographie, une "slug", pièce de métal longue, fine et mince, portant en relief sur un des bords une série de lettres ou de faces qui forment la ligne désirée sur un seul corps fondu ensemble. C'est ce qu'on appelle en anglais : *Line of Type*. On a moulé ce nom en une seule pièce et on a fait le mot *Linotype*.

Lorsque la ligne désirée est coulée, un long bras s'abaisse, prend les petits moules de cuivre et les monte à l'ouverture du "magasin" ou réceptacle qui contient les moules ou matrices, chaque sorte dans son canal respectif.

Tout ce que le visiteur verra, l'alignement, le moulage, la distribution, l'émerveillement, mais ce qu'il voit n'est pas ce qu'il y a de plus merveilleux dans cette machine si compliquée et si délicate, et ce n'était pas ce qu'il y avait de plus difficile à inventer. Ce qui fut

vraiment difficile, ce qui fut merveilleux, ce fut de mettre le cerveau d'un imprimeur dans le mécanisme de la machine Linotype.

Le mot "justification" a, pour les imprimeurs, un sens différent de celui que lui donnent les profanes qui ne sont pas du métier. En typographie, on justifie une ligne de caractères composés à la main quand on lui donne la longueur qui lui est propre. Il est extrêmement important que toutes les lignes d'une même colonne soient précisément de la même longueur. Il ne peut y avoir la variation d'un cheveu en longueur, car le caractère typographique n'est nullement élastique et on ne peut ni l'étendre, ni le compresser.

Dans une colonne de journal, les lignes sont donc toutes de la même longueur bien que les unes contiennent plus de lettres que les autres. Certaines lignes ont plus d'espace blanc entre les mots. Dans certaines lignes, les mots sont plus longs et moins nombreux, dans d'autres il sont plus nombreux et plus courts. C'est alors que la justification devient de toute première importance pour remplir les lignes et préserver la beauté et l'harmonie de l'ensemble.

À la main, le typographe justifie sans peine parce qu'il sait son métier et qu'il est doué d'intelligence. Mais comment demander à la machine d'être aussi intelligente ?

C'est le problème qui embarrassait les inventeurs depuis le temps de William Church, en 1820, jusqu'à celui de Mergenthaler. Et c'est le principe de la justification, la façon dont le mécanisme sans âme et sans intelligence produit des lignes de longueur uniforme, qui sont la vraie merveille de la machine Linotype.

L'appareil très ingénieux qui sert à justifier est en acier, de forme curieuse, comme un coin mince et effilé, fait en deux parties dont l'une glisse sur l'autre, ce qui fait que l'espace s'allonge où se raccourcit. L'espace d'acier est donc le lien qu'il y a entre l'intelligence de l'imprimeur qui touche les clefs voulues, et la machine inintelligente qui traduit l'effort de l'imprimeur en une justification parfaite, non par un mécanisme compliqué mais par le plus simple et le plus ancien des principes mécaniques, l'action du "coin" qu'Archimède connaissait il y a plus de 2,000 ans.

Une machine Linotype peut mouler plus d'une sorte de caractères, depuis le plus petit jusqu'au plus gros. C'est, sans contredit, la machine idéale pour la confection d'un journal quotidien.

À l'Action Catholique, les linotypes ne suffisant pas, on a alors recours à la monotype qui est surtout employée pour les travaux de ville. Nous ne dirons pas ici le fonctionnement de cette machine dont le nom indique bien clairement la différence qui existe entre elle et celle dont nous avons parlé plus haut. D'ailleurs, M. l'abbé Adolphe Garneau en a parlé longuement dans l'Almanach de 1920. (1)

**LA MISE EN PAGE.**— Lorsque la composition est terminée, on fait la correction des épreuves puis on reprend les lignes où des fautes se sont glissées. C'est ensuite l'heure de la mise en page. Toutes les lignes de plomb sont mises dans une "forme" rectangulaire de la grandeur d'une page de journal. Les titres sont faits à la main. Le tout est ensuite "justifié" et solidement serré, tellement que l'on pourrait tout lever d'une pièce.

**LA CLICHERIE.**— Les lignes coulées par la machine Linotype ne servent pas directement à l'impression du journal. La "forme" obtenue par la mise en page de toutes les lignes, des titres et des vignettes, est envoyée à la clicherie. On applique sur cette "forme" une feuille de carton préparée spécialement par le clicheur, puis on fait passer le tout sous un rouleau-presseur. La pression du rouleau fait pénétrer dans la feuille tous les caractères qui sont en relief et on obtient ainsi ce que l'on appelle la "matrice". Lorsque cette "matrice" a été séchée, au moyen de la vapeur, on s'en sert pour couler d'autres "formes", demi-circulaires celles-là ; ce sont ces nouvelles "formes" qui sont placées sur la presse à journal pour l'impression.

**L'IMPRESSON.**— C'est une opération bien importante, car sans elle, ce que les rédacteurs ont connu et ce que les typographes ou les machines ont confectionné serait nul et de nulle valeur puisque le message qui est adressé aux abonnés du journal leur resterait inconnu. La presse à journal de l'Action Catholique est une presse "Goss" ; elle pèse plusieurs tonnes et contient des milliers de pièces. Une dynamo spéciale la met en opération. À une extrémité, sont placés les rouleaux de papier. Ce papier circule sous les divers rouleaux porteurs des "formes" obtenues à la clicherie et sort, à l'autre extrémité, imprimé et plié. Cette presse peut imprimer environ 30,000 numéros à l'heure.

**L'EXPÉDITION.**— Ce n'est pas tout d'imprimer un journal, il faut le faire parvenir aux abonnés. Une nuée de jeunes filles sont là, tout y côté de la presse, qui adressent le journal à chacun des abonnés. Ces journaux sont mis dans des sacs qui sont ensuite confiés à la poste.

**LA PHOTOGRAVURE.**— Nous allons oublier un département important de l'Action Catholique, celui de la photogravure. Cet atelier

(1) Les dépêches sont transmises en anglais seulement, excepté toutefois celles que communiquent au journal ses correspondants particuliers.

(2) L'ems est l'unité de mesure lorsqu'il s'agit de faire le calcul du travail du compositeur, ou bien des machines à composer.

(1) "Comment on compose l'Almanach", pages 141-144

qui existe depuis six ans, est tout-à-fait moderne. On y fait de la photogravure sur zinc et sur cuivre, et même de la photogravure en couleurs. Pour le journal on utilise le zinc tandis que les vignettes de cet Almanach sont faites sur cuivre.

Comment fait-on une vignette? Nous allons l'expliquer en quelques mots. Photogravure signifie que l'on grave, au moyen de la photographie, des images sur du métal. On procède donc comme pour la photographie, avec quelques différences toutefois.

L'artiste-photographeur vient de recevoir la copie qu'il doit reproduire sur métal. Il la place devant un appareil photographique, appareil spécial, qu'il met au foyer. Puis il prépare la plaque qui lui servira de négatif. Première différence entre la photogravure et la photographie. Le photographe, en effet, a ses plaques toutes prêtes, tandis que le photographeur les prépare au fur et à mesure qu'il en a besoin.

L'exposition faite, le photographeur développe son négatif d'après les procédés photographiques. Lorsque le négatif est terminé, il s'agit d'imprimer. Ici nous constatons une seconde différence entre la photographie et la photogravure. Le photographe imprime sur papier tandis que le photographeur imprime, ou plutôt grave sur le métal, et, comme dans le premier cas, le photographeur prépare, au moyen de matières spéciales, la feuille de métal qui sera de zinc ou de cuivre. L'impression faite, il mettra sa feuille de métal dans des bains spéciaux qui fixeront l'image en creusant le métal.

L'atelier de photogravure de l'*Action Catholique* est aussi à la disposition du public qui est sûr d'y trouver un ouvrage garanti et de première valeur.

\* \* \*

Nous n'avons rien dit de la confection des annonces parce que le procédé est le même que pour la composition des nouvelles.

Toutes les opérations que nous avons décrites plus haut doivent être faites le plus rapidement possible car le temps est court : les ouvriers commencent leur journée à 7 heures 30 et le journal doit être terminé vers midi. Ce qui donne moins de cinq heures pour fabriquer de toutes pièces plusieurs pages de journal, car ce qui a déjà servi n'est plus d'aucune utilité, excepté toutefois pour certaines annonces. Cela explique les quelques fautes ou erreurs que l'on rencontre quelquefois dans un journal et que certains se plaisent à rechercher.

\* \* \*

PAGES SPÉCIALES.— Dans son édition du samedi, l'*Action Catholique* publie quelques pages spéciales : la "Page Agricole", la "Voix de la Jeunesse" (organe de l'Union régionale Québécoise de l'A. C. J. C.), le "Foyer", le "Travailleur" et le "Barrage". Ces pages sont très appréciées du lecteur.

PAGES ILLUSTRÉES.— En plus de l'illustration quotidienne, l'*Action Catholique* publie, chaque samedi, une première page illustrée. Cette initiative a été prise, il y a cinq ans, afin de mieux faire connaître notre pays. Une bonne partie de ces pages ont raconté l'histoire de plusieurs de nos paroisses canadiennes-françaises non seulement de la province de Québec, mais encore de l'Ouest canadien et même des États-Unis.

Au sujet de ces monographies paroissiales, Ch. M. écrivait dans le *Droit*, en septembre dernier, ce qui suit :

"L'*Action Catholique* publie, dans ses éditions du samedi, et cela depuis plusieurs semaines déjà, des vignettes qui racontent, par l'image, l'histoire des différentes paroisses canadiennes-françaises du bas de Québec : temples anciens et modernes, institutions reli-

gieuses, curés successifs depuis la fondation, maires, et le reste. Ce sont là autant de monographies paroissiales qui doivent plaire énormément non seulement aux paroissiens des villages mis à l'honneur, mais à tous ceux qui savent le rôle qu'a joué la paroisse dans la conservation du Canada français. Cette institution nous apparaît ainsi aussi solide qu'autrefois, et les services qu'elle a rendus à la race n'apparaissent que comme des grains de semence qui germeront et produiront cent pour un dans l'avenir.

"D'autres journaux, qui peuvent se payer le luxe de suppléments illustrés, aiment mieux mettre sous les yeux de leurs lecteurs les dernières nudités de la mode, les profils des vedettes de l'écran, et que sais-je encore et c'est leur affaire ; leur souci est d'accumuler des ceus à même la sottise vanité publique. Mais cette presse qui a pour premier souci de rappeler les gloires nationales, les vraies gloires, la paroisse par exemple, est autrement respectable et c'est cette dernière que nous admirons !"

La plupart de nos maisons d'enseignement et nombre de sociétés ont eu les honneurs de cette page. Les sujets religieux et patriotiques ont aussi été en assez grand nombre.

Le dessinateur de ces pages est M. le notaire Gérard Morisset, de Québec.

L'HEBDOMADAIRE.— L'*Action Catholique* publie, en plus de son édition quotidienne, une édition hebdomadaire qui s'adresse surtout aux cultivateurs. Cet hebdomadaire est fait avec le plus grand soin. Il comprend une page-frontispice illustrée, une page de rédaction, trois pages de nouvelles choisies parmi les plus intéressantes publiées au cours de la semaine dans le quotidien, une page ou une demi-page de feuilleton, plusieurs pages de "Courriers de la province" et trois des "pages spéciales" du quotidien : La "Page Agricole", le "Foyer" et la "Voix de la Jeunesse".

\* \* \*

Des ateliers d'imprimerie (ouvrages de ville), et de reliure nous ne dirons rien si ce n'est qu'ils sont parfaitement outillés et que l'on y exécute, à la plus grande satisfaction des clients, toutes sortes de travaux. Ces ateliers comptent parmi les meilleurs de la ville.

\* \* \*

Pour terminer cet article, plus long que nous l'aurions voulu et cependant bien incomplet, sur l'*Action Sociale Catholique* et la Presse Catholique, nous donnerons cette appréciation du journalisme que nous extrayons des "Notes et Souvenirs" de S. G. Mgr Waltz, évêque auxiliaire de Breslau (Allemagne) :

"Les travaux des journalistes sont rarement appréciés. Combien de ceux qui critiquent les journalistes pourraient exercer ce métier pendant six mois seulement. On ne saurait trop s'imaginer tout ce qu'un rédacteur a à souffrir. On exige de lui de tout savoir, d'être au courant de tout. Quand il a fait un article qui lui a coûté des heures de travail, où il a mis tout son esprit, et parfois tout son cœur, on apprécie peu ou point son œuvre. Parfois, on s'en moque même. Je comprends parfaitement qu'un journaliste vieillisse avant l'âge, et qu'il soit atteint de maladies typiques, maladies du cœur, du foie, de la rate. Il n'y a pas de profession qui exige autant de caractère et autant de cœur que celle de rédacteur de journal. J'en sais quelque chose par expérience personnelle, et c'est pour cette raison que je professe une grande estime pour les journalistes."

Jean-Thomas PERRON,  
rédacteur à l'*Action Catholique*.





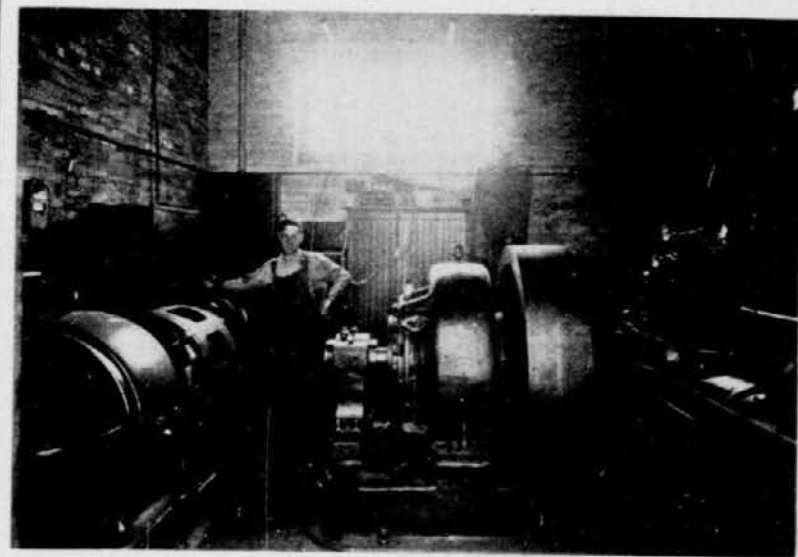
1



2



3



4

(1) BUREAU DES NOUVELLISTES DE L'ACTION CATHOLIQUE"  
(3) ATELIER DE COMPOSITION : OUVRAGES DE VILLE.

(2) DÉPARTEMENT DE MISE EN PAGE DE L'ACTION CATHOLIQUE"  
(4) L'USINE: SOURCE DE LUMIÈRE ET DE FORCE MOTRICE.



Par JEAN-SANS-TERRE

Collaborateur à L'ACTION CATHOLIQUE

**E**n revenant de l'école, la veille de Noël de cette année-là, Marie-Louise et moi, deux gamins de 9 et 7 ans, nous nous demandions avec grande anxiété si nous irions à la messe de minuit.

Nous avions encore présentes à la mémoire les menaces solennelles de maman après notre retour mouvementé de l'église, l'année précédente : " Rappelez-vous, mes enfants, vous avez couché dans l'église pour la première et la dernière fois de votre vie !!! " Peut-être qu'on ne s'en souvenait plus ! Essayons de mériter cette faveur.

Ce fut vite décidé ; nous devions nous tenir tranquilles comme des images, et rendre le plus de services possible.

Et nous tinmes paroles. Après souper, assis sur une chaise, les jambes pendantes, comme un homme, je fis remarquer à papa qui semblait ne pas s'en apercevoir qu'il y avait beaucoup de bois de rentré, et qu'il était bien cordé. Marie-Louise essayait la vaisselle comme une grande fille. Le bébé fit semblant de pleurer, j'allai le bercer avec délicatesse et l'amusai de mon mieux.

La scène était trop nouvelle et surtout trop étudiée. Papa nous dit en riant : " Je voudrais qu'il y eût une messe de minuit à tous les soirs. Vous êtes tellement raisonnables que vous allez garder la maison, tout seuls, comme de grands enfants."

Nous ne nous attendions pas à une telle conclusion : gênés, nous baissions la tête, les lèvres nous plissent en une moue déguisée ; maman qui nous examine du coin de l'œil, voit perler de grosses larmes dans nos yeux ; ma petite sœur n'y tient plus, elle va cacher sa peine dans la chambre à coucher. Maman, comme toujours, plaïda notre cause : — " Il fait froid, les chemins sont *boulants*, amène-les tous les deux, j'aime autant garder, ça leur fera plaisir et tu ne seras pas inquiet de la maison."

Papa ne se laissait pas attendrir pour si peu :

— Non, dit-il d'un ton d'autorité, ils vont garder la maison ; ils sont assez vieux, il faut qu'ils s'accoutument à faire plaisir aux autres ; tu vas venir à la messe et ils vont rester ici !

Papa ne parlait pas deux fois, c'était inutile d'insister, et malgré nos larmes, il fallut bien nous rendre à l'évidence : *maman endimancha* nos deux plus jeunes frères qui n'avaient pas encore vu le petit Jésus, elle fit sa toilette et, quand bébé fut bien endormi dans son *ber*, vers les dix heures, ils partirent.

Du *perron* où nous allâmes les reconduire, papa nous fit ses dernières recommandations :

— Vous n'avez pas besoin d'avoir peur ; l'hiver, il n'y a pas un chat qui passe dans la route ; faites attention de casser la lampe et chauffez le poêle pour qu'il fasse chaud à notre retour.

Et maman :

— Le petit bébé ne vous donnera pas grand misère, il va dormir jusqu'à demain, couchez-vous et restez tranquilles.

Nous avions déjà gardé, le dimanche, pendant la grand' messe, mais c'était en plein jour, c'est moins dangereux. Une fois la voiture partie, nous *barrons* les portes avec d'innombrables précautions, nous enfonçons avec un *rondin* le crochet de la

fausse porte qui tenait mal, et pour plus de sûreté, nous mettons une lame de couteau par dessus la clanche de la porte du passage entre la grande et la petite maison.

La cuisine était grande et silencieuse et nous n'étions pas gros ni bruyants. Assis l'un près de l'autre en face de la lampe, nous lisions distraitement dans le même livre, un vieil almanach. Le moindre bruit était une alerte ; nous nous serrions la main, et nos petits cœurs battaient à coups redoublés, et après avoir bien écouté, nous nous donnions tout bas les explications probables : Un clou qui cassait par le froid dans le grand grenier, un *conter-vent* qui battait contre le mur, le chat qui ronronnait sous le poêle, ou simplement le feu qui pétillait !

Une idée nous vint de compter les lumières du rang. En temps ordinaire nous pouvions en compter jusqu'à six, mais ce soir personne ne veillait. Nous vîmes le voisin revenir de l'étable avec son fanal, et, après quelque temps, il partit et nous étions bien seuls. Pour prévenir tout regard indiscret de l'extérieur nous ajustons les petits rideaux de " chartine " qui voilaient le bas des fenêtres, et nous revînmes à notre lecture.

Petit à petit nous nous accoutumons aux bruits de la maison et nous prenons de plus en plus intérêt à notre lecture. C'était une histoire de Louis Fréchette racontant la visite du diable en personne dans une famille où l'on dansait sur les premières heures du mercredi des cendres.

Tout à coup, nous entendons distinctement des grelots sonnans devant la porte. Il n'était que minuit. Ce ne pouvait être papa. Nous restons figés à nos places. Notre petit chien Pop redresse les oreilles et je n'ai que le temps de le prendre par le cou, il allait japper ! Marie-Louise souffle la lampe ; nous sommes à tâtons. Sur la pointe des pieds, avec d'innombrables précautions pour ne pas faire craquer le plancher, nous allons regarder par la fenêtre de la chambre à coucher. En écartant bien peu le coin du rideau, nous voyons qu'une voiture est arrêtée devant la porte. Un homme en capot de poils est *débarqué*, et tranquillement, comme s'il avait peur de glisser sur la neige, il s'approche de la porte et frappe très fort. Nous ne répondons pas un mot, mais nos cœurs se serrent d'effroi. Après avoir sondé la porte, il revient en chancelant à sa carriole, y secoue un compagnon qui semble endormi sur le siège d'arrière ; il a bien de la misère à le faire descendre : ensuite il ouvre toutes grandes les portes du hangar à voitures et y fait entrer son cheval. Celui qui est resté devant la porte a des airs hébétés et il s'accroupit sans cérémonie dans la neige. Le premier revient, passe près de l'autre sans lui aider à se relever et, au lieu de retourner vers la porte, il enjambe le banc de neige où il s'enfonça jusqu'au ventre et s'approche de la fenêtre derrière laquelle nous le guettons. Nous nous reculons un peu, tout tremblants ; il frappe sur la vitre, assez fort presque pour la casser, écoute un peu, crie, et comme nous ne disons rien, il se hausse, encadre sa face de ses deux mains et essaie de voir à l'intérieur. J'ai toutes les misères à faire taire Pop qui gronde tout le temps. Ce bonhomme nous est inconnu et nous semble horrible, son nez aplati sur la vitre a pris subitement des proportions gigantesques. Evi-

demment c'est le diable! Nous sommes plus morts que vifs.

Enfin nous nous croyons saufs; il recule, traverse avec beaucoup de peine le banc de neige, va vers l'autre assis dans la neige, le relève et ils semblent délibérer.

— Ils vont s'en aller! dis-je dans un soupir de soulagement à ma petite sœur. Mais non, ils reviennent tous les deux vers la porte, et cette fois, à coups de pieds et à coups de poings ils s'assurent de sa solidité. Tout le temps, ils bougonnent des mots inintelligibles. Le plus grand enlève ses mitaines et semble chercher quelque chose dans ses poches. Ne trouvant rien, il essaie de s'introduire les doigts dans la rainure du cadre, mais la porte ferme à juste et il ne réussit pas. Tout en forçant, voilà qu'il glisse et il tombe sur le seuil. C'est alors qu'il s'aperçoit que la porte fait jour par le bas, il y passe ses doigts; nous entendons le crochet céder et nous voyons la porte s'ouvrir. Il vient, triomphant, chercher son compagnon, qui s'est rassis dans la neige, la tête enfouie dans un collet de fourrure. Il le soutient par les épaules, et ils entrent tous les deux dans la petite maison.

La même pensée nous vient à tous deux: L'autre porte est barrée, par chance, ils vont toujours bien rester là. Nous n'ouvrons pas! Nous les entendons marcher et même parler. Les minutes nous semblent des siècles.

Tout à coup, les marches de l'escalier du passage craquent et la planche remue. Ils essaient d'entrer. Le couteau tient en place, mais ils frappent à coups redoublés et ils donnent de grands coups de pieds dans le bas de la porte. Chaque fois, la lame du couteau vibre de plus en plus clair, et, après un bon coup, il tombe par terre. C'en est fait, ils peuvent entrer: nous nous cachons précipitamment sous le lit. Pop m'échappe et, filant vers la porte, il jappe comme un curagé. Un courant d'air froid nous arrive sous le lit et nous entendons le bruit sourd des pas dans la maison. Le chien a dû mordre les deux rôdeurs, car l'un d'eux a crié de douleur; et Pop a reçu certainement un coup de pied, car il hurle et vient nous rejoindre sous le lit; il gronde méchamment, mais il tremble autant que nous.

Nos diables frottent des allumettes, qui jettent une brève leur dans la noirceur. Enfin l'une s'allume parfaitement, fait une grande clarté dans la maison, et nous voyons une grosse paire de claques s'avancer vers la table, et, au bout de quelques instants, la lumière se fait plus vive et plus égale, la lampe est allumée. L'un s'approche du poêle, se chauffe les mains en se les frottant longuement. Il prend une chaise, s'assit lourdement; après bien des efforts, il vient à bout d'enlever ses *claques de drap* et se chauffe les pieds sur la *palette* du poêle. L'autre est certainement un voleur; nous l'entendons qui *ravaude* partout, dans le buffet, dans l'armoire où il remue la vaisselle; il vient vers le poêle, se verse de l'eau chaude dans un bol à café. Ils causent, mais ça doit être en anglais, car nous ne comprenons rien si ce n'est, de temps en temps, des *sacres*, comme en disait notre homme *engagé* après son arrivée des chantiers.

Celui qui se chauffe les pieds fouille longtemps dans les poches de son pardessus en fourrure et il en sort un gros flacon carré, plus renflé du haut que du bas. Ils mélangent ce qu'il y a là dedans avec de l'eau et ils boivent à tour de rôle.

Bientôt, les voilà pris d'une gaieté folle; Ils chantent d'une voix pâteuse, accordent du pied, et celui qui est debout se met à danser au milieu de la *place*. Le plancher tremble. Pop nous échappe encore, fonce hardiment sur lui et le harcèle de ses aboiements furieux. Le danseur lui donne la chasse, le poursuit derrière le poêle. Le chien recule, tout en jappant, vers le lit, l'autre le suit. Je vois son capot d'ours frôler le bord du lit; il se penche, soulève le *sousbassement*, et je me trouve face à face avec sa grosse tête à deux doigts de ma figure. En me voyant, il reste un instant surpris, puis en ricanant, me saisit par la jambe m'amène triomphant dans la cuisine et me montre à son compagnon. Ils me regardent

avec des yeux hébétés et, comme je tremble de peur, ils éclatent de rire, me parlent avec de grands gestes mous; je ne comprends rien.

Celui qui était assis, se lève avec difficulté; il a peine à marcher. Il s'approche de l'armoire, prend un bol qu'il échappe par terre et casse: il en prend un autre avec plus de précautions; il sort sa bouteille, me la montre en riant, *sape* pour me prouver que c'est bon, et il verse une pleine tasse. Il m'attire vers lui, et j'ai beau me débattre, il m'emprisonne entre ses deux jambes et veut me forcer à boire. Je me défends avec l'énergie du désespoir, convaincu qu'il veut m'empoisonner. Il échappe son bol qui s'éparpille en morceaux par terre. Mon homme se fâche, et il me donne une bonne tape sur la joue. Je me mets à pleurer et à crier de toutes mes forces. Ça l'ennuie; il me menace d'une nouvelle tape, me serre les bras, je crie encore plus fort. Alors il déboutonne son capot, sa blouse et, des profondeurs de la poche de son pantalon sort un gros canif, l'ouvre avec ses dents et me fait comprendre qu'il va me couper les oreilles si je crie encore.

Ma petite sœur qui croit ma dernière heure arrivée, sort de sa cachette, attrape le balai derrière la porte et lui en assène un fort coup sur la tête. L'autre, qui la voit faire, rit comme un fou. Mon agresseur se retourne, reste surpris en apercevant ma petite sœur le menacer du balai; il me lâche, se lève et veut la saisir. Toujours le balai levé, menaçant, elle se réfugie derrière le poêle. Comme il allonge la main pour la saisir, il se penche trop et appuie l'autre main sur le poêle chauffé au rouge, et se brûle profondément. Il sacre comme un possédé et le voilà qui nous donne la chasse en titubant. Nous passons derrière la table et, quand il vient d'un côté, nous fuyons de l'autre, et s'il nous rattrape, sa main est trop lente à se reformer. Une fois, il saisit ma petite sœur par la *couette*; elle tire si fort qu'il ne lui reste que la boucle de ruban dans les mains. Pop nous aide et menace de le mordre à tout moment, et il doit s'en méfier. L'autre est assis, et trouve ça drôle à s'en frapper les genoux.

Pendant que notre poursuivant s'essouffle, nous filons dans la chambre à coucher, et nous nous réfugions sous le lit. Pour nous saisir, il ne trouve rien de mieux que de déplacer le lit, mais en le poussant contre le mur, il frappe le ber. Le bébé se réveille en sursaut et, tout effrayé de tant de bruit, se met à pleurer. Les pleurs de l'enfant semblent surprendre le maraudeur. L'autre, dans la cuisine, prend la lampe et vient voir ce qui se passe dans la chambre à coucher. Quand le bébé voit ces deux figures épouvantées, il pousse des cris désespérés. Celui qui nous poursuit s'approche du ber et il étend ses grosses mains pour s'emparer du bébé. Nous croyons, ma petite sœur et moi, qu'il veut l'étouffer, et furieux, cette fois, nous nous élançons sur eux. Marie-Louise *gratigne* le gros à la figure et moi je mords consciencieusement les mains de celui qui veut s'emparer de bébé. Celui qui tient la lampe ne peut se défendre de ma petite sœur qui lui tire les cheveux, l'autre ne veut pas lâcher bébé et je le mords rageusement.

Des grelots sonnent devant la porte. Maman apparaît dans la porte de la chambre à coucher; en voyant cette scène elle devient blanche comme de la cire et elle crie à papa de toutes ses forces.

Papa entre en courant. Les deux intrus sont comme paralysés. Papa leur montre la porte en leur intimant d'avoir à décamper. C'est vite fait. Ils se retirent, tout peinauds dans la cuisine, ramassent leurs guénilles et prennent la porte sans plus de cérémonies.

Nous sommes restés tremblants jusqu'au matin. Papa a eu beau nous faire accroire qu'il n'y avait pas de danger, que c'étaient deux *soulons* de la paroisse voisine qui avaient perdu leur chemin, nous l'écoutons volontiers, mais nous ne pouvons le croire.

Et pendant des années, nous sommes restés persuadés que c'était des diables déchainés.

JEAN-SANS-TERRÉ.

# Le Petit Séminaire de Ste-Thérèse

Par M. l'abbé E. DUBOIS

Professeur au Séminaire de Ste-Thérèse

**E**n octobre 1816, date où Messire Charles-Joseph Ducharme entrait comme curé à Sainte-Thérèse de Blainville, le maître et la maison d'école manquaient également dans ce centre important du comté de Terrebonne. Il fallait agir sans tarder, car, en ce temps-là, on voyait surgir un peu partout dans notre province catholique et française l'école anglaise et protestante. Ducharme, au prix de sacrifices inouïs, bâtit à ses frais une école paroissiale. Vaincus sur ce terrain, les protestants de Sainte-Thérèse, guidés par l'orangiste Porteous, rêvèrent d'installer tout à côté du presbytère terésien une Académie royale.

En 1837, le curé-fondateur crut que le temps était venu d'intéresser à son œuvre l'autorité épiscopale. Il va trouver en Mgr Bourget, alors coadjuteur de Mgr Lartigue, un ami, un père, un dévoué protecteur. En 1841, l'institution naissante est érigée en Petit Séminaire; l'évêque de Montréal lui donne ses règlements et constitutions. En 1845, le Séminaire est incorporé civilement.

Viennent maintenant les épreuves de toutes sortes, les misères intérieures et extérieures, la longue maladie du fondateur et sa mort, après des années de souffrances morales et physiques, l'œuvre bâtie sur les règles formulées par le Concile de Trente restera inébranlable.



LE PETIT SÉMINAIRE DE SAINTE-THÉRÈSE

“ Pour parer le coups, écrit l'illustre curé de Blainville, je me mis à enseigner le latin à cinq ou six jeunes gens qui montraient des dispositions pour l'étude.” Ce sont les débuts simples, modestes, mais à la fois touchants et pathétiques de notre maison d'éducation. C'est la genèse d'une grande œuvre.

En 1830, M. Ducharme avait conduit le premier cours terésien jusqu'à la rhétorique. Un de ses élèves, Joseph Duquet, manifestait des aptitudes remarquables pour l'enseignement. Avec son aide, le fondateur va organiser son collège sur des bases plus larges. Chaque année, de nouveaux élèves viennent se joindre aux anciens, si bien qu'en 1837, le cours d'études est complet, des Éléments à la Philosophie.

Ces premiers cours bien rudimentaires se donnaient dans le grenier poussiéreux et sombre du presbytère, puis, vers 1834, dans une maison en bois appelée *le collège jaune*.

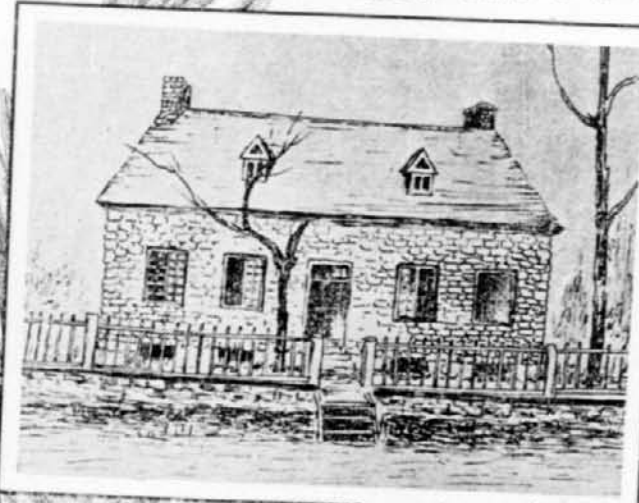
A la mort de M. Ducharme, en 1853, le Séminaire de Ste-Thérèse abrite déjà au delà de 180 enfants qui ont un costume spécial — redingote noire, casquette et pantalon de même couleur, ceinture bleue — des règlements sévères, des fêtes intimes et publiques qui leur créent un esprit bien à eux. La communauté loge, à cette date, dans une grande maison à cinq étages, de 112 pieds de longueur sur 66 de largeur. L'œuvre, qui a déjà donné à l'Église trente et un prêtre et douze séminaristes, s'annonce immortelle.

Celui que la Providence avait marqué pour asseoir le Séminaire sur des bases matérielles, intellectuelles et morales

# LE PETIT SÉMINAIRE DE SAINTE-THÉRÈSE



*Abbe Charles d-DUCHARME,  
fondateur et premier supérieur*



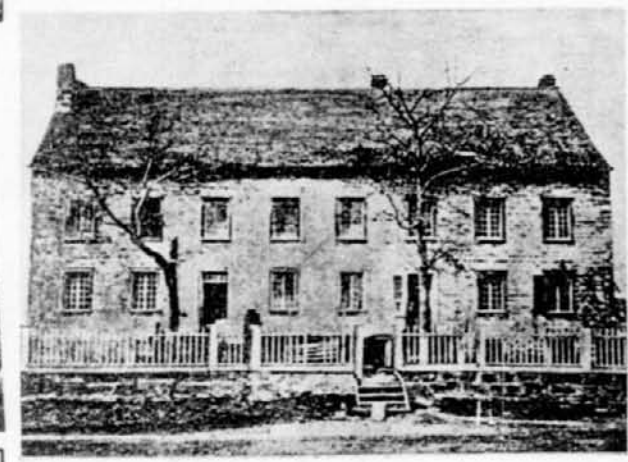
*Le presbytere du fondateur en 1825*



*Le college en 1880 - le cote sud*



*Le college en 1898*



*En 1840*



*Le cote nord*

*GÉRARD MORISSET*



LA CHAPELLE DU PETIT SÉMINAIRE DE STE-THÉRÈSE

inébranlables, fut M. Stanislas Tassé. L'homme, au physique, est grand et sec. Sa figure émaciée dit la rigidité de sa vie. Au moral, Tassé, à une vertu solide joint de la volonté, de l'énergie, des connaissances étendues en littérature, en sciences et en pédagogie. C'est un éducateur remarquable. Il va placer Sainte-Thérèse au niveau des autres maisons d'enseignement de la province. Il applique avec fermeté nos programmes d'études et nos règlements. Il crée des moyens d'émulation. Il surveille, il encourage, il récompense, il punit. Sous son initiative des associations pieuses et littéraires surgissent. C'est sous son régime que s'introduit dans les coutumes térésiennes cette belle série de fêtes intimes ou publiques qui brisent la monotonie d'une année scolaire.

Quand il quitte Sainte-Thérèse définitivement, en 1870, la Coporation du Petit Séminaire n'a qu'une faible dette et possède une maison agrandie par deux fois et des propriétés de plus de 400 acres d'étendue. Les successeurs de M. Tassé n'auront qu'à glaner dans le vaste champ qu'il a cultivé avec fermeté, avec savoir, avec piété.

Les épreuves n'ont pas manqué à ceux qui, à la suite des Ducharme et des Tassé, conduisirent l'œuvre térésiennne. En 1875, sous le supérieurat long et fructueux de Mgr Nantel, le jour même des brillantes fêtes du cinquantenaire, en présence de la famille térésiennne accourue nombreuse à l'*Alma Mater*, un incendie détruisait les dépendances du collège. Ce fut bien pis le 5 octobre 1881. Cette fois, le Séminaire lui-même

était ruiné de fond en comble. La charité publique seule permit aux éducateurs térésiens de relever de ses cendres l'œuvre de M. Ducharme. C'est avec raison qu'on a écrit, au frontispice du collège nouveau, ces lettres : *Quod incendium delevit, restituit Religio et Patria*.

Depuis ce temps, le Séminaire n'a cessé de marcher vers un réel progrès, sous des hommes de dévouement et de haute culture comme Mgr Cousineau et M. le chanoine Jasmin. Une chapelle a surgi de terre, en 1898, grâce au zèle de M. l'abbé Pilon ; une aile neuve, du côté sud, s'est ajoutée au bâtiment primitif ; le centre, reconstruit en béton armé, est capable de défier tout incendie ; les cuisines et les réfectoires se sont agrandis et embellis. Les écoliers trouvent à Sainte-Thérèse l'espace, l'air pur, une discipline forte et paternelle.

Nos bibliothèques et nos laboratoires de physique et de chimie se sont enrichis. C'est l'œuvre de deux prêtres modestes : Joseph Valiquette et Joseph Mignault. Sainte-Thérèse, certes, peut envisager l'avenir avec confiance.

C'est cette institution si méritante qui célébrait, les 17, 18 et 19 juin dernier, son centenaire. Ce fut une fête de famille. Plus de 2,000 anciens vinrent offrir des hommages de reconnaissance à leur mère bien aimée. Des laïques : juges, no-



LE MONUMENT DUCHARME

taires, avocats, hommes de la politique ou des affaires, cultivateurs ou industriels, venus de partout, vécurent quelques jours de la vie de famille d'autrefois. Des prêtres aussi, des religieux, des évêques étaient là. Il faisait bon de voir ces représentants de l'état civil et de l'état ecclésiastique, assis aux mêmes tables, pressés sur les mêmes bancs au pied des estrades ou entourant de leur chaude sympathie la statue de bronze du fondateur. C'était bien l'union la plus intime et la plus féconde de l'Église et de l'État, de la religion et de la patrie, union qui dans le passé a fait la force de la race canadienne-française et fera encore sa gloire dans l'avenir. Parmi ces anciens distingués, il m'est agréable de nommer Mgr Médard Emard, Archevêque d'Ottawa, Mgr Charles Laroque, évêque de Sherbrooke, Mgr Alfred Lang'ois, Administrateur de Québec, M. le Sénateur Laurent-Olivier David, M. le juge Lacroix, M. Arthur Sauvé, chef de l'opposition provinciale.

Ce fut une fête littéraire. Des discours nombreux et éloquentes furent prononcés. Ils disaient, ces discours, reconnaissance à nos éducateurs térésiens, admiration pour leur dévouement, confiance en leurs vertus et en leur savoir. Le 18 au soir surtout, on fit valoir les meilleurs effets de nos méthodes classiques ; on mit en pleine lumière ce que l'Église et l'État doivent à nos collèves canadiens. La forme de ces discours,

châtiée, élégante, ajoutait encore à la justesse des idées qu'ils exprimaient.

Ce fut une belle fête patriotique et religieuse. L'Église était représentée dignement par Son Excellence le Délégué apostolique au Canada, Mgr Pretro di Maria, à la figure si douce et à la délicatesse si exquise. Autour de son Excellence se pressaient dix archevêques ou évêques, une cinquantaine de prélats, des prêtres et des religieux de tous les collèges de la Province, des représentants des grands ordres religieux du Canada. A la tête des représentants de l'État on remarquait Son Honneur le lieutenant gouverneur Narcisse Pérodeau. Des ministres, des députés provinciaux et fédéraux, rehaussaient par leur présence l'éclat de ces fêtes.

Le souvenir de ces grandioses démonstrations ne s'éteindra jamais. Un volume-souvenir des fêtes porte déjà au loin les bonnes paroles entendues au cours de ces inoubliables journées. D'ailleurs, en face du Séminaire, se dresse la belle figure de bronze du fondateur. Il restera toujours sur son riche piédestal pour nous rappeler nos origines modestes et difficiles, pour montrer aux générations futures qu'à Sainte-Thérèse on se souvient et ne fut-ce qu'après un siècle, qu'on sait donner à la vertu et au savoir l'apothéose qu'ils méritent.

Émile DUBOIS, ptre.



(Photo par M. l'abbé J.-T. Nadeau)

#### LES SCIEURS DE LONG

Les édifices de la plupart de nos missions du Nord et du Nord-ouest, ceux des missions de la Baie James en particulier, sont construits en pièces et planches sciées de cette façon peu rapide. Des frères convers oblats, en un hiver, scièrent ainsi plus de 150,000 pieds de planches pour la construction du couvent des SS. de la Charité, à Albany.

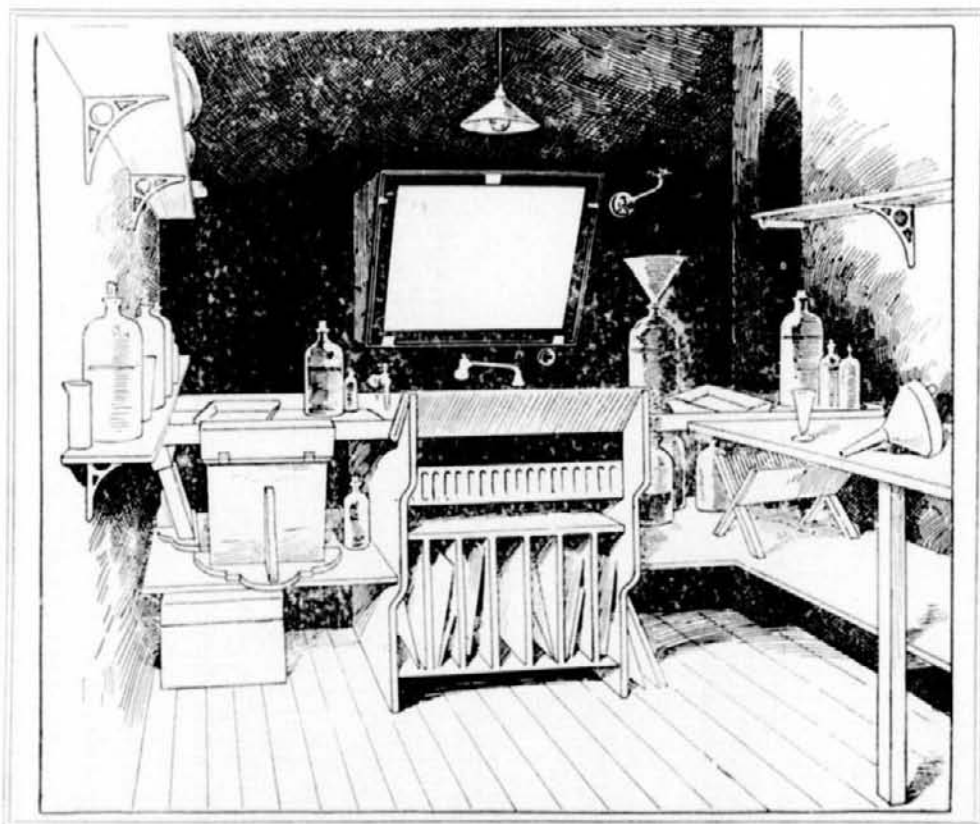
# La photogravure

Par Monsieur l'abbé L.-M. BOLDUC

Chef du département de PHOTOGRAVURE  
de l'ACTION SOCIALE Limitée

**Q**UI ne réalise ce que la photogravure a fait pour l'éducation, pour l'avancement des sciences, pour l'industrie et le commerce. Les merveilles de la nature dans les contrées les plus lointaines, les monuments de l'histoire, les développements les plus récents des arts, des sciences, de l'industrie, les grands événements politiques et religieux du monde entier, les personnages les plus éminents des divers degrés de l'échelle sociale, tout est mis sous nos yeux par la photogravure.

La première classe comprend les plaques sur lesquelles l'image est gravée en *relief*. C'est-à-dire que sur ces plaques, la partie attaquée par les acides ou les burins est celle qui ne doit pas imprimer, laissant ainsi en relief les seules lignes de l'image qui une fois recouvertes d'encre pourront se reproduire sur papier ordinaire. Les vignettes en relief sont les seules qui peuvent être utilisées dans les presses typographiques. Ce sont celles que nous rencontrons le plus souvent dans les journaux, les revues.

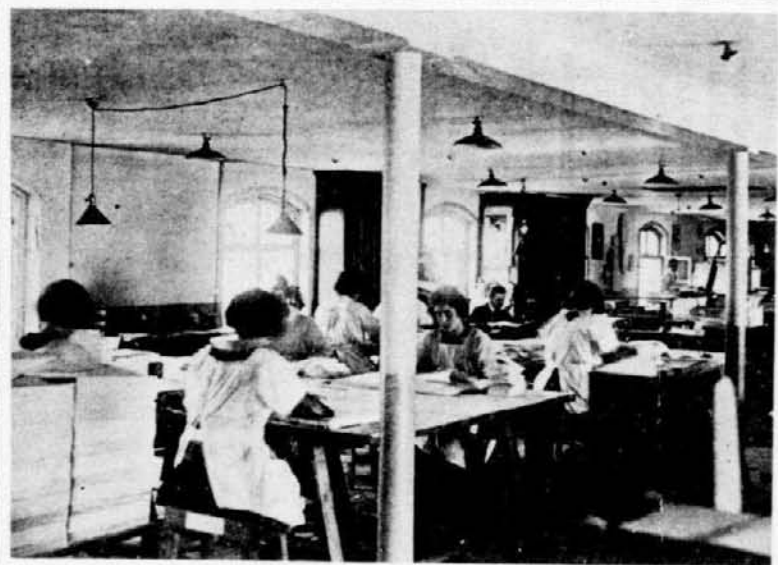


LA CHAMBRE NOIRE DANS LAQUELLE SE FONT LES OPÉRATIONS DU NÉGATIF.

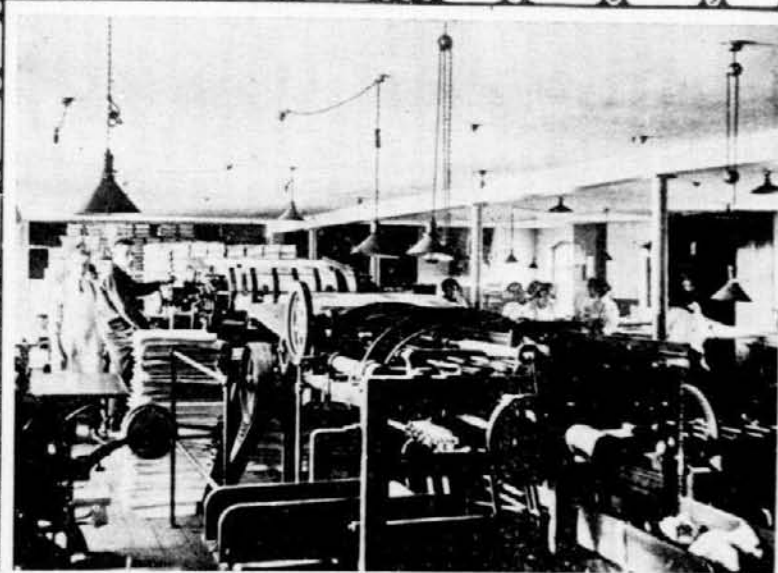
Quoique tout le monde bénéficie des avantages de cet art, il en est relativement peu, qui se rendent compte des divers procédés qu'il comprend. La photogravure, comme son nom l'indique, c'est l'art de graver des photographies sur des plaques métalliques destinées à en multiplier le tirage par l'imprimerie. Cette définition générique, comprend un grand nombre de procédés, plus ou moins récents et plus ou moins parfaits. On peut cependant les grouper en trois classes distinctes selon les trois façons principales de graver l'image sur la plaque métallique.

La deuxième classe comprend les plaques sur lesquelles l'image est gravée en *intaglio*. C'est le contraire des plaques en relief ; c'est-à-dire que par ce procédé, les lignes elles-mêmes de l'image sont gravées par l'acide ou le burin, les autres parties du métal restant en relief. Évidemment si l'on voulait imprimer de telles plaques au moyen de presses typographiques on obtiendrait une image renversée sur laquelle les blancs seraient noirs et vice-versa.

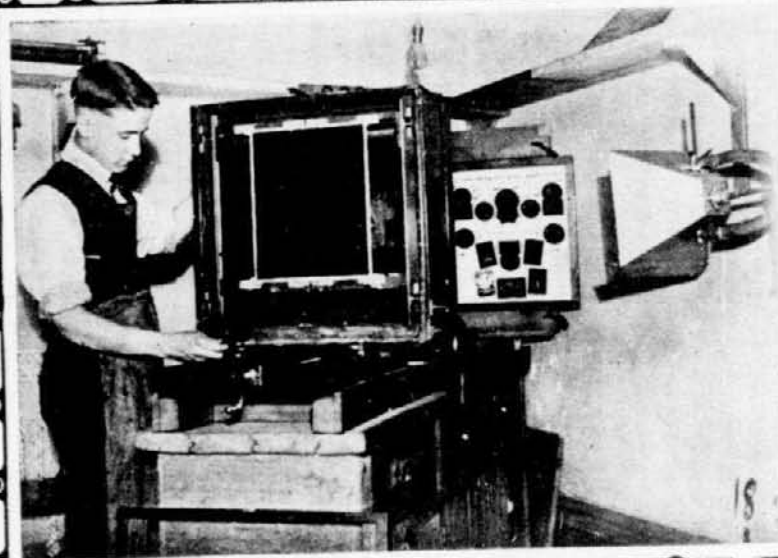
Pour imprimer ces plaques, il faut des presses spéciales et un encrage particulier. L'encre est distribuée sur toute



(1) ATELIER DE RELIURE DE L'A. S. L.



(2) ATELIER DE RELIURE DE L'A. S. L.

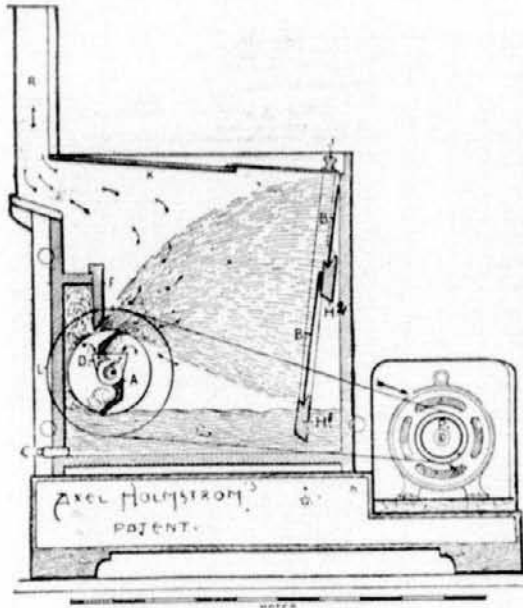


(3) UNE SECTION DE L'ATELIER DE PHOTOGRAVURE DE L'A. S. L.



(4) ATELIER DE CLICHAGE DE L'ACTION CATHOLIQUE

GERARD PERISSET



MACHINE À GRAVER.

Un jet puissant d'acide est projeté sur la plaque à graver. Les gaz délétères qui se dégagent sont aspirés par une cheminée.

la plaque métallique, puis enlevée partout, excepté aux endroits mordus par l'acide. A ce moment la feuille peut être appliquée à la plaque pour en recevoir son empreinte. On comprend que ce procédé est nécessairement lent, et qu'il demande des ouvriers d'une grande habileté. D'un autre côté, ce procédé donne des imprimés d'une grande précision qu'aucun procédé typographique ne peut égaler. C'est par ce procédé que sont faites ce qu'on appelle communément les cartes de visites gravées. Au reste, les eaux-fortes, les gravures sur acier, les rotogravures que l'on trouve dans les suppléments hebdomadaires d'un grand nombre de journaux, appartiennent à cette même classe, quoique, dans la plupart des cas, des presses plus rapides et très compliquées sont employées.

Enfin la troisième classe comprend les procédés par lesquels l'image reste en surface sur la plaque métallique : dans cette classe on trouve toute la famille des procédés lithographiques. La lithographie est basée sur ce fait que l'eau et l'encre huileuse ne se mélangent pas. Sur une substance poreuse, (par exemple une pierre, d'où le nom : lithographie) on trace l'image avec de l'encre grasse. On imbibe ensuite avec de l'eau les parties libres de la pierre et on imprime.

Les procédés et l'outillage de la lithographie moderne permettent d'obtenir une grande rapidité en même temps qu'une très grande précision pour certains genres de travaux. Ainsi par exemple une foule d'images coloriées que l'on voit sur les calendriers, sur les grandes affiches, sur les étiquettes de marchandises, de caisses d'emballage, etc., sortent d'ateliers de lithographie. Plusieurs en-têtes de lettres, originaux de contrats, sont faits par les mêmes procédés.

C'est à cette même famille, parce que basés sur le même principe, qu'appartiennent les procédés à la gélatine connus sous les noms divers de phototypie, collotypie, héliotypie. Les procédés consistent tous à imprimer sous un négatif une plaque préalablement recouverte de gélatine bichromatée.

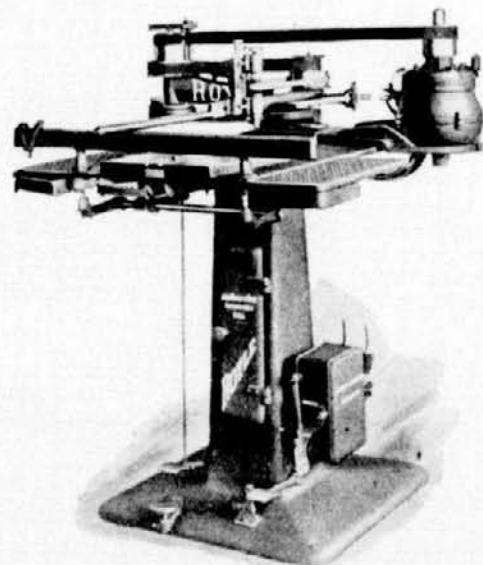
La gélatine devient de moins en moins hygroscopique selon qu'elle ressent plus les effets de la lumière à travers le négatif. Il suffit d'encreur cette plaque gélatineuse avec de l'encre grasse, l'encre adhèrera aux parties exposées à la

lumière et non pas ailleurs. Ce procédé donne des résultats merveilleux pour les demi-teintes ; mais il est lent, n'est bon que pour de faibles tirages ; et réussit généralement très mal dans les climats humides.

Les plaques de la première classe, c'est-à-dire les plaques en relief faites spécialement pour les presses typographiques sont actuellement les plus en usage et celles dont la fabrication nous intéresse davantage.

La première opération consiste à faire au camera un négatif d'une photographie ou d'un dessin. S'il s'agit d'un simple dessin fait à l'encre de Chine, sur lequel tous les traits sont noirs, l'opération est facile. Il suffit de placer ce dessin en face du camera, de le réduire aux proportions requises en diminuant ou augmentant la distance et l'extension du camera. Lorsque l'image produite sur le verre dépoli placé à l'arrière du camera est bien au foyer, tout est prêt pour l'exposition du verre sensibilisé. La préparation de ce verre consiste à l'enduire d'une couche de collodion bromuré et de le plonger pendant quelques minutes dans une solution de nitrate d'argent. Les bromures du collodion deviennent des bromures d'argent, sels sensibles à la lumière. L'exposition est faite au moyen de lumières à arc très puissantes et dure à peine quelques minutes. On procède ensuite au développement de ce verre exposé. Le révélateur est une solution faible de sulfate de fer, le fixage se fait au cyanure, le renforcement à l'argent et au sulfure. On obtient avec ce procédé un négatif extrêmement noir dans les blancs de l'image et extrêmement transparent dans les noirs de l'image : précisément ce qu'il faut pour imprimer sur métal.

Mais auparavant il faut "pelliculer". C'est-à-dire qu'il faut détacher de la vitre la pellicule de collodion contenant l'image, la transférer sur autre vitre plus épaisse, plus grande, où d'autres négatifs déjà l'attendent pour l'impression. Et ceci dans le but de faire une impression unique de plusieurs négatifs, mais surtout afin de pouvoir renverser l'image de manière à ce qu'elle imprime correctement sur les presses. Il faut pour cela sécher le négatif, le recouvrir de caoutchouc en solution, d'une nouvelle couche de collodion afin de lui donner de la consistance. A ce moment, on taille le négatif aux proportions requises, on le plonge dans l'acide acétique, et avec précaution on le détache de la vitre.



LA GULLOCHEUSE.

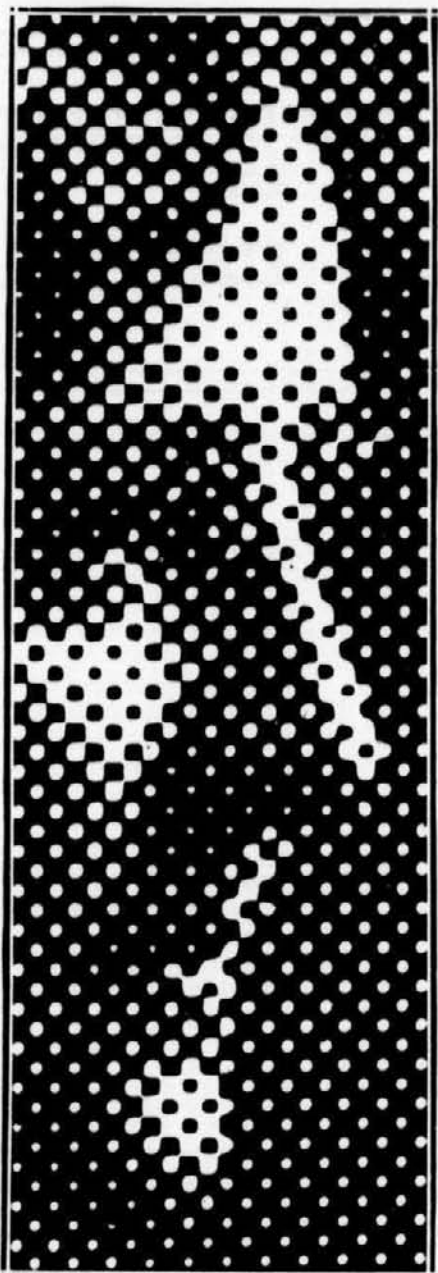
Cette machine creuse plus à fond les parties légèrement gravées par l'acide.

Pendant cette opération un autre ouvrier s'occupe de préparer la feuille de métal destinée à recevoir l'impression. Ce métal est ou du zinc ou du cuivre selon la qualité du travail. Cette feuille de métal est sensibilisée au moyen d'une couche de glue ou d'albumine bichromatée. On sait que la glue bichromatée et l'albumine ont la propriété d'être solubles dans l'eau avant d'avoir été exposées à la lumière et de devenir insolubles sous l'action de la lumière. Il suffit donc d'exposer à lumière à travers un négatif, une plaque métallique recouverte au préalable de cette couche de glue bichromatée.

Après l'exposition on plonge la plaque dans l'eau, les parties exposées à la lumière demeurent fixées au métal, tandis que les autres disparaissent dans l'eau, laissant ainsi sur le métal l'image positive du négatif à travers lequel on l'a exposée.

Et c'est à ce moment que commence la gravure proprement dite. Actuellement nous possédons bien une image imprimée sur métal. Cette image telle quelle ne saurait être d'aucune utilité pour l'impression. Il faut qu'elle soit gravée; c'est-à-dire qu'il faut baisser le niveau de la feuille métallique partout où l'image ne se trouve pas, afin que cette dernière devenue en relief puisse prendre seule l'encre des presses typographiques. Cette opération est commencée au moyen d'acides (l'acide nitrique pour le zinc, le perchlorure de fer pour le cuivre) et se termine au moyen d'une machine à guillocher. Il y a dans ce procédé une infinité de précautions à prendre pour donner à la gravure exactement la profondeur requise. Lorsque ce travail est terminé, il ne reste plus qu'à découper les parties inutiles de zinc, monter la vignette sur bloc et livrer à l'imprimeur.

Mais nous n'avons jusqu'à présent supposé que le cas de la reproduction d'un dessin sur lequel toutes les lignes sont noires. Lorsqu'il s'agit d'une photographie qui contient toutes les teintes à partir du blanc pur, en passant par le gris, jusqu'au noir solide les opérations photographiques deviennent plus com-



Un demi-ton tel que vu à la loupe. Il suffit de regarder cette vignette à une distance d'environ 15 pieds pour juger de l'effet des différents points d'un demi-ton.

pliées. Les presses n'utilisent qu'une teinte d'encre, comment avec cette seule teinte parvenir à imprimer toutes les teintes? On résout le problème au moyen d'un tamis que l'on interpose dans le camera en face du verre sensibilisé. Tous les rayons lumineux qui partent de la photographie passent à travers le carreaillage de cet écran avant de frapper le verre sensible. L'image produite sur ce verre est donc constituée d'une infinité de petits points d'autant plus petits qu'ils correspondent à un point plus blanc de la photographie. A certains endroits très blancs de la photographie ce point n'est pas visible à l'œil nu et l'impression de la vignette donne l'illusion du blanc. Aux endroits très noirs de la photographie les points noirs sont tellement gros qu'ils émergent les uns sur les autres, laissant une espace de blanc qui n'est pas visible à l'œil nu et l'impression de la vignette donne l'illusion du noir solide. Enfin dans les endroits gris de la photographie l'espace occupée par les points blancs et les points noirs est à peu près égale, ce qui donne l'illusion du gris. En photogravure la reproduction d'une photographie s'appelle : un demi-ton, tandis que la reproduction d'un dessin s'appelle : une vignette aux traits.

Et toutes ces opérations si nombreuses, si délicates qu'elles paraissent se font dans un temps relativement court. Dans certains cas pressés, comme il arrive souvent au journal, on peut faire une vignette dans une demi-heure. Toutes les vignettes qui paraissent chaque jour dans l'*Action Catholique* ont été faites le matin même depuis 9 heures 30 jusqu'à midi: heure où les pages du journal sont "fermées", et remises au clicheur. Le reste de la journée est consacrée à la fabrication des vignettes qui demandent plus de soin: par exemple les vignettes sur cuivre pour les livres ou les revues, vignettes en couleurs, etc., etc.

On sait que le service de photogravure de l'*Action Catholique* est ouvert au public et qu'il sollicite le bienveillant patronage de ceux que cet article aurait pu intéresser.

L.-M. BOLDOC, ptre.

## DE POURQUOI EN POURQUOI

Pourquoi, afin d'avoir de l'argent devant soi, faut-il en mettre de côté?

Pourquoi lave-t-on un affront après l'avoir essayé, alors qu'on n'essuie ordinairement toute chose qu'après l'avoir lavée?

Pourquoi dit-on d'un homme qui couche sous les ponts qu'il n'a pas une pierre où reposer sa tête?

Pourquoi dit-on d'un homme qui n'a pas de pain à manger qu'il est dans le pétrin?

Pourquoi dit-on de celui qu'un sort contraire abat : "Le voilà bien planté!"

Pourquoi conseille-t-on à qui veut s'attacher une personne de prendre vis-à-vis d'elle un air détaché?

Pourquoi envoie-t-on invariablement mille excuses dans les cas précis où l'on n'en a aucune?

Pourquoi appelle-t-on l'âge d'or le temps où l'on se moquait de l'argent?

Pourquoi dit-on des gens qui se servent de gros mots qu'ils sont légers en paroles?

Pourquoi un orateur est-il d'autant plus creux qu'il a moins de fond?

Pourquoi appelle-t-on terres réfractaires les poteries qui vont au feu et conscrits réfractaires ceux qui refusent d'y aller?

Pourquoi, pourquoi, pourquoi?

## LES PETITS PORTEURS DE " L'ACTION CATHOLIQUE "



*Petits porteurs, notre œuvre est belle,  
Car c'est au bien que nous aidons,  
Lorsque tant s'y montrent rebelles  
Comme au journal que nous portons...*

*Au fond des bouquins qu'il feuillette,  
Maint philosophe à son bureau,  
N'est de la vérité qu'il guette,  
Que le faussaire ou le bourreau.*

*Des écrivains, en de gros livres  
Qui sont parfois de gros journaux,  
Vendent pour quelques sous la livre  
Le scandale avec les bons mots.*

*Trop de hâbleurs à la tribune,  
Devant le peuple rassemblé,  
Pensent plutôt à leur fortune  
Qu'aux maux dont il est accablé.*

*Des médecins sans clientèle,  
En secret, pour quelques écus,  
Trafiquent leurs drogues mortelles  
Sous le manteau de la vertu.*

*Et que d'avocats travestissent,  
Sous le clinquant des oripeaux,  
La tête de dame Justice,  
Et lui mettent un chignon faux !*

.....  
*A tous nous donnons la réplique,  
Nous qui, bras-dessus bras-dessous,  
Vendons L'Action Catholique  
Qui vaut, elle au moins, ses deux sous...*

Arthur LACASSE, ptre, curé.

# La lampe qui ne s'éteint pas

Par Monsieur le Commandeur P.-G. ROY

Archiviste de la PROVINCE DE QUÉBEC

Ancien rédacteur à L'ACTION CATHOLIQUE

**D**ÉJUS plus de deux cents ans une lampe brûle jour et nuit au pied de la statue de Notre-Dame du Grand-Pouvoir, au monastère des Ursulines de Québec.

Cette lampe qui "ne s'éteint pas" a une histoire bien touchante. Nous la résumons d'après le vieux *Récit* du monastère des Ursulines.

Marie-Jeanne-Madeleine Le Gardeur de Repentigny était née à Montréal le 31 janvier 1698, du mariage de Pierre Le Gardeur de Repentigny et de Agathe de Saint-Per. Elle appartenait à une des plus illustres familles de la Nouvelle-France. Ses parents l'envoyèrent dès son bas âge au couvent des Ursulines de Québec. Intelligente, pleine de talents, ardente au travail, elle fit son cours en peu d'années et s'en retourna à Montréal, au sein de sa famille.

Mademoiselle de Repentigny fut bientôt lancée dans le tourbillon du monde où elle eut beaucoup de succès. Un de ses cousins éloignés, officier des troupes de la marine, lui était destiné pour époux. Tout à coup, au moment où elle faisait de si beaux rêves de bonheur, on vint lui annoncer la mort de celui qu'elle considérait déjà comme son fiancé. Mademoiselle de Repentigny fut comme affolée. Pendant plusieurs mois, elle refusa toute consolation. Puis, étrange contradiction des caractères ardents, elle se replongea dans les plaisirs et les fêtes. Elle voulait s'étourdir. Mais elle ne réussit pas à oublier celui qu'elle avait aimé.

Mademoiselle de Repentigny se décida enfin à demander son entrée au noviciat des Ursulines de Québec, espérant que le cloître lui rendrait la paix qu'elle cherchait vainement dans le monde.

"A peine arrivée à Québec, dit le *Récit* des Ursulines, Marie-Jeanne-Madeleine de Repentigny fut assaillie des plus violentes tentations de résistance à sa sainte vocation ; le démon, outré de sa fuite du monde et des pièges qu'il y tendait à son âme, la poursuivait avec acharnement, déroulant à ses yeux le tableau le plus sombre possible de l'avenir qu'elle allait se faire."

Mademoiselle de Repentigny lutta courageusement. Un jour que les tentations la torturaient plus qu'à l'ordinaire, elle entra dans la chapelle des Saints et se jeta, toute en larmes, aux pieds de la statue de Notre-Dame du Grand Pouvoir: "Bonne Vierge Marie, dit-elle avec une ferveur extraordinaire, si c'est la volonté de votre Fils et la vôtre que je reste dans le cloître, je vous en supplie, délivrez-moi de mes cruelles angoisses." A l'instant, effet admirable d'une confiance sans borne, toutes les tentations de la jeune novice s'évanouirent et une joie céleste s'empara de son âme. Elle était délivrée à jamais de ses peines.

C'est alors que Marie-Jeanne-Madeleine de Repentigny prit la résolution de placer au lieu même où elle avait reçu

une faveur aussi signalée, un témoignage de sa reconnaissance envers sa divine Mère. Voilà comment fut allumée la "lampe qui ne s'éteint pas!"

Ceci se passait en 1724.

Le vieux *Récit* ajoute que M. de Repentigny se chargea de payer la donation de sa sœur pour l'entretien d'une lampe à perpétuité devant la statue de Notre-Dame du Grand Pouvoir, dans la chapelle des Saints.

La Mère Marie-Jeanne-Madeleine de Repentigny de Sainte-Agathe prononça ses vœux quelques mois plus tard et vécut jusqu'au 25 février 1739.

La sainte Vierge avait rendu la paix de l'âme à la Mère de Repentigny de Sainte-Agathe, mais Dieu, dans ses insondables desseins, lui donna d'autres épreuves qu'elle endura avec une soumission admirable.

*L'Histoire des Ursulines de Québec* nous fait connaître les dernières années de cette âme privilégiée :

"Le Seigneur voulut sanctifier cette chère épouse en lui faisant part des souffrances de sa Passion. La maladie dont elle avait apporté le germe au monastère, se développa de la manière la plus douloureuse, et lui fit endurer une espèce de martyre. Mais rien ne put arrêter le généreux élan de cette âme fervente ; elle pouvait bien dire avec le Roi prophète "Seigneur, j'ai couru dans la voie de vos préceptes, parce que vous avez dilaté mon cœur!" Une violente palpitation de cœur jointe à un asthme des plus oppressifs, lui rendait la nuit plus pénible encore que le jour, ne pouvant trouver de posture pour reposer. Comme elle était souvent menacée de suffocation, il lui fallut à plusieurs reprises passer par les opérations les plus douloureuses, et même subir l'application du feu. Malgré tant de maux réunis, la Mère de Repentigny de Sainte-Agathe ne manquait aucune occasion de suivre la communauté ; elle suppliait les supérieures de lui permettre cette consolation, assurant que le meilleur adoucissement à ses douleurs, c'était de lui laisser jouir du bonheur de la prière commune et des bénédictions attachées aux saintes observances de la Religion.

"Le souvenir de la grâce de lumière et de force qui s'était répandue dans son âme, au pied de l'autel de Marie, ne pouvait s'effacer ni de son esprit ni de son cœur. Elle se répandait sans cesse en actions de grâces, à la pensée du bonheur qu'elle goûtait en religion, après tant de résistance et d'infidélités. Jusqu'à sa mort, elle eut soin de cette lampe allumée par sa gratitude, et elle ne manqua pas un seul jour de sa vie d'aller saluer Marie dans son sanctuaire, et de s'agenouiller avec reconnaissance à l'endroit même où elle en avait reçu une faveur si signalée."

P.-G. R.

# Les Martyrs Jésuites du Canada

Par le R. P. Ed. LECOMPTE, S. J.

**L**es historiens sont d'accord pour reconnaître la prédilection de Dieu à l'égard de la Nouvelle-France. Il s'est penché sur son berceau. Il l'a entouré d'hommes et de femmes qui ont fait l'admiration des protestants eux-mêmes. Il a voulu joindre au lis des plus pures vertus la rose de la charité, voire rose empourprée du sang des martyrs.

De ces témoins du Christ, huit, appartenant à la Compagnie de Jésus, ont reçu, au cours de l'année sainte 1925, les honneurs de la béatification. Nous nous

vont nous le dire : " Je ne sais ce que c'est que d'entrer au Paradis ; mais je sais bien qu'en ce monde, il est malaisé de trouver une joie plus excessive et surabondante que celle que j'ai sentie en entrant en Nouvelle-France, et y disant la première messe le jour de la Visitation."

Dès le mois suivant, il part des Trois-Rivières avec toute une flottille de canots hurons. Plus de trois cents lieues le séparent de l'Huronie. Et il faut faire ce long parcours dans une petite embarcation où l'on ne peut se remuer de crainte de la faire chavirer ; la route est barrée d'innombrables chutes ou rapides, qu'il faut contourner en portant tout sur son dos,



LA MAISON DES JÉSUITES. À SILLERY

(Photo Livernois)

Construite en 1634, cette vieille résidence, la plus ancienne du Canada et de la Nouvelle Angleterre, est encore solide. La succession Dobell l'a donnée au gouvernement de la Province de Québec qui l'a transformée en musée où l'on pourra contempler des souvenirs des anciens missionnaires de la Nouvelle France.

proposons en ces quelques pages de les signaler à l'attention et à la piété des lecteurs de l'almanach.

Ils se divisent naturellement en deux groupes. Suivant l'ordre chronologique, le premier est celui du P. Isaac Jogues et de ses deux compagnons, René Goupil et Jean de La Lande, mis à mort chez les Iroquois en 1642 et 1646. Le second se compose du P. Jean de Brébeuf et de ses quatre compagnons, tous prêtres, les PP. Gabriel Lalemant, Antoine Daniel, Charles Garnier et Noël Chabanel, immolés aussi par les Iroquois, mais au pays des Hurons, 1648-1649.

**N**é à Orléans en 1607, entré dans la Compagnie de Jésus à l'âge de dix-sept ans, Isaac Jogues est fait prêtre le 10 février 1636, et, le 2 juillet de la même année, au comble de ses vœux, il arrive à Québec, et tout de suite célèbre le saint sacrifice. Avec quelle émotion, les lignes suivantes qu'il écrit à sa mère

canot, agrès, provisions. Les nuits se passent sur les bords des lacs et des rivières, avec pour matelas des rondins ou la roche nue, et pour abri les étoiles du bon Dieu. Ces détails, le jeune missionnaire les communique dans ses lettres à sa mère. Mais naturellement, il n'y voit que matière à louer le Seigneur dans toutes ses œuvres.

L'héroïque P. de Brébeuf l'attendait dans la péninsule huronne en compagnie de missionnaires déjà rompus à toutes les œuvres et à toutes les souffrances de l'apostolat. Le P. Jogues s'y livra sans tarder ; étude de la langue, visites des cabanes, courses lointaines. Il égala vite les plus fervents. Son apprentissage était fait. Dieu allait le rapprocher des Iroquois et en faire leur premier apôtre.

En 1642, il est envoyé à Québec chercher du secours pour la mission. Au retour, près des Trois-Rivières, la flottille huronne est attaquée par des Iroquois, mise en pièces, le P.

Jogues et son compagnon René Goupil faits prisonniers, et tout de suite torturés. On les accable de coups de bâton, on leur arrache les ongles avec les dents et on leur mâche l'extrémité des deux index. La troupe se met en marche vers ses cantons et ce sont pour les captifs de nouvelles souffrances. A chaque village iroquois, une double haie se forme pour recevoir les victimes à coups de bâton, de couteau et de verges.

René Goupil était un jeune homme très bon, très intelligent, un de ceux qu'on appelait *donnés*, chrétiens de marque, voués corps et âme aux Pères et à la mission. Il avait le pressentiment de sa fin prochaine. Au cours de sa captivité, il

au bord des lacs solitaires. Et là, il priait. " Que de fois, écrit-il, je me suis arrêté dans ces lieux déserts et au bord des eaux, comme les Israélites sur la rive des fleuves de Babylone et j'ai versé des larmes au souvenir de Sion ! Que de fois j'ai chanté les cantiques du Seigneur et gravé le nom de Jésus sur les arbres de ces forêts séculaires ! . . . "

Enfin, on put le délivrer. Les Hollandais de New-Amsterdam (New-York) le firent repasser en France. A Paris, la reine voulut baiser ses plaies. Le pape Urbain VIII, à qui on demandait pour le P. Jogues la faveur de célébrer la sainte messe malgré ses mains mutilées, fit cette belle réponse :



#### LE LAC SAINT-SACREMENT

Ce lac fut découvert en 1642 par le Bienheureux Père Jogues, alors qu'il était traîné en captivité par les Iroquois. En 1646, il lui donna le nom de Saint-Sacrement, en souvenir de la solennité célébrée par l'Église le jour où il arrivait sur ses bords. Lorsqu'ils eurent conquis cette région, les Anglo-Saxons se hâtèrent de le protestantiser en l'appelant le lac Georges.

demanda au P. Jogues la faveur de se consacrer à Dieu par les vœux dans la Compagnie de Jésus. Le Père la lui accorda. La victime était prête pour l'immolation sanglante. Il apprenait aux enfants à faire le signe de la croix. Un jour, un Iroquois le prend sur le fait : la mort du bon René est décidée. A quelque temps de là, l'Iroquois lui décharge un violent coup de hache sur la tête. René tombe en prononçant le nom de Jésus. C'était le 23 septembre 1642.

Quant au P. Jogues, la partie était remise. Captif, il exerçait son ministère auprès des Hurons, captifs eux-mêmes, et des enfants iroquois mourants qu'il envoyait au ciel par le baptême ; il accompagnait ses maîtres à la chasse, à la pêche

" Il serait indigne qu'un martyr du Christ ne pût boire le sang du Christ."

Mais il tardait à l'apôtre de revenir à sa chère mission. Il se rembarque au bout de quelques mois et revoit Québec, fin juin 1644. L'année suivante, il est question de lui pour traiter de la paix avec les Iroquois. De fait, une ambassade lui est confiée : il y réussit parfaitement. Et tout aussitôt il demande à y retourner pour continuer son apostolat.

Il se remet en route au mois d'octobre 1646, pressentant que l'heure du suprême sacrifice est proche. Il est accompagné cette fois, de Jean de La Lande, un autre jeune *donné*, que des vœux surnaturelles seules poussent à ce périlleux voyage.

Le 18, le P. Jogues est invité à la cabane d'un capitaine. Au moment où il franchit le seuil, un Indien lui fend la tête d'un coup de hache. Le lendemain, La Lande subit le même sort.

L'endroit de leur martyre, Auriesville, non loin d'Albany, est aujourd'hui un lieu de pèlerinage fréquenté par les fidèles de la grande république.

Le second groupe de nos martyrs nous reporte au pays des Hurons, où nous avons vu le P. Jogues inaugurer son apostolat et le poursuivre sous la direction du P. de Brébeuf.

Il y avait là toute une pléiade d'hommes éminents par l'esprit et le cœur, par le zèle et la sainteté. La mission leur dut en partie le beau titre de " Mission des saints ". Outre le P. de Brébeuf et le P. Jogues, on y voyait les Pères Jérôme Lalemant, Gabriel Lalemant, son neveu, Chaumonot, Daniel, Garnier, Bressani, Ragueneau, Chabanel, Raymbault, Pijart... Tous pouvaient prétendre à la gloire du martyre, tous, semble-t-il, en étaient dignes, et tous certainement le désiraient.

Le choix divin tomba sur les Pères de Brébeuf, Gabriel Lalemant, Daniel, Garnier et Chabanel.

Parmi eux se dresse la mâle figure du P. Jean de Brébeuf, le géant des missions huronnes. Il l'était par sa taille, son endurance physique, son courage, ses vertus poussées jusqu'à la plus sublime sainteté. Le mot qu'il aimait à répéter et qu'il vécut, le résume tout entier : " Jésus-Christ est la vraie grandeur du missionnaire ; c'est lui et sa croix que nous devons chercher. "

Né à Condé-sur-Vire, en Normandie, le 15 mars 1593, il était entré dans la Compagnie en 1617. Il fut du premier contingent des Jésuites qui mit pied à Québec en 1625. Aussitôt il se mêle aux Montagnais des environs pour se faire à la vie sauvage. L'année suivante, il montait chez les Hurons avec le P. de Noue et un Récollet. Resté seul au bout de quelques mois, il s'adonna à l'étude de la langue huronne, baptisa quelques enfants en danger de mort, puis, rappelé à Québec au moment où la ville passait aux Anglais, il dut retourner en France (1629).

Il revient en 1633, s'empresse, avec les PP. Daniel et Davost, de reprendre l'œuvre de la mission huronne. D'autres missionnaires arrivent : Saint-Joseph à Ihonatiria, l'Immaculée-Conception à Ossossané deviennent des centres d'où les Pères rayonnent auprès et au loin, prêchant, catéchisant, visitant les cabanes, soignant les corps et les âmes, mais voyant partout se dresser le formidable, l'éternel obstacle : l'immoralité.

Une épidémie éclate parmi la population, qu'elle décime. Nouvelle occasion pour les apôtres de se dévouer et d'envoyer au Paradis une légion de petits anges.

Le P. Jogues et ses compagnons avaient inauguré l'ère des martyrs. Semence de chrétiens, leur sang déterminait bientôt dans les missions un mouvement de conversions qui étonnait les Pères eux-mêmes. Il n'était que temps : l'heure de la grande, de l'ultime épreuve allait sonner pour la malheureuse nation huronne.

Au cours d'une de ses excursions chez les Neutres, situés entre les Hurons et les Iroquois, le P. de Brébeuf avait vu dans le ciel une immense croix, qui, partant du pays des Iroquois, s'étendait sur celui des Hurons et l'embrassait tout entier. Le terrible présage allait bientôt se réaliser : les Iroquois, en 1648, entreprenaient la destruction totale de la nation huronne.

Leur premier objectif fut le bourg de S.-Joseph, le plus rapproché de la frontière, et leur première victime le P. Antoine Daniel. Né à Dieppe en 1601, au Canada depuis l'année 1634, missionnaire accompli, il venait de faire sa retraite annuelle, lorsque, le 4 juillet, célébrant la sainte messe, il entend la clameur des Iroquois qui font subitement irruption dans le village. Il termine le saint sacrifice, absout une dernière fois ses ouailles, leur conseille de fuir, et pour leur donner

plus de temps, se présente hardiment devant la chapelle, face à l'ennemi. Celui-ci, d'abord interdit, par cette audace, l'abat sous une grêle de flèches et de balles et jette son corps dans les flammes de la chapelle où il vient de célébrer.

Les Iroquois, retournés dans leurs cantons, semblèrent enterrer la hache de guerre. Ce n'était qu'une ruse pour tromper l'adversaire.

Pendant ce temps, arrivait en Huronie celui qui devait être le compagnon de martyre du P. de Brébeuf, le P. Gabriel Lalemant. Il avait trente-neuf ans, de complexion délicate, mais d'âme ardente et magnifiquement généreuse. Il est tout de suite adjoint au vétéran de la mission.

Au mois de mars 1649, les PP. de Brébeuf et Lalemant sont au fort Saint-Louis. Le 16 au matin, trois Hurons accoururent éperdus : ils annoncent qu'à la pointe du jour, les Iroquois ont envahi par surprise le bourg de Saint-Ignace, à trois milles de là, et qu'ils le mettent à feu et à sang. La défense est tout de suite organisée pour recevoir l'envahisseur qui ne tarde pas à venir se jeter sur le fort. Après une belle résistance, les Hurons cèdent au nombre : ils sont massacrés ou, comme les missionnaires, faits prisonniers. Les Iroquois remontent avec leurs captifs à Saint-Ignace.

Aussitôt le martyre des deux Pères commence. Nous ne pouvons entrer dans tous les détails de l'effroyable supplice. Ces quelques notes suffiront : on les pique avec des alènes rougies au feu, on leur enlève la peau de la tête en forme de couronne ; on leur fend la bouche jusqu'aux oreilles ; on leur coupe les lèvres, la langue et le nez, on leur enfonce des tisons dans la bouche ; on leur suspend au cou un collier de haches brûlantes, on leur coupe des lambeaux de chair, on leur verse par trois fois de l'eau bouillante sur la tête en dérision du baptême. Le P. de Brébeuf, ferme toujours comme un roc, apparemment insensible à la douleur, semble ravi en Dieu. Pour s'incorporer son courage, un Iroquois lui ouvre le côté, lui arrache le cœur et le dévore, pendant qu'un autre assène au martyr un coup de hache qui met fin à ses tortures. Le supplice du P. Lalemant se prolongea jusqu'au lendemain et se termina pour lui aussi par un violent coup de tomahawk.

La dévastation des bourgs de St-Louis et de St-Ignace porta à son comble l'épouvante des Hurons. La grâce de Dieu en profita pour les amener de tous côtés au fort Sainte-Marie, où le nombre des conversions et la ferveur des néophytes atteignirent leur apogée.

Il fallait encore néanmoins deux victimes pour parfaire la rédemption de ce peuple. L'une d'elles était le P. Charles Garnier : né en 1606, d'une opulente famille parisienne, pur comme un ange, intelligent, zélé, d'une exquise amabilité, il était l'agneau de la mission, comme le P. de Brébeuf en était le lion. L'autre victime était le P. Noël Chabanel, du diocèse de Mende, né en 1613, arrivé au Canada en 1643. Il avait brillamment enseigné les lettres en France, il ne put, chez les Hurons, en apprendre la langue. Malgré cet échec et en dépit des répugnances qu'il éprouvait pour tout ce qui constituait la vie chez les sauvages, il avait fait le vœu d'y persévérer jusqu'à sa mort.

Au mois de décembre 1649, ils étaient l'un et l'autre dans les montagnes de la nation du Petun. Le 7 décembre, vers trois heures de l'après-midi, le cri de guerre des Iroquois retentit au bourg de S.-Jean. Le P. Garnier est à visiter des cabanes de néophytes et de catéchumènes. Il s'empresse de baptiser ces derniers. Dans l'acte même d'administrer le sacrement régénérateur, il est aperçu des Iroquois et frappé de plusieurs balles. La Vierge Immaculée venait prendre son enfant favori pour le faire assister à son triomphe du lendemain.

Elle en avait un autre en vue. De fait, le jour même de la fête, le P. Chabanel accompagnait une troupe de Hurons en fuite. Il est abandonné par eux dans les montagnes, sauf par un seul, Huron apostat. Celui-ci profite de l'occasion pour assouvir sur le missionnaire sa haine du christianisme : il

l'assomme d'un coup de hache, le dépouille et jette son cadavre dans une rivière qui les avait arrêtés.

L'année suivante, 1650, l'infortuné nation huronne, poursuivie à mort par son éternel ennemi, l'Iroquois, défaite, disloquée, éparpillée dans toutes les directions, rassemblait ses derniers débris sur une flottille avec les Pères, et quittait pour jamais la péninsule, devenue pour tant de ses fils un tombeau. Quelques survivants habitent aujourd'hui la *Jeune-Lorette*, gardiens fidèles des meilleures traditions de leur race.

#### A PROPOS DE M. DECELLES

Le Canada vient de perdre l'un de ses érudits et le Canada français une personnalité distinguée. M. Decelles, journaliste de talent, consacra aux études historiques la dernière partie d'une vie laborieuse, et ajouta à l'œuvre de nos historiens plus d'un ouvrage intéressant.

Fort renseigné, plein de bonhomie et, volontiers, pince-sans-rire, M. Decelles était un peu le type de nos vieux causeurs canadiens.

Voici à son sujet, un trait piquant qui vous amusera :

C'était au beau milieu de la grande guerre. La France, pour réchauffer des sentiments très opportuns à ce moment précis, et nous catéchiser, nous expédiait ses catholiques les plus distingués. France et Angleterre comptaient également, d'ailleurs, sur ces braves gens et leurs conférences en cette région du Québec, pour enthousiasmer nos coeurs et entraîner l'élan des jeunes énergies vers le prolongement naturel du Canada à cette heure troublée, vers les Flandres ou la Serbie.

Mais il fallait montrer sous un jour particulier, à ces ambassadeurs choisis de la vieille France, l'état d'âme du Canada français. Sans quoi ces honnêtes messieurs se fussent trouvés fort à la gêne.

Un vieux Celte sournois, dont toute la fortune politique était due à l'influence canadienne-française, mais qui déservait très souvent notre nationalité, s'était chargé de ne découvrir à ces visiteurs que ce qui pouvait favoriser les thèses impérialistes.

Il exécutait son programme avec une maîtrise extraordinaire, n'en étant pas à sa première campagne diplomatique. Malgré son nom étranger, il disait avec émotion, mais avec autant de discrétion qu'il est convenable à la noblesse de robe :

" Nous, Canadiens français..."

Or, un écrivain catholique français d'un grand nom était parmi nous et notre Celte ne l'abandonnait pas un instant, en toute ville où ce conférencier promenait ses discours.

Nous avons dit que le premier groupe de nos martyrs a son pèlerinage à Auriesville, près d'Albany. Le pèlerinage du second est au Mont des Martyrs, près de Waubashene, dans la province d'Ontario.

La béatification récente de ces vaillants confesseurs de la foi a déterminé un grand mouvement de dévotion à leur égard, au Canada et aux États-Unis, arrosés l'un et l'autre de leurs sueurs et fécondés de leur sang.

Edouard Lecompte, S. J.

A peine, si quelques personnes plus habiles avaient pu jeter certaines défiances dans l'esprit du visiteur, tant il était soigné et couvé par son cicérone.

On en était, de la tournée impérialiste, à la bonne ville d'Ottawa. Des journalistes canadiens-français formèrent le projet d'éloigner le gardien, et de découvrir à ce Français l'ours impérialiste. Ils complétèrent un dîner intime et le Celte, naturellement, ne fut pas invité. Mais ce dernier avait l'allure souple et un entregent, une effronterie de maître. Il eut vent du banquet et s'y présenta le plus innocemment du monde. Embarras que vous imaginez des chefs franco-ontariens. On ne pouvait, avec aisance, mettre l'importun bonhomme à la porte, car il n'était pas bonhomme quelconque. Il fallait s'en tirer d'autre manière.

Le vénérable conservateur de la bibliothèque d'Ottawa avait été invité. On le plaça auprès du Celte, qu'il connaissait bien, et on lui abandonna la charge de retenir son attention, pendant qu'à un autre coin de la table, on dessillerait les yeux du conférencier français.

M. Decelles fit merveilles.

Deux heures durant, il entretient son homme de la Seigneurie de Saint-Ours, question historique que l'autre n'ignorait pas et à laquelle, d'ailleurs, il était bien forcé de s'intéresser, son interlocuteur, sérieux comme un juge, causant de la fameuse seigneurie avec un feu et un entrain de tous les diables.

Riait bien qui riait le dernier. Le tour était réussi : le conférencier complètement décontenancé, puis édifié; il y parut dans la suite.

Et les témoins de cette petite intrigue s'en amusent encore.

Ils en ont gardé une haute idée du patriotisme du vieil érudit que nous venons de perdre, et un agréable souvenir de sa verve pince-sans-rire.

(L'Action Catholique)

Ferdinand BÉLANGER



SAINT-ELEUTHÈRE (Kamouraska) (Photo par M. l'abbé J.-T. Nadeau)

Cette belle vallée, d'un pittoresque assez rare, s'étend sur les bords d'un grand lac, très profond, creusé au sud du Comté de Kamouraska, sur la frontière du Maine, dans une région de montagnes boisées. Il servit jadis de route aux missionnaires qui, des rives du Fleuve, gagnaient la vallée de la rivière, S.-Jean et l'Acadie. Le 9 ou le 10 mai 1686, Mgr de Saint-Vallier, allant faire sa visite pastorale en Acadie, fit route par cette région.

# La Sainte Chapelle

## à Paris



Par M. l'abbé J.-T. NADEAU  
Rédacteur à "L'ACTION CATHOLIQUE"



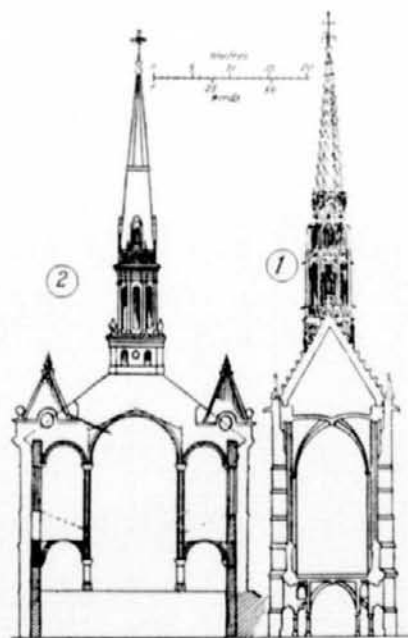
C'est pas une puissante cathédrale, aux murs énormes, aux dimensions immenses et dont les voûtes s'élèvent à 150 pieds dans les airs. C'est un édifice de dimensions plutôt modestes, grand comme une de nos églises de campagne, haut à l'intérieur, à peu près comme l'église S.-Jean Baptiste de Québec, élevé et achevé en moins de trois ans. Et cependant, c'est peut-être le plus pur chef-d'œuvre de l'architecture française du moyen âge, en tout cas un joyau architectural d'une légèreté et d'une grâce inouïes. Ce qui prouve, une fois de plus, que le beau, quoiqu'en pensent les Américains, n'est pas synonyme de masse, ni d'énormité, ni même du nombre de millions qu'il a fallu engloutir dans une construction. Cela prouve aussi qu'avec les moyens et des hommes habiles dans le art, on peut réaliser un chef-d'œuvre en moins d'un siècle.

Beaudoin II, empereur de Constantinople, avait cédé à saint Louis, à prix d'argent, la sainte Couronne d'épines, un morceau de la Vraie Croix, le fer de lance qui perça le côté de Notre-Seigneur, l'éponge, le roseau, le manteau de poupre de la Passion. Le roi voulut renfermer ces insignes reliques dans un reliquaire qui fût un édifice digne d'elles. Et il voulut que ce sanctuaire s'élevât sur le flanc même de son palais, qu'il en devint la chapelle ou l'église paroissiale.

### Construction rapide

À Pierre de Montereau, le plus célèbre des architectes du temps, un des plus grands artistes, non seulement du moyen âge français, mais encore de tous les temps et de tous les pays, auteur du réfectoire et de la chapelle de Saint-Germain des Prés et du transept nord de Notre-Dame de Paris, le Roi confia la préparation des plans du futur édifice et la direction des travaux de construction.

Commencée en 1245, la construction en était terminée de bonne heure, en 1248, puisqu'elle était consacrée le dimanche de la Quasimodo, le 25 avril. Malgré ce peu de temps la construction a été faite avec grand soin, de manière à défier les siècles. Toutes les pierres sont



HAUTEUR ET LARGEUR COMPARÉES  
de l'église de S.-Jean-Baptiste de Québec (2)  
et de la Sainte Chapelle de Paris (1).

cramponnées entre elles par des agrafes de fer : tailles et poses sont exécutées avec une rare précision; la sculpture est composée et ciselée avec un soin particulier. Et la sacristie, à trois étages, élevée à gauche de l'abside, un gracieux monument elle aussi, fut bâtie en même temps.

La chapelle haute—l'édifice forme deux chapelles superposées—était placée sous le vocable de la sainte Croix; tandis que la chapelle basse—la crypte—était consacrée à la sainte Vierge. La chapelle haute communiquait de plein-pied avec le premier étage du palais. C'était la chapelle du roi et de la cour. La chapelle basse se trouve au niveau de la rue. C'était l'église des employés du palais. Avec Notre Dame, elle est, à Paris, la seule église paroissiale du XIII<sup>e</sup> siècle encore existante.

Saint Louis n'épargna rien pour faire de sa chapelle le joyau de Paris. Et il y réussit. Elle lui coûta 40,000 livres tournois (environ \$160,000). Il lui assigna un personnel de choix, composé de dix-sept chanoines, dont le doyen, à partir de 1388, eut le privilège d'officier avec la mitre.

L'édifice offre cette particularité unique, non pas tant d'avoir deux étages, que le fait de posséder deux porches superposés. Pour que la chapelle inférieure n'eût point l'air d'une crypte à la voûte surbaissée, et aussi pour réduire au minimum les poussées de celle-ci sur les murs latéraux, l'architecte en fit un vaisseau à trois nefs et en dissimula habilement, de la sorte, le peu de hauteur, au moyen de quatorze colonnes placées en avant des murs latéraux, pour servir de point d'appui aux voûtes, et donner de l'élanement à la voûte centrale. Et, sur cet harmonique soubassement, il campa hardiment la chapelle supérieure.

### Au cours des siècles

Deux siècles et demi après la construction de l'édifice, en 1485, Charles VIII ordonna de refaire la grande rose à meneaux flamboyants de la façade, afin d'en éviter la ruine.

devenait un dépôt où s'accumulaient fumeurs, saletés et déchets de toutes sortes. Quand Viollet-le-Duc entreprit de la faire vider, il y en avait jusqu'à la hauteur des chapiteaux des colonnes.

Après la Révolution, la chapelle devint un dépôt d'archives. Pour placer les armoires on la gaspilla encore. On creva même le bas des verrières.

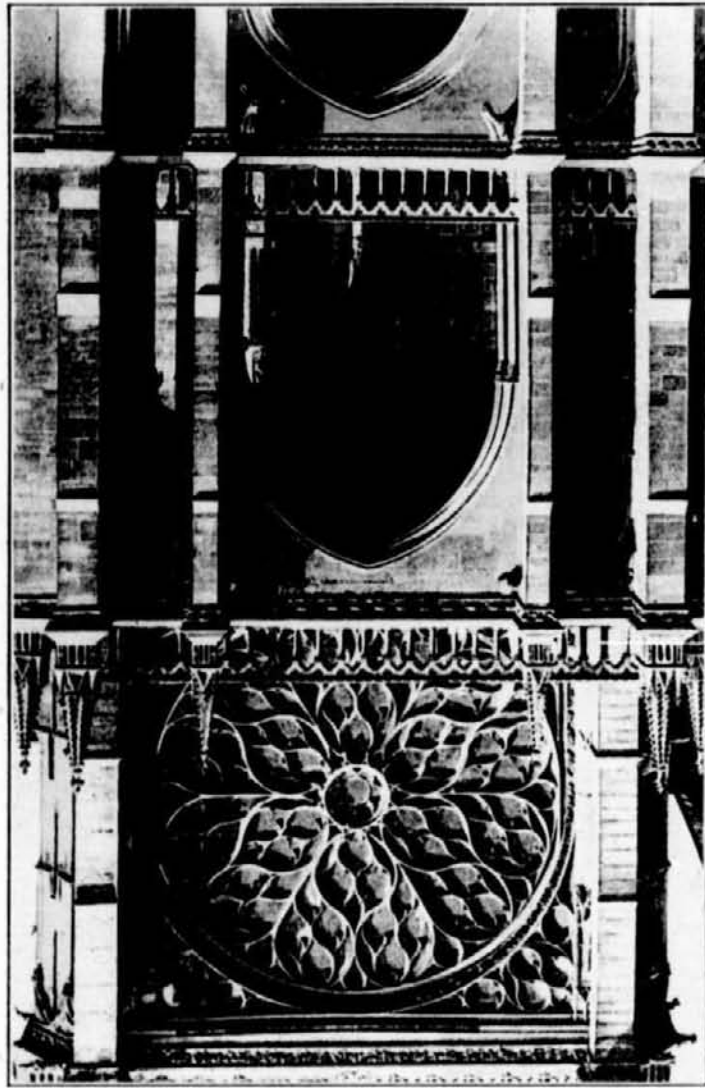
#### Restauration

En 1837, le roi Louis-Philippe chargea l'architecte Dubau, bientôt remplacé par Lassus et Viollet-le-Duc, de la restaurer. Ces deux derniers sont à la tête des architectes de notre temps qui ont le mieux compris l'art du moyen âge. Leur restauration, due surtout à Viollet-le-Duc, a été excellente en tous points, dure, ébournée, décoration colorée, verrières, murs, pavés, toitures, bécots, ils ont tout restauré ou refait. En 1871, l'église n'a pas souffert de l'incendie du Palais de Justice par les communards. Elle est le seul édifice du palais de saint Louis qui soit arrivé presque intact jusqu'à nous.

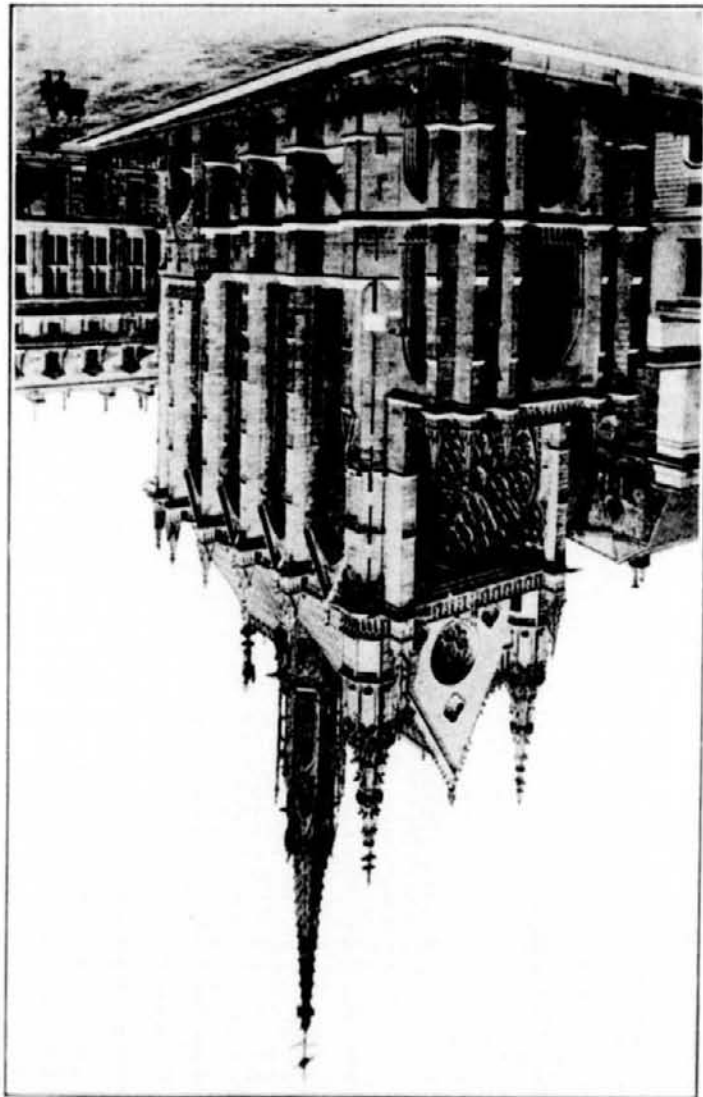
Depuis la Révolution et sa restauration, la Sainte Chapelle n'a servi qu'accidentellement au culte. Ce monument, élevé par la piété et la foi d'un saint, est désert. Pour qu'il possède tout son cachet, il faut qu'il soit rendu régulièrement au culte. Ce sera d'ailleurs le meilleur moyen de conserver ce joyau d'architecture religieuse.

#### L'extérieur

L'église se compose donc de deux chapelles superposées. Deux porches en avant-corps, ouverts par plusieurs arcs décorés de colonnettes et de voûtes à nervures, et correspondant à chaque étage, y donnent accès. Une balustrade trilobée couronne le porche supérieur. Le mur de façade, qui le surmonte, est percé d'une rose immense et terminée par un pignon aigu, flanqué de deux cloches-tours d'angles que relie une légère balustrade allongant sa dentelle sous une petite rose.



PORTAIL SUPÉRIEUR ET ROSE DE LA SAINTE CHAPELLE



LA SAINTE CHAPELLE

En 1630, un incendie, dû à l'imprudence d'un plombier, anéantit une partie des combles, menaçant de faire écrouler la grande voûte et consuma la flèche. On refit les toitures et on les couronna d'un lourd et robuste clocher de 90 pieds de hauteur.

Pendant l'hiver de 1689-90, de grandes pluies firent déborder la Seine, dont la crue inonda la crypte, comme plus tard, en 1910, et fit des dégâts qui nécessitèrent des travaux importants.

Après l'incendie du palais, en 1770, l'église fut enclavée dans des constructions modernes, tristes et funèbres, rébarbatives, assés naturel des tribunaux. De plus, on sacrifia le bel édifice à trois étages, que Pierre de Montreuil avait annexé à l'abside et qui contenait les archives de la couronne et les sacristies.

#### L'œuvre des "grands ancêtres"

Vint la Révolution. Comme les autres églises la Sainte Chapelle fut d'abord dépillée. Les reliquaires, de splendides pièces d'art mé-dieval, furent convertis en lingots et les reliques, confiées à l'évêque schismatique de Paris, qui les sauva de la destruction. Les pierres précieuses furent la proie de la cupidité des austères et vertueux représentants de la majesté démocratique.

Ensuite, on proposa de démolir l'édifice. Au conseil des sauvages et des imbeciles qui commençaient à paver les routes avec les morceaux de chapiteaux et de sculptures des merveilleux édifices qu'ils faisaient abattre, la proposition allait être acceptée avec enthousiasme ; mais quelqu'un eut l'avis que l'on avait là une belle salle de réunions et cette considération sauva l'église. Toutefois, on fit enlever les couronnes et armoiries qui décoraient parois et statues, et on fit démolir la flèche, dont les emblèmes constituaient, comme on le disait dans le jargon révolutionnaire "des vestiges honteux de la tyrannie".

Deshonoré, dégradé, profané, mutilé, le splendide édifice servit de salle de club, de magasin à farines, tandis que la chapelle basse



PORCHE SUPÉRIEUR DE LA SAINTE CHAPELLE

Les flancs de l'édifice et l'abside sont d'une architecture aussi simple qu'élégante. Des contreforts habilement disposés, à plusieurs ressauts, très saillants mais peu épais, (1) s'élevant jusqu'au sommet des murs, et terminés par des clochetons, reçoivent les poussées des voûtes et contrebutent des murs qui existent à peine. Ils servent de points d'appui et, à vrai dire, de côtés, aux immenses fenêtres garnies de meneaux, de colonnettes et de roses de pierre, que surmontent des frontons. Ces fenêtres sont d'une élégance, d'une hauteur et d'une largeur pleines de hardiesse. Au dessus de la corniche du toit, court une balustrade qui fait le tour de l'édifice. Les combles, en suivant une ligne de bâtière très-aiguë, s'élèvent à une hauteur de 139 pieds et 6 pouces. Ils portent haut dans l'espace la flèche élégante élevée par Lassus, en 1853, dans le style de celle du XV<sup>e</sup> siècle, et qui monte jusqu'à 246 pieds du sol.

#### Dans la crypte

Par la porte à ébrasements décorés de colonnettes nous pénétrons dans la chapelle basse. Dès l'entrée, l'éclat des vitraux inserés dans les fenêtres à forme de soupiraux en tiers points, la décoration polychrome, bleue, rouge et or, des murs, des colonnes et des nervures, les teintes azur à étoiles d'or des voûtes, charment les yeux.

Quatorze minces colonnes cylindriques, aux chapiteaux de feuillage, disposées à quelques pieds en avant des murs, soutiennent la voûte sur croisée d'ogive, tandis que de légers arcs-boutants, dans les minuscules neflatérales, neutralisent la poussée des doubleaux et des croisées d'ogive. Des arcatures trilobées, soutenues par des colonnettes, rompent heureusement la monotonie des pans.

Grâce à cette trouvaille d'une ingéniosité peu commune de Pierre de Montereau, cet intérieur, qui n'a que 21 pieds et 6 pouces dans

(1) C'est la saillie et non l'épaisseur du contrefort qui lui donne sa force. Là encore la beauté va de pair avec la logique.

sa plus grande hauteur, alors qu'il en a 36 de largeur et 108 de longueur, donne encore l'impression de l'élanement. C'est une preuve de plus qu'on peut construire un édifice ogival de dimensions restreintes sans songer à lui donner, du coup, 80 pieds sous voûte. C'est une question à considérer dans un pays froid comme le nôtre, où le problème du chauffage s'impose d'une façon de plus en plus coûteuse. A considérer aussi ce point de vue, dans un pays où les dettes et, par conséquent, les taxes fédérales, provinciales, municipales et scolaires se multiplient et grèvent de plus en plus nos populations, et où, donc, la question du prix de l'édifice se pose brutalement sur ces faits les constructeurs pourraient s'arrêter et réfléchir.

Le célèbre escalier de quarante-quatre degrés, couvert par des voûtes et un comble, qui donnait accès à la chapelle haute et où Boileau a situé la scène burlesque du *Lutrin*, étant démoli depuis longtemps, il faut maintenant y monter par les escaliers à vis des tourelles d'angle.

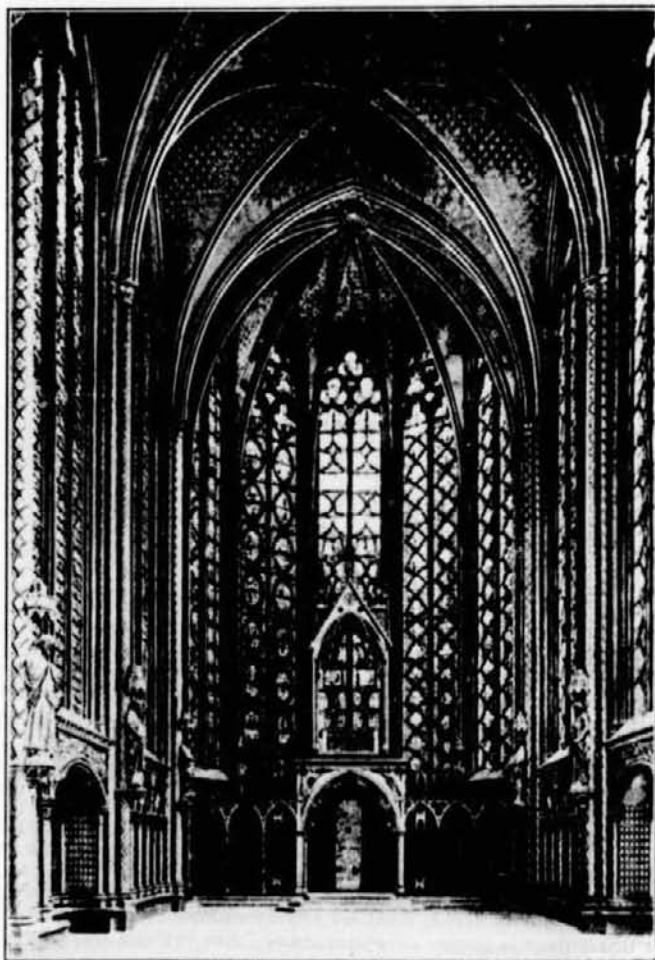
#### La chapelle haute

Donnant sur le porche supérieur, sa porte d'entrée, de même disposition que celle de la chapelle basse, mais plus grande, a recouvré son ancienne décoration. De là, on jouit d'une vision merveilleuse sur l'intérieur, élancé, très vaste d'apparence à cause de la simplicité des lignes, au coloris puissant comme celui de la chapelle basse, inondé de la lumière multicolore qui entre à flots dans cet édifice tout en fenêtres et où la part de la pierre est réduite au point de ne pas frapper l'œil. C'est une église de verre où les vitraux produisent un éblouissement plein de douceur. On dirait des murs construits avec de la lumière, des pans de ciel et des rayons de soleil. Là, plus que partout ailleurs, la verrière du moyen âge a obligé la pauvre lumière du nord à réaliser des visions merveilleuses.

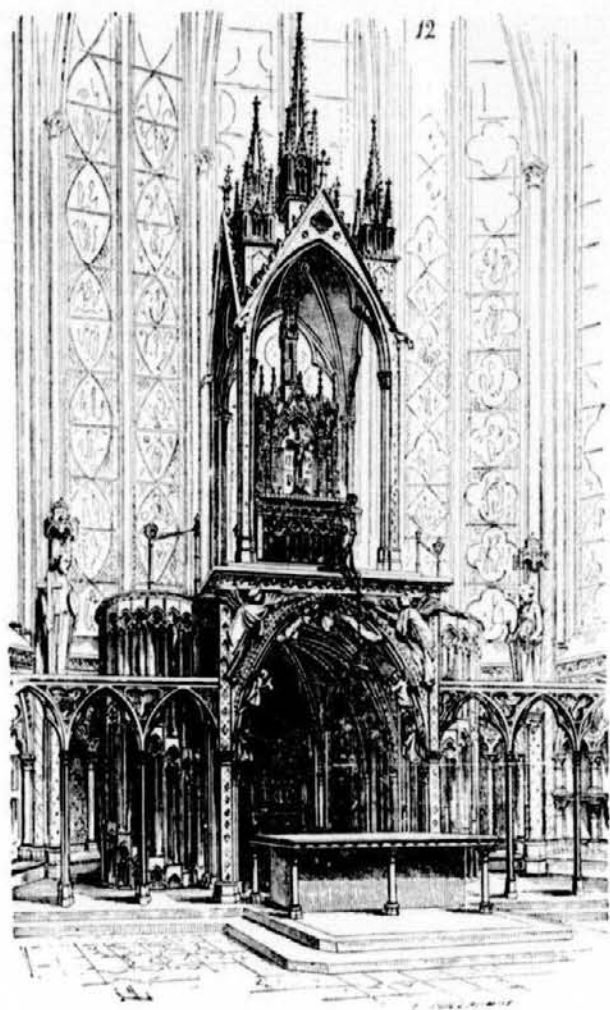
La nef de quatre travées, terminée par une abside à sept travées, a 108 pieds de longueur sur 36 de largeur et 67 pieds et 6 pouces de hauteur. Ces proportions passent pour les plus parfaites qui se soient rencontrées au moyen âge pour un édifice de ce genre.

Cette nef est recouverte d'une voûte en pierre sur croisées d'ogives, soutenue, dans la nef, par des faisceaux de trois colonnes très grêles, (1)

(1) Moins d'un pied de diamètre sur près de 50 de hauteur pour la principale colonne de chaque groupement.



NEF DE LA SAINTE CHAPELLE



AUTEL DE LA SAINTE CHAPELLE AU 13<sup>e</sup> SIÈCLE  
(d'après la reconstruction de Viollet-le-Duc)

et, à l'abside, par une seule colonne. Ces minces appuis sont adossés entre les fenêtres, aux contreforts de l'édifice qui, seuls, séparent les grandes baies et forment comme un soupçon de muraille. De légères colonnettes, à chapiteaux de feuillages soutiennent les retombées des formerets. Sous les fenêtres, des arcatures, à la décoration très riche et appuyées sur des colonnettes décorent la paroi.

Toutes les nervures des voûtes sont flanquées de charpentes de fer parfaitement dissimulées. Le fer joue un grand rôle dans toute cette construction. Comme on le voit, saint Louis et Pierre de Montreuil, comme d'autres constructeurs du moyen âge, ont employé ce matériau longtemps avant les ingénieurs américains qui, dans leur infatuation, se sont imaginé avoir créé la charpente métallique.

Aux murs, aux colonnes, aux doubleaux comme aux nervures et aux voûtes, Viollet-le-Duc a restitué la décoration polychrome (bleu, rouge, or) en harmonie avec les vitraux, et qui l'ornait au temps de saint Louis.

#### Le reliquaire

Dans l'abside une élégante plateforme, soutenue par de fines colonnettes et des arcatures légères en bois doré, supporte un baldaquin également en bois doré, qui abritait autrefois les châsses des saintes reliques. Deux escaliers, à vis, en bois et ajourés, d'une délicatesse extrême et très habilement combinés comme menuiserie, y donnent accès. L'autel, une simple table sur colonnettes, placé sur les deux marches élevées en avant du baldaquin, a été détruit à la Révolution. Il n'a pas encore été restauré, pas plus que le petit autel qu'il y avait au fond des arcatures, à voussures bleues étoilées d'or, sous le baldaquin des reliques.

Les deux escaliers à vis qui donnent accès à la plateforme des reliques sont exigus. Aussi, en 1378, lorsque l'empereur d'Allemagne, Charles IV, qui était venu rendre visite à son neveu Charles V, voulut aller vénérer de près les saintes Reliques, il lui advint qu'à cause de sa vaste corpulence, il resta pris dans l'étroite spirale de l'escalier. Il fallut le tirer par les bras et le pousser dans son impérial rond-point pour lui permettre d'arriver au baldaquin. Et, pour la descente,

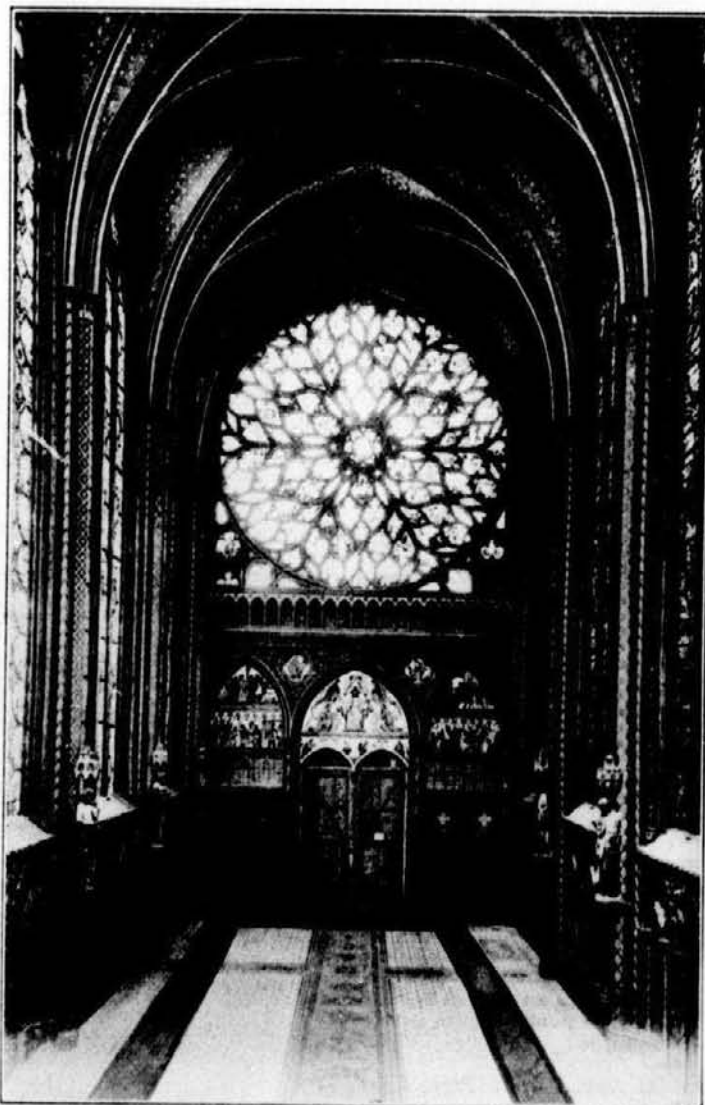
il fallut faire l'opération en sens contraire, dans des conditions, comme pour l'ascension, très peu protocolaires, ainsi qu'on peut se le représenter. Pierre de Montreuil n'avait pas jaugé la capacité de son escalier à l'échelle d'un ventre impérial germanique. (1)

#### Dans la lumière

Les verrières, à l'exception de la grande rose de la façade qui s'épanouit en ses meneaux de pierre d'un tracé extrêmement délicat, sont du temps de saint Louis. Elles étaient toutes posées pour le jour de la consécration de l'édifice. Celles de la nef ont 49 pieds de hauteur, sur environ 14 de largeur chacune.

Ces vastes ouvertures sont divisées par des meneaux en pierre surmontés d'ornements en forme de trèfle. Dans chacun de ces compartiments, sur un fonds ornemental aux tons somptueux, des scènes, circonscrites en médaillons superposés, nous font, en 893 scènes différentes renfermant des milliers de personnages d'un dessin sobre et clair, passer en revue l'Ancien et le Nouveau Testament et des faits relatifs à la translation de la Sainte Couronne d'épines. C'est un énorme écriin qui chatoie et qui donne au sanctuaire un aspect incomparable, surtout s'il fait soleil. Jamais je ne suis passé par Paris sans aller m'y remplir les yeux, l'âme et la mémoire, de cette féerie, reposante et ravissante à la fois, de lumière chaude, aux tons opulents, et veloutés, aux jaunes ensoleillés, aux rouges vibrants et ruti-

(1) En 1910, un jour que tout un groupe de Canadiens, dont je faisais partie, grimpait dans la boule qui soutient la croix du dôme, à St-Pierre de Rome, il nous fallut hisser ainsi, dans le goulot exigü qui y donne accès, un bon, joyeux et ample chanoine de notre province. Je dis province, pour que les curieux aient un champ d'investigation plus étendu, s'ils veulent mettre un nom sur cet abbé d'une circonférence si respectable.



NEF ET ROSE DE LA SAINTE CHAPELLE



LA CRYPTÉ DE LA SAINTE CHAPELLE, TELLE QUE LES SAUVAGES DE LA RÉVOLUTION LA LAISSÈRENT.

lants, aux bleus profonds comme un beau lac de montagne, entre lesquels, de ci de là, le violet fait entendre une petite note mélancolique. Et là-haut, les voûtes bleues, d'un bleu pur, vif, éclatant, piqueté d'étoiles d'or, donnent, justement à cause de ce puissant coloris si bien approprié à la lumière des verrières, une impression de hauteur plus grande et presque de transparence.

Et dans la façade, la grande rose de style flamboyant, reconstruite par Charles VIII, merveilleuse fleur aux pétales de verre et qui s'épanouit en ses cent pieds passés de circonférence, resplendit d'un poudrolement d'or et de pourpre dans la féerie du soleil couchant.

#### Concluons

Ce monument, dans ses lignes comme dans sa décoration, constitue donc un ensemble de poésie et d'art incomparable. Svelte et solide, ouvragé comme une chasse et raisonné comme un syllogisme(1), il réalise pleinement le système de construction dont les architectes français avaient enfin, après un siècle et plus de tâtonnements, trouvé la formule définitive. Tandis que, dans l'architecture grecque, tout était exact mais limité, les monuments du moyen-âge français éveillent la pensée de l'infini et, comme le dit Viollet-le-Duc, font rêver même les ignorants. Et s'il y a un endroit où cette parole est particulièrement vraie, c'est bien ici.

De tout cela il ne faudrait point conclure que nous devrions reproduire ce monument dans notre pays. Voit-on ce qu'il faudrait de charbon pour chauffer une telle cage de verre. Et puis, copier servilement est un aveu d'indigence. Ce n'est pas respecter le passé que de le plagier. S'en inspirer n'est pas, non plus, le copier. Nous en avons déjà trop de ces clochers ou façades, élevés depuis vingt-cinq ans, qu'on retrouve en entier dans les projets de l'École des Beaux Arts de Paris. Si, au moins, on les avait adaptés au pays et au reste de l'édifice pour en faire œuvre personnelle !

(1) ABEL FABRE : *Pages d'Art Chrétien*.

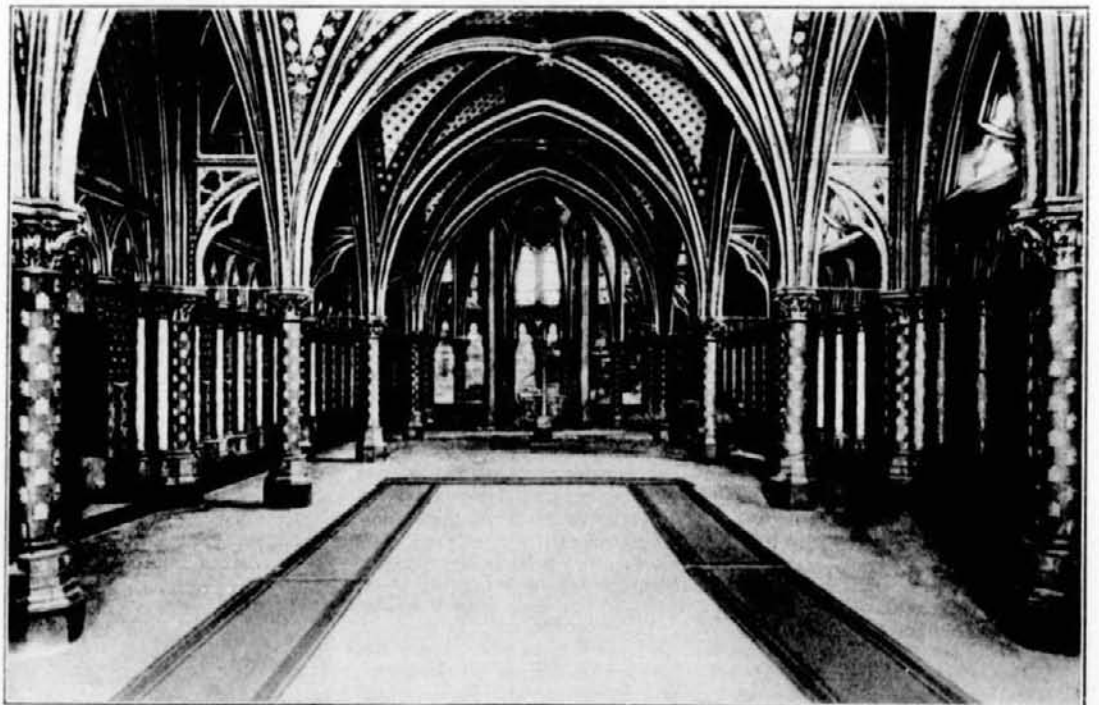
! Sans tomber dans la fausse archéologie qui, pour imiter un bout de pan de la Sainte-Chapelle, conserverait même le petit guichet derrière lequel Louis XI se cachait pour entendre la messe(1), on peut tirer parti de certaines dispositions, de certaines sections, de la décoration, ou des lignes de l'édifice, s'en inspirer, les adapter à nos besoins et aux circonstances, et surtout profiter de l'expérience des auteurs de ce chef-d'œuvre. Tirons surtout parti de leur expérience : inspirons-nous de leurs méthodes, de leur honnêteté en construction. Comme eux, construisons honnêtement, avec des matériaux honnêtes. Réléguons le plâtre à sa place : c'est un enduit, rien de plus. Que le bois soit du bois : que le pin ou le sapin n'aillent pas dérober les apparences de l'acajou, du noyer ou du cerisier, ou même du... bronze, comme on vient de le faire en plein Québec. Que la pierre soit de la pierre, et le marbre du vrai marbre. Qu'on en finisse avec ce genre de construction à coups de *simili* et d'*imitations* qui font que trop de nos édifices sont des masques, des mensonges d'un bout à l'autre. Et un mensonge a beau être joli, élégant, pimpant, doré, avenant, plaisant, il n'en est pas moins un mensonge. Ce procédé de bâtir est à la musique. C'est le jazz dans la construction.

Bien bâtir demande de la part du "maître d'œuvre", de l'architecte, une solide formation générale. Les vieux architectes du Moyen Âge

possédaient une culture générale approfondie. Ce Maurice de Sully, évêque de Paris, qui dirigeait la construction de Notre-Dame, était un théologien, un orateur et un musicien de valeur.(2) Il était, en outre, ingénieur civil, car il sillonna son diocèse de routes et y multiplia les ponts. Les grands architectes du XIXe siècle ont aussi

(1) Ainsi, parce que Viollet-le-Duc, dans sa restauration de N. D. de Paris, a ouvert, aux angles du transept, de petites roses, pour montrer comment se présentait la voûte avant les remaniements du XIVe siècle, voilà que, sans cette raison, on fait la même chose à Ste-Anne de Beaupré, si on en juge par la maquette venue de Paris.

(2) Il est, par exemple, l'auteur de la mélodie du *Libera*, non celui qu'on hurle aux grands services, mais le vieux, d'une si belle inspiration, que des maîtres de chapelle ignorants gardent dédaigneusement pour les enterrements de troisième classe.



LA CRYPTÉ DE LA SAINTE CHAPELLE RESTAURÉE PAR VIOUET-LE-DUC

possédé une vaste culture, comme Viollet-le-Duc, qui était un historien et un écrivain de marque et même un musicien. Il en est de chez même nos voisins du Sud, où leur plus remarquable architecte, Cram, est, de plus, un écrivain de valeur. Ceux qui ont à faire construire devraient lire et méditer son *Church Building*, comme ils liraient aussi avec grand profit les *Pages d'art* d'Abel Fabre et l'*Artiste chrétien* de Fulcran.

L'architecture, n'étant pas un métier, mais une profession libérale, l'étude en suppose, au préalable, de *bonnes et solides* études classiques que vient couronner la formation professionnelle prise à l'université.

L'étude qui précède donnerait lieu encore, comme conclusion, à une foule de réflexions, à l'énoncé de plusieurs principes; mais l'es-



UN CHAPITEAU DE LA SAINTE CHAPELLE

pace va me manquer; et puis, je ne voudrais pas répéter ce que mon collègue, Morisset, écrit un peu plus loin et qui est l'expression de notre pensée sur la question de la construction.

Et c'est cette pensée que nous nous efforçons de traduire et de faire traduire dans les faits.

D'ailleurs, pour ne parler que d'emploi de matériaux *honnêtes* mis en œuvre *honnêtement*, nous avons, au pays, de bons exemples dans la chapelle absidale de N.-D. de Montréal, la cathédrale anglicane de Montréal, l'église de East-Angus, pour n'en citer que trois. L'intérieur de S.-Roch de Québec continue l'application du principe. D'autres vont suivre.

J.-T. NADEAU, ptre.

#### UN PÈLERINAGE CANADIEN: NOTRE-DAME DE ROC-AMADOUR

Notre-Dame de Roc-Amadour apparaît à la première page même de l'histoire du Canada. C'est au cours du deuxième voyage de son découvreur, Jacques-Cartier, en 1535-1536, que prend place un fait extraordinaire, où se manifeste l'intervention puissante et secourable de Notre-Dame de Roc-Amadour. Citons le texte original du chroniqueur de voyage de Jacques Cartier, qui donne à cet événement une valeur historique incontestable.

" Notre capitaine, lisons-nous, dans le " Bref récit ", voyant la " pitié et la maladie ainsi émue, feict mettre le monde en prières et " oraisons, et feict porter ung ymage en remembrance de la Vierge " Marie contre ung arbre distant de notre fort d'un trait d'arc, les " travers des neiges et des glaces, et ordonna que le dimanche " ensuyvant on dirait la messe au diet lieu, et que tous ceux qui " pourraient cheminer, tans sains que malades, yraient à la procession chantant les sept psavmes de David, avec la letanie en priant " la diete Vierge qu'il luy pluest prier son cher enfant qu'il eust pitié " de nous. La messe dite et célébrée devant la diete ymage, se feist " le cappitaine pèlerin à Notre-Dame de Roquemadour, promettant " y aller si Dieu luy donnoit grâce de retourner en France."

Voici donc ce qui s'était passé: Jacques Cartier, retardé en France par les préparatifs du départ, et durant la traversée, par les vents contraires, arriva à Québec, la saison fort avancée, et fut contraint d'y passer l'hiver. Il avait trois navires: la *Grande Hermine*, la *Petite Hermine* et l'*Emerillon*, avec 110 hommes d'équipage. Il choisit pour hiverner l'endroit où la petite rivière Lairet se jette dans la rivière Saint-Charles— tout juste en face du promontoire de Québec. L'endroit était propice à l'établissement d'un camp retranché pour se protéger contre les sauvages. Les membres de l'expédition eurent terriblement à souffrir de la longueur et de la rigueur de l'hiver. Six mois de neige et de froid intense, l'inexpérience du climat, le manque de nourriture fraîche et l'entassement dans les navires firent éclater une épidémie de scorbut. Jacques Cartier avait déjà perdu 25 hommes et presque tous les autres étaient atteints du terrible mal. On devine aisément l'angoisse du découvreur et de ses compagnons. Allaient-ils tous périr tragiquement en terre sauvage après d'héroïques et inutiles sacrifices? ... C'est alors que le courageux Malouin décide de faire un grand acte de foi. Le texte du chroniqueur cité plus haut, nous le montre organisant une manifestation religieuse, une sorte de pèlerinage. Il choisit un dimanche. Au pied d'un arbre de la forêt, tout près, il dresse un autel, y pose l'image de Notre-Dame et organise une

procession de tous ceux qui peuvent encore marcher. Le lugubre cortège des matelots malades défile péniblement à travers la neige et la glace, en chantant des psaumes et l'*Arc Maris Stella*, l'hymne de prédilection des Bretons. La distance à parcourir est celle d'un trait d'arc. La messe est célébrée et Jacques Cartier avec tout son monde fait le vœu de faire le pèlerinage à Roc-Amadour, en France, si le fléau cesse. Deux sauvages, attirés par ces chants et ces étranges cérémonies, s'approchent, voient le pitoyable état des pauvres matelots et leur enseignent un remède, l'infusion d'une herbe appelée " amedda ". L'effet est merveilleux, tous les malades promptement guérissent et chacun voit là l'intervention mystérieuse et bonne de la Mère de Dieu. Jacques Cartier, la débâcle terminée, retourne en France avec ses deux plus gros navires, fait un rapport favorable de son expédition et persuade le roi de France qu'il faut coloniser le Canada.

C'est cette scène que le pinceau de M. Ant. Masselotte, peintre québécois, a fixée sur le tableau reproduit en hors-texte, à la tête du présent *Almanach*.

Sur ce même coin de terre— témoin du premier pèlerinage et du premier miracle de la très sainte Vierge en terre canadienne— pour en immortaliser le précieux souvenir, une église paroissiale, l'église de S.-François d'Assise se bâtit tout à côté de la grande Croix plantée en souvenir de celle qui fut élevée par Jacques Cartier et du monument élevé en son honneur. La crypte seule est construite et dédiée à Notre-Dame de Roc-Amadour. Elle fut bénite le 20 juillet 1919.

Dans un pèlerinage que nous eûmes le bonheur de faire au Sanctuaire de Notre-Dame de Roc-Amadour, en France, et dont nous gardons un souvenir inoubliable, le Révérend Père Cros nous fit don d'une relique insigne de Saint Amadour (Zachée). Nous l'avons placée dans un beau reliquaire de bronze et exposée sur le maître-autel.

La dévotion à Notre-Dame de Roc-Amadour se répand très vite. Chaque année, des pèlerinages de plus en plus nombreux accourent au Sanctuaire. Les ex-votos se multiplient et offrent une preuve tangible que la sainte Vierge se plaît à y prodiguer ses faveurs de choix.

Le 8 septembre, jour de la fête liturgique, l'affluence des pèlerins est telle que la crypte ne suffit plus à les contenir. Le sermon, la procession et la bénédiction du Saint Sacrement ont lieu en plein air.

Toutes les maisons de la paroisse sont pavoisées et illuminées, le soir.

Alex.-Albert GODBOUT, ptre.



LE PORT DE QUÉBEC VU DES HAUTEURS DE S.-ROMUALD

(d'après un dessin des environs de 1870)

# Pierre de Ville à Jean-Baptiste Terrien

Par M. THOMAS POULIN  
Rédacteur à L'ACTION CATHOLIQUE

A Monsieur Jean-Baptiste Terrien,  
Père nourricier de la nation canadienne.

CHER FRÈRE,

**J'**ai reçu l'autre jour, ta lettre désespérée, me racontant tes peines et tes angoisses, me faisant part de tes multiples inquiétudes, et me disant finalement que, ne pouvant plus tenir, tu devras bientôt quitter ta terre et prendre le chemin ou de la ville canadienne, où de la ville américaine, où sont déjà rendus plusieurs de nos cousins.

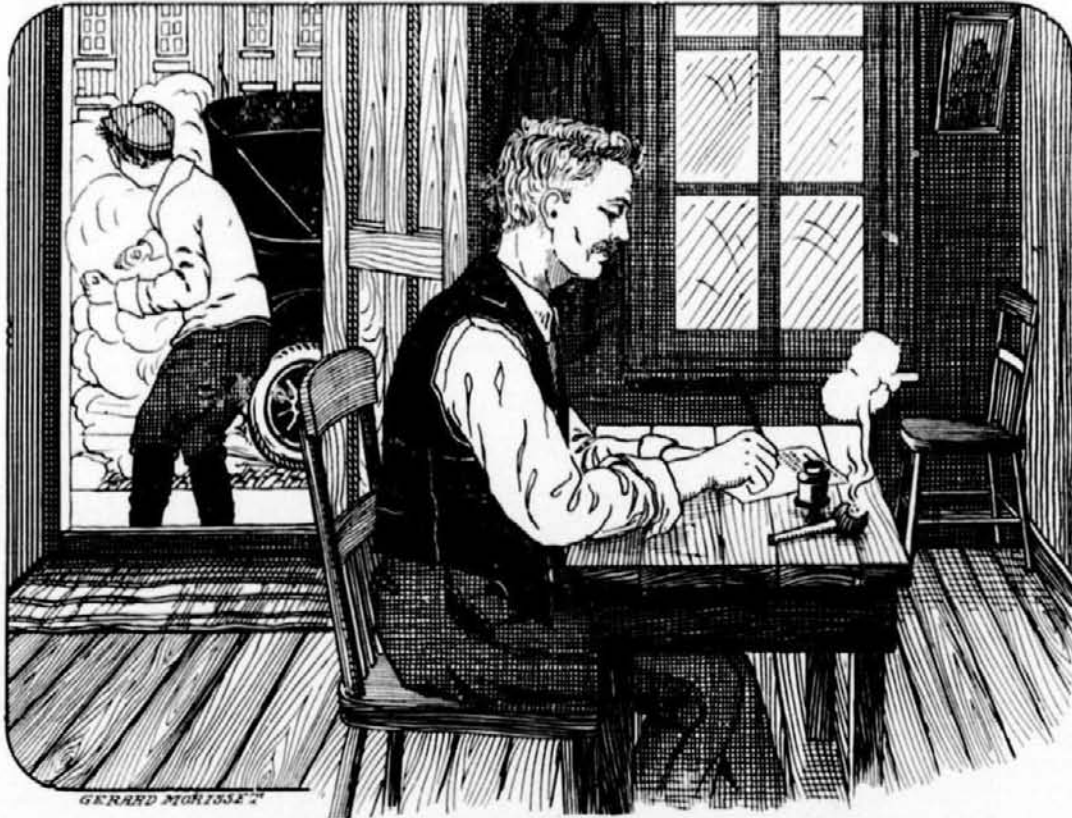
Je te sais un homme de jugement et t'ai vu suffisam-

des autres classes dans lesquelles tu devras tomber si tu abandonnes ta terre.

Sans doute, tu as entendu comme moi des gens chanter la vie facile des villes et les fortunes rapides que l'on y amasse. Nos cousins, en t'invitant à aller les rejoindre aux États, t'ont raconté leurs multiples succès vrais ou supposés. Et tu crois que la situation du travailleur des villes est bien préférable à la tienne.

Je veux dissiper cette erreur chez toi, car c'est une véritable erreur qui est la mère de bien d'autres erreurs, entre autres, de celle que tu es tenté de commettre actuellement.

Si les cultivateurs doivent affronter depuis quelques années



“ J'AI REÇU TA LETTRE . . . ”

ment à l'œuvre pour être convaincu que tu ne prends aucune décision à la légère. Ta dernière lettre pécuniaire d'hésitations me prouve que tu n'abandonneras pas ta charrue sans avoir bien pesé le pour et le contre du projet qui te hante actuellement.

Tu me permettras, et c'est probablement pour cela que tu me fais part de ton projet, de te dire franchement quelques vérités que tu as besoin de savoir avant de prendre une décision définitive.

La situation du cultivateur n'est pas rose, me dis-tu. Je la connais assez pour être de ton avis. Mais je te demande si elle est plus mauvaise que celle des autres classes, et surtout

une crise qui n'est pas finie, crois bien que les travailleurs des villes doivent faire face à une crise plus forte encore. Ta terre, me dis-tu, n'est plus payante ; mais les métiers des villes le sont encore moins.

Je connais assez les méthodes de calculer du cultivateur pour savoir que tu as mis très peu ou pas du tout d'argent à la banque cette année ; c'est la cause de ton découragement.

Mais n'as-tu pas vécu et n'as-tu pas fait vivre ta femme et tes enfants ? As-tu réellement manqué de quelque chose ? Tu n'es pas un gaspillard, mais je sais personnellement que tu ne manques de rien. Ta table est suffisamment garnie, et

tes garde-robes aussi. Si tu n'as pas mis d'argent à la banque, tu as au moins amélioré ta terre, ton troupeau est plus beau, tes greniers sont remplis, et si tu n'as pas beaucoup d'argent sonnante en poche, parce que tu n'as pas beaucoup vendu, tu as suffisamment pour te nourrir avec ta famille, entretenir ton troupeau et ton roulant.

Tu n'es pas logé dans un palais, mais n'es-tu pas bien logé quand même? Tu as l'espace qu'il te faut dans ta maison pour y placer ta famille, et même si tu es quelque peu à l'étroit, ne t'imagines pas que tu seras plus à l'aise en ville.

Je sais que tu souriras si je te dis qu'en plus de tout ce que tu possèdes, tu as de l'air pur et du bon soleil. Tu n'es pas habitué à manquer d'air et de soleil; ce sont des biens précieux, mais que tu ne remarques pas, parce que tu n'as pas à en chercher.

comme il lui arrive d'être indisposé ou malade il lui faut payer encore partout. Celui que tu crois riche ne demeure pas souvent près de son travail. Il lui faut alors, ou faire de longues marches, avant et après sa journée de travail, ou prendre le tramway, ce qui ne manque pas de coûter cher.

Pour répondre à tous ses besoins, qui ne comprennent pas encore l'assurance-vie ou feu, car ce sont les seules économies qu'il peut faire parfois, il lui faut retrancher un peu sur tout le nécessaire: sur la nourriture, sur le logement, sur le vêtement, sur les remèdes et sur les soins du médecin. Il vivra dans un logement très petit, au deuxième ou troisième étage, logement dans lequel il y aura probablement des chambres noires, et d'autres bien sombres. Ainsi perché, ses enfants n'auront aucun endroit où prendre l'air et s'ébattre. Ils grandiront donc fluets et malades.



TROIS JOURS PLUS TARD, CHEZ J.-B. TERRIEN.

Celui de la ville dont tu envies le sort est bien moins heureux que toi. Depuis quelques années, il chôme très souvent, et n'ayant pas d'argent, il doit se priver du nécessaire. Il n'a pas tes avantages, et ne peut s'en aller dans le jardin ou dans la cave chercher ce qu'il lui faut, et il ne trouve pas aux bâtiments le bœuf, le mouton ou le porc, la volaille même qu'il aimerait tant à manger. Il doit acheter cela chez le boucher, et comme ses revenus sont petits, il n'en achète que de très petits morceaux, la plupart tranchée dans le flanc. On se scandalise de le voir de temps à autre acheter un beau morceau; mais si on connaissait ses affaires, on ne s'étonnerait pas ainsi, car cela ne lui arrive pas souvent.

Celui de la ville que tu crois riche ne gagne pas beaucoup en définitive, et tout ce qu'il gagne, à très peu d'exceptions près, va pour sa nourriture, son logement et son chauffage. A vrai dire, il ne gagne pas assez pour se payer ce que tu as. Comme, en plus de cela, il doit envoyer ses enfants à l'école, aller à l'église, comme il lui faut se vêtir et vêtir sa famille,

Parce qu'il n'a pas assez d'argent pour se nourrir comme toi, pour se loger confortablement, il manquera d'air et de soleil. C'est là qu'il comprendra ce que sont ces deux richesses que tu n'es pas à même d'apprécier parce que tu les as en abondance.

Et, cher frère, ce que je viens de te dire peut se réduire en chiffres: Pour vivre convenablement en ville, une famille de cinq personnes (le père, la mère et trois enfants) doit déboursé plus de \$20,00 par semaine; ce qui ferait un déboursé annuel de \$1,040. Et cela encore ne comprend que la nourriture, le logement et le chauffage. Il lui faudra en plus se vêtir, s'éclairer, etc.

Voilà pourquoi les statistiques autant que l'expérience nous apprennent que pour répondre à ses besoins certains, cette famille devrait se faire un revenu de \$1,600 par année.

Je sais que tu trouveras ces chiffres exagérés, parce que tu n'es pas habitué à calculer ce que tu prends sur ta terre pour vivre. Généralement, tu comptes surtout ce que tu vends

et ce que tu achètes ; mais si tu viens en ville il te faudra tout acheter et tout compter.

Comme tu es cultivateur, tu n'es donc pas un homme de métier. Les techniciens réussissent assez souvent à se faire de bons salaires, mais ils sont rares. Les autres, quand ils sont chanceux, se feront \$4.00 et \$5.00 par jour ; les moins chanceux ne gagneront souvent rien que deux. En gagnant \$5.00, le travailleur se fait un revenu de \$1.500 par année et il peut en économisant consciencieusement attacher les deux bouts, s'il travaille tous les jours de l'année.

Et, tu sais que depuis quelques années surtout, le chômage est fréquent. Tu n'es pas sans savoir aussi que ce chômage n'est pas prêt de disparaître.

Crois-tu que celui qui travaille à \$2.00 par jour, six mois par année, peut vivre bien riche ?

Qu'il me suffise de te dire que depuis cinq ans, les gouvernements, les villes ont dû aider les Sociétés Saint-Vincent-de-Paul, parce que le nombre des misérables était trop grand ? Sais-tu que nos sociétés sont arrivées, malgré la générosité des gens, en déficit encore l'an dernier ?

Je ne t'en dirai pas plus long aujourd'hui, car je crois que tu as là ample matière à réflexion. En abandonnant ta terre tu laisserais une vie certaine pour une autre qui ne serait pas meilleure, ou plutôt une autre bien plus misérable. Tu gagnes plus actuellement malgré la crise que l'ouvrier des villes, et si tu n'es pas plus heureux que lui c'est que tu ne connais pas assez la situation de l'autre.

Maintenant, laisse ta terre si tu ne peux faire autrement, viens rejoindre les chômeurs de chez nous, ou va avec ceux qui chôment aux États-Unis. C'est toi qui dans cette affaire a le dernier mot.

En te renseignant j'ai cru te rendre service, et je sais que tu réfléchiras avant de prendre une décision, c'est l'important.

Si tu crois encore à la richesse des ouvriers des villes, viens donc me voir un de ces jours et je te ferai voir leur misère.

Ton frère dévoué,

PIERRE DE VILLE.

### TROP INNOCENT

Le magistrat.— Prévenu, avez-vous déjà été condamné ?

Le prévenu.— Oui, Monsieur le Juge : j'ai été, deux fois, condamné... par les médecins.

Le magistrat.— Il ne s'agit pas de cela. Avez vous déjà été poursuivi ?

Le prévenu.— Oui... par des gamins qui m'ont jeté des pierres.

Le magistrat.— Vous ne comprenez pas ! Je vous demande si vous avez déjà été arrêté ?

Le prévenu.— Certainement, j'ai été plusieurs fois arrêté... par des embarras de voitures.

Le magistrat.— Vous avez été aussi arrêté comme voleur, et condamné pour tel.

Le prévenu.— Pour "Tel ? Guillaume Tell ?..." vous voyez bien que ce n'est pas mon nom ; j'ai été innocemment condamné pour un autre.

Le tribunal, trouvant ce coupable trop innocent, le condamne au maximum.



LE BEAU SOLEIL, L'AIR PUR, LE CALME :  
Trois produits qu'il faut chercher hors des villes.

# La Semaine Sociale de 1925

Par M. l'abbé A. ROBERT  
Professeur à L'UNIVERSITÉ LAVAL

**C'**EST AUX Trois-Rivières qu'elle a eu lieu du 10 au 15 août. La sixième de la série, cette *Semaine*, comme ses devancières, fut, chez nous, un gros événement dont on ne saurait calculer toute la portée. Au vrai, faire la lumière sur les graves problèmes qui nous préoccupent, en chercher la solution catholique, c'est-à-dire, celle de l'Église, voilà, en raccourci, le but que poursuivent les *Semaines Sociales*. N'est-ce pas ce que l'on peut appeler au premier chef un événement d'une extrême importance? Oh! nous le savons, il y aura sans cesse des gens pour douter du résultat pratique de ces cours, de ces conférences qui, huit jours durant, sont donnés à tel endroit par des spécialistes. Ces gens-là, ordinairement, utilitaristes de la plus belle eau, ne cherchent que les résultats *immédiats*. Ce qui ne rapporte point, et tout de suite, ne compte guère dans leurs appréciations. S'ils voulaient cependant regarder de plus près, ils pourraient certainement se convaincre que les *Semaines sociales* au Canada ont notablement changé notre façon de penser et notre façon d'agir. Si, aujourd'hui, — et c'est un fait qui crève les yeux, — la valeur sociale de l'Évangile est mieux comprise, cela est dû pour une bonne part aux *Semaines* qui existent depuis six ans.

\* \* \*

Cette année encore, Son Excellence le Délégué Apostolique avait bien voulu présider l'ouverture de ces leçons. Arrivée aux Trois-Rivières, le dimanche après-midi, 9 août, Son Excellence eut une réception civique triomphale. Température idéale, un peuple immense tout le long du parcours, décorations du meilleur goût, enthousiasme délirant, tout, en un mot, contribuait à rendre incomparable l'entrée du représentant du Souverain Pontife dans la cité trifluvienne.

Le lendemain 10 août, messe célébrée par Son Excellence et allocution par Mgr Cloutier, évêque des Trois-Rivières.

Immédiatement après cette cérémonie à la cathédrale se fit l'ouverture officielle de la *Semaine* à l'Hôtel-de-Ville. Le président des *Semaines Sociales* au Canada, l'apôtre infatigable de toutes les nobles causes, le R. P. Archambault, S.J., fit la *déclaration* habituelle, laquelle consiste à énoncer le sujet de la *Semaine* et à en préciser l'importance. Comme on le sait déjà, c'est la *Justice* qui cette année a fait l'objet des leçons et des conférences.

La *justice*... qui dira l'oubli où malheureusement elle est tombée de nos jours? Vertu cardinale, et donc, base de la vie morale sous toutes ses formes, qui pourrait en nier la nécessité? Et pourtant, à voir vivre tant de gens, on dirait que la justice est de plus en plus méconnue. Cette attitude, bien triste, elle s'explique par plusieurs causes. L'ignorance en est une, mais l'esprit de lucre, l'amour de la jouissance, la manie dangereuse de ne vouloir point penser à l'au-delà, etc., etc., en sont d'autres encore qu'il ne faut point négliger. C'est avouer que la vertu de justice, on y manque de bien des façons, c'est avouer qu'elle est laissée de côté dans trop de domaines.

Aussi bien fallait-il un programme assez compréhensif qui mît devant les yeux des auditeurs les écarts nombreux que l'on se permet généralement à l'égard de cette grande vertu. Et franchement, c'était tâche difficile pour les organisateurs. Heureusement qu'ils n'étaient pas à leur premier coup; et disons, à leur louange, que les cadres par eux tracés à la *Semaine* des Trois-Rivières répondaient exactement au sujet traité.

Et tout d'abord, il importait de donner une définition de la justice, de faire connaître *sa nature et son importance*. Cette fonction échoua à M. le chanoine Comtois. Première leçon d'une extrême importance, on ne saurait jamais assez le dire, car si la justice est souvent lésée, c'est parce qu'on n'en a pas une idée exacte. Mais la justice a des relations étroites avec la loi, avec le droit. Ici encore il y a bien des obscurités qui sont cause de beaucoup de manquements. Donc il faut à nouveau de la lumière, toujours de la lumière. M. Léo Pelland, professeur à l'Université Laval, secrétaire de la rédaction à la *Revue du Droit*, avait été désigné pour fournir les éclaircissements demandés. Il s'acquitta on ne peut mieux de sa délicate besogne. Toutefois le *droit positif* n'a pas partout la même uniformité. Ainsi, nous avons par exemple, *notre droit positif canadien*. Sait-on au juste ce qu'il est? On se le demande de temps en temps. Il convenait sans doute qu'on le dise à la dernière *Semaine Sociale*, puisque la justice a avec lui des attaches inséparables. Ce fut la matière de la leçon donnée par M. Joseph Barnard, directeur du *Bien Public*, le matin de la deuxième journée. Viennent après les deux cours professés par M. le chanoine Courchesne et M. le juge Dorion sur la *justice et le bien commun* et les *devoirs des parents envers leurs enfants*.

Le long de la troisième journée s'échelonnent les leçons de M. le notaire J.-A. Trudel, du R. P. Gilles Marchand, O.M.I., et de M. l'abbé Émile Cloutier. Ces trois professeurs ont traité successivement de la *justice professionnelle*, des *benefices et juste prix* et de la *justice et le contrat de travail*. Et, le jeudi, 13 août, M. Arthur Saint-Pierre, professeur à l'Université de Montréal, M. l'abbé Arthur Robert, professeur à l'Université Laval et le R. P. Lamarche, O.P., professeur à l'Université de Montréal, ont tour à tour entretenu les auditeurs de la *participation à la gestion et aux bénéfices*, de la *justice et les dettes*, et de la *justice et le prêt*.

Nous voici au dernier jour, le vendredi 14 août. Les trois leçons qui terminent cette série sont celles de M. Alexandre Gérin-Lajoie sur les *injustices les plus communes dans les affaires*, de M. Simon Lapointe sur la *justice et le respect du dimanche*, et enfin, celle du R. P. Adélarde Dugré, S.J. sur les *immunités ecclésiastiques*.

\* \* \*

Ajoutons que chaque soir de cette *Semaine*, il y avait des séances publiques où des orateurs de renom ont parlé de sujets d'ordre plus pratique, dirons-nous. Ainsi, le premier soir, les très nombreux auditeurs eurent le plaisir d'entendre M. Léon Mercier-Gouin, professeur à l'Université de Montréal, qui prit pour thème de sa conférence, *les catholiques*

et la justice sociale. A cette soirée MM. Paul-Émile Piché, principal de l'École de papeterie, et Édouard Montpetit, professeur à l'Université de Montréal, firent chacun une allocution. Le mardi soir ce fut le rendez-vous des semainiers et des autres à la cathédrale des Trois-Rivières pour entendre le R. P. Stanislas, O.F.M., gardien du couvent des Trois-Rivières. Cette partie du programme appelée, *cérémonie religieuse*, est de nature à faire mieux comprendre aux habitués des *Semaines sociales* le vrai caractère de celles-ci. Et puis, les soirées du mercredi, du jeudi et du vendredi, furent consacrées d'abord à la *justice scolaire* dans le Québec et dans l'Ontario. M. C.-J. Magnan, inspecteur général des Écoles de la province de Québec, avait toute autorité pour dire comment nous traitons les minorités dans notre province. M. Aurélien Bélanger qui s'était chargé de la même tâche pour l'Ontario était malheureusement absent. S. G. Mgr Hallé, Vicaire apostolique de l'Ontario-Nord, le remplaça. A cette même séance du mercredi soir, M. le Juge Trahan, président d'honneur, prononça une allocution.

La *manifestation ouvrière* eut lieu le jeudi soir. A l'assistance très nombreuse, MM. J.-G. Bolduc, des Trois-Rivières, Pierre Beaulé, de Québec, Louis Durand, avocat des Trois-Rivières, et MM. les abbés Maxime Fortin, aumônier de la Confédération des Travailleurs Catholiques du Canada, et L.-J. Chamberland, aumônier de la Corporation Ouvrière Catholique des Trois-Rivières, exposèrent tour à tour la doctrine de l'Église au sujet de la question ouvrière. Et comme couronnement à cette semaine mémorable, le R. P. Lalande, S. J., donna, le vendredi soir, une conférence sur *l'éducation de la justice*. A cette dernière séance prirent aussi la parole M. le chanoine F. Boulay, président du Comité local des Semaines sociales, et M. Fortunat Lord, avocat, président d'honneur.

Tel est, en résumé, le bilan de la sixième *Semaine sociale*. Il nous fait plaisir de signaler l'assiduité de plus en plus attentive et intéressée des nombreux auditeurs. Ceux-ci, ils appartenaient à toutes les classes. Preuve nouvelle que l'on comprend de mieux en mieux l'opportunité d'une semblable institution. De plus en plus, en effet, les différentes classes de notre société suivent ce mouvement social catholique de chez nous avec une attention vivement marquée, mouvement qui, rendons-en grâces à Dieu, prend toujours de l'extension.

Et maintenant,— ce sera la conclusion pratique de ce court travail,— pour manifester d'une manière intelligente et catholique notre sympathie aux *Semaines sociales*, traçons-nous comme programme, auquel nous serons inviolablement fidèles, d'assister à leurs leçons, et, dans notre milieu, soyons-en les propagateurs aussi discrets que convaincus. Ensuite une autre façon fort recommandée de les encourager, c'est d'acheter les comptes rendus de ces *Semaines*. Ce sont de véritables et précieuses mines où peuvent aller puiser tous ceux qui ont le souci de la bonne solution des problèmes sociaux qui se posent de plus en plus aigus dans notre pays.

La saine doctrine sociale, celle de l'Évangile, doit être, plus que jamais, répandue parmi nos populations.

Or, rien comme les *Semaines sociales* pour atteindre ce noble but. Tous et chacun doivent faire généreusement leur quote part.

L'Église et la race nous le commandent impérieusement.

Dieu merci, nous avons encore le sens trop chrétien pour les tromper dans leur légitime attente.

Arthur ROBERT, ptre.



PREMIÈRE NEIGE

(Photo par M. l'abbé J.-T. Nadeau)

# L'Exposition Missionnaire Vaticane

Par M. l'abbé GEORGES ROY  
du COLLÈGE CANADIEN, à Rome.

**L**es missionnaires qui répandent la vie catholique par toutes les artères du monde prennent à Rome leur force et leur direction ; c'est donc à Rome, au cœur providentiel de l'Église, qu'il convenait de grouper les souvenirs des missions, de même que c'est au cœur humain que le sang reflue après avoir vivifié tout le corps.

L'idée d'une exposition missionnaire, conçue par Sa Sainteté Pie XI, devait naturellement s'associer à celle du Jubilé, et il était légitime qu'une même médaille officielle commémorât ces deux événements comme les deux plus importants de l'année 1925.

Organisée sous un si haut patronage, en de si solennelles circonstances, l'Exposition missionnaire réalise parfaitement

où sont installées les maquettes de temples payens et les statistiques.

Mais comment vous présenter en deux pages deux millions d'objets ? Comment résumer sur le papier les grands traits de cette histoire vivante et faite pour les yeux ? On ne décrit pas un musée ; on le visite ! Essayons de parcourir ensemble, en cinq minutes, les trente salles de l'Exposition missionnaire. Nous suivrons l'ordre tracé par le comité d'organisation.

Notre premier coup d'œil sera pour la Palestine, berceau de l'Évangile. Un plan en relief de vingt pieds par dix nous permet de suivre Notre Seigneur dans ses voyages. Autour de la salle des miniatures évoquent la Cité Sainte, le Calvaire et nombre de sanctuaires. La période constantinienne rappelant les souvenirs de sainte Hélène, la période des Croisades,



INSCRIPTION DE LA CROIX DE NOTRE-SEIGNEUR

Le titre que Pilate fit placer sur la Croix de Notre-Seigneur est conservé à la basilique de Ste-Croix (Rome). Il est composé d'une tablette en bois de pin, de peu d'épaisseur, recouverte d'une couche de peinture blanche, pour mieux faire ressortir l'inscription en caractères rouges. L'inscription, en trois langues: hébraïque, grecque, latine, n'est plus complète, la tablette ayant été en partie consumée par le temps et diminuée, en outre, par l'enlèvement de parcelles données à des églises de la chrétienté. On doit lire les trois inscriptions de droite à gauche.

le but que lui assignait le bref du 24 avril 1923, adressé au Cardinal Van Rossum. Chaque jour d'innombrables pèlerins la visitent et repartent mieux renseignés sur les fastes des missions, singulièrement affermis dans leurs croyances par cette démonstration tangible de la catholicité de l'Église, prêts à se montrer généreux ou de leurs biens ou de leur personne, pour l'extension du règne de Notre Seigneur.

La science diligente et la foi pieuse, unis à l'art, ont contribué à donner à cette entreprise un développement plus qu'espéré. En effet, l'Exposition missionnaire occupe aujourd'hui trois fois plus d'espace que dans le plan primitif : de la cour *della Pigna* elle a débordé le Jardin Carré et elle a poussé ses ramifications jusque dans les galeries vaticanes

la période de la Custodie sont ainsi rapidement passées en revue. Des travaux d'ébénisterie, de jolies incrustations de nacre nous mettent en contact avec la civilisation actuelle du pays.

Le deuxième pavillon est consacré à l'histoire des missions, divisée comme suit : 1° du Ier au Ve siècle, l'établissement primitif de la foi ; 2° du Ve au XIIe siècle, l'évangélisation de l'Europe ; 3° du XIIe siècle à la découverte de l'Amérique, les progrès du Catholicisme en Asie et en Afrique ; 4° les missions modernes jusqu'à 1846. Les missions postérieures à 1846, représentées plus largement, occupent des salles spéciales.

Après cette synthèse historique esquissée sur la toile, schématisée sur des cartes murales, illustrée par de précieux

documents rédigés dans toutes les langues, nous arrivons à la salle des martyrs.

L'intérêt devient de la vénération en apercevant la tunique de saint François d'Assise, sa croix de bois ouvré, son calice. Partout des instruments de supplice : chaînes des martyrs tonkinois, cangue du Bienheureux Boric, sabres des bourreaux boxers. A remarquer encore : l'authentique d'un décret de persécution japonaise contre les Chrétiens, pyrogravé sur bois dur en caractère chinois.

Les missionnaires étaient loin pourtant d'être des fanatiques ignorants : voyez au musée ethnographique que nous traversons ensuite de quelle manière étonnante ils ont transformé les mœurs et policé l'esprit des peuplades sauvages. Pionniers de la foi, ils ont été par surcroît les apôtres du progrès, les messagers de la civilisation. Ce musée, complet et indépendant des préoccupations rationalistes qui président au classement des collections de ce genre, prouve que les ténèbres de la barbarie n'ont recouvert la terre qu'au moment où commença à baisser le jour de la Révélation primitive.

Nécessité de disposition, si vous voulez, mais l'Amérique septentrionale est à l'honneur. Elle occupe, avec l'Amérique Centrale, le premier pavillon consacré aux missions particulières. La statue du Père Marquette, explorateur de tout un monde, occupe le centre de la salle.

Nous connaissons assez nos missions d'Amérique pour nous figurer ce que contient ce pavillon, où exposent les Révérends Pères Oblats, Jésuites, Franciscains, Rédemptoristes, etc. Bien en vue, des bustes de Pettrich, élève de Thorwaldsen, représentent les diverses races sauvages ; aux murs, des toiles de Galimberti racontent la vie des missionnaires sous les froides latitudes.

De là nous traversons le salon central de la Propagande, sans oublier de jeter un regard à la bibliothèque où se trouve une documentation nombreuse et polyglotte concernant toutes les terres de missions et tous les ordres, congrégations ou sociétés missionnaires. On y admire en particulier des autographes des papes et des empereurs, des firmans authentiques des sultans.

Après une courte visite à la salle du Patriarcat latin de Jérusalem, nous pénétrons en Amérique du Sud par la Patagonie. Là sont exposés d'admirables travaux.

Il nous faut malheureusement parcourir très vite l'Asie

Mineure, les Indes, Ceylan, l'Indo-Chine, où se pressent les œuvres merveilleuses d'Orient. De nombreux mannequins vêtus des livrées nationales complètent cette leçon de géographie humaine et religieuse. C'est tout l'Orient mystérieux que nous découvrons dans un aperçu pittoresque, et l'imagination prolonge longtemps la vision des yeux remplis d'un miroitement d'images.

Nos missionnaires sont, à l'occasion, de bons Samaritains et nos Sœurs excellent dans les soins à prodiguer aux incurables. Le pavillon de la science médicale met à la disposition des visiteurs 80 microscopes qui nous permettent de considérer nos ennemis infinitésimaux, les microbes ; il expose plusieurs moulages qui illustrent de façon réaliste la lèpre et les maladies analogues.

Le pavillon de la Chine auquel nous accédons ensuite est le plus étonnant par l'art raffiné des exhibits, la richesse inouïe des laques, des soieries, des porcelaines. On y remarque des vêtements sacerdotaux offerts à Sa Sainteté Pie XI, qui sont d'une somptuosité inimaginable, des coffres en bois de camphre aux sculptures fines, des paysages fouillés en dentelles impondérables dans le liège.

Restent encore les pavillons qui abritent l'Asie insulaire et le Japon, l'Océanie, l'Afrique Septentrionale, l'Afrique Centrale et Occidentale. Ces contrées, l'Afrique surtout, nous sont connues par le travail apostolique de plusieurs des nôtres ; mais, étant condamné à être incomplet, je ne tenterai pas de décrire l'indescriptible.

Au moment de quitter l'Exposition missionnaire, une impression nous étreint, car sur toutes ces choses flotte comme un parfum d'héroïsme, ou mieux, une émanation surnaturelle qui imprègne l'esprit, et le cœur fortement remué dans ses fibres généreuses en vibre encore longtemps. Nous ne pouvons pas nous empêcher de nous dire, en repassant près des fortes assises qui supportent le dôme élevé par Michel-Ange sur le tombeau de Pierre : " L'Église, qui inspire tant de sacrifices et provoque un pareil prosélytisme est certainement divine et il faut que tous les peuples s'y rallient. Quand donc les deux tiers des hommes qui ne la connaissent pas encore lui seront-ils rattachés ? "

Georges Roy, ptre.

Padoue, le 5 juillet 1925.



(Photo par M. Jos. Bégin, de l'Action Catholique.)

SOIR D'AÔÛT SUR LE LAC DES SEPT-ÎLES

# Comment faire chanter les enfants

Par L.-A. MUZETTE,

Collaborateur à L'ACTION CATHOLIQUE

**B** IEN des manuels de solfège ont arboré en toute première page le *motto*: "chanter n'est pas crier". Voilà qui est parfait.

C'est la théorie; elle est assurément solide. Est-elle aussi mise en pratique?

Il n'y a qu'à ouvrir les oreilles pour être convaincu de la négative.

\* \* \*

Fort louablement on a invité nos populations scolaires à chanter, au moins une fois la semaine, le beau choral patriotique *O Canada*. Fort bien!

C'est répandre ce bel hymne national parmi notre jeunesse et lui en inspirer l'estime et la fierté.

Malheureusement, huit fois sur dix, il n'est pas chanté mais *hurlé* parce que pris sur un ton trop élevé par des enfants dont la voix, ou inculte ou mal formée, ne sait pas donner convenablement les sons élevés.

\* \* \*

Pareillement, en maintes églises où un certain nombre d'enfants donnent au sanctuaire la réplique aux chœurs de l'orgue, il est assez rares que ces voix soient dûment dressées. Elles émettent des sons de gorge, durs, rauques, inégaux et qui se rapprochent beaucoup plus du *cri* que du chant véritable.

Fait assez commun, beaucoup de gens préfèrent ce genre d'émission vulgaire à la belle sonorité de flûte et de clarinette que l'on obtient par la culture intelligente de ces organes jeunes, frais et souples.

\* \* \*

Il y a défaut de méthode pédagogique.

La voix des enfants, petits garçons, ne doit pas se traiter comme les voix d'adultes, mais elle exige un entraînement spécial, trop ignoré jusqu'ici. Dans les pays d'Europe, où les traditions d'antan sont restées, des vieilles maîtrises comme en Angleterre, en Allemagne, en Italie, on sait comment s'y prendre, et les traités abondent qui dirigent les professeurs de chant scolaire. En France, où la Révolution a détruit les maîtrises, cette tradition, perdue en général, n'a survécu qu'à de rares endroits et grâce à des initiatives personnelles éclairées par une sorte d'intuition.

\* \* \*

Dans nos écoles il se rencontre des spécialistes de voix d'enfants chez nos Frères enseignants. Plusieurs font une œuvre remarquable et dans le cours des vingt dernières années surtout, il s'est fait des merveilles en ce point. La maîtrise d'enfants de Lachine, près Montréal, pourrait, dit-on, soutenir avantageusement la comparaison avec les meilleures d'Europe, au point de vue musical et vocal. Mais aussi le

solfège et le chant y sont-ils en honneur et l'objet d'une culture intensive.

\* \* \*

Elle s'impose, cette culture intensive des voix d'enfants, vu leur durée éphémère, si l'on en veut obtenir un plein rendement. Mais ici, entendons-nous bien. Il faut savoir préparer l'outil, avant de le mettre en œuvre. Le temps employé à aiguiser le rasoir est-il donc perdu? Non pas; il permet de faire la besogne plus rapidement, sans danger ni risque. Ainsi des voix d'enfants. Les préparer dès le jeune âge à la lecture musicale élémentaire, et à la véritable émission qui leur est propre.

\* \* \*

La lecture musicale peut et doit se mener de pair avec la formation vocale. Celle-ci, tout de même, on l'admettra, doit précéder, pour que les organes si fragiles des enfants ne soient pas fatigués par l'étude du solfège. Il importe donc de bien enseigner aux débutants comment émettre les sons. Disons, tout de suite, que le petit garçon ayant une tendance naturelle à chanter à pleins poumons, il faut réfréner avec soin cet instinct. Donc ne jamais dire *chantez fort*; ils auront vite traduit par *hurlez!* Posez les premiers sons sur une note élevée (soit le *fa*, cinquième ligne de la clé de sol) sur la syllabe *lou* ou *nou* — puis faites descendre la voix de deux ou trois degrés (*fa*, *mi*, *ré*, *do* en clé de sol).

\* \* \*

Cette émission douce et flûtée une fois obtenue, ne jamais tolérer que vos sujets chantent en force la voix appuyée sur l'arrière gorge, même dans les notes graves. Autre recommandation, ne vous laissez pas déconcerter, au début, par la faiblesse des voix et la maigreur du timbre; ce n'est que temporaire. Peu à peu les voix acquerront de l'éclat sans dureté, du mordant sans violence, et une sonorité spéciale aux voix de petits garçons. Vocalisez sur *ou*, puis *ô*, puis *o* comme dans *hotte*, *carotte*; quand vous aurez obtenu une gamme complète (de *fa* à *fa* en descendant la portée) abordez les autres voyelles en réservant *i* pour la dernière.

\* \* \*

Le danger des manuels de solfège en circulation, c'est que n'étant pas faits en connaissance des exigences pédagogiques de l'enseignement vocal pour les enfants, ils vont généralement à l'encontre de la méthode à suivre. Uniquement préoccupés d'inculquer la science théorique, ils basent leurs exercices sur la structure de la gamme ascendante. Or c'est l'inverse qu'il faut adopter avec ces voix, et faire débiter tous les exercices dans la partie élevée du clavier vocal et rabattre ainsi la voix de l'aigu au grave celui-ci se donnant quasi naturellement. On trouvera dans un manuel français

de l'abbé Méfray : *Les Chanteurs du bon Dieu*(1), des directions précieuses, très autorisées sur la saine formation des voix d'enfants.

\* \* \*

Quant à l'enseignement de la lecture musicale, je ne connais pas de manuel de solfège qui soit écrit d'après les nécessités exposées dans le précédent paragraphe. C'est un travail à faire, en français du moins, et adapté à nos besoins locaux.

(1) Édité à la Procure religieuse de Paris, 3, rue de Mézières, 6<sup>e</sup> arrondissement.

Il devrait être élémentaire, bien „radué, à base de notation chiffrée pour les débuts, — passant à l'étude de la portée, des valeurs initiales de notes noire, blanche et croche ; mesure à deux et trois temps — signes de nuances et de temps. Le tout très élémentaire, avec des exercices de rythme pur, des modèles de vocalises et les lois de la prononciation française et latine ainsi que de l'accentuation.

Le temps complètera l'œuvre par la pratique et une direction éclairée

L.-A. MUZETTE.

•••

•••



VERS QUÉBEC ET LÉVIS

(D'après un dessin des environs de 1860)

Vue prise des hauteurs de Montmorency

# Les Martyrs canadiens

Par le R. P. E. GOULET, s. j.

Procureur général, à Rome, des Missions de  
la Compagnie de Jésus.

**E**NFIN après bien des années de préparatifs et d'attente, les Martyrs canadiens de la Compagnie de Jésus ont pu faire leur entrée solennelle à Rome.

Avec eux c'est tout le Canada qui triomphe, car ce sont les fondateurs de notre Église qui sont couronnés par le Chef suprême de l'Église catholique. Dans les derniers actes et discours du S. Père, cette pensée revient souvent : c'est en faveur du Canada que cette Béatification est faite ; c'est pour donner au peuple canadien des patrons tirés de son sein, des patrons plus

avec vénération depuis des siècles, saints de notre époque, dont les vertus peuvent encore être prouvées par des centaines de témoins oculaires, saints appartenant à de grandes nations, saints connus en cour de Rome, saints que des amis puissants prêchent partout par la parole et par la plume, ou saints merveilleux qui se prêchent eux-mêmes par la multitude de leurs miracles et que l'univers entier veut accompagner jusqu'au pied du trône de Pierre.

Hélas ! Les Martyrs canadiens n'étaient pas de ces classes de saints : leurs amis étaient rares et sans beaucoup d'influence dans les Cours, leurs miracles bien discrets et bien modestes



1:12. Béatification des Martyrs Jésuites Canadiens.

## LA LECTURE DU DÉCRET DE BÉATIFICATION DES MARTYRS CANADIENS

connus et mieux aimés que la cause de ces Martyrs a été examinée ; enfin c'est pour reconnaître et récompenser la fidélité du peuple canadien à l'Église catholique et son dévouement au S. Père que cette fête a été préparée.

Cette intention formelle explique la rapidité avec laquelle la cause a marché dans les derniers temps.

Il n'était pas facile en effet d'introduire en Cour romaine cette cause pourtant si belle : il y a tant de saints de tous Ordres et Congrégations, de toutes classes, de toutes couleurs et de tous pays qui attendent aux portes de S. Pierre qu'on veuille bien leur ouvrir, que toute la Place en est encombrée. Il se ferait une étrange illusion et montrerait qu'il connaît bien peu l'Église catholique, celui qui croirait que tous les saints sont canonisés. Les saints qui attendent leur tour, dont la cause examinée serait sûrement approuvée, sont légion : saints des temps anciens, dont le souvenir se conserve

aussi, et bien timides les pétitions qu'on adressait au Pape en leur faveur.

Là se trouve la vraie cause de tous ces retards qui avaient fini par nous décourager et nous faire croire que jamais nous ne pourrions arriver à avoir nos propres saints. Une petite revue canadienne disait encore au commencement de cette année : "Les nouvelles qui nous arrivent en ce moment de Rome sont trop belles pour que nous puissions encore y croire. Non, ce serait trop beau pour nous ! Sans doute nous étions persuadés que la cause une fois présentée ne pourrait que réussir, mais là s'arrêtait tout notre espoir."

En 1923, pourtant, le troisième centenaire de l'arrivée du P. de Brébeuf au Canada s'approchait, il fallait bien tenter un suprême effort, et une dernière supplique fut présentée : "Très Saint Père, voici l'année sainte qui s'approche, l'année des grandes Béatifications et Canonisations : nous venons

vous demander une grande faveur. Tous les pays ont mainte-  
nant leurs saints, quelques-uns même en ont des centaines.  
L'Amérique du Nord n'en a pas. Et pourtant, T. S. Père,  
il y a des saints chez nous, des saints dignes d'être mis sur  
les autels. Souvenez-vous de nous en 1925.

Le Pape s'informe aussitôt de ces candidats à la Béatifi-  
cation et demande leur biographie. C'était un moment solennel :  
nos Martyrs canadiens allaient trouver leur ami puissant  
pour introduire leur cause devant la Congrégation des Rites.

Le lendemain, Pie XI appelle  
le Cardinal Préfet de la Con-  
grégation et le Promoteur de  
la Foi. Un pose quelques objec-  
tions : toutes les pièces sont  
prises ou promises pour 1925.  
C'est trop tard, il ne reste plus  
assez de temps pour étudier  
la cause, etc., etc. Mais de-  
vant la volonté du S. Pontife  
toutes les objections doivent  
tomber : la cause doit être et  
sera étudiée.

Un très digne Prélat de la  
Congrégation des Rites disait  
plus tard : "Pour cette cause,  
j'ai dû sacrifier toutes mes va-  
cances de 1924 : Dieu sait  
pourtant si après le travail de  
l'année j'en avais besoin !"

A partir de ce moment la  
cause ne connaît plus que des  
succès. La pièce qui était prise  
fut retrouvée, aux dépens d'un  
saint français, qui devra atten-  
dre patiemment une autre an-  
née sainte.

L'examen commença et on  
s'aperçut bien vite de la beau-  
té extraordinaire du sujet et  
fort peu de temps après, on en-  
tendit dire : La cause des Mar-  
tyrs canadiens est la plus sûre  
de toutes celles de l'année.

La Congrégation antéprépa-  
ratoire, dans laquelle on prend  
l'avis des Consultants des Ri-  
tes, eut un tel succès qu'on crut  
pouvoir fixer immédiatement  
le jour des autres Congrèges-  
tions, et même on réserva un  
jour pour la Béatification so-  
lennelle.

En mars eut lieu la Congrè-  
gation préparatoire et en mai  
la Générale, toujours avec le même succès.  
Il ne semble pas qu'au cours des procès, une seule voix se  
soit élevée pour dire : "Ce ne sont pas des saints." Il arriva  
souvent qu'on demanda des éclaircissements sur tel ou tel  
point particulier, e.g. on demanda plus de détails et de témoi-  
gnages sur les derniers moments du P. Chabanel et de Jean  
de Ladande, mais dans l'ensemble tout marcha toujours à  
merveille.

A mesure qu'on connaît, on admire. Ce sont des géants dans  
la foi, disaient les uns ; des saints qui pourraient tout aussi  
bien et aussi sûrement subir un procès de Confesseurs que  
de Martyrs, disaient les autres... Que c'est beau ! Que c'est  
grand ! On comprend mieux la Foi si vive des Canadiens  
quand on sait qu'ils ont eu de tels hommes pour premiers



LES MARTYRS CANADIENS  
Tableau de plus de vingt pieds de hauteur, attaché  
sur la façade de la basilique de Saint-Pierre de  
Rome, le jour de la béatification.

apôtres... La Compagnie de Jésus si riche pourtant en  
Martyrs n'en a pas de plus grands... La preuve du martyre  
est parlée à tous points de vue... etc.  
En somme le triomphe était rapide et complet. Aussi les  
lettres et les télégrammes qui portaient les bonnes nouvelles  
au Canada se succédaient à de très courts intervalles. L'un  
confirmant l'autre, jusqu'à ce qu'enfin, vers le 15 mai, un  
dernier mot fut lancé, résumant et concluant : "Martyrs  
canadiens corrects." On traduisit en français pour la presse :  
"Triomphe complet !"

Enfin le grand jour est arri-  
vé : 21 juin, fête de S. Louis  
de Gonzague, la Basilique de  
S.-Pierre a conservé la parure  
des grands jours précédents :  
riche lumineuse et tentures de  
fête. Devant la Basilique la  
foule se presse pour entrer des  
l'ouverture des portes et s'as-  
surer de bonnes places. Sur la  
façade un immense tableau, de  
près de 20 pieds de hauteur,  
reste encore voilé : il représen-  
tera les huit martyrs dans la  
gloire : c'est la reproduction du  
beau tableau qu'on répandit  
au Canada vers l'époque de  
la Béatification : œuvre d'une  
humble religieuse. Sous le por-  
tique la foule ouvre de grands  
yeux pour voir "le martyre des  
huit", autre tableau presque  
aussi grand que le premier et  
qui représente les scènes tradi-  
tionnelles du martyre. Toute  
la journée du dimanche et bien  
souvent aussi dans la semaine  
suivante, on pouvait voir des  
groupes de pèlerins s'arrêter  
devant ce tableau, le contem-  
pler longuement et souvent se  
demander les uns aux autres  
la signification de telle ou telle  
scène.

Sur les énormes piliers qui  
supportent la coupole de S.-  
Pierre, deux autres tableaux,  
faisant face à la Confession,  
donnaient en détail la mort  
des PP. Garnier et Chabanel.  
Le P. Garnier, déjà atteint deux  
fois par les armes des Iroquois,  
lente un dernier effort pour ar-  
rêter pendant que s'approchaient  
deux Indiens mourant, pendant  
que s'approchaient deux Indiens mourant,  
pendant que s'approchaient deux Indiens mourant.

Indiens la hache levée pour lui donner le dernier coup. De  
l'autre côté, un grand Iroquois précipite le Bx Chabanel à la  
rivière, en lui donnant un coup de son tomahawk : scènes un  
peu étranges à nos yeux canadiens, car ces pauvres Iroquois  
sont par trop fantastiques : une demi-douzaine de ces Sau-  
vages auraient suffi pour épouvanter tout un pays ; mais en-  
fin ces personnages rappellent clairement des scènes et des  
événements historiques, et cela suffit.  
Au fond de l'abside, un cinquième tableau reste aussi  
voilé, au milieu de la gloire du Bernin et au-dessus de l'autel  
où l'on doit bientôt dire la Messe.  
A 10 heures commença la cérémonie de Béatification,  
présidée par S. Em. le Card. Merry del Val : cinq autres  
Cardinaux étaient présents.

Dans la nombreuse assistance, tout le monde remarqua parmi les évêques le représentant de l'épiscopat canadien, Mgr Deschamps, Auxiliaire de Montréal, et à la tribune des Princes, le représentant du Gouvernement de la province de Québec, l'hon. M. H. Mercier. Dans la tribune des Parents des Bienheureux, au milieu des Jésuites de Rome et des délégués des diverses provinces de l'Ordre, se trouvait un représentant de la famille du P. Jogues, venu exprès pour les fêtes, des environs d'Orléans.

Vers dix heures et demie commença la lecture du décret de Béatification ; c'est la cérémonie essentielle. Elle est faite par Mgr Cerretti, frère du Nonce de Paris, du haut d'une chaire improvisée au milieu de l'abside. Le prélat possède une voix merveilleuse ; nous n'avons pas perdu une seule parole pendant toute la lecture, qui du reste est assez longue ; le décret relate les principaux faits de la vie des Bienheureux et de leur martyre, puis rappelle les principaux actes des

pressaient autour de la Confession de S.-Pierre, à celle de la Bse Thérèse, plus de 40,000 Français. Mais il n'y avait pas à compter sur pareille assistance en ce jour : un océan sépare le Canada de la ville de Rome ; c'est au Canada même que les Canadiens devront avoir leur propre fête. Il y avait cependant lieu d'espérer un peu mieux de ce seul fait que pas moins de 600 pèlerins canadiens passèrent par Rome en mai et juin. Tandis que le pèlerinage venu pour la Béatification ne se composait que de 47 personnes, auxquelles étaient venus se joindre des groupes de moindre importance, 300 pèlerins arrivaient à Rome le lendemain des fêtes : la chose fut remarquée et fit un peu jaser.

Après le *Te Deum*, Mgr Pelizzo encensa les reliques, puis assisté par des chanoines de S.-Pierre, commença la Messe pontificale, messe du Commun des Martyrs, avec oraisons propres.

Bien que la Béatification proprement dite ait lieu le matin,



#### LA BASILIQUE DE SAINT PIERRE ILLUMINÉE

Pour la première fois depuis 1870, la basilique vaticane a été illuminée à l'extérieur, le 20 mai dernier, lors de la canonisation de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

procès apostoliques. Tous écoutent avec un religieux silence, même ceux qui ne comprennent pas le latin, car tous comprennent au moins l'importance de ce qui se passe.

A la fin, le voile qui couvrait les tableaux tombe brusquement, les applaudissements éclatent, les cloches de la Basilique se mettent en branle et on entonne le *Te Deum*. Ce fut un moment de joie que les Canadiens présents n'oublieront pas de si tôt. Voir au-dessus de cette foule huit des Nôtres acclamés, chantés, fêtés, à Saint-Pierre de Rome, en présence des cardinaux, des évêques et de tout un peuple de pèlerins venus de toutes les parties du monde ; voilà un spectacle auquel nos yeux n'étaient pas habitués.

Pendant que nous contemplions ainsi nos Bienheureux dans la gloire, nos cœurs se reportaient naturellement vers le Canada, et nous aurions voulu voir tout le pays présent à la fête pour en jouir et en profiter : on sort de telles fêtes plus fier de sa foi et de son pays.

Chez quelques-uns cependant le souvenir des fêtes des semaines précédentes jetait un peu de mélancolie. À la Canonisation du Bx Pierre Canisius, 20,000 Allemands se

c'est la cérémonie du soir qui attire le plus de monde, alors que le S. Père doit descendre dans la Basilique, vénérer les reliques et assister à la Bénédiction du S. Sacrement. En fait, une trentaine de mille personnes se pressaient dans S.-Pierre quand les trompettes annoncèrent l'entrée du Pape, porté sur la Sedia. Toutes les têtes se tournèrent naturellement vers la porte et les applaudissements commencent, pour se poursuivre ensuite sans interruption jusqu'à la descente de la Sedia, au milieu de l'abside.

Ici se place un petit incident qui fut remarqué par un grand nombre : quand le S. Père, près avoir fait en Sedia le tour de la Confession, se trouva pour la première fois en face du tableau des Martyrs, il joignit brusquement les mains, presque à la hauteur de la tête, dans un geste d'admiration et de supplication tellement impressionnant que tous nous nous mêmes instinctivement à prier avec lui. Le Pape, après avoir fait acte de suprême autorité, s'abaisse à son tour devant ceux qu'il vient de proposer à l'admiration et à l'imitation de tous, et les supplie de protéger l'Église universelle dont ils sont la gloire. Il nous montre en même temps avec

quelle confiance nous devons à notre tour nous adresser à eux dans nos besoins.

Après quelques minutes de prière et de silence, Mgr l'Auxiliaire de Montréal s'avança à l'autel pour la Bénédiction du S. Sacrement. Pendant les chants, qui commencent par l'hymne des Martyrs, tous les yeux vont souvent au S. Père et au tableau des Martyrs : c'est avec le Vicaire du Christ que nous prions et avec lui nous cherchons de nouveaux intercesseurs auprès de Dieu.

C'est le Pape lui-même qui offre l'encens, après avoir reçu l'encensoir des mains du cardinal Merry del Val.

Onze autres cardinaux assistent aussi à la cérémonie : LL. Em. les cardinaux Vico, de Belmonte, Gasparri, Lega, Frühwirth (O.P.), de Bianchi, Billot (S.J.), Mori, Ehrle (S.J.), Sincero et Galli.

Les chants sont rendus par la Chapelle Giulia, l'une des meilleures de Rome, et la Bénédiction est donnée, à la fin, par Mgr Deschamps.

Avant de quitter la Basilique, le S. Père reçoit les cadeaux d'usage : des reliques des nouveaux Bienheureux et un bouquet de fleurs. Les reliques furent présentées par le Général des Jésuites et le R. P. Dugas, représentant les Jésuites canadiens. Le reliquaire qui les contient reproduit en argent le monument élevé sur la colline du martyr des PP. de Brébeuf et Lalemant, par la Société Historique du Canada. Le bouquet de fleurs offert au S. Père était gracieusement porté le lendemain chez l'hon. M. Mercier.

Sa Sainteté remercia en quelques mots, puis ajouta quelques paroles aimables à l'adresse du Canada et de ses représentants.

Édouard GOULET, S.J.

#### PERLES LITTÉRAIRES

L'auteur d'un roman feuilleton, qui paraît dans un grand quotidien, nous légua cette belle pensée.

"Les becs de gaz, qui n'existaient pas encore, rendaient la nuit d'autant plus obscure."

Un autre gros journal de notre pays, en mal de jaunisme, comme d'habitude, écrivait à propos du tremblement de terre du 28 février dernier :

... Les vitres de plusieurs poulaillers se brisèrent et les volailles s'enfuirent en criant. Les animaux affolés ruaient et se lamentaient. Plusieurs se sont évanouis de peur.

#### LES CONTRAIRES

Réflexion d'une dame au sujet de son oncle aveugle et avare :  
— C'est curieux : si aveugle et si... "regardant".

Après la cérémonie, le S. Père remonta sur la Sedia, et accompagné des applaudissements et des vivats de la foule rentra dans ses appartements.

Les fêtes du Vatican étaient finies. Les jours suivants il y avait triduum solennel au Gesù de Rome : messe pontificale le matin, panégyrique et bénédiction du S. Sacrement le soir. Cinq cardinaux intervinrent dans ces fonctions, soit du matin soit du soir. Mgr Deschamps célébrait la messe pontificale du second jour.

Après Rome, c'est maintenant au Canada d'organiser ses fêtes et de se réjouir à son tour. Dans toutes les églises du pays, il est permis de célébrer un Triduum solennel dans le cours de l'année, i. e. du 21 juin 1925 au 21 juin 1926. C'est l'inauguration du culte public des nouveaux Bienheureux par tout le Canada. L'an prochain commenceront les fêtes ordinaires. Il est probable que le 16 mars, jour de la mort du Bx de Brébeuf, sera choisi pour cette célébration. Il se pourrait aussi qu'une seconde fête soit concédée pour le groupe du Bx Jogues et de ses deux compagnons ; cependant cette seconde fête n'est pas encore approuvée par la S. Congrégation.

Canadiens, quand chaque année reviendra le beau jour de NOTRE FÊTE, souvenons-nous de celui à qui nous la devons, de notre S. Père le Pape Pie XI, et prions avec lui pour le triomphe de l'Église. Les temps sont durs et la lutte se fait plus violente. Mais courage ! Après le martyre, la gloire ; après la lutte, le triomphe !

#### HOMME DE TACT

Le patron. — C'est là tout le travail que vous pouvez faire en une journée !

L'ouvrier. — Je pourrais en faire plus, mais je n'aime pas me faire remarquer.

#### INUTILE DE LE RÉPÉTER

Un ivrogne rentre chez lui tard dans la nuit et titubant.

— Quelle heure est-il ? dit sa femme.

— Une heure.

Au même instant l'horloge sonne trois heures.

— On le sait, on le sait qu'il est une heure, de riposter le soiffard. Pas la peine de nous le répéter trois fois !



(Photo par M. l'abbé J.-T. Nadeau)

#### LA RÉCOLTE DE GLACE

# L'année Sainte

Par M. l'abbé L.-A. MOREAU,  
Vicaire au S.-C. DE JÉSUS (Beauce).

## Les faits

L'UNIVERS civilisé et penseur a assisté, cette année, à un spectacle singulier et grandiose.

A peine Sa Sainteté Pie XI a-t-il lancé sa bulle d'indiction de l'Année Sainte, aussitôt, de tous les coins du monde, des foules sont parties pour Rome, porteurs de tous les symboles matériels et spirituels par lesquels l'humanité témoigne son souvenir, son admiration, son respect, sa reconnaissance, son amour.

La diversité extrême qui règne dans les rangs de cette humanité apporte nécessairement une diversité inouïe et

des mains de Dieu : c'est le Vicaire du Christ, le successeur de Pierre le pêcheur de Galilée. Au delà de trois cents millions de fidèles sont ses sujets et toutes les races, tous les peuples, tous les pays du monde ont à ses pieds leur foyer et reçoivent de lui le flambeau qui dirige leur vie et leur destin.

L'idée qui les anime : c'est la foi en l'Église du Christ, en son chef, la confiance que dans leur repentir, cette même Église, mère des saints, répandra en eux le trésor inépuisable de ses Indulgences en même temps que le pardon et l'espérance du royaume céleste.

*Non fecit taliter omni nationi*, dit la Sainte-Écriture. (Ps, 147, v. 9.)



LA CÉRÉMONIE DE BÉATIFICATION DU BIENHEUREUX PÈRE EYMARD

ingénieuse des symboles : manifestant les races, langues, costumes, traditions, manières de penser et d'agir, etc.

Et lorsqu'elles sont arrivées au but de leur voyage, on peut dire que les âmes qu'elles représentent planaient au-dessus de leurs têtes, les suivaient partout : c'était la Communion de l'Église militante.

Quel est donc l'homme assez puissant pour remuer tous ces peuples ? Quelle sublime idée a-t-elle pu germer dans tous ces cœurs ?

L'homme, qui est le centre de ce mouvement universel, est : " l'Homme Blanc ", qui n'a ni soldats ni trésor, auquel tout le monde peut désobéir sans être châtié ici-bas, un homme qui n'est pas même libre de sortir de sa propre maison, qui vit d'aumônes mais qui détient la plus grande force morale qu'ait connue l'humanité depuis qu'elle est sortie

A ce fait indiscutable, s'ajoute l'apothéose des canonisations et béatifications.

## Les béatifications

En premier lieu, le 19 avril, le B. Gianelli, évêque de Bobbio, et le 20 avril, le B. Vincent Marie Strambi, passioniste, év. de Macerata et de Tolentino, qui ont montré dans leur vie apostolique de prêtre et d'évêque la force, le courage, la piété et le dévouement des plus grands saints de l'Église ; le 3 mai, c'était le tour d'un digne émule de saint Charles Borromée dans l'institution et la conduite des séminaires où se forment les saints prêtres : le B. Joseph Cafasso, de Turin ; le 10 mai, trente-deux religieuses de divers instituts, martyres de la Révolution française de 1789, montaient sur les autels

aux acclamations des foules françaises et du monde catholique.

Le 7 juin, l'Espagne s'enorgueillissait de la béatification de la B. Michelle du Saint-Sacrement.

Le 14 juin, la "petite Bernadette" comme on l'appelait, celle qui vit la Vierge de Lourdes, recevait le même triomphe et le 21 juin, jour glorieux pour notre cher Canada, pour la première fois dans la vie de notre nation, les huit Jésuites et Donnés, des premiers temps de la Nouvelle-France, atteignaient les sommets et recevaient les hommages et les louanges de tout notre peuple. La France, se joignait à lui avec enthousiasme et reconnaissait ses fils, porteurs de la bonne nouvelle, qu'elle nous avait donnés avec amour.

La joie de la France ne se bornait pas là encore, en cette année sainte. Le 5 juillet, 79 martyrs coréens et le 12 juillet, le P. Eymard, apôtre de l'adoration perpétuelle du Saint Sacrement, étaient proclamés bienheureux.

Le 21 mai, Sa Sainteté Pie XI canonisait saint Pierre Canisius et le proclamait docteur de l'Église, (1521-1597).

"La canonisation de ce redoutable adversaire des hérésies semble avoir été réservée providentiellement au temps actuel où, dans le monde entier et dans la ville même où Jésus-Christ a établi l'infailible majesté de la vérité, toutes sortes d'embûches sont tendues à la foi des ignorants." (Paroles de Pie XI.)

Le 24 mai, c'était le tour de deux autres saintes françaises : sainte Marie-Madeleine Postel (1756-1846) et sainte Madeleine-Sophie Barat (1779-1865) : "La première dévouée surtout au bien des enfants du peuple, la seconde, appliquée à la formation des enfants de haute condition, dont l'opulence cache souvent une si grande indigence spirituelle. Semblables par leurs âmes comme par leur mission, les deux nouvelles saintes ont travaillé au bien public et privé en s'efforçant de



LA CHASSE CONTENANT LES RELIQUES DE SAINT<sup>E</sup> THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, AU CARMEL DE LISIEUX.

Cette châsse, en argent doré, a été offerte par le Brésil.

#### Les canonisations

Les joies de l'Église sont encore plus hautes, ses élans de piété filiale et de reconnaissance plus divins ; il faut à cette mère sublime, des enthousiasmes plus délirants. Elle canonise, par une gradation harmonieuse, ses fidèles serviteurs ou servantes qui sont ses joyaux.

Le 17 mai, "La Sœur Thérèse" (1873-97) apparaissait dans les splendeurs de la gloire du Bernin. Ce fut, en ce jour, l'Éclatante vision de la grandeur morale, des sommets lumineux de l'Église catholique et de son chef.

"Il faut vraiment dire que, exauçant la prière formulée par son épouse avec une tendresse confiante d'enfant, le Christ a voulu réaliser la promesse que sur son lit de souffrance et tout près de rendre l'âme, Elle avait faite de répandre sur la terre une pluie mystique de roses, dès qu'elle serait parvenue au séjour céleste." (Paroles de Pie XI, à la canonisation.)

De là, la multitude des grâces et prodiges qui ont fait de la petite Thérèse, vingt-huit ans après sa mort et deux ans après sa béatification, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

rester ignorées elles-mêmes, récompensées toutes deux de leur humilité par la splendeur des dons divins."

Enfin, le 31 mai, la France encore, voit deux de ses fils couronnés sur les autels : saint Jean Eudes et saint Jean-Baptiste Vianney, curé d'Ars. "En ces deux nouveaux saints éclate l'action merveilleuse de l'Esprit Saint, qui peut seul, d'un homme ignorant et inculte, faire un très habile pécheur d'hommes (Paroles de Pie XI) et de l'homme au cœur débordant de zèle, ouvrir le champ immense de la conversion des pécheurs endurcis."

#### L'exposition missionnaire

Un fait sans précédent a devancé l'ouverture des portes saintes des quatre basiliques romaines : l'exposition missionnaire du Vatican ; "fête de l'esprit et du cœur, de la raison et de la foi" (Parole de Pie XI). Les fidèles pèlerins de Rome y "observent directement la grandeur de l'œuvre des missions, ses immenses développements, son importance devant Dieu et devant les nations, et y sont frappés de la beauté

toujours plus resplendissante des pages de civilisation et d'évangélisation qui s'écrivent de la sorte et qui prolongent les " Actes des Apôtres " par la diffusion des paroles et du sang du Christ."

#### Conclusion

Deux idées concluront cette esquisse rapide de l'année sainte, 1925.

#### Catholicité de l'Église

L'Année Sainte est une leçon admirable de catholicisme. Les pèlerinages nombreux, de tous les pays et de toutes les races, de toutes les langues, gagnent Rome, y mènent durant quelques jours une vie de foi vive, de piété édifiante ; y versent des larmes de repentir, s'agenouillent aux pieds du Père commun, reçoivent de ses lèvres paternelles les enseignements de la vérité, les encouragements nécessaires dans la lutte contre les ennemis de notre foi et de notre morale, et des directions sûres pour l'extension du règne du Christ : soit par le moyen de la Presse catholique du monde entier, soit par les relations amicales entre catholiques de tous les pays.

\*\*\*

#### LITTÉRATEUR SANS LE SAVOIR

La Société protectrice des animaux avait traîné devant le tribunal un charretier coupable d'avoir fait sortir son cheval malade.

Le charretier se défendait de son mieux et il terminait par cette métaphore inattendue.

" ... En fin de compte, au prix où est la vie, je ne pouvais toujours pas laisser ma jument *les bras croisés et les pieds à la porte du poêle !* "

#### LA STÉNOGRAPHIE IL Y A 2,000 ANS

L'usage de l'écriture abrégée fut pratiqué par les Orientaux, les Égyptiens, les Grecs et les Romains. On a retrouvé des traces d'écriture sténographique sur les pierres de l'Acropole d'Athènes. Xénophon eut aussi une méthode graphique abrégée pour recueillir les enseignements de Socrate.

Les premiers sténographes authentiques furent Quintus et Herminius. Celui-ci, qui mourut en 169 avant Jésus-Christ, a laissé 1,100 signes d'écriture abrégée. Un des plus fameux sténographes fut Tiron, secrétaire de Cicéron. Il forma des élèves qui prirent les débats du Sénat et du Forum. Sa méthode fut améliorée par Sénèque, qui porta à 5.000 le nombre des chiffres graphiques.

\*\*\*

#### Fierté du catholique

Le catholique est catholique à Rome ; il n'est plus français, allemand, italien, anglais, espagnol.

C'est le sentiment catholique qui y conduit, qui y règne. Les frontières entre les peuples s'abolissent, et les catholiques de toute langue s'y sentent en famille et *sont fiers d'être membres* d'une telle société, l'Église ; *fidèles* d'un tel roi, le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre. L'amour de l'Église, l'amour du Pape les unissent, et nous pourrions ajouter, l'amour de la patrie ; car Sa Sainteté Pie XI, rejetant les faux nationalismes, aime d'un égal amour tous les peuples et sait le dire presque toujours dans la langue de chacun.

Le Canada n'y est pas oublié. Catholique et Canadien sont deux mots synonymes, disait-il à l'audience donnée au premier pèlerinage canadien de mai dernier : n'est-ce pas, pour nous, un titre dont nous devons être fiers, et comme catholiques et comme Canadiens ?

Louis-Adolphe MOREAU, ptre.

\*\*\*

Les premiers chrétiens se servirent de ce moyen rapide pour transcrire des actes et des pièces et plusieurs saints furent des sténographes habiles.

Enfin le Coran fut écrit, la première fois, en écriture sténographique. Comme on le voit, nos modernes sténos ont des lettres de noblesse.

#### LES DEUX COMMANDEMENTS BOLCHEVISTES

M. l'abbé Desgranges faisait, à Chambéry, une conférence publique sur le bolchevisme et la famine en Russie.

Un contradicteur lui répliqua en ces termes : " Je ne comprendrai jamais, Monsieur l'abbé, pourquoi les catholiques combattent le communisme. Ce que le bolchevisme a voulu mettre en pratique, c'est cette maxime que " qui ne travaille pas ne doit pas manger ". Et cette maxime est de saint Paul, Monsieur l'abbé ! "

" Sur ce principe, rétorqua l'abbé Desgranges, nous sommes d'accord. Mais à ce premier commandement, les Soviets en ont ajouté un autre, aussi implacable que le premier : " Et celui qui travaille ne mangera pas davantage ". C'est cela, voyez-vous, qui me gêne un peu pour admirer comme vous le régime bolcheviste ! "

Le contradicteur communiste n'eut pas les approbateurs de son côté.

\*\*\*



UN TRAIN D'AUTREFOIS DANS UN "NORDËT" D'AUTREFOIS



Architecture religieuse nationale. -- Rationalisme en architecture. -- Styles.

Par M. le notaire GÉRARD MORISSET,  
collaborateur à L'ACTION CATHOLIQUE

**A**VONS-NOUS une architecture religieuse nationale, une architecture qui nous est propre, qui a pris naissance et qui s'est développée chez nous, adaptée à notre civilisation, à nos besoins et à notre climat, originale aussi bien dans le plan et la construction que dans la décoration? ... Avons-nous même une architecture religieuse vraie, reposant sur des principes admis de tout temps et de l'application raisonnée desquels naissent les chefs-d'œuvre?

Pour répondre à ces deux questions, il importe d'examiner l'état de l'architecture religieuse, chez nous.

Les colons normands, angevins, saintongeais, et autres qui, à la suite de Champlain, vinrent habiter notre pays, au dix-septième siècle, n'ont fait qu'appliquer ici les méthodes de construction, très peu modifiées et pas toujours adaptées à notre climat, en usage dans le pays qu'ils laissaient. La pauvreté et aussi la nécessité de se mettre hâtivement à l'abri des rigueurs de l'hiver et des incursions des sauvages les força à construire le plus souvent en gros cailloux, à peine ravalés et recouverts à l'extérieur d'une couche de mortier qu'on a dû renouveler de temps en temps. Ils n'ont eu ni le temps ni les moyens d'employer la pierre taillée et lorsqu'ils construisirent des voûtes de pierre, comme celles des cuisines du Séminaire, à Québec, ils mirent en œuvre de petits galets, en les noyant littéralement dans un mortier dont on constate encore aujourd'hui l'excellence.

Il ne faut pas demander à nos premiers maçons, qui furent probablement nos premiers architectes, de ces trouvailles de génie, de ces combinaisons savantes qui sont le résultat d'une vaste culture intellectuelle. Non, leurs constructions étaient très simples et n'exigeaient pas de grandes connaissances, qu'ils n'avaient pas d'ailleurs. Aussi, grâce à leur peu de savoir, à la qualité inférieure des matériaux employés et au peu de ressources dont ils disposaient, beaucoup de leurs atuvres menacèrent ruine moins d'un siècle après leur édification, comme la cathédrale de monseigneur de Laval, l'église de la Sainte-Famille (Ile d'Orléan), la première église du Cap Santé, les fortifications de Québec, etc... Si quelques-unes de ces constructions sont parvenues jusqu'à nous, c'est qu'on y a entassé une quantité extraordinaire de matériaux.

Toutefois, leurs charpentes valent mieux que leurs maçonneries et nous gagnerions à les étudier soigneusement comme à en faire des relevés. A très peu d'exception près, elles sont faites en pin, équarri à la hache et chanfreinées, assemblées à chevilles de bois ou à mortaises.

Des églises construites avant la Conquête, quelques-unes ont reçu leur décoration, comme en font foi les quelques dessins que nous possédons de cette période. Ainsi, la chapelle du Séminaire avait été décorée par les séminaristes-sculpteurs de la maîtrise de Saint-Joachim. Nous savons également que la chapelle des Jésuites, celle des Récollets et la chapelle des Ursulines avaient reçu leur décoration de bois et de dorures peut-être par l'atelier de Levasseur. Toutefois on attribue, avec certitude à ce dernier la décoration de l'église de la Sainte-Famille, Ile d'Orléans.

En quoi consistait la décoration de ces églises? ... D'après les rares monuments qui nous restent de cette époque et d'après les gravures dont je parlais plus haut, on voit que nos vieux sculpteurs ont appliqué les formules décoratives du siècle de Louis XIV : pilastres, entablements, frises, cartouches, etc... Ils n'ont rien inventé; ils n'ont pas même cherché à rajeunir les formules qu'ils ont employées. Ils ont plutôt puisé à larges mains dans le trésor des décorations françaises de leur temps.

Plusieurs années après la conquête, lorsque, par suite des bonnes récoltes, d'un commerce très florissant avec l'Angleterre et de l'exploitation par les Anglais d'un grand nombre de moulins à scie (ce qui fait que nos bons peuplements de pin et d'épinette sont aujourd'hui disparus), une ère de prospérité sourit à nos ancêtres, ils songèrent à construire de nouvelles églises et à reprendre la décoration de celles qui étaient déjà élevées. Ils continuèrent donc la tradition de leurs devanciers et se servirent des mêmes moyens de construction. Quant à la décoration, elle fut à peu près la même qu'au siècle précédent, enrichie des formules décoratives du XVIIIe siècle français et des recettes de Vignole et de Blondel. Bientôt toute une école de sculpteurs, que monsieur Émile Vaillancourt a tiré de l'oubli et qu'il a fait connaître au public par son bel ouvrage: *Une maîtrise d'art au Canada*, groupés autour de leur maître, Quévillon, se mirent en devoir

de décorer un grand nombre de nos églises. A Québec, Baillargé, lui-même élève de Quévillon, en fit autant et forma de bons sculpteurs dont il ne nous reste que très peu d'œuvres.

Indépendamment de la valeur intrinsèque et de la finesse d'exécution des ouvrages décoratifs de nos vieux sculpteurs et des écoles de Quévillon et de Baillargé, il reste que leurs œuvres forment généralement une décoration dépourvue d'originalité et fautive dans son principe. Rien d'étonnant qu'il en soit ainsi, puisque nos sculpteurs puisaient leur inspiration dans quelques planches décoratives qui leur venaient de France et dans un "Vignole de poche".(1)

J'ai dit que parfois leur décoration était fautive dans son principe. Nous en verrons plus loin la preuve.

Certes, je vénère nos vieilles églises et, sans doute, elles sont vénérables, et on doit les conserver avec un soin pieux ; mais elles sont vénérables plus par les souvenirs qu'elles recèlent que par la science de leur construction et par l'originalité de leur décoration. Il me semble qu'il y a

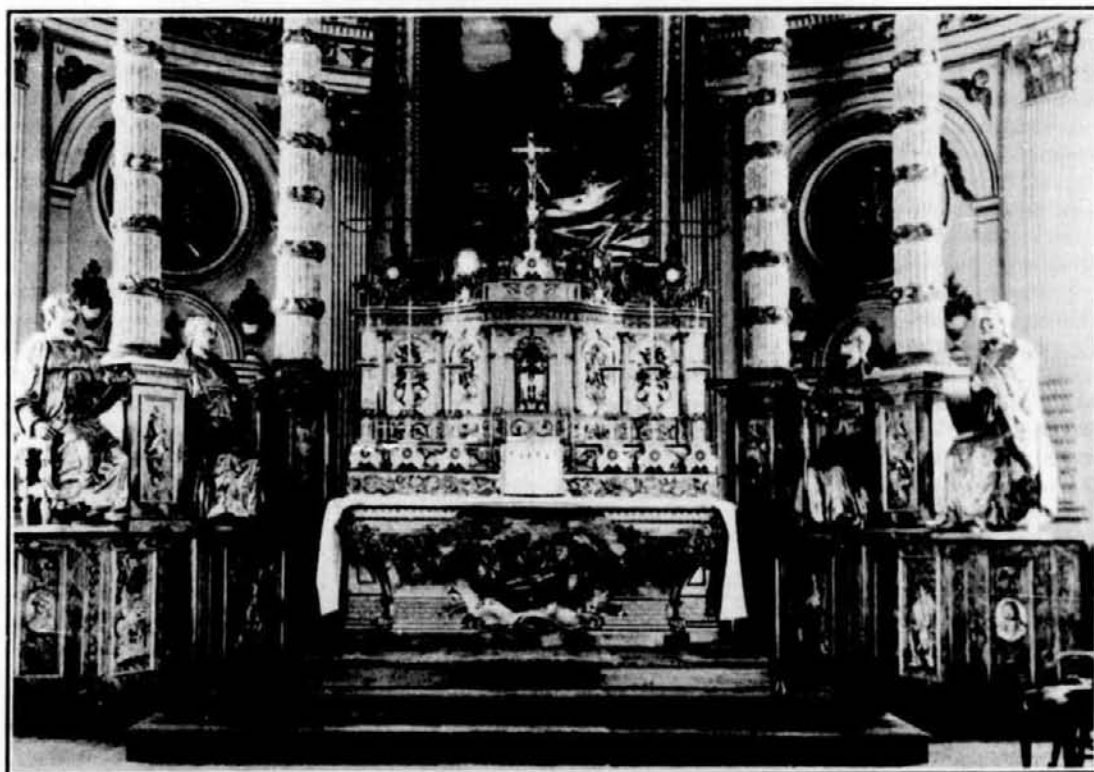
gnes. C'était toujours la disposition traditionnelle d'une seule nef ornée d'une ordonnance de pilastres et d'un entablement, mais moulés en plâtre, car on n'avait plus les moyens de se payer de vraies sculptures.

Bientôt on commença à étudier superficiellement les styles français, roman et gothique, car le mouvement littéraire de 1860 eut son influence en architecture. Le goût du pastiche fut à la mode et l'archéologie se substitua à l'architecture, tout comme en France, quelques années auparavant.

L'on vit surgir toute une série d'églises pseudo-romanes, imitations enfantines d'églises du moyen âge français.

Le style gothique s'enrichit de nouveaux chefs-d'œuvre (?) de plâtre et de tôle, fidèles dans les détails aux modèles anciens.(1)

Les arcs pointus furent scrupuleusement tracés suivant le triangle équilatéral ; les croisées d'ogive de plâtre eurent leurs profils calqués, qui sur ceux de la Sainte-Chapelle, qui sur ceux de Notre-Dame de Paris ; et à leur sommet furent



MAÎTRE AUTEL DE L'ÉGLISE DE S.-JOACHIM (Montmorency)

(Photo Livernois).

quelque témérité à les regarder comme des chefs-d'œuvre ; et il entre, peut-être, quelque vanité à leur découvrir des qualités et des mérites qu'elles n'ont pas. En tout cas, ce n'est pas une idée de bandit que de leur trouver quelques défauts. Rappelons-nous que les chefs-d'œuvre sont moins nombreux qu'on le pense et qu'à leur égard nous ne sommes pas bien partagés.

\* \* \*

Vers 1850, nos paroisses, jusque là très prospères, subirent une forte dépression économique, grâce à des causes diverses qu'il est inutile d'examiner ici. L'exode aux États-Unis commença ; notre population connut de nouveau la pauvreté.

Cependant, de nouvelles paroisses surgissaient. On continua à bâtir suivant les mêmes méthodes qu'auparavant, tout en disposant alors de la pierre taillée et, plus tard, de la brique. Le plan des églises subit peu de changements dans les campa-

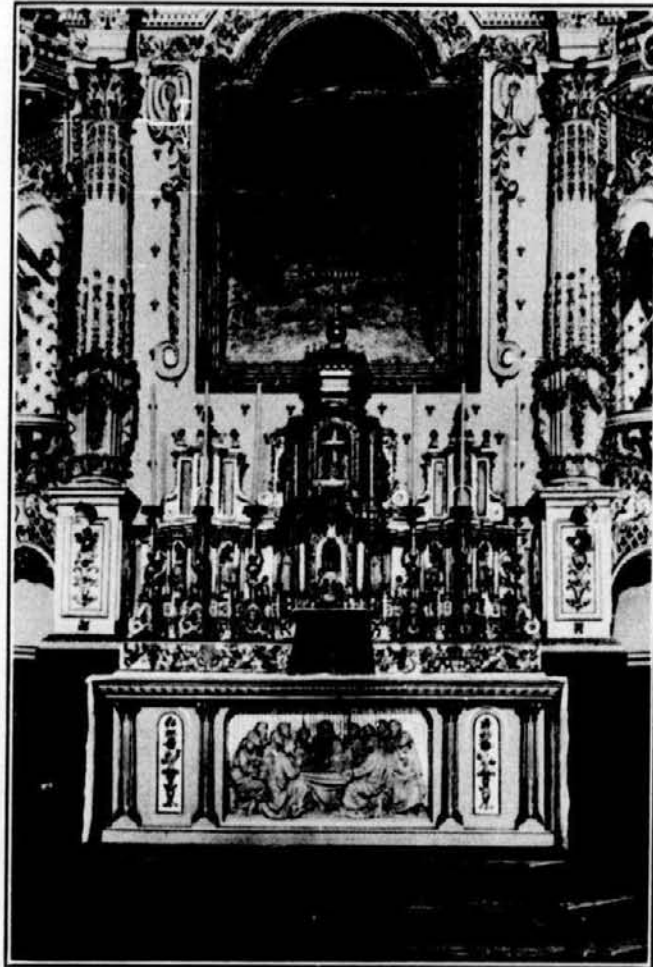
accrochées, par des tirants de fer d'un diamètre respectable, des clefs pendantes en plâtre de plus de sept pieds, parfois, et pesant quelques centaines de livres ; les piles se décomposèrent souvent suivant la méthode du moyen âge en plusieurs colonnettes de plâtre surmontées de chapiteaux à crochets de même matériau dont le dessin se rapprochait des chapiteaux de la période gothique ; au dessous des fenêtres hautes régna parfois une frise de feuilles d'acanthe, quelquefois en tôle, le plus souvent en plâtre ; au pied des longs-pans, des boiseries de merisier, teintes en rouge afin qu'elles eussent l'apparence de l'acajou, simulèrent les arcatures qui se déroulent autour de la nef de Reims ; ailleurs, ces boiseries, faites en épinette, usurpèrent l'aspect du plus beau chêne ; sur le plâtre des murs et des arcs, on traça des joints de pierre ; les trois autels constituèrent parfois à eux seuls trois monuments assez vastes ayant des analogies très frappantes

(1) On n'est pas architecte ni décorateur, parce qu'on porte constamment sur soi un "Vignole", pas plus qu'on est poète si l'on garde, dans sa poche, un dictionnaire des rimes.

(1) Les églises pseudo-gothiques antérieures à 1850 sont, chez nous, une exception et elles ont été construites le plus souvent par des architectes étrangers.

avec telle façade de cathédrale : le mobilier fut souvent exécuté en " pin imité ", mais presque toujours dans le style de l'église ; en tout cas, c'était une grave erreur archéologique si une église gothique était munie d'un mobilier roman car chacun sait que le style roman est antérieur au style ogival et que le mobilier s'exécute toujours après l'édification du gros œuvre !... ; l'orgue fut quelquefois une réplique de la façade de l'église et on en éclaira la boîte du récit par une grande rose d'au moins dix pieds de diamètre ; quant à la façade de l'église, elle eut ses deux tours, même si une seule suffisait à porter les cloches, ses corniches de tôle, ses beffrois et ses flèches avec pinacles, lucarnes et crochets de tôle, bref " une manière de petite cathédrale " ... (1)

Le style renaissance fit des gains remarquables... en nombre !... La nef principale, quelquefois les trois, fut décorée d'un ordre de pilastres scrupuleusement proportionnés suivant Vignole ; ces membres architectoniques, fabriqués en beau plâtre blanc, furent suspendus au mur (de sorte que l'on vit une chose d'une originalité inouïe : un support, destiné par conséquent à porter quelque chose, être " accroché comme un tableau " ; et on distribua sur tout ce plâtre, " avec magnificence ", plusieurs couches de dorure ; chose surprenante, l'on vit des églises construites depuis un siècle et plus " n'avoir pas encore d'architecture ! " ... et, tout de suite, de les garnir d'oripeaux de plâtre destinés à leur donner cette " architecture " qui leur manquait ; les " ordres " prirent quelquefois l'apparence du marbre mais on les fabriqua rarement en tôle (les commerçants de plâtre auraient doublé leurs annonces) ; les voûtes furent, la plupart du temps, construites en enduit posé sur des lattes, mais elles prirent l'aspect de voûtes de maçonnerie romaines ou françaises ; les colonnes prirent parfois l'aspect d'énormes cigares de plâtre et on les fit trois fois plus grosses que ne l'exigeait la logique ; il est vrai que les fidèles placés dans les bas-côtés ne voyaient rien à l'autel, mais le public n'a rien à voir avec les règles de l'art et il doit se soumettre aveuglément aux exigences de la *belle architecture*. Dans le mobilier, on parvint à faire des



MAÎTRE AUTEL DE L'ÉGLISE DE L'ANGE-GARDIEN

bois de qualité avec toutes sortes de bois, du marbre avec de la tôle, du bronze avec du ferblanc ou du pin ; le chœur de nos églises se transforma souvent en un lieu de pieux catinage qui aurait pu lutter avec les bazars les plus renommés ; les façades extérieures prirent souvent des allures de bureau de poste ou d'hôtel de bourse et je ne serais pas surpris d'apprendre qu'un étranger soit un jour entré dans telle église de Québec pour faire changer un chèque ou qu'il ait demandé à visiter un poste de pompiers croyant que c'était une église... ! ; sur les façades, on multiplia les corniches de tôle, les ornements grecs ou romains et les bandeaux de simili-pierre destinés à arrêter les eaux de pluie et la neige ; on s'ingénia à construire des clochers longs et maigres, sans liaison avec leur base ; quelquefois on trans-

forma des façades entières pour les rendre semblables à telle façade existant en France ou en Italie ; ou encore on copia servilement la façade de telle église de Paris ou d'ailleurs...

A côté de ces errements, de ces atteintes au bon sens et à la logique, l'on vit quelques bonnes tentatives, inspirées par un goût sûr et par des études prolongées. Des édifices s'élevèrent, peu nombreux cependant, qui furent conformes aux véritables lois de l'architecture, c'est-à-dire dans lesquels l'apparence correspond à la mise en œuvre des matériaux et dans l'édification desquels les architectes surent se servir de leur raisonnement. Ces églises sont peu connues, peu fréquentées et peu appréciées parce qu'on en a systématiquement éloigné tout clinquant, tout artifice condamnable. Elles offrent cependant plus d'intérêt que la plupart des " simili-églises " (1) et des pastiches que nous rencontrons trop souvent dans nos villes et dans nos villages. Mais notre ignorance est telle que nous ne savons plus distinguer entre le vrai et le faux, entre le beau et le truqué, entre les choses de valeur et leurs substituts industriels...

Avons-nous véritablement aujourd'hui une architecture religieuse nationale?... Oui, si l'on admet que l'architecture n'est plus guère qu'une question de plâtre et de tôle, de mensonges et de plagiats...!

\* \* \*

La cause d'une incompréhension si manifeste à l'égard d'une science et d'un art d'une si grande importance semble être, à mon avis, une étrange abdication de son jugement. Voilà pourtant une faculté dont on a souvent besoin...

L'architecte, qu'il soit égyptien, grec ou français du moyen âge, a dû, devant un programme défini, se servir de son raisonnement dans l'établissement du plan de sa construction, dans le choix des matériaux, dans la façon de leur

(1) Le Canada français ne possède aucune église franchement ogivale. L'arc pointu ne suffit pas, à lui seul, à classer une église dans le style gothique, car autrement il faudrait considérer comme gothiques des monuments syriens et maures et des édifices romans dans lesquels on rencontre couramment cet arc. Les caractéristiques du style ogival sont la croisée d'ogive et l'arc-boutant. Or, nous avons beaucoup d'églises habillées avec tout le décor gothique, mais ces formes, prétendues gothiques et moulées en plâtre, ne signifient rien et constituent plutôt un travestissement ridicule. Ces églises à la gothique ne sont, suivant l'énergique expression de M. l'abbé J.-T. Nadeau, que des " mardi-gras ". Du reste, il faut se rappeler que " l'habit ne fait pas le moine ". Cela est vrai en architecture comme ailleurs.

(1) GUADET, *Les éléments de l'architecture*.

mise en œuvre, dans les proportions à donner à chaque membre architectonique et enfin dans la décoration appropriée à son œuvre. Ce fut l'apanage des architectes de toute civilisation naissante de raisonner leurs œuvres et de ne considérer l'architecture que comme l'expression des besoins et des aspirations de leurs contemporains, parce que aux prises avec les difficultés techniques de problèmes nouveaux, ils ont dû les résoudre à l'aide de formes nouvelles. Et à mesure qu'une civilisation prend conscience de ses moyens, à mesure qu'elle met à profit les expériences individuelles et qu'elle s'enrichit des éléments nouveaux résultant de la solution des problèmes posés, elle s'écarte des vrais principes dont l'application n'est plus pour elle qu'une affaire de mécanique.

Ce fait d'expérience se vérifie chez tous les peuples qui ont imprimé à leur époque une influence persistante. Chez les Grecs, les formules architecturales sont d'abord raisonnées ; avec le Parthénon, leur application commence déjà à tomber dans le domaine de la routine. Le style français du moyen âge est, à ses débuts, la plus belle expression de principes nouveaux d'une hardiesse et d'une clarté toute française. En moins d'un siècle, les maîtres d'œuvre épuisent les ressources raisonnées de leur art et, plus tard, ils versent dans les fantaisies bizarres du flamboyant. La première renaissance française, celle des Lescots et des de l'Orme, présente les mêmes caractéristiques. Le XVII<sup>e</sup> siècle inaugure et le XVIII<sup>e</sup> siècle continue une architecture officielle, académique et qualifiée de *grand goût*. Quelques œuvres à peine durant ces deux siècles montrent que le génie français n'est pas éteint.

Au siècle dernier, l'anarchie règne en architecture, les uns, peu nombreux, prêchant une architecture nouvelle, débarrassée des anciennes formules, les autres enracinés dans les préjugés d'école. Quelques architectes continuent la tradition interrompue par la révolution (1) une génération d'archéologues construisent, les uns en plâtre, les autres logiquement, une foule d'églises suivant les formules rigoureuses du moyen âge français (2) ; d'autres architectes, interrogent avec liberté et succès les vieux styles français, roman et gothique, en les adaptant à l'esprit de leur temps (3) ; quelques autres, suivant

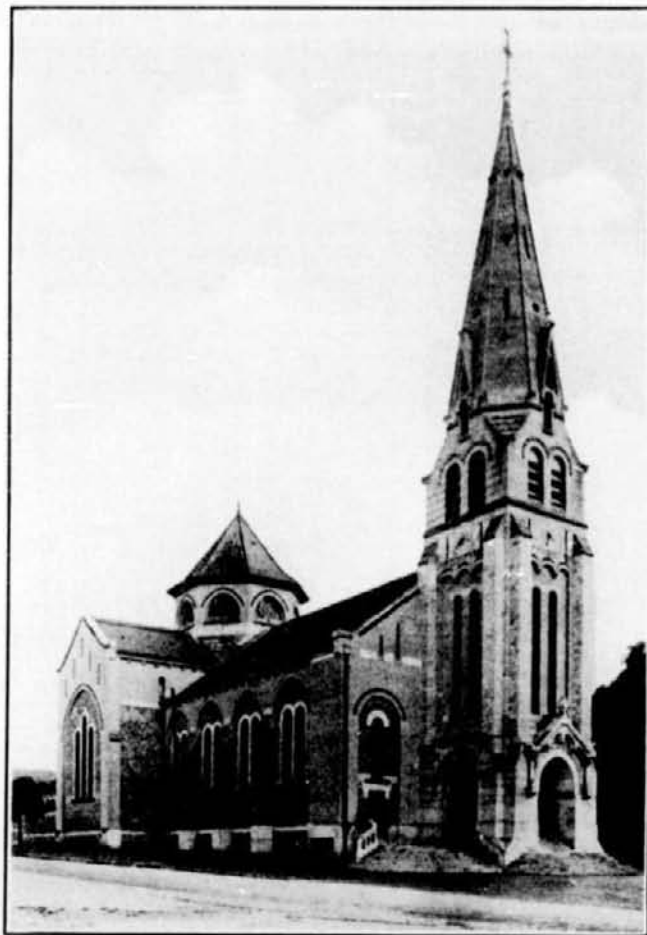
en cela les théories de Viollet-le-Duc et de ses élèves, s'essaient à une modernité dictée par des aspirations nouvelles et par les matériaux nouveaux que l'industrie sans cesse grandissante met à la disposition des constructeurs (1) ; Et au milieu de ces divers courants, trônent les pontifes de l'architecture officielle, les gardiens jaloux des legs du passé. Ces pontifes élisent domicile dans les écoles des arts ; et leur culte de l'antiquité grecque et romaine et de la renaissance se traduit en une quantité innombrable de reconstitutions plus ou moins fantaisistes, en une série ininterrompue d'images, de rendus en couleurs, symétriques, fades et insignifiants, publiés à grands frais.

Mais aujourd'hui, en France et ailleurs, le raisonnement revendique ces droits, " la vérité est en marche ", grâce aux travaux considérables de Viollet-le-Duc et de Choisy, aux luttes de de Baudot et de Gaston Lefol. On commence à comprendre dans le public que la première qualité de l'architecte véritable et de l'artiste, c'est la sincérité et la logique. Une œuvre, pour être belle, doit être logique et vraie. Tout édifice, pour prétendre à la beauté, doit être un syllogisme. *Pulchrum est splendor veri*, suivant la parole de saint Thomas d'Aquin.

L'architecte doit d'abord concevoir une œuvre qui soit conforme au but proposé, traitée symétriquement, si le programme l'exige. Mais le plus souvent, la symétrie absolue est une erreur, même dans la construction des églises, car elle oblige l'architecte qui s'y astreint à construire sans aucune nécessité à gauche ce qui existe à droite.

S'il est de bon goût de ne pas sacrifier un plan à la symétrie, il est également raisonnable de ne pas le sacrifier à une façade. Toute façade, principale ou autres, doit indiquer dans les divers membres qui la composent, les divisions et les services intérieurs, de sorte qu'en la voyant on soit renseigné exactement sur les dispositions de l'intérieur.

L'architecte sincère doit employer honnêtement des matériaux honnêtes, c'est-à-dire qu'il doit laisser à chaque matériau son apparence, avec ses qualités et ses défauts. S'il emploie de la pierre, qu'elle paraisse telle, avec sa surface rugueuse et ses joints, accentués au besoin. S'il met en



(E. Brunet, architecte.)

ÉGLISE DE COULOMMIERS (Seine-et-Marne) (2)

(1) A. DE BAUDOT : Saint-Jean de Montmartre, à Paris ; A. et G. PERRIER : L'Église du Raincy, la cathédrale d'Oran. (Aussi le théâtre des Champs Élysées, à Paris, et la tour de l'Exposition de Grenoble) ; DROZ et MARRAST : Saint-Louis de Vincennes ; GLAIZE : l'église de Reims ; TONY GARNIER : (Ce dernier n'a pas construit de cathédrale byzantine, selon le mot d'Herriot, mais son style bien sincère, qui ferait scandale chez nous, pourrait, tôt ou tard, doter la France d'une véritable église moderne.)

(2) Par l'originalité de son plan et de sa silhouette, par la savante combinaison de la pierre taillée et de la pierre des champs, de la brique et par les différents appareils, par l'aspect pittoresque de son ensemble qui se réclame de la tradition tout en n'ayant rien d'un devoir d'archéologie et en étant une véritable création architecturale, cette église se classe parmi les plus belles des églises modernes, en France.

(1) FONTAINE : la chapelle expiatoire, à Paris.

(2) LASSUS : Saint-Jean-Baptiste de Belleville, à Paris et Saint-Nicolas de Nantes ; LEROY : Notre-Dame de la Treille, à Lille ; GAU : Sainte-Clothilde, à Paris ; MAGNE : Saint-Bernard, à Paris ; DURAND : la basilique de Lourdes.

(3) VIOLLET-LE-DUC : Saint-Denis, Aillant-sur-Tholon, Saint-Gimer de Carcassonne ; BOSSAN : Notre-Dame de Fourvière, à Lyon, Sainte-Philomène d'Ars et Saint-François Régis ; LAISNÉ : la cathédrale de Gap ; NAISANT : Saint-Lambert de Vaugirard ; HÉRET : Notre-Dame de Ménilmontant ; VAUDREMER : Saint-Pierre de Montrouge et Notre-Dame d'Auteuil, à Paris ; AUADIE : la Basilique de Montmartre, à Paris ; VAUDOYER : La Major de Marseille ; GOSSET : Saint-Clotilde, à Reims ; LALOUX : Saint-Martin de Tours ; PERRIÈRE et ABEL FABRE : Notre-Dame du Salut, à Paris.

œuvre du béton, qu'il lui conserve son aspect, malgré ce qu'il a de revêche et qu'il ne commette pas la bêtise enfantine d'y simuler des joints d'appareil. Il ne réussira pas à convaincre le public que son béton est de la pierre et il aura fait une dépense inutile.

Il lui est interdit d'employer le plâtre et la tôle pour des fins autres que celles que la nature leur a fixées. Le plâtre n'est qu'un enduit et la tôle ne peut raisonnablement servir qu'à couvrir un édifice. Conséquemment il s'abstiendra de les faire mentir en leur faisant usurper l'apparence de pilastres, d'entablements, de frontons, de colonnes, de croisées d'ogive, de chapiteaux, de caissons, d'arcatures, etc. Les membres architectoniques que nous venons de nommer sont bons en soi à condition qu'ils remplissent un rôle utile. Exécutés en plâtre ou en tôle, ils n'ont aucune signification et ils ne servent à rien puisqu'ils fatiguent les murs et les plafonds au lieu de supporter selon leur destination. Un entablement de plâtre ne sera jamais une "ligne d'architecture" (1) quand bien même on se serait ingénié à en affiner les ornements; ce ne sera qu'un mensonge coûteux et banal.

Il lui est prescrit de garder à chaque essence de bois son aspect propre. Que le merisier paraisse tel et que le pin soit ce que la nature l'a fait. Le camouflage du bois est un mal très répandu chez nous, au point que bien de nos gens ne savent plus distinguer le chêne de son imitation, l'acajou du merisier teint. On profite de cette ignorance pour jeter de la poudre aux yeux et faire croire au public que telles boiserie sont faites en acajou, lorsque, sous la teinture, apparaît le merisier, ou que telles décorations de panneaux sont en ébène alors que ceux qui les ont vu faire savent qu'elles sont en pin. Des portes de bois doivent avoir l'aspect de pièces de menuiseries et non de travaux de bronze. Ces camouflages ne sont que des pratiques de parvenus, de gens qui, n'ayant pas les moyens de se payer de riches matériaux, emploient de vulgaires substituts. Manque de sincérité que tout cela, ou bien aveu d'ignorance; peut-être l'un et l'autre.

L'architecte sincère doit se rappeler que toute décoration doit être subordonnée à la construction, que "toute forme ne doit jamais être un simulacre" (2) mais qu'elle doit être plutôt "conditionnée par une nécessité de construction". (3) En littérature, les mots et les figures de mots, pour signifier

(1) Il est malheureux que la langue française ait deux mots pour signifier l'art de bâtir: architecture et construction. Faire de l'architecture signifie trop souvent chez nous appliquer les styles, tandis que la construction entre dans le domaine à peu près exclusif des entrepreneurs.

(2) et (3) A. FULCRAN: *L'Artiste chrétien*. On trouvera dans cet ouvrage (en vente chez Garneau, à Québec), sous la forme attachante d'un roman, toutes les idées développées ici et de bonnes vérités sur l'architecture et l'archéologie. Les architectes et, plus encore, ceux qui font construire, devraient se le procurer et le lire attentivement.

quelque chose, doivent être esclaves de la pensée et on s'explique mal qu'une figure de mots soit uniquement employée comme telle sans qu'elle soit voulue par la pensée qu'il s'agit de traduire. Il en est de même en architecture.

"Tout ornement n'apparaît condamnable qui se superpose au lieu de se déduire" (1). La bonne décoration d'un membre architectonique est peut-être plus difficile à concevoir que sa construction. C'est ce qui explique notre indigence dans ce domaine. Jusqu'ici, nous nous sommes contentés d'appliquer des formules que nous ne connaissions qu'à demi, de torturer les matériaux et de bouleverser les services et les dispositions intérieures pour que la prétendue pureté du style soit sauvegardée.



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE COULOMMIERS (3)

Saint-Malo et à celle de Saint-Sauveur, à Québec, et surtout à l'église de Saint-Romuald. La décoration murale en peinture est d'autant plus recommandable qu'elle est ordinairement facile à comprendre et que nous ne manquons pas d'artistes capables de l'exécuter convenablement, pourvu qu'on les paie raisonnablement.

\* \* \*

La question des styles ne se poserait pas si le raisonnement avait la première place en architecture. Mais, voilà, faut

(1) HERRIOT, dans un article sur l'architecture paru dans *l'Opinion* 1918.

(2) Nos vieilles églises ont été décorées le plus souvent 50 ou 100 ans après leur construction.

(3) Cette belle nef, très bien éclairée, se distingue par le tracé de ses belles voûtes de briques, par la sobriété et la logique de son ornementation, réservée aux seuls membres architectoniques et par la perfection de l'exécution.

de se servir de son jugement et de vouloir trouver les formes plus aptes à traduire les besoins modernes, on se fait un devoir et même un scrupule de ne puiser que dans le trésor du passé, sous le prétexte que les architectures du passé sont des modèles et que nous, du XX<sup>e</sup> siècle, nous ne pouvons faire mieux ni autrement.

A ce compte-là, messieurs les littérateurs et poètes, copiez Racine et Corneille, Bossuet et Lacordaire, pilliez les romantiques aussi bien que les classiques, sans oublier les primitifs, attaquez-vous de préférence aux chefs-d'œuvre, car malgré vos talents et vos efforts, vous ne pouvez prétendre à enrichir la littérature comme l'ont fait vos devanciers. La musique moderne serait bien monotone si les compositeurs du siècle dernier s'étaient amusés à broder infidèlement des symphonies dans le style de Haydn, à ressusciter le genre d'opéra de Lulli ou encore à moduler sur des mélodies grecques.

C'est que nous ne manquons guère de préjugés à l'égard des styles !...

Selon le goût de bien des gens, toute œuvre, pour être belle, doit pouvoir se réclamer de tel ou tel style ou de celle période de tel style. Et plus ses formes se rapprochent de celles admises dans le style choisi, plus le style est pur. Elle doit, autrement dit, s'apparenter à l'un quelconque des styles catalogués dans les manuels d'histoire de l'art. D'aucuns proscrivent, au nom de l'unité, le mélange des styles. D'autres, moins absolus ne permettent ces mélanges qu'entre les styles qui ont entre eux quelque parenté, comme le roman et le gothique. Mais on leur fait payer cette largesse en les considérant comme des gens qui n'ont pas de principes et qui veulent la ruine des arts. Quant à ceux qui prônent la liberté absolue dans le choix des moyens de construction et des formes modernes, ils ne sont, aux yeux des gens d'école, que des révolutionnaires, des bolchévicks dont la présence, au sein de la société moderne, constitue un réel danger moral !... Il importe donc d'examiner attentivement la question.

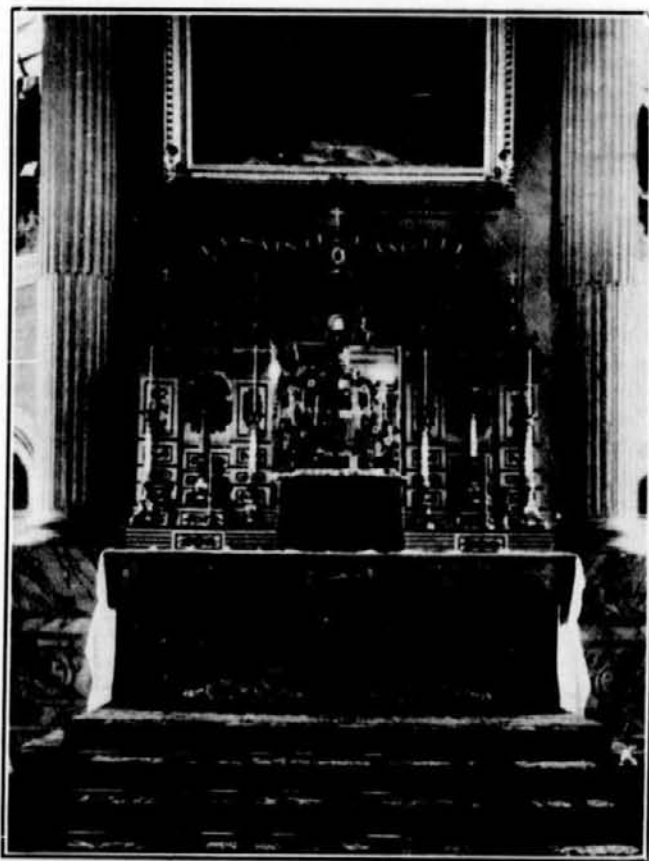
Suivant le mot de Pierre Bourdeix : " Chaque temps réclame son expression propre " (1). Cette constatation s'applique à tous les arts : la littérature du siècle de Virgile diffère de celle du temps de Tacite ; on ne peint plus aujourd'hui comme du temps de Botticelli ; et les sculptures gothiques n'ont rien de commun avec la statuaire moderne. L'art romain est profondément différent de l'art grec, malgré des analogies de surface. En France même, le style ogival se distingue du roman par ses formes comme par ses moyens de construction, bien qu'il en soit issu.

En serait-il autrement pour l'architecture moderne et devrions-nous nous condamner à répéter inlassablement ce que d'autres ont dit cent fois avant nous ?... Ce serait nier

notre faculté de perfectionnement ou d'évolution. L'architecture, ravalée à un art de copie, emprisonnée dans les formules tyranniques d'un passé mort, ne peut que reculer. Ainsi comprise, elle n'est sûrement pas en état d'atteindre son but, puisque, à des besoins nouveaux, à des matériaux et des moyens modernes, elle ne peut fournir que des formes périmées, usées par un trop long emploi.

J'admets que l'architecture grecque est belle en tant que logique et bien en rapport avec l'esprit hellénique et avec les principes jusqu'alors connus. L'architecture romaine, la vraie, j'entends celle des Thermes, des aqueducs et des édifices d'utilité publique, me semble bien être l'expression exacte du génie pratique des maîtres du monde et la conséquence nécessaire des découvertes romaines dans l'art de bâtir. Les maîtres d'œuvre du moyen âge, dont l'esprit est sans cesse en éveil, reprennent les traditions romaines, tout en les transformant et découvrent de nouvelles formes résultant de l'application de principes nouveaux, de sorte que la cathédrale gothique représente bien le degré de culture de son auteur. J'admire les chefs-d'œuvre de la renaissance française, non pas tant à cause des ornements grecs ou romains dont on les a décorés, qu'à cause des méthodes nouvelles suivant lesquelles ils ont été élevés et, en cela, les œuvres des Lescots et des de L'Orme m'apparaissent comme étant les effets logiques des perfectionnements apportés à l'art de bâtir. En résumé, j'admets que tous les styles du passé sont parfaits en ce sens qu'ils reflètent la physionomie des civilisations qui les ont fait naître.

Mais notre civilisation n'a rien de commun avec celle des Grecs, nos habitudes et nos goûts ne sont plus ceux du moyen âge, et nos besoins sont différents de ceux de l'époque de Louis XIV. Alors pourquoi copier les temples grecs et les façades italiennes, les abbayes romanes et les cathédrales gothiques ? Que vient faire, en plein vingtième siècle,



LE MAÎTRE AUTEL DE L'ÉGLISE DU CAP-SANTÉ

et au milieu de Paris, l'église de la Madeleine, ce pastiche du Parthénon dont l'intérieur est en désaccord avec l'extérieur et qui ne peut se prêter convenablement aux exercices du culte catholique ?... Que signifie, pour un parisien du milieu du siècle dernier, l'église de Sainte-Clotilde, copie prétentieuse et étriquée des *robustes splendeurs gothiques* ?... Quelle est la raison d'être du genre de la cathédrale Saint-Patrice, à New-York, édifiée en même temps que les gratte-ciel qui l'entourent... ? Pourquoi construire des églises pseudo-gothiques avec une grande nef étroite et des piliers si gros que les fidèles placés dans les bas-côtés ne voient rien à l'autel ?... Pourquoi grossir jusqu'à quatre pieds, avec de la latte et du plâtre, des colonnes de bois ou de fer d'une douzaine de pouces de diamètre ? Au moyen âge, les nefs étaient étroites, sans doute, parce que les maîtres d'œuvre ne pouvaient avec leurs moyens, voûter de larges espaces, au lieu qu'aujourd'hui nous disposons de matériaux qui nous autorisent à toutes les hardiesses en fait

(1) PIERRE BOURDEIX : *A propos de l'exposition de Tony Garnier au Musée des Arts Décoratifs à Paris*, article paru dans la *Construction Moderne*, 5 avril 1925.

de construction de voûtes. Les piliers des églises ogivales ont un diamètre considérable parce qu'ils sont faits en pierre et qu'ils reçoivent toute la charge verticale d'une voûte de pierre de douze à quinze pouces d'épaisseur. Mais les colonnes de nos églises ne supportent qu'une fausse voûte d'enduit...

Pourquoi décorer des clochers avec des machicoulis, des créneaux ou des échauguettes? Nos églises sont-elles en butte aux attaques des Albigeois ou, peut-être, des membres des clubs neutres?

Est-ce que le bedeau ou le marguillier en charge va monter la garde dans les échauguettes qui peuplent les angles de plusieurs de nos beffrois, à la façon des guetteurs du moyen âge, qui scrutaient l'horizon et se faisaient, la nuit, l'horloge vivante de tout le quartier.

Pourquoi élever des églises dans tel ou tel style, plutôt que dans tel autre? ... Ce n'est donc qu'une question de caprice ou de fantaisie...

Voit-on un écrivain publier un roman aujourd'hui dans le style des Précieuses et demain avec la phraséologie de la Coutume de Paris? ... Voit-on un sculpteur copier un bon jour la statuaire barbare du dixième siècle français et, plus tard, reproduire dans son œuvre les caractéristiques de la sculpture flamande? ... S'imagine-t-on un poète chanter la Grande Guerre de 1914 avec les termes de la Chanson de Roland ou un journaliste écrire un article sur le féminisme dans le style de Rabelais? ... Nos ingénieurs construisent-ils des ponts comme du temps de César et des fortifications de ville comme celles de Vauban? ...

Avouons que l'art de bâtir est tombé bien bas, puisque de telles absurdités, rejetées dans les autres arts, trouvent des adeptes et même des défenseurs en architecture.

L'architecte doit être de son temps, tout comme l'écrivain et le poète, l'ingénieur et le musicien. C'est pourquoi, la recherche de formes nouvelles s'impose. Sans verser dans les exagérations des promoteurs à outrance des nouveaux matériaux, il est permis de souhaiter une rénovation intelligente en architecture. Nous servant des mots que le dictionnaire architectural met à notre disposition, nous pouvons, tout en tenant compte de la tradition et en l'adaptant à notre esprit, faire des œuvres logiques intéressantes, aussi éloignées du pastiches que de l'étrangeté. Tout n'a pas été dit en architecture, à preuve les tentatives qu'ont vues la France, l'Angleterre et les États-Unis, depuis vingt-cinq ans. Citons sommairement, en France, l'église de Coulommiers, par Brunet; Saint-Louis de Vincennes, par Droz et Marrast; l'église de Reithel, par Glaize, et l'église de Saint-Léon, à Paris,

par Brunet. En Angleterre, la nouvelle cathédrale de Liverpool, par sir Gilbert Scott. Aux États-Unis, la chapelle de West-Point, par Cram, Goodhue et Ferguson; l'église de Saint-Vincent Ferrier, à New-York, par Goodhue, et la cathédrale Saint-Jean l'Évangéliste, à New-York, par Heinz et LaFarge, Vaughan, Carrière et Cram, etc...

Mais une rénovation architecturale ne peut s'opérer sans une étude approfondie et raisonnée des moyens de construction et des formules du passé, afin de se bien pénétrer des vrais principes de l'architecture. Elle ne peut s'opérer non plus sans l'apport collectif de tous ceux qui tiennent à l'avancement de leur art. Car, de "l'ensemble des tentatives collectives disciplinées par la tradition" naîtra le style moderne. Il ne s'agit pas de créer des chefs-d'œuvre, car on dira peut-être que, seuls, les hommes de génie peuvent créer de toutes pièces des chefs-d'œuvre. Il n'y a que dans la mythologie que l'on voit Minerve naître armée de pied en cap(1). Les chefs-d'œuvre sont le plus souvent le produit des diverses tentatives d'une civilisation: Ictinus et Callicrate auraient été incapables de tracer le Parthénon, s'ils n'avaient été précédés par plusieurs générations laborieuses dont ils ont fait profit des découvertes et des expériences; Molière n'aurait probablement jamais écrit *l'Avare* sans le secours des *Farces et Satires* du moyen âge; mais le comique français, en empruntant son sujet à son lointain confrère latin ou, parfois, à ses devanciers du moyen âge, a su l'adapter à la société de son temps; il a su faire parler ses personnages comme ses contemporains, avec leurs travers, leurs préjugés et leurs qualités; et en cela il est demeuré bien français, le plus français peut-être des écrivains de son temps.

Ces principes s'appliquent à l'architecture; mais, ici, une difficulté surgit: le manque de culture générale classique chez l'ensemble de nos praticiens. Cette carence, très réelle en architecture, apparaît d'ailleurs dans tous les domaines de l'art; et c'est elle, en grande partie, avec la paresse intellectuelle, qui nous tient dans la médiocrité.

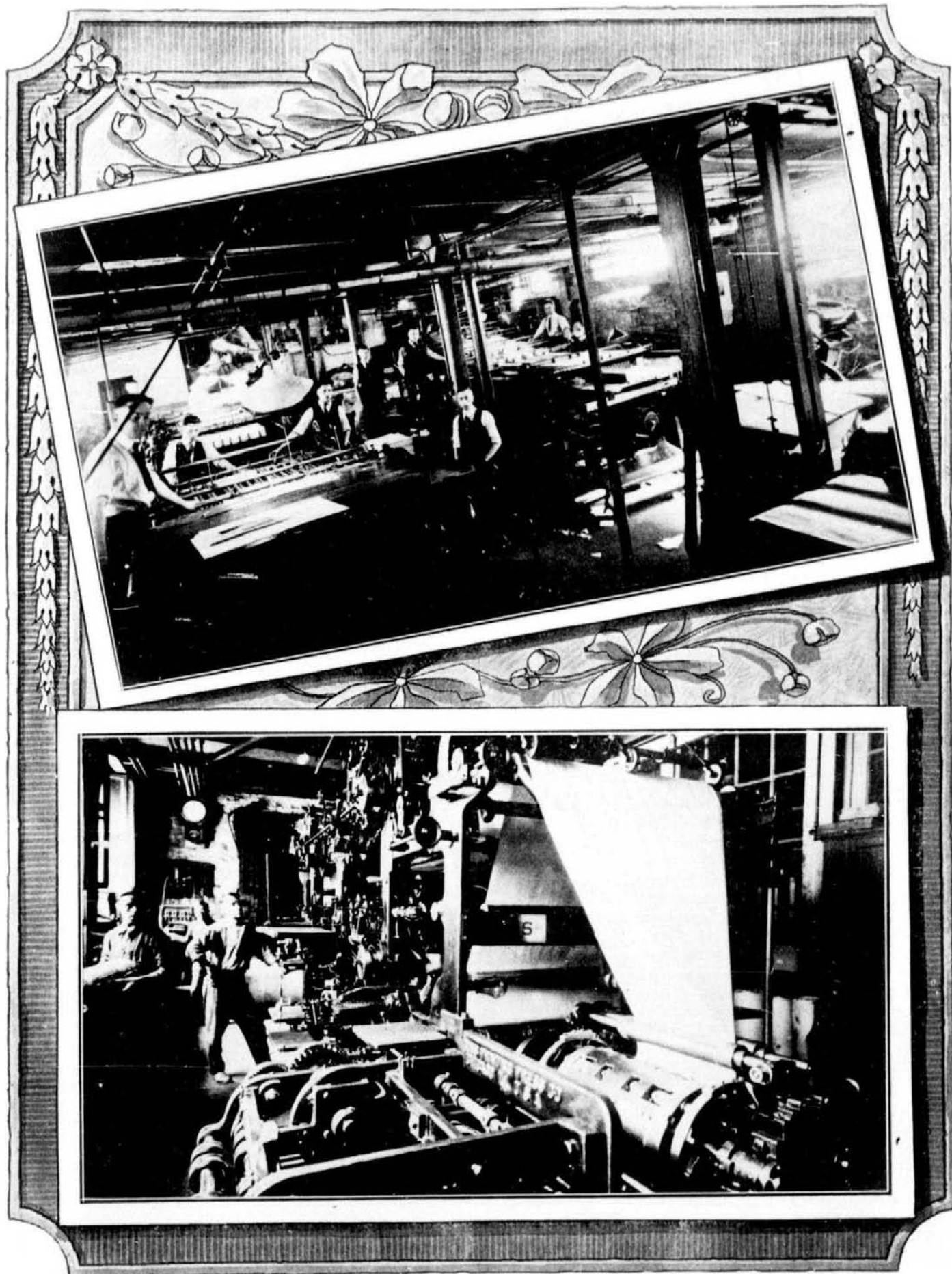
Sachons donc acquérir toutes les connaissances dont nous avons besoin pour réaliser des œuvres réellement modernes et pour rajeunir l'art de la construction. Construisons logiquement d'abord, avec sincérité, sans trop nous préoccuper d'archéologie: le style viendra tout seul, sans que nous l'ayons voulu. Ce sera la conséquence logique du travail et de l'emploi raisonné et sincère des matériaux modernes.

GÉRARD MORISSET.

(1) GUADET: *Les Éléments de l'architecture.*



CHAPELLE SOUS BOIS



LE DÉPARTEMENT DES PRESSES À L'ACTION SOCIALE LIMITÉE

En haut, les presses à cylindres pour ouvrages de ville.  
En bas, la rotative de l'Action Catholique.

## POUR BIEN ECRIRE

*Pour bien écrire, il faut d'abord  
Avoir dans le cœur et dans l'âme  
Une chaude et constante flamme  
Qui monte et brille sans effort  
Comme le soleil dans la nue.  
Il faut la sentir palpiter,  
Toujours jeune et toujours nouvelle,  
Comme l'eau qui se renouvelle  
Aux pentes des ruisseaux, l'été,  
En chantant sa gamme ingénue.*

*Pour bien écrire, il faut aussi  
Un goût sûr et l'œil d'un cerbère,  
Avec un fort vocabulaire  
Et des termes toujours choisis.  
Il faut que la plume ait des ailes  
Et qu'elle joue avec les mots,  
Les plaçant avec à propos,  
D'une façon souple et nouvelle.  
Car enfin, la forme est au fond  
Ce qu'est à l'ombre le rayon.*

*Pour bien écrire, il faut encore  
Loin du monde se recueillir  
Pour méditer et réfléchir,  
Car une œuvre ne s'élabore  
Que dans le silence et la paix.  
Il faut aux ferments de l'étude  
Le calme de la solitude,  
Comme à la vertu le secret  
Et comme à l'abeille féconde  
L'ombre de sa ruche profonde.*

*Du goût, de l'âme et de l'esprit,  
Voilà ce qu'il faut pour écrire.  
Mais cela seul ne peut suffire  
Quoiqu'en disent les érudits.  
Si l'on n'a pas la connaissance  
Et la profonde expérience  
De la vie et du cœur humain,  
On est médiocre écrivain.  
J'ai lu quelque part, dans un livre,  
Qu'avant d'écrire, il faudrait vivre.*

MILLICENT.

# Noces d'argent des premiers syndicats catholiques à Québec

Souvenirs et réflexions

Par M. l'abbé EUG. DELISLE  
De L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE  
Aumônier des SYNDICATS CATHOLIQUES

**L**es premiers syndicats ouvriers catholiques, à Québec et au Canada en même temps, ont célébré, au cours de l'année, le vingt-cinquième anniversaire de leur fondation. Ce sont la Fraternité des Cordonniers-Machinistes, la Fraternité des Tailleurs de cuir et l'Union Protectrice des Cordonniers-Monteurs. Chacune de ces trois associations a commémoré avec grand éclat la date de sa fondation qui marqua un événement de portée considérable dans la vie ouvrière de notre ville.

La population, en masse, accourut aux démonstrations religieuses organisées à l'occasion de ces fêtes. Des prédicateurs de renom firent l'éloge du syndicalisme catholique. Le vénéré cardinal Bégin en personne, malgré le déclin de ses forces, voulut assister à ces démonstrations, comme pour contempler une dernière fois son œuvre de prédilection. On lui fit de véritables cortèges de triomphe ; et sur le parcours, on pouvait voir de vieilles têtes grises d'ouvriers en chaussures se courber sous la main bénissante de l'illustre vieillard souriant avec son air paternel coutumier, et on pouvait saisir sur leurs lèvres cette réflexion : " C'est lui qui nous a donné les unions catholiques ! "

Toutes les classes de la société furent associées à ces fêtes. Les représentants du pays, de la province, de la ville, des ministres, des députés, des patrons en bon nombre assistèrent aux cérémonies religieuses, aux présentations d'adresses et aux banquets. Ce fut une occasion presque unique, pour ces hommes de la classe dirigeante, de constater, parfois non sans surprise, la cordialité, les bonnes manières, l'admirable tenue, le cachet de distinction en un mot de ces réunions et de ces agapes qui groupèrent jusqu'à seize cents convives. A lui seul, ce spectacle, en tout conforme aux plus sévères exigences de la politesse et de la tempérance chrétienne, permettait de mesurer l'immense terrain parcouru depuis vingt-cinq ans, grâce, en bonne partie, à la salutaire influence exercée sur les foyers de ses membres par les syndicats catholiques et, constituait la preuve évidente de leur action bienfaisante et moralisatrice.

Au surplus, il ne faut pas oublier que les ouvriers en chaussures de Québec furent non seulement les pionniers de l'organisation syndicale catholique, mais qu'aussi de leurs rangs sont sortis, nombreux, les meilleurs propagandistes qui ont élargi le mouvement, l'ont porté dans les autres métiers et dans les autres centres de la province, jusqu'à en faire ce qu'il est aujourd'hui, avec la Confédération des Travailleurs Catholiques du Canada.

A l'occasion de ce brillant vingt-cinquième anniversaire, il ne sera peut-être pas sans intérêt de jeter un regard curieux sur le berceau des syndicats catholiques à Québec. Et d'abord, quelle était la situation, dans nos manufactures de chaussures, en ces temps héroïques que certains croient avoir été l'âge d'or ?

Ceux qui pensent que tous les malheurs et tous les désordres s'y sont introduits avec l'entrée des unions seront sans doute surpris d'apprendre que tout était loin de s'y passer pour le mieux comme dans le meilleur des mondes. Les patrons, sous le régime du contrat individuel, étaient-ils plus maîtres de leurs ouvriers que sous le régime du contrat collectif actuel ? Les mœurs et faits d'ateliers d'alors permettent d'en douter.

Ainsi, malgré les petits salaires ou plutôt, à cause de la dégradation qu'engendraient les petits salaires, un très grand nombre d'ouvriers étaient adonnés à l'ivrognerie et satisfaisaient jusque pendant le travail leur détestable habitude. Les abords des manufactures étaient très achalandés par les hôteliers. Les ouvriers se cantonnaient dans les buvettes et se moquaient assez souvent de la sirène de l'usine. Ce délit, assez général, restait impuni. Dans certaines manufactures, le patron devait mettre un homme tout exprès pour garder la porte et empêcher les hommes d'aller déguster leur verre trop souvent. Pour parer à cet inconvénient, on se cotisait avant l'entrée, pour l'achat d'une chopine de whisky que l'on buvait en frères ; ou bien un apprenti était dépêché à l'épicerie voisine pour renouveler la provision, hissée de l'extérieur par une corde jusqu'à l'étage des assoiffés. Il n'était pas inouï, certains jours, de voir des beuveries en règle organisées dans toute une boutique. Les machines étaient arrêtées, les contre-maîtres se mettaient de la partie et l'on trinquait dru jusqu'à l'abrutissement, la chicane et la descente de la police. Le patron, pour ne pas recevoir de coups devait se mettre sous la protection de la force constabulaire. Le cas se répétait assez fréquemment.

Les cordonniers d'alors connaissaient et surtout pratiquaient l'adage : *Petit lundi, grosse semaine !* et les boutiques étaient presque vides ce jour-là. Le patron n'était même pas certain de revoir son monde le mardi, c'est pourquoi des contre-maîtres chargeaient un homme de faire la tournée des buvettes, ce jour-là, pour racoler leurs subalternes en goulette.

Durant l'été, l'après-midi du samedi ou de quelque journée plus chaude que d'habitude, les ouvriers s'entendaient assez souvent pour quitter l'ouvrage, se diriger en groupes derrière l'Hôpital Général et là, tout le long du chemin de fer, vider maints petits barils de bière. S'il leur prenait fantaisie d'un

bain dans la rivière Saint-Charles, cieus, voilez-vous la face... !!

Il y avait au-delà du Cimetière de S.-Sauveur une piste pour les courses de chevaux, particulièrement en honneur chez les cordonniers. Le propriétaire, un nommé Queen, avait eu soin d'y ouvrir un "bar". Y avait-il des courses? Il n'était pas rare de voir en pleine semaine, les ouvriers se concerter pour vider la boutique, courir au champ de course et y boire sans merci. Les gageures étaient à l'ordre du jour et, comme il y avait de la boisson et de mauvais perdants, on en venait aux coups invariablement.

\* \* \*

Si maintenant, après avoir laissé dans l'ombre bien des turpitudes de nos manufactures d'autrefois, on veut se rendre compte de l'état d'esprit des travailleurs de ce temps-là, on se trouvera en face d'une mentalité considérablement aigrie contre le mode de distribution du travail. La masse est exploitée au profit de quelques-uns, l'ouvrier est pressuré par son compagnon de travail, c'est le régime exécuté des *jobbers* qu'on se plaît à stigmatiser du nom significatif d'*avaleurs*. Ce système de distribution de l'ouvrage permettait à un seul homme d'accaparer toute une série d'opérations à faire sur la chaussure. Celui-ci prenait alors un certain nombre d'ouvriers à son emploi, le plus souvent des jeunes gens tenant la place d'hommes chargés de famille et auxquels il donnait de maigres salaires, variant de \$3.00 à \$7.00 par semaine. L'*avaleur* souvent ne paraissait pas à la boutique avant le mercredi midi, et tout en faisant faire sa besogne par ses mercenaires, il se faisait, à la fin de la semaine, le salaire fabuleux pour l'époque de trente à quarante piastres.

Les contre-maîtres étaient, pour le plus grand nombre, souverainement détestés, à cause de la facilité avec laquelle ils renvoyaient leurs ouvriers. La raison ordinaire du renvoi était qu'un autre était venu offrir ses services à meilleur marché. Et, d'ordinaire, ce qui rendait ces exécutions plus odieuses, c'est qu'elles étaient faites en faveur d'*ivrognes* avérés, qui avaient perdu leur emploi pour excès de boisson et qui ne se faisaient pas scrupule de s'offrir à meilleur compte et de priver ainsi le plus souvent de son gagne-pain un compagnon sobre et honnête. Bien plus, le cas n'était pas chimérique de contre-maîtres se faisant donner de l'argent en échange d'une position qu'ils enlevaient à un ouvrier sans reproche.

Le manque de ponctualité des hommes au travail retardait assez souvent certaines opérations et on voyait, fait curieux, que, trop souvent, par simple fantaisie, les ouvriers devaient travailler tard dans la soirée et chômaient tout le jour.

Il va sans dire que les habitudes contractées et entretenues à l'atelier déteignaient sur la vie familiale et sociale. C'est pourquoi nos cordonniers d'autrefois, pris dans leur ensemble, n'étaient guère des modèles de vertu. Et puis les salaires de famine ne sont pas propres à rendre les gens meilleurs. La misère engendre le vice, et c'était leur excuse.

Le niveau moral était donc assez bas. Le jour du Seigneur, bon nombre n'allaient pas à la messe parce que l'on n'avait pas de quoi *s'endimancher*. L'usage du faux col était peu répandu. Les divertissements se ressentaient de l'influence du milieu. Les goûts étaient partagés entre les boissons alcooliques, les jeux d'argent et les combats de coqs.

Il ne faut donc pas s'étonner si, à une certaine époque, le Boulevard Langelier a été considéré comme la frontière de la civilisation.

Heureusement que, parmi les cordonniers, des hommes clairvoyants, pleins de cœur et d'énergie, se donnèrent la louable mission de remédier à cette situation pénible et

humiliante, et résolurent de fonder des unions pour atteindre ce noble but.

Ils n'avaient pas le privilège de l'infaillibilité, ni toutes les lumières de la science, mais ils voulaient sincèrement le règne de la justice. Ajoutons que, pour la plupart, ils étaient foncièrement chrétiens.

Ils se mirent donc à l'œuvre, vers l'année 1900. A l'automne de cette même année, ils avaient réussi à enrôler la majeure partie des hommes. Par crainte des repréailles, tout ce qui touchait aux syndicats était gardé dans le plus rigoureux secret. Les salles quasi-mystérieuses du Bloc Patoine étaient le lieu de réunion.

Les fabricants de chaussures de Québec se lignèrent, dès qu'ils eurent connaissance de l'existence des unions et décidèrent de fermer leurs portes pour les anéantir. Ils rencontrèrent une résistance qu'ils n'avaient pas prévue et après quatorze semaines de fermeture, ils s'en remirent à l'arbitrage de Mgr Bégin, archevêque de Québec.

La sentence fut prononcée le 10 janvier 1901. Elle assura le triomphe de la cause ouvrière. On regarde, à juste titre, ce document comme la première charte des syndicats catholiques au pays. Il marque, dans l'organisation ouvrière de notre ville, le point de départ d'une orientation en tout conforme à l'enseignement de l'Église.

L'Archevêque reconnaissait d'abord aux ouvriers le droit de se constituer en associations de métiers, pourvu "qu'elles se proposent d'atteindre une fin honnête et juste et qu'elles n'emploient, pour y arriver, que des moyens conformes à la morale, à l'honnêteté et à la justice".

Il demandait aux Fraternités de modifier leurs règlements sur certains points; celles-ci s'en remirent à lui pour ces modifications et, après quelques mois, reçurent de ses mains les constitutions qui les régissent aujourd'hui.

Pour régler les difficultés et les questions de salaire, un comité de conciliation était institué, composé à la fois d'un nombre égal de patrons et d'ouvriers. Au cas où ce comité ne pourrait venir à une entente, le litige devait être porté devant un tribunal d'arbitrage dont la sentence serait finale.

Après la révision et l'approbation des règlements des syndicats de la chaussure, Monseigneur Bégin leur nomma des aumôniers.

Les premiers furent le Révérend Père Tourangeau, curé de Saint-Sauveur, Monseigneur Antoine Gauvreau, curé de Saint-Roch, et l'abbé Paul-Eugène Roy, alors curé de Notre-Dame de Jacques-Cartier. Tous trois, surchargés par le ministère paroissial, donnèrent vite leur démission. L'abbé Roy parut une seule fois chez les cordonniers machinistes et fut mal étreint. C'était une de ces assemblées longues et orageuses. Un cas plus particulièrement difficile était débattu devant la fraternité. A la fin, on fit appel aux lumières du chapelain. Celui-ci confessa son embarras à fournir une réponse immédiate, et ne revint pas.

Le Révérend Père Alexis, Capucin, fut à vrai dire le premier aumônier des syndicats catholiques à Québec, et conserva ce poste pendant douze ans, jusqu'en 1914. Trois fois par semaine, hiver comme été, il accourait à pied, à la Bourse du Travail, du fond de Limoilou. Le service de tramways ne s'étendait pas jusque là à cette époque. Il fallait être héroïque pour tenir à pareille besogne... Les séances étaient longues, souvent fastidieuses. Le bon Père était au poste toujours, il intervenait rarement dans les discussions, invariablement à la fin, et avec cette finesse, ce tact et cette distinction dont il avait seul le secret, et qui faisaient accepter son avis avec beaucoup de déférence. Sa présence dans les réunions ouvrières, ainsi que sa manière délicate de toucher les problèmes les plus épineux, furent un bienfait inestimable de la Providence pour les syndicats catholiques débutants. Son influence fut considérable sur les esprits, et son souvenir reste en véné-

ration. M. l'abbé P. Grondin lui succéda, et occupa la charge jusqu'à l'an dernier.

Très au fait de toutes les questions économiques, esprit pondéré, jovial et franc, il sut gagner le cœur de ses hommes, et exerça sur eux une véritable emprise. C'est ce qui lui permit de faire pénétrer de plus en plus l'idée catholique dans la marche de ses syndicats et de sortir avec honneur des difficultés parfois très graves qu'il rencontra.

C'est dans les Fraternités du Cuir que Monsieur l'abbé Maxime Fortin recruta les premiers membres de son cercle d'études ouvrières. Il y trouva des hommes de cœur, bien disposés, déjà au courant de la question syndicale. Ils complétèrent leurs connaissances au sein de ces réunions, entrèrent dans ses vues, se firent ses auxiliaires et devinrent des propagandistes éclairés et zélés du mouvement syndical catholique

à travers toute la Province, et dont le succès est sous tous les yeux. Ainsi la bonne semence jetée par feu Son Éminence le cardinal Bégin a germé dans nos unions du cuir de Québec, pour se propager ensuite dans les autres métiers, et aboutir à un mouvement d'ensemble plus efficace.

Nous prenons comme gage de succès dans le futur, les transformations heureuses accomplies au sein de notre population ouvrière de Saint-Sauveur, que tous peuvent constater par une comparaison sommaire avec ce qu'elle était il y a vingt-cinq ans et plus, et dues en partie respectable du moins à la douce influence de l'Église sur nos syndicats de la chaussure. Autrefois, nos cordonniers étaient pour la plupart dans la dégradation, aujourd'hui ils sont peut-être nos plus dignes citoyens.

L'abbé Eugène DELISLE

#### LE PREMIER PARTI

- Dans un engin explosif, qu'est-ce qui part tout d'abord ?
- Celui qui l'a déposé.

#### POURQUOI ?

- Pourquoi riez-vous quand je passe ? ...
- Pourquoi passez-vous quand je ris ? ...

#### ROMPU

- Et votre mariage ?
- Tout est rompu. Quelques jours avant, ma fiancée m'a fait voir sa note de couturière. Elle en avait pour trois cents piastres.
- Je comprends que vous ne vous soyez pas marié.
- Pardon, j'ai épousé la couturière !

#### COQUILLES

Il y a quelques années, un quotidien nous informait qu'un de nos ministres, assez gravement malade, ne se **laverait** (lèverait) pas avant quinze jours.

— Dans une phrase d'une nouvelle nous avons relevé ces deux coquilles : " Je suis restée **muette** (muette) de surprise, en contemplant les rayons **volumineux** (lumineux) du soleil.

- Notre consul a été **dévoré** (décoré), par le bey.
- L'amour du **sucre** (lucre) rétrécit l'âme et le cœur.
- Les Allemands **tortillaient** (torpillaient) les navires.
- Cette sainte femme passait toutes ses journées à **fricoter** (tricoter) pour les pauvres de la paroisse.
- Le pauvre homme était couché sur son **gravat** (grabat).
- Ainsi finirent deux jeunes âmes qui paraissaient avoir été **frites** (faites) l'une pour l'autre.
- Le ministre de la marine a insisté sur la nécessité d'accroître nos **fosses nasales** (forces navales).
- Des flaques d'eau **accroupie** (eroupie).
- M. X... a rendu avec beaucoup d'âme l'**Ingemisco d'Antoine Reuz** (Ingemisco tanquam reus, du Dies iræ).
- En prenant ce remède vous allongerez votre **pie** (vie) !

#### RIEN QU'UN

— Vous êtes trop dépensière, ma petite, pour attirer un époux. Je ne connais pas beaucoup d'hommes qui voudraient vous marier.

— Oh ! monsieur le curé, je n'en demande pas tant : un seul me suffirait bien.

#### RÉSULTAT IMMÉDIAT

- Et ce vomitif, a-t-il produit son effet ?
- Certes oui, Docteur... Pas plus d'un quart d'heure après, le pauvre homme rendait le dernier soupir.



#### EN PAYS DE MISSION

S. G. Mgr Hallé et ses compagnons de tournée pastorale à la Baie James en 1921  
à bord du remorqueur de la Cie Revillon, sur la rivière Anglaise,  
en face de l'embouchure de la Pagwa.

# L'année de l'Action Sociale Catholique

**P**OUR la dixième fois, l'*Almanach de l'Action Sociale Catholique* va rendre visite à ses nombreux amis et à... quelques autres, qui finiront par le devenir. En leur apportant les saluts et les bons souhaits de l'Œuvre dont il est un des messagers, il revient multiplier à leur foyer, à l'occasion des fêtes du nouvel an, ses entretiens silencieux autant que variés.

Dix ans, c'est l'âge de la communion solennelle. C'est un anniversaire qui compte. Comme ce n'est pas tous les jours fête, l'*Almanach* se présente, cette fois, dans une toilette plus soignée encore que d'habitude, avec un nombre de pages accru — à dix ans on grandit encore —, avec plus de cent gravures de tout genre, avec une riche variété de causeries dont l'ont chargées ses parents et ses parrains, c'est-à-dire les écrivains, plusieurs de valeur et de belle renommée, qui l'ont enrichi de leur collaboration.

Tous les ans, il y en a qui se plaignent de ce que l'*Almanach* ne leur arrive pas assez tôt. Le pauvre ! il est fort flatté de ce qu'on désire à tel point son retour. C'est que, il le sait, on a toujours hâte de revoir les siens. Aussi, pour se rendre au légitime désir de ses amis, s'empresse-t-il d'échapper, quelques jours plus tôt que d'ordinaire, aux mains qui l'ont peigné, costumé, toiletté, endimanché enfin. Après s'être présenté au lecteur aussi gentiment que son magister à pu le lui enseigner, il cède la parole au chroniqueur multiple de l'Action Sociale Catholique, assuré que l'éloquence austère mais convaincante des faits et des chiffres, qui caractérise ce docte personnage, va prouver à tous que l'année a été bien remplie.

\* \* \*

## Bref pontifical

Tout d'abord il importe de mentionner un témoignage d'une extrême bienveillance de S. S. Pie XI glorieusement régnant.

Le 24 février, par un *bref pontifical*, que nous communiquait Mgr L.-O.-P. Cloutier, V.G., N. S. Père le Pape accordait aux membres de l'A. S. C. des privilèges spirituels insignes. Rien de plus précieux, rien de plus reconfortant ne pouvait nous être accordé. Le S. Père nous bénissait et nous ouvrait les trésors du ciel. En même temps que jaillissaient de notre cœur la joie et la reconnaissance, grandissait en nous l'estime la plus vive pour notre mission. Cette faveur qui nous soutient dans nos efforts, montre bien que l'œuvre à laquelle nous sommes attachés et pour laquelle nous dépensons toutes nos énergies et toutes nos forces est la grande tâche de l'heure actuelle.

## Messes

A ces privilèges la Direction de l'Œuvre, pour s'assurer la faveur du Ciel, a ajouté une messe chaque mois pour les membres vivants de l'A. S. C. et deux *grand'messes*, l'une en novembre, l'autre en mai, pour les membres défunts de l'œuvre.

## La direction

Les directeurs de l'A. S. C. et de l'A. S. Ltée ont tenu leurs réunions respectives de chaque quinzaine et de chaque mois.

Dans ces réunions, des hommes d'expérience, éclairés et dévoués, s'occupent de la direction et de l'administration de nos œuvres et de nos entreprises. Ils répondent à l'appel de S. S. Pie X dans son bref du 27 mai 1907, adressé à S. E. le cardinal Bégin: " Nous espérons que vos hommes influents, prêtres et laïques, vous aideront dans la mesure de leurs forces, auront à cœur d'imiter le zèle si glorieux de leurs ancêtres, qui, l'histoire nous l'a appris, ont si bien mérité de la religion."

## Le journal

**La rédaction** — Si la dix-huitième année de l'*Action Catholique* diffère des autres en quelque chose, c'est qu'elle a été plus active que jamais.

Au cours de 1925 notre *journal* a continué de marcher droit devant lui et d'exécuter fidèlement sa consigne, qui est de dégager le côté catholique de tous les faits, de tous les événements, dans toutes les circonstances.

La chose, on le sait, n'est pas toujours facile. On est si habitué à faire la cloison étanche entre la conscience, les affaires, les plaisirs, la politique, et la religion ! La tâche de ceux qui s'appliquent à faire surnager, pour ainsi dire, le catholicisme, n'en est ni plus facile ni moins onéreuse.

L'attention publique, violemment sollicitée par tout le côté matériel de la vie, a peine à se poser sur les œuvres catholiques ; trop de choses la sollicitent pour qu'elle s'arrête volontiers aux questions sociales, et surtout les étudie à la lumière d'une doctrine qui est seule propre à les éclairer.

Cette année 1925, comme durant celles qui l'ont précédée, l'*Action Catholique* s'est attelée à la tâche d'orienter les esprits sur toutes les questions véritablement dignes de leur attention.

La défense catholique, les œuvres catholiques ont été ses premières préoccupations. Dans de nombreux articles elle s'est attachée à démontrer en quoi certains actes gouvernementaux ont une tendance antisociale, parce que en opposition avec le Décalogue ; en quoi certaines coutumes, certains amusements, certaines modes ont une tendance antisociale, parce que en opposition avec le Décalogue.

Et les difficultés inextricables au milieu desquelles se débattent maints pays à l'heure présente, montrent bien l'importance qu'il y a de toujours ramener les masses vers les hauteurs, si on veut les empêcher de choir dans les bas-fonds.

Sur ce point l'*Action Catholique* est restée bien fidèle à sa tâche.

A ceux qui paraissent éblouis par le succès matériel, au point de tout lui subordonner, elle a rappelé que l'argent, que les affaires ne sont pas tout.

A ceux qui se laissent emporter par l'attrait des plaisirs et des séductions mondaines elle a rappelé que, même pour les choses qui plaisent, on ne saurait avoir le champ libre, ni ignorer les exigences de la morale.

Tout ceci ne s'est pas fait sans qu'il en résulte pour elle des inconvénients. Il n'est jamais facile de remonter un courant, et celui du plaisir et de la jouissance moins que tout autre. Ainsi une des plus vigoureuses campagnes du journal a dû se faire contre le soi-disant *art français* que l'on prétend nous imposer à coup de littérature malsaine ; et contre certaines sociétés neutres où la mode entraînait nos gens par

**BUREAU DE DIRECTION**  
DE  
**L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE**



*Vice-pres. M. Simon LAPOINTE, C.R.  
Pres. gen. de la Société S. J. Baptiste  
de Québec.*



*Président: M. l'abbé Franç. BLANCHET,  
directeur de l'Action S. Catholique*



*Secrétaire: M. Oscar HERMEL, N.P.*



*Ass.-secrétaire:  
M. Ernest MOREAU, comptable*



*M. le chanoine L. PERRON*



*Trésorier:  
M. le chanoine Charles BEAULIEU*



*M. l'abbé Art ROBERT,  
Professeur à l'Univer-  
sité Laval*



*M. l'abbé Cyrille GAGNON,  
directeur du Grand Séminaire*



*M. l'abbé Maxime FORTIN,  
aumônier gen. de la C.T.C.C.*



*M. Jules DORIAN, coman-  
deur de S. Grégoire le Grand,  
directeur de l'Action Cat.*

douzaines. Cela lui a valu des hostilités qui, pour être plutôt sournoises et déguisées, n'en ont pas eu moins de portée ; mais cela lui a valu aussi de mettre sur leurs gardes suffisamment de gens bien disposés, pour le payer au centuple.

Il importe aussi de ne pas laisser noyer la si importante doctrine de tempérance sous le flot des idées larges qui laissent la voie libre au vice, sous prétexte qu'il ne faut gêner personne. Le journal s'en est occupé. Il a fait ressortir l'inconséquence de ceux qui se mêlent sans raison des affaires du voisin, et prêchent l'alcoolisme sous couvert de respecter la liberté.

Enfin, il a continué son rôle de phare projetant au loin la lumière de l'idée catholique.

Il a fait connaître les œuvres catholiques, les a soutenues, protégées et défendues de son mieux.

Il a fait connaître les idées catholiques, les a soutenues et défendues de son mieux.

Il a entretenu ses lecteurs de toutes les œuvres sociales, et n'a jamais cessé de montrer l'importance qu'il y a de les imprégner de catholicisme, si on veut qu'elles soient réellement fécondes.

Il a montré que même les œuvres économiques ne sauraient s'écarter, sous peine de stérilité, des grandes lignes tracées par le christianisme.

Dans les questions politiques, rendues si souvent obscures par les passions et l'intérêt, il a fait aussi la lumière en les dégagant de toute contingence et en s'efforçant de les faire voir ce qu'elles sont en réalité.

Cela ne l'a pas empêché de prouver une fois de plus que le catholicisme n'est pas incompatible avec le patriotisme, et qu'au contraire les citoyens les plus fidèles à l'Église sont aussi ceux chez qui la fibre nationale est la plus vibrante. *L'Action Catholique* ne pouvait pas rester étrangère à ce mouvement lancé pour donner à notre fête nationale de la Saint-Jean-Baptiste la consécration légale. Elle s'y est énergiquement attelée et a contribué pour sa part au succès de l'entreprise. La fête nationale des Canadiens français est maintenant officiellement reconnue dans la province de Québec.

Elle ne pouvait non plus rester étrangère à cet excellent mouvement de liaison française lancé il y a quelques années pour établir des relations plus intimes entre les différents groupes de la famille canadienne-française dispersés à travers le Canada. C'est dans ce but qu'elle a patronné le dernier voyage de la "Liaison" vers l'Ouest. Et le succès éclatant de ce deuxième voyage lui est dû pour une très grande part.

Une des questions les plus délicates et les plus difficiles de l'heure présente : celle des relations entre le capital et le travail, n'a pas échappé non plus à l'attention des rédacteurs du journal. Chaque semaine il en a été traité dans une page ou dans l'autre, et sous les aspects les plus divers ; de telle sorte que les lecteurs de *L'Action Catholique*, ainsi éclairés, sont mieux placés que tout autre pour en comprendre aujourd'hui au moins les notions générales, et pour se convaincre que, dans ce domaine surtout, on n'obtiendra rien si on ne suit pas la ligne de conduite tracée par les Papes.

Malgré la pénurie de ses ressources, *L'Action Catholique*, dans le cadre restreint de son format, a aussi augmenté cette

année le nombre de ses collaborateurs européens, en ajoutant à ses correspondants l'économiste distingué qu'est M. Max Turmann. Un musicien d'une compétence particulière, qui se dérobe modestement sous le pseudonyme de "L. A. Musette", tâche chaque semaine à refaire le goût de nos populations au sujet de la musique vocale. Ses chroniques, qui sont très suivies, ont déjà produit le meilleur effet. Nous possédons ici d'excellents éléments ; il s'agit de ne pas les laisser se gâter ou se perdre, surtout lorsque grâce à eux nous pouvons donner à nos cérémonies religieuses tant de relief et de pieuse dignité.

Enfin l'information générale, surtout pour ce qui touche les missions et le mouvement religieux dans le monde, a été particulièrement soignée cette année. Nos rédacteurs se sont dépensés pour en extraire tout ce qui pouvait être utile aux lecteurs, en enlevant tout ce qui pouvait être de nature à fausser les idées ou à égarer les jugements. La besogne n'est ni simple ni facile. Elle demande une attention de tous les instants, des recherches parfois méticuleuses.

Nos pages consacrées à la question ouvrière, à l'agriculture, à la jeunesse catholique et à la colonisation ont aussi été soignées jusque dans leur toilette.

En un mot, dans sa manière d'aborder les sujets qui doivent occuper un journal, *L'Action Catholique* s'est efforcée, dans sa modeste sphère, d'empêcher que la cloison étanche ne se fasse entre la vie publique et la vie privée, et que le catholicisme ne soit une défroque dont on se dépouille pour aller dans le monde, faire des affaires, ou entrer dans la vie publique.

**Administration** — Du 2 janvier 1924 au 31 décembre, nous avons acheté 29 chars de papier dont 1,756 rouleaux de 36 pouces et demi et 426 de 18 pouces et quart, ce qui représente un total de 1,369,281 livres de papier.

**L'édition quotidienne** a paru 299 fois dans l'année 1924 avec un montant total de 3,253 pages et 7,346,768 copies, soit une moyenne de onze pages de 24,528 copies par jour.

**L'édition hebdomadaire** a paru 52 fois avec un montant de 1,020,068 copies soit une moyenne de 19,617 par édition, et 692 pages, c'est-à-dire une moyenne de 12 pages et demie chaque semaine. (1)

Le bureau de *propagande* continue sa tâche avec une persévérance inlassable. Malgré la rareté actuelle de l'argent, le journal fait du chemin, comme l'atteste cette aimable parole d'un ami : "J'ai conservé les anciens abonnés, j'en ai trouvé une vingtaine de nouveaux. Il me fait plaisir de constater que je n'ai pas entendu la moindre critique contre la rédaction ou l'administration du journal. Tous les abonnés sont satisfaits de *L'Action Catholique* et y tiennent."

#### Ouvrages de villes

Dans un discours au dernier congrès de la Bonne Presse, à Paris, le 7 octobre, le général de Castelnau disait : "Nous devons à notre presse catholique une aide financière d'abord, une aide morale ensuite."

À *L'Action Catholique*, nous comprenons la justesse de cette parole, quand nous avons à refuser des contrats d'annonces de \$75., \$1,500, \$1,000, \$1,500, afin de rester fidèles à nos

(1) Un aperçu de l'augmentation des affaires du journal, en dix ans, est très suggestif.

	1914	1919	1923	1924	Augmentation en dix ans	
Annonces. . . . .	\$ 20,014.43	\$ 36,060.75	\$ 81,179.76	\$ 86,973.86	\$ 66,959.43	434%
Papier. . . . .	13,724.	36,028.	70,331.	67,742.	54,018.	493%
Salaires. . . . .	23,724.	33,416.	65,153.	66,363.	42,639.	279%
Frais d'envoi. . . . .	1,017.	1,685.	16,930.	18,111.	17,094.	1,780%
				(soit \$300. par semaine)		

idées et à nos principes. Aussi nous tâchons de demander aux ateliers d'imprimerie et de relier l'argent, le nerf de la guerre, la vie du journal.

L'année 1925 a été bonne. Livres et revues, bulletins, annuaires, catalogues, plaquettes de tous genres, programmes, almanachs, circulaires, feuillets, images, affiches de toutes sortes, souvenirs paroissiaux, factums, obligations sont sortis de nos presses.

L'atelier de reliure a donné 17,835 volumes cartonnés, plus de 600,000 brochures, 3,465 reliures, 218 livres à feuilles mobiles.

Les travaux faits à L'A. S. Ltée, cette année, semblent avoir donné satisfaction. Nous avons reçu des témoignages de particulière bienveillance d'un bon nombre de clients.

La messe annuelle des imprimeurs et relieurs a été célébrée par le R. P. Koenig, des Pères de St-Vincent de Paul, le 22 mai, dans la chapelle du Patronage de la Côte d'Abraham.

**Améliorations** — Dans son discours du congrès de la Bonne Presse, le général de Castelnau traite de l'aide morale à la presse catholique. Une phrase de ce discours nous a paru pleine d'à-propos, même à Québec. "Ne soyons pas, dit-il, de ces censeurs moroses qui se gardent d'encourager, qui trouvent naturels et faciles les quatre-vingt-dix-neuf articles qui leur plaisent, mais qui froncent le sourcil, branlent la tête et récriminent devant le centième estimé moins opportun. Qui aime bien châtie bien, à ce compte, certains lecteurs sont de fervents amis."

L'Action Catholique, comme la Croix, a ses zéloteurs dévoués. Elle croit volontiers à leurs bonnes intentions; mais, elle avoue qu'elle a un faible pour ceux qui lui fournissent une aide positive.

Ainsi, par l'entremise d'un ami des œuvres catholiques, elle pouvait faire dernièrement une acquisition de première importance. Elle a pu se procurer, à des conditions exceptionnellement avantageuses, un générateur électrique de cent forces, capable par conséquent de donner le mouvement à nos multiples machines d'opérations. Nous sommes en mesure d'apprécier le concours heureux que nous avons reçu.

Après entente avec les directeurs de l'A. S. Ltée, l'Union des Imprimeurs et Relieurs catholiques a complété son organisation par la classification de ses apprentis.

L'atelier d'imprimerie a ajouté à son outillage plusieurs joutes de caractères français et une bonne quantité d'ornements nouveaux pour ouvrages de luxe, v.g. culs de lampe, clichés, etc.

Il projette de se procurer une nouvelle presse afin d'assurer toute la célérité possible à ses travaux.

#### La photogravure

L'atelier a produit environ 3,000 vignettes dont la moitié était destinée au journal. Il a donné de plus les 52 pages du samedi de L'Action Catholique.

Les travaux de longue haleine, comme ceux que nous avons eus, les années passées, pour illustration de livres et de cata-

logues ont été plutôt rares, par suite surtout des mauvaises conditions des affaires pendant une bonne partie de l'année. Chaque jour cependant nous avons reçu des commandes de l'extérieur.

Pour ce qui concerne l'amélioration du service nous devons signaler l'emploi d'un nouveau procédé pour les vignettes du journal. Ce procédé consiste à traiter le négatif d'une façon particulière afin d'obtenir une image à demi-teintes parfaitement graduées, et ensuite à traiter les positifs sur zinc à la façon de ceux du cuivre. C'est le procédé de l'émail sur zinc, qui donne une image très distincte; mais, qui par contre est très difficile à cause de la basse température de fusion du zinc. L'Action Catholique est le seul journal qui utilise régulièrement ce procédé.

Une autre amélioration de l'année, c'est la nouvelle guillocheuse "Royle". Il y a longtemps que nous la désirions, lorsque cette année la Providence nous l'a fait trouver à des conditions très avantageuses.

Les projets d'avenir sont toujours nombreux. Le principal est de publier un supplément illustré du samedi sur papier de qualité supérieure et d'obtenir un meilleur rendement de nos vignettes.

Il serait désirable qu'un peu de publicité se fasse autour de notre atelier. Beaucoup nous ignorent encore, qui seraient heureux de nous favoriser.

#### Bibliothèque

La bibliothèque a reçu les ouvrages suivants en 1925 :

*Dictionnaire de théologie catholique*, de Vacant, Mangenot et Amann, 2e partie du tome VIII.

*Dictionnaire apologétique de la Foi catholique* publié sous la direction de A. D'Alès, fascicules XIX, XX, XXI.

*Histoires des papes* par Pastor, 10 volumes reliés.

*Histoire religieuse de la Révolution française* par Pierre de la Gorce, tomes III, IV, V.

*Histoire du Canada* par Ferland, 2 volumes reliés.

*Dictionnaire de la conversation*, 15 volumes, répertoire des connaissances usuelles par une société de savants et de gens de lettres.



Feu le Commandeur ONÉS. POULIOT  
Membre du bureau de direction de  
l'Action Sociale Limitée

#### L'Apôtre

Avec le mois d'août dernier, l'Apôtre a complété sa sixième année. Depuis le dernier rapport de l'Almanach, la physiologie générale de notre revue n'a pas beaucoup varié. Ses collaborateurs réguliers sont restés les mêmes. M. Thomas Poulin a fourni son article mensuel sur des sujets d'actualité, M. Ferdinand Bélanger a donné chaque mois, sous la rubrique *Chronique littéraire*, une appréciation sur un livre canadien, un des derniers étarus, autant que possible. Le Vieux Docteur a continué ses études sur les détraquements de la Machine humaine. Enfin, M. l'abbé Bolduc, par ses articles bien à point, a fait, chaque mois, la joie des amateurs de radio. Notre collaboratrice Jeanne Le Franc, dans son article mensuel, s'est appliquée avec tout le tact et la délicatesse qu'il fallait dans cette matière, à signaler certains défauts féminins, et à répondre aux demandes qui lui viennent des quatre coins de la Province.

Nos lecteurs semblent aimer aussi le Coin du feu ; les multiples réponses envoyées aux jeux d'esprit de chaque mois en sont la meilleure preuve.

Notre illustration n'est pas parfaite, nous en convenons, mais la chose peut s'expliquer par la modicité de nos ressources. Comme l'*Apôtre* n'a pas les moyens de faire préparer ses gravures lui-même, il est tributaire de l'*Action Catholique*. Les clichés qu'elle nous prête de bonne grâce, faits sur zinc, conviennent bien au papier d'un journal, mais ne donnent pas sur un papier comme celui de l'*Apôtre*, tout le fini que l'on admire par exemple dans les gravures de l'Almanach. Nous espérons, avec les années, pouvoir améliorer même ce côté de la revue. En somme, les lecteurs de l'*Apôtre* ont paru satisfaits, et la preuve la plus tangible, c'est que sa circulation s'est à peu près maintenue, bien que notre propagande ait été moins active.

#### L'Union des Bulletins Paroissiaux

L'Union des bulletins paroissiaux fournit aux paroisses un fonds commun de quatre pages de cinq colonnes grand format. Chaque paroisse peut prendre à son gré une, deux, trois, quatre, cinq colonnes ou plus, en propre, et pour lesquelles elle a un prix spécial à payer.

L'Union a une édition mensuelle et une édition bi-mensuelle. Les bulletins coûtent en moyenne \$131, et paraissent neuf ou dix fois par année. Un a 1,000 copies, un 700, trois 500, les autres ont de 150 à 200 copies.

Au début de l'année on comptait : *L'Echo de Campbellton*, *L'Echo de Fortierville*, *L'Echo du Lac*, *La Sentinelle*, *Les Trois Clochers* (S.-Patrice de la Rivière-du-Loup, S.-Ludger et S.-François-Xavier), *La Voix du Lac*, *Le Zélateur*, *L'Etoile*. L'année 1925 nous a apporté une nouvelle recrue *L'Echo de St-Moïse*. Durant l'année 45,550 bulletins ont été distribués.

Les bulletins ne sont pas nombreux, mais ils appartiennent à des hommes qui semblent convaincus de leur utilité.

Nous verrions avec plaisir cette œuvre se développer. Avec l'organisation actuelle nous pourrions étendre le champ d'action des bulletins.

#### Le Secrétariat des Syndicats catholiques

Le Secrétariat des syndicats catholiques s'occupe du mouvement syndical ouvrier catholique dans le diocèse, dans la province de Québec et dans le Canada entier.

La période qui vient de s'écouler a été très remplie.

L'événement dominant de la présente année syndicale est, sans contredit, l'acte épiscopal du 9 février par lequel S. G. Mgr l'Administrateur du diocèse demandait au clergé séculier et aux communautés religieuses la préférence dans l'exécution de leurs travaux en faveur des membres des syndicats catholiques. L'Église demande à ses fils ouvriers de se grouper en syndicats catholiques, n'est-il pas naturel qu'Elle veuille favoriser ceux qui lui obéissent ? Cette heureuse intervention a développé chez les ouvriers la confiance dans le syndicalisme catholique et nos effectifs se sont accrus considérablement.

Il importe de rendre grâce au bon Dieu du succès très réel obtenu et de dire un cordial merci aux membres du clergé, aux communautés religieuses et aux entrepreneurs qui ont donné entière, aux syndicats catholiques, la préférence demandée par l'autorité diocésaine.

Il est consolant aussi de constater que Mgr l'Archevêque de Montréal et Mgr l'Évêque des Trois-Rivières, à la suite de Mgr l'Administrateur, ont accordé cette même préférence aux syndicats catholiques de leur diocèse respectif.

**Préférence britannique** — L'hiver dernier, l'étude du tarif préférentiel britannique demanda un travail considérable d'enquêtes et de démarches difficiles mais très utiles.

**Loi des accidents du travail** — La nomination de M. le chevalier Pierre Beaulé dans la commission de révision de la Loi des accidents de travail amena aussi le Secrétariat à étudier de très près cette question.

**Anniversaire** — Nos plus anciens syndicats ont voulu cette année, célébrer avec éclat l'anniversaire de leur fondation. Les Monteurs, pionniers de l'organisation ouvrière à Québec, fêtèrent leurs trente-cinq ans d'existence. Puis ce furent les noces d'argent de la Fraternité des Machinistes, de celles des Tailleurs de cuir et de l'Union des Boulangers. Les Ferblantiers-Couvreurs solennisèrent à leur tour leur vingtième anniversaire de naissance. Ces fêtes commencées au pied des autels se terminèrent en banquets de famille. Le travail exigé par la préparation de ces fêtes fut largement compensé par leur succès. L'éclat et la dignité de ces réunions soulignèrent d'une façon très évidente les bienfaits de toutes sortes qu'avait apportés au foyer de ces ouvriers le syndicalisme catholique.

**Genève** — M. le Chevalier Pierre Beaulé a représenté encore cette année la Confédération des Travailleurs Catholiques du Canada, à Genève. Notre délégué était très bien préparé sur les questions au programme de la conférence, puisque l'on y traita des accidents du travail et du travail de nuit dans les boulangeries. Il a eu l'honneur de prendre la parole au Congrès.

**Retour d'Europe** — De retour d'Europe, après six mois d'absence, M. l'abbé Fortin put faire connaître ses observations personnelles sur les divers mouvements ouvriers à l'étranger. Ses entretiens furent suivis avec beaucoup d'intérêt.

**Chômage** — Durant la dure saison d'hiver, le Secrétariat a dû s'ingénier pour soulager les cas de détresse les plus pressants chez les chômeurs. Des centaines et des centaines de sans travail ont été secourus avec leurs familles. Nos sociétés de bienfaisance étaient débordées. La ville nous a fourni une aide considérable.

**Le congrès des Trois-Rivières** — Le Congrès de la C. T. C. C. des Trois-Rivières, préparé par notre Secrétariat, aidé de celui des Trois-Rivières, a été des mieux réussis : assistance nombreuse, 124 délégués ; questions de première importance : assurance sociale ; réparations des accidents du travail : travail du dimanche ; organisation parfaite ; réception officielle à l'Hôtel-de-Ville ; présence de S. G. Mgr l'Évêque du diocèse, de M. le Maire de la ville et des députés du comté ; messe solennelle à St-Philippe ; pèlerinage au Cap de la Madeleine, etc.

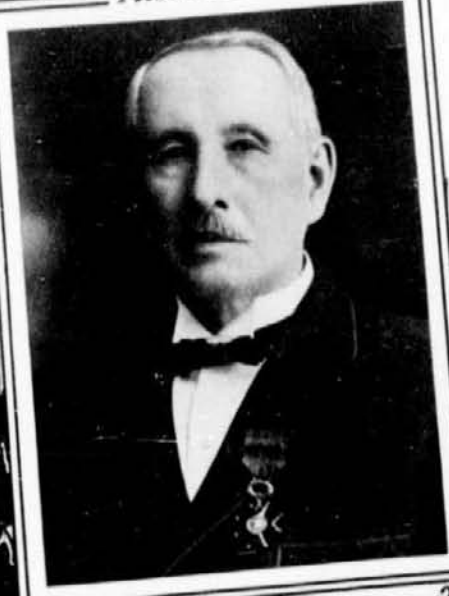
**Assurances** — Un des vœux les plus pressants émis au Congrès des Trois-Rivières est celui de l'établissement d'assurances sociales. Aussi le bureau s'est-il appliqué à mettre sur pied un plan d'assurance-groupe pour nos syndicats et espère être en mesure de le soumettre tout prochainement à l'approbation des Unions.

**Organisation syndicale** — Le Secrétariat a accompli un travail remarquable d'organisation dans les métiers de la construction de la ville. Ces syndicats périllicitaient : ils sont aujourd'hui plus florissants que jamais. Trois organisateurs laïques salariés se partagent la lourde besogne de passer des contrats collectifs, de visiter les chantiers, de recruter de nouveaux membres, de placer les chômeurs, de recevoir les demandes de main-d'œuvre, de négocier avec les patrons, au cas de conflit ou de difficulté, etc. Le labeur a été ardu, émaillé de tribulations, mais somme toute, consolant dans ses résultats.

La crise de la Pulpe dans le région de Chicoutimi y a paralysé nos beaux syndicats de cette industrie, ce qui nous a forcés

BUREAU DE DIRECTION  
DE  
L'ACTION SOCIALE LIMITÉE

PRÉSIDENT



M. Nazaire FORTIER, industriel,  
chevalier de S.-Grégoire le Grand.

SECRÉTAIRE



M. Simeon MATTE, comptable,  
chevalier de S.-Grégoire le Grand.



M. le chanoine  
Charles  
BEAULIEU



M. l'abbé François BLANCHET,  
directeur de l'Action Sociale Catholique



M. Jos PICARD,  
industriel, com-  
mandeur de S.-  
Grégoire le Grand,  
Prés de la Com-  
mission Scolai-  
re de Québec.



M. F. CANAC-MARQUIS, industriel,  
Commandeur de S.-Grégoire le Grand.



M. Jules DORION, commandeur de S.-Gré-  
goire le Grand, directeur de l'Action C.

de suspendre les services de notre organisateur, Monsieur Isidore Ouellet.

Des efforts énergiques et répétés ont été faits pour établir des syndicats catholiques dans les usines de Pulpe et de Papier aux Trois-Rivières, où l'on continue le travail le dimanche. Jusqu'ici les ouvriers sont restés réfractaires à notre appel, par crainte surtout de représailles de la part des Compagnies. La bonne semence jetée en terre par notre courageux organisateur lèvera un jour ou l'autre. Là aussi l'action syndicale s'exercera.

Au cours de l'année encore un syndicat a été fondé à S.-Romuald. Il s'est affilié à notre Conseil de Québec, ainsi qu'à la C. T. C. C. Le personnel du Secrétariat a eu sa part de travail dans cette organisation.

Pour conclure et donner une idée plus approximative du travail des trois aumôniers, il n'est peut-être pas inutile de rappeler que leurs soirées sont entièrement prises par l'assistance aux diverses réunions particulières des syndicats. Ces séances atteignent le chiffre respectable de 102 par mois.

#### Conseiller auprès des patrons

M. l'abbé Georges Côté, de retour d'Europe, au mois de septembre, a été nommé conseiller auprès des patrons de Québec.

M. l'abbé Côté a été propagandiste de l'Action Catholique, puis aumônier du 22<sup>e</sup> bataillon pendant la guerre. Il a passé ensuite trois années en Europe, étudiant tour à tour la Philosophie à Rome, les Sciences Politiques et Sociales à Lille et les questions ouvrières à Paris. Il est donc bien préparé pour sa tâche.

Ainsi notre organisation religieuse de l'industrie se développe et l'Église, qui a toujours été l'appui de notre peuple, continue de l'assister et de le guider dans la complexité des conditions nouvelles de la société.

#### Commission des œuvres économiques

M. l'abbé Philibert Grondin, missionnaire diocésain, a propagé, cette année encore, l'enseignement social catholique. Il a donné cent vingt conférences, avec une moyenne de cinq cents auditeurs, dans les comtés de Beauce, Mégantic, Dorchester, Montmagny, L'Islet, Lotbinière, Portneuf. Il en a donné à Québec, Montréal, Ottawa, dans les diocèses de Sherbrooke, Trois-Rivières et Nicolet, dans l'Abitibi et l'Ontario-Nord. Il a pris part aux cours abrégés des écoles d'agriculture de Ste-Anne et d'Oka.

M. l'abbé Grondin a parlé colonisation, coopération et éducation agricoles, union des cultivateurs, désertion des campagnes, caisses populaires, presse catholique, économie. Il a fondé deux caisses populaires, trois caisses de prévoyance.

Il a fourni de plus, une collaboration régulière à la page agricole de l'Action Catholique.

#### Secrétariat des Œuvres

L'activité s'est maintenue toute l'année au Secrétariat des Œuvres.

**Service d'information** — On a répondu à 489 demandes de renseignements. Quelques-unes de ces réponses ont fait œuvre de rayonnement à l'étranger, témoin la lettre ci-dessous rappelant des renseignements fournis sur notre système scolaire au Canada.

Ljublyana-Mickloviwca,  
Yougoslavie.

MESSIEURS.

J'ai l'honneur et le grand plaisir de vous accuser réception de votre honorée du 27 août 1925 et de votre envoi contenant les trois ouvrages indiqués (*Formation du Régime scolaire canadien-français, L'Annuaire de l'Université Laval de 1924-25, Le Rapport du Conseil de l'Instruction publique de 1924*).

Je ne saurais vous exprimer tous mes remerciements de votre bonté vraiment surprenante. Quelle joie n'ai-je pas éprouvée en lisant que votre situation scolaire était si idéale comme peut-être nulle part ailleurs! donc bien des leçons pour nous! Aussi ne manquerai-je pas, je vous assure, de faire l'éloge de vos vaillants efforts, chez nous.

Veillez agréer, messieurs, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

Dr L.-S. SUSNIK.

**Service de librairie** — 4,150 commandes ont été remplies.

Voici quelques détails sur la vente de nos livres :

*Le Formulaire de la prière en famille*, 10,125 exemplaires; plusieurs membres du clergé en ont fait la distribution à leurs familles, à l'occasion de la visite paroissiale.

*Le Missel quotidien et Vespéral*, (Dom Gaspar Lefebvre), ouvrage universellement connu et apprécié. Le Secrétariat en a continué la propagande intense. Il en a vendu près de mille exemplaires depuis la publication de la grande édition de cet

ouvrage en avril 1925.

*Le Missel Vespéral Romain*, (Dom Gaspar Lefebvre), extrait du M. Q. V., ouvrage complet et très portatif, apprécié de tous les fidèles, très populaire dans les pensionnats et les collèges: 600 exemplaires.

*Le Petit Missel Illustré de l'Enfance*, (abbé V. Germain), 6,247 exemplaires. La nouvelle édition (III<sup>e</sup>) de ce recueil destiné aux petits est déjà vendue aux trois quarts.

Plusieurs centaines du *Paroissien Expliqué* (A. Fleury), *Office Divin et Livre du Chrétien* (éditions Mame); *Prières Quotidiennes*, (édition de l'A. S. C.); *Paroissien Romain*, gros caractères; *Missel Vespéral Commenté*, (Berthold); *Missel Grégorien*, entièrement noté (abbé Babin); *Manuel du Chrétien*, etc.



Feu le chanoine L. DUMAIS  
Supérieur du Collège de Ste-Anne de la Pocatière  
membre de l'Action Sociale Catholique

Ajoutons quelques centaines du *Cérémonial de la Visite Pastorale* et du *Cérémonial de l'Enfant de Chœur*.

*Le Catéchisme des Provinces Ecclésiastiques de Québec, Montréal et Ottawa*, édité par le Secrétariat et répandu à plusieurs milliers d'exemplaires.

*Le Catéchisme en Images de la Bonne Presse*; la demande soutenue de ce catéchisme prouve l'efficacité de cet enseignement illustré.

Nous avons continué la propagande du catéchisme *Pour les Petits et... les Grands* (abbé Bélanger). Nous avons eu l'honneur de l'introduire en Ontario comme manuel dans les maisons d'enseignement du Vicariat apostolique de Hearst. Nous avons dû faire une nouvelle édition de ce catéchisme; trois mille exemplaires en ont déjà été distribués.

A cause de la direction de l'Église sur le chant grégorien restauré, le Secrétariat s'est fait l'acquéreur de l'édition Desclée: *Messes des Morts et Sépultures*, édition spécialement préparée pour le Canada. Plusieurs centaines de ces manuels sont vendus. Nous avons des conditions très avantageuses pour la vente en quantité. Nous croyons que chaque paroisse se fera un devoir de se procurer ce petit livre très pratique pour les chœurs.

Nous avons vendu plusieurs centaines des livres du Père Plus, S.J.: *Le Christ dans nos Frères, Dans le Christ Jésus, Dieu en Nous, etc.* Nous avons dû renouveler notre assortiment des ouvrages du R. P. Bessières, S.J.: *Parvuli, La Faïm du Pauvre, Pour Rebâtir la Cité, etc.* Une cinquantaine d'exemplaires des ouvrages du R. P. Schryvers, C. SS. R.: *Les Principes de la Vie Spirituelle, La Bonne Volonté, Le Don de Soi, etc.* Une douzaine d'exemplaires de la *Théologie Morale*, du R. P. Vermeersch, S.J.

La part des missions n'a pas été oubliée. Nous avons continué la propagande des ouvrages: *Aux Glaces Polaires* (R. P. Duchaussois, O. M. I.); *Souvenir de mes soixante ans d'Apostolat*, (Mgr Grouard, O. M. I.); *Les Chevaliers de la Brousse* (Mgr Rossillon); *Apôtres Inconnus* (R. P. Duchaussois, O. M. I.). Mgr Devred nous ayant recommandé, d'une manière particulière, ses missions de Corée, nous avons réussi à placer un bon nombre d'exemplaires de l'ouvrage: *Le Catholicisme en Corée* (par les évêques de la Corée).

A l'occasion de la nouvelle campagne de tempérance, nous avons vendu 748 exemplaires du *Grand Menteur*, (R. G. P.).

Dans notre diffusion de livres pour la famille, nous comptons plus de 500 ouvrages du R. P. Grimaud: *Futurs Époux, Futures Épouses, L'Épouse attrait du Foyer, Prêtre... Pourquoi pas?*; 350 exemplaires du *Manuel des Parents chrétiens* (abbé Mailloux); 125 exemplaires des *Grandeurs de la Maternité chrétienne* (par une Mère); 75 exemplaires de la *Puériculture* (École Normale classico-ménagère de St-Pascal).

Nous devons mentionner aussi la propagande de 45,900 feuillets ou images, dont les plus demandés, cette année, ont été: *Les Martyrs Jésuites, Le Saint Curé d'Ars, Mgr de Laval, Jésus-Christ veut des Prêtres!* etc.

Nous avons contribué à l'organisation d'une bibliothèque paroissiale, et nous en avons complété plusieurs autres par notre série de romans choisis.

Ajoutons que quelques libraires sont venus se renseigner chez nous sur les meilleures sources d'alimentation pour leur librairie, et dans certains cas sur les livres à retrancher de leur assortiment.

### L'Œuvre des "Miettes"

L'Œuvre des "Miettes" n'est pas devenue imposante par le montant de ses revenus; les offrandes ne sont pas proportionnées aux besoins.

Ce qui est très appréciable cependant, c'est la sympathie spontanée et l'intelligence de notre œuvre manifestées sous des formes diverses dans le *Courrier des "Miettes"*.

Un père de famille écrit:

Je vous envoie \$2.00. C'est la plus grosse "miette" que je puisse vous adresser, avec les charges de ma nombreuse famille.

Je prie pour le succès de la bonne presse, et j'implore la faveur qu'aucun de mes enfants ne juse de mauvais livres,

Un jeune homme:

Je vous envoie dix piastres, en remerciement d'une grande faveur obtenue après la promesse de faire cette aumône à l'œuvre des "Miettes".

Publiez cette faveur dans l'*Action Catholique* et remerciez Dieu avec moi!

La Supérieure d'un couvent du diocèse de Québec:

Ci-inclus cinq piastres (\$5.00) pour les "Miettes", en action de grâces des diplômes reçus et de la bonne entrée des classes.

Enfin, une mère de famille, après avoir signalé deux faveurs obtenues après la promesse de faire une offrande aux "Miettes", ajoute:

*Cela prouve bien la complaisance du bon Dieu pour vos œuvres!*

### La Croix Noire

L'année 1924-1925, de septembre à septembre, aura été pour la Croix Noire, une période de réorganisation et de préparation active.

A une séance de la fin de septembre 1924, le Conseil Central de la Croix Noire avait unanimement résolu de reprendre le travail suivi et systématique de la tempérance dans le diocèse.

A sa séance du mois de mars 1925, le Conseil avait la vive satisfaction de constater que son initiative avait été honorée de la haute approbation de S. E. le cardinal Bégin, archevêque de Québec.

Dans une circulaire à MM. les Vicaires forains, en date du 21 janvier 1925, le regretté Cardinal-Archevêque, écrivait en effet: "La campagne de tempérance faite par Monseigneur le Coadjuteur a produit des résultats indéniables et incalculables. Il importe de continuer cette œuvre salutaire et patriotique."

Le vénérable archevêque, après avoir cité l'opinion des SS. Pontifes Pie X et Pie XI, sur l'opportunité de cette entreprise, exposait à ses distingués collaborateurs les lignes essentielles d'un programme d'action antialcoolique, adapté aux exigences des conditions actuelles et sollicitait leur avis sur la convenance de l'adopter comme base du nouvel effort à faire.



Feu le chanoine R. GUIMONT  
Membre de l'Action Sociale Catholique

MM. les Vicaires forains ayant donné, à l'unanimité, une réponse affirmative, la campagne antialcoolique fut définitivement décidée et organisée.

Dans une Instruction au clergé touchant la tempérance, le 25 août dernier, S. G. Mgr Paul-Eugène Roy, le nouvel archevêque de Québec, donnait lui-même le signal de l'entrée en campagne. Il avait plu à la divine Providence de ménager cet honneur et cette responsabilité à celui-là même qui avait été le chef de la précédente et si féconde croisade de tempérance. Après avoir rappelé les travaux des Quartier, des Mailloux, il y a plus de trois-quarts de siècle, et ceux de leurs disciples, à soixante ans d'intervalle, S. G. Monseigneur l'Archevêque écrit : " Mais, hélas ! il faut bien l'avouer, le mal tend à renaître."

Notre éminent Pasteur ajoute : " Voilà pourquoi nous recommandons instamment l'établissement de la Société de la Croix Noire dans toutes les paroisses de ce diocèse et nous mettons de nouveau cette noble cause de la tempérance sous la garde de nos saints protecteurs." Monseigneur évoque ici le Sacré-Cœur de Jésus, la Vierge Immaculée, saint Jean-Baptiste, patron des Canadiens français.

Puis il termine par une touchante exhortation au culte de la Croix.

Dans son *Instruction*, Monseigneur l'Archevêque annonçait la réalisation d'un vœu du mémorable congrès de tempérance de 1910 : l'inauguration, à Saint-Denis, du monument à Quartier, le fondateur de la Société de la croix de tempérance, en 1842.

Les fêtes du monument Quartier ont eu lieu, le dimanche 11 octobre 1925. Elles furent couronnées du plus consolant succès. S. G. Mgr J. Hallé, Vicaire Apostolique de l'Ontario-Nord, les présida, au nom de Mgr l'Archevêque et à la place de S. G. Mgr Langlois, Administrateur de Québec, empêché d'y assister par une raison d'absolue nécessité.

Mgr Hallé s'adressant à la foule et au diocèse exprima un message de Mgr l'Archevêque :

" Dites bien à mes fidèles qu'ils doivent prendre la croix. On n'écrasera le démon de l'ivrognerie qu'en lui mettant la croix sur la tête."

S. G. Mgr Hallé ajouta : " Mgr l'Archevêque recommande aussi la communion fréquente. Il faut, dit-il, que nous ayons la force de porter la croix. Il ne faut pas que nous la traînions."

Mgr Roy insiste, de plus sur la prière en famille, comme moyen, avec la communion, de porter haut et ferme la croix du Christ.

Directives plus hautes, plus solennelles, ni plus déterminantes ne pouvaient être souhaitées pour le mouvement qui commence. C'est d'un nouveau Pierre l'Ermite, l'appel réitéré : " Dieu le veut ! Dieu le veut !"

#### Œuvre N.-D. du Bon Conseil

L'Œuvre N.-D. du Bon-Conseil poursuit très activement son travail de placement et de protection des jeunes filles.

Le recensement de l'année 1924-25 (de mai à mai) a donné les chiffres suivants :

12,873 personnes se sont présentées au bureau pour divers placements et renseignements de toutes sortes.

Il y a eu :

1° 1,271 placements, dont :

44 en bureaux

82 en magasins

78 en manufactures

840 en service

178 en chambres et pension

49 à l'Hôpital (malades).

2° 48 jeunes filles légères et incorrigibles ont été renvoyées chez elles.

On y a aussi retracé et rendu à leurs familles plusieurs enfants dont les parents ignoraient complètement le sort.

La protection que l'on donne dans cette œuvre aux jeunes filles nécessite une somme considérable de travail. Ce ministère, qui demande une discrétion absolue, exige des recherches multiples, des démarches judicieuses, une tension d'esprit continuelle. Il a besoin d'être soutenu par le désir de préserver et sauver les âmes.

Depuis quelques mois, l'Œuvre a pris un nouvel essor. Le Secrétariat a d'abord été transporté au numéro 196, rue Saint-François, dans une des maisons de l'Hospice Saint-Antoine, près de l'église de Saint-Roch, local beaucoup plus convenable que l'ancien pour ce genre de travail. Peu de temps après, sur les instances de l'Autorité ecclésiastique, les révérendes Sœurs de la Charité ont accepté de collaborer à l'Œuvre. Elles ont désigné, pour cette tâche, deux de leurs religieuses, qui s'y dévouent avec un tact et un zèle admirables.

Souhaitons que l'Œuvre continue sa marche vers le progrès et qu'elle reçoive du public tout l'encouragement qu'elle mérite !

#### Œuvres connexes

**L'A. C. J. C.** — Les activités de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française peuvent se résumer ainsi :

À la fin d'octobre 1924 a été tenu, à Beauport, sous les auspices du Cercle Paroissial, un magnifique Congrès, qui a réuni trois cents jeunes gens. Les travaux du Congrès ont fait connaître aux membres de l'Association la nécessité pour tout chrétien d'étudier à fond la liturgie catholique et la pressante nécessité où nous sommes de répandre partout la bonne Presse, v. g. l'*Action Catholique* et autres publications.

Durant l'année scolaire, un grand nombre de conférences publiques ont été données, soit à l'Université Laval, par le Comité Régional, soit dans les différentes paroisses de la ville et de la campagne.

Le 10 mai dernier, un Congrès réunissait à Ste-Anne de Beauport, près de 2,200 jeunes gens. Sa Grandeur Mgr J.-Alf. Langlois a daigné passer la journée avec les Congressistes. Mgr L.-A. Pâquet, P.A., V.G., a fait une conférence remarquable sur Ste-Anne et les Canadiens français.

Les œuvres multiples dont les membres de l'Association se sont occupés, durant l'année, sont, outre la formation personnelle des membres eux-mêmes, l'*œuvre des Retraites Fermées*, la diffusion de l'*Action Catholique* et de son *Almanach*, les conférences publiques, les séances intercercles, l'envoi de livres de lecture et de livres de classe aux Acadiens, etc., etc.

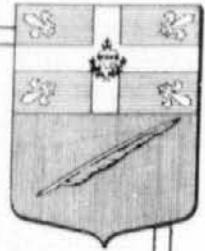
**L'A. C. J. F.** — L'Association Catholique de la Jeunesse Féminine Canadienne a vu sa cinquième année. Elle grandit et se développe peu à peu, marchant vers le but proposé, par la piété, l'étude et l'action.

Voici, en résumé, les œuvres accomplies pendant l'année 1925, par les différents cercles affiliés à l'A. C. J. F. :

Le Cercle *Marguerite-Bourgeoys* s'est occupé de quelques œuvres charitables et il a organisé sa retraite fermée annuelle, qui fait maintenant partie du programme de tous les cercles. C'est le plus ancien cercle de la région. Il a fêté le dixième anniversaire de sa fondation en avril dernier. Une messe fut dite dans la chapelle du Couvent de Saint-Roch par M. l'abbé Barabé, chapelain, avec sermon sur l'Œuvre par M. l'abbé Adolphe Laberge, aumônier de l'A. C. J. C.

Le Cercle *Madeleine de Verchères* continue de faire marcher de front ses œuvres d'études et de charité. L'an dernier, il a favorisé du résultat de ses travaux, le Patronage et l'Hôtel-Dieu de Lévis. Il a organisé une retraite fermée. Ce cercle s'occupe aussi de la Caisse de Dotation de Lévis.

# LES RÉDACTEURS DE "L'ACTION CATHOLIQUE"



M. Thomas POUILLIN  
Secrétaire de la  
Redaction



M. le docteur Jules DORION  
directeur et rédacteur en chef



M. Ferd. BELANGER



M. l'abbé E. JOBIN



M. l'abbé L. TURGEON



M. Isidore  
CARRIER



M. Amédée DENBULT



M. l'abbé Jean-Thomas NADERU



M. l'abbé  
L.-M. BOLDUK



M. l'abbé H. CHAZON



M. Gérard MORISSET



M. Léon GRAY



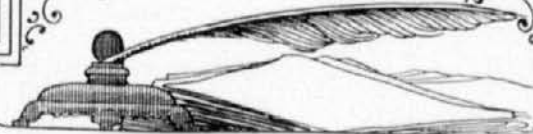
M. Irénée MASSON



M. Jean-Thomas FERRON



M. Ph. DESJARDINS  
GÉRARD MORISSET



MM. les Vicaires forains ayant donné, à l'unanimité, une réponse affirmative, la campagne antialcoolique fut définitivement décidée et organisée.

Dans une Instruction au clergé touchant la tempérance, le 25 août dernier, S. G. Mgr Paul-Eugène Roy, le nouvel archevêque de Québec, donnait lui-même le signal de l'entrée en campagne. Il avait plu à la divine Providence de ménager cet honneur et cette responsabilité à celui-là même qui avait été le chef de la précédente et si féconde croisade de tempérance. Après avoir rappelé les travaux des Quartier, des Mailloux, il y a plus de trois-quarts de siècle, et ceux de leurs disciples, à soixante ans d'intervalle, S. G. Monseigneur l'Archevêque écrit : " Mais, hélas ! il faut bien l'avouer, le mal tend à renaître."

Notre éminent Pasteur ajoute : " Voilà pourquoi nous recommandons instamment l'établissement de la Société de la Croix Noire dans toutes les paroisses de ce diocèse et nous mettons de nouveau cette noble cause de la tempérance sous la garde de nos saints protecteurs." Monseigneur évoque ici le Sacré-Cœur de Jésus, la Vierge Immaculée, saint Jean-Baptiste, patron des Canadiens français.

Puis il termine par une touchante exhortation au culte de la Croix.

Dans son *Instruction*, Monseigneur l'Archevêque annonçait la réalisation d'un vœu du mémorable congrès de tempérance de 1910 : l'inauguration, à Saint-Denis, du monument à Quartier, le fondateur de la Société de la croix de tempérance, en 1842.

Les fêtes du monument Quartier ont eu lieu, le dimanche 11 octobre 1925. Elles furent couronnées du plus consolant succès. S. G. Mgr J. Hallé, Vicaire Apostolique de l'Ontario-Nord, les présida, au nom de Mgr l'Archevêque et à la place de S. G. Mgr Langlois, Administrateur de Québec, empêché d'y assister par une raison d'absolue nécessité.

Mgr Hallé s'adressant à la foule et au diocèse exprima un message de Mgr l'Archevêque :

" Dites bien à mes fidèles qu'ils doivent prendre la croix. On n'écrasera le démon de l'ivrognerie qu'en lui mettant la croix sur la tête."

S. G. Mgr Hallé ajouta : " Mgr l'Archevêque recommande aussi la communion fréquente. Il faut, dit-il, que nous ayons la force de porter la croix. Il ne faut pas que nous la traînions."

Mgr Roy insiste, de plus sur la prière en famille, comme moyen, avec la communion, de porter haut et ferme la croix du Christ.

Directives plus hautes, plus solennelles, ni plus déterminantes ne pouvaient être souhaitées pour le mouvement qui commence. C'est d'un nouveau Pierre l'Ermite, l'appel réitéré : " Dieu le veut ! Dieu le veut !"

#### Œuvre N.-D. du Bon Conseil

L'Œuvre N.-D. du Bon-Conseil poursuit très activement son travail de placement et de protection des jeunes filles.

Le recensement de l'année 1924-25 (de mai à mai) a donné les chiffres suivants :

12,873 personnes se sont présentées au bureau pour divers placements et renseignements de toutes sortes.

Il y a eu :

1<sup>o</sup> 1,271 placements, dont :

44 en bureaux

82 en magasins

78 en manufactures

840 en service

178 en chambres et pension

49 à l'Hôpital (malades).

2<sup>o</sup> 48 jeunes filles légères et incorrigibles ont été renvoyées chez elles.

On y a aussi retracé et rendu à leurs familles plusieurs enfants dont les parents ignoraient complètement le sort.

La protection que l'on donne dans cette œuvre aux jeunes filles nécessite une somme considérable de travail. Ce ministre, qui demande une discrétion absolue, exige des recherches multiples, des démarches judicieuses, une tension d'esprit continuelle. Il a besoin d'être soutenu par le désir de préserver et sauver les âmes.

Depuis quelques mois, l'Œuvre a pris un nouvel essor. Le Secrétariat a d'abord été transporté au numéro 196, rue Saint-François, dans une des maisons de l'Hospice Saint-Antoine, près de l'église de Saint-Roch, local beaucoup plus convenable que l'ancien pour ce genre de travail. Peu de temps après, sur les instances de l'Autorité ecclésiastique, les révérendes Sœurs de la Charité ont accepté de collaborer à l'Œuvre. Elles ont désigné, pour cette tâche, deux de leurs religieuses, qui s'y dévouent avec un tact et un zèle admirables.

Souhaitons que l'Œuvre continue sa marche vers le progrès et qu'elle reçoive du public tout l'encouragement qu'elle mérite !

#### Œuvres connexes

**L'A. C. J. C.** — Les activités de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française peuvent se résumer ainsi :

A la fin d'octobre 1924 a été tenu, à Beauport, sous les auspices du Cercle Paroissial, un magnifique Congrès, qui a réuni trois cents jeunes gens. Les travaux du Congrès ont fait connaître aux membres de l'Association la nécessité pour tout chrétien d'étudier à fond la liturgie catholique et la pressante nécessité où nous sommes de répandre partout la bonne Presse, v. g. l'*Action Catholique* et autres publications.

Durant l'année scolaire, un grand nombre de conférences publiques ont été données, soit à l'Université Laval, par le Comité Régional, soit dans les différentes paroisses de la ville et de la campagne.

Le 10 mai dernier, un Congrès réunissait à Ste-Anne de Beauport, près de 2,200 jeunes gens. Sa Grandeur Mgr J.-Alf. Langlois a daigné passer la journée avec les Congressistes. Mgr L.-A. Pâquet, P.A., V.G., a fait une conférence remarquable sur Ste-Anne et les Canadiens français.

Les œuvres multiples dont les membres de l'Association se sont occupés, durant l'année, sont, outre la formation personnelle des membres eux-mêmes, l'*œuvre des Retraites Fermées*, la diffusion de l'*Action Catholique* et de son *Almanach*, les conférences publiques, les séances intercercles, l'envoi de livres de lecture et de livres de classe aux Acadiens, etc., etc.

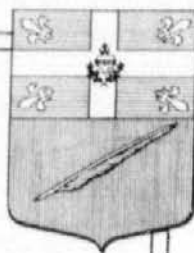
**L'A. C. J. F.** — L'Association Catholique de la Jeunesse Féminine Canadienne a vu sa cinquième année. Elle grandit et se développe peu à peu, marchant vers le but proposé, par la piété, l'étude et l'action.

Voici, en résumé, les œuvres accomplies pendant l'année 1925, par les différents cercles affiliés à l'A. C. J. F. :

Le Cercle *Marguerite-Bourgeoys* s'est occupé de quelques œuvres charitables et il a organisé sa retraite fermée annuelle, qui fait maintenant partie du programme de tous les cercles. C'est le plus ancien cercle de la région. Il a fêté le dixième anniversaire de sa fondation en avril dernier. Une messe fut dite dans la chapelle du Couvent de Saint-Roch par M. l'abbé Barabé, chapelain, avec sermon sur l'Œuvre par M. l'abbé Adolphe Laberge, aumônier de l'A. C. J. C.

Le Cercle *Madeleine de Verchères* continue de faire marcher de front ses œuvres d'études et de charité. L'an dernier, il a favorisé du résultat de ses travaux, le Patronage et l'Hôtel-Dieu de Lévis. Il a organisé une retraite fermée. Ce cercle s'occupe aussi de la Caisse de Dotation de Lévis.

# LES RÉDACTEURS DE "L'ACTION CATHOLIQUE"



M. Thomas POULIN  
secrétaire de la  
Rédaction



M. le docteur Jules DORION  
directeur et rédacteur en chef



M. Ferd BELANGER



M. l'abbé E. JOBIN



M. l'abbé L. TURGEON



M. Isidore  
CHARRIER



M. Aimé DENBAULT



M. l'abbé Jean-Thomas NADERU



M. l'abbé  
L. M. BOLDUC



M. l'abbé A. CHRON



M. Gérard MORISSET



M. Léon GRAY



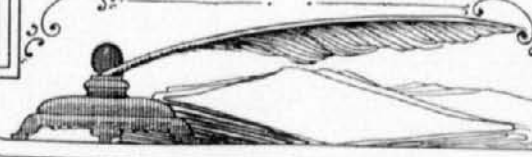
M. Irénée MASSON



M. Jean-Thomas FERRON



M. Ph. DESJARDINS.  
GÉRARD MONISSET



*Le Cercle Jeanne d'Arc*, de Loretteville, est un élément de grande importance dans le fonctionnement des œuvres paroissiales.

*Le Cercle Hélène de Champlain* se dévoue tout spécialement à l'œuvre des servantes, dans la paroisse de Notre-Dame du Chemin.

*Le Cercle Maria* donne aussi, à l'occasion, de sa bourse et de son cœur aux pauvres et aux déshérités. Il a fait, en mai dernier, les frais de réception pour la réunion annuelle de l'A. C. J. F.

**L'Œuvre de Protection des Jeunes filles** — *Le Foyer* — Les jeunes filles continuent à y venir en grand nombre, on constate même une augmentation sur le chiffre de l'année dernière; 750 personnes ont pensionné au Foyer; 40 jeunes filles y logent en permanence.

*Département des servantes* — On y a reçu 1,124 personnes; 2,187 servantes ont demandé de l'emploi; sur ce nombre 1,562 ont été placées. On a servi 8,769 repas, dont 318 gratuitement, donné 3,350 hospitalités de nuit, dont 109 gratuites; 44 personnes malades ont été conduites à différents hôpitaux.

*Patronage* — Les réunions du dimanche se poursuivent comme par le passé, on y reçoit les jeunes filles placées par les directrices dans les différentes familles de la ville, et toutes celles qui désirent prendre part aux réunions. Elles y recouvrent un peu de la vie de la famille et viennent avec plaisir à ce rendez-vous.

**L'Œuvre protectrice des immigrants catholiques**, sous la direction de M. l'abbé Philippe Casgrain, a continué son action bien-faisante pendant la dernière saison de navigation.

Voici le tableau statistique des immigrants catholiques arrivés à Québec pendant les deux dernières saisons de navigation.

	1924	1925
Anglais, Irlandais et Écossais. . . . .	6,998	3,377
Français. . . . .	193	187
Belges. . . . .	895	695
Italiens. . . . .	80	334
Ruthènes. . . . .	894	1,504
Polonais. . . . .	407	506
Allemands. . . . .	494	256
Slovaques, Hongrois, etc., etc. . . . .	950	2,597
Total. . . . .	10,911	9,456

Ce tableau indique une décroissance très considérable, dans le mouvement d'immigration, si on le compare à celui des années d'avant-guerre; mais le nombre des immigrants catholiques est suffisant pour donner à notre œuvre sa raison d'être.

**Rôle** — Cette œuvre s'efforce de procurer aux pauvres immigrants l'aide et la protection dont ils ont besoin.

C'est une œuvre essentiellement religieuse et patriotique, comme l'indique sa devise *Pro Deo et Patria*.

**Importance** — Si nous devons avoir du zèle pour procurer l'évangélisation des nations païennes, n'est-il pas évident que nous devons travailler à sauver les âmes qui ont le bonheur d'appartenir à l'Église? Les immigrants catholiques d'origine étrangère sont très exposés, au double point de vue de la foi et des mœurs. N'appartenant à aucune paroisse, du moins pendant les premiers mois de leur séjour chez nous, errant d'un lieu à un autre, en quête de travail, ignorant pour la plupart les deux langues de notre pays, ces pauvres étrangers sont bien portés à négliger leurs pratiques de religion, avec la fréquentation des sacrements, source indispensable des grâces qui leur sont nécessaires pour résister aux sollicitations mauvaises semées sur leurs pas.

Aussi, c'est une institution comme la nôtre que le Cardinal De Lai recommandait, au nom du Souverain Pontife Benoît XV, comme "une œuvre de grande charité".

**Apostolat** — Pour résoudre le grave problème d'immigration étrangère, Monsieur l'abbé Casgrain suggère encore l'échange de religieux de divers pays et puis, comme on l'a commencé à Québec, l'enseignement des langues étrangères dans les séminaires. Il conseille, de plus, de former dans nos villes des comités de patronages des immigrants, d'après le plan recommandé par S. E. le Cardinal De Lai.

Il est certain que cette œuvre des immigrants demande beaucoup d'attention et qu'elle exigera des développements considérables.

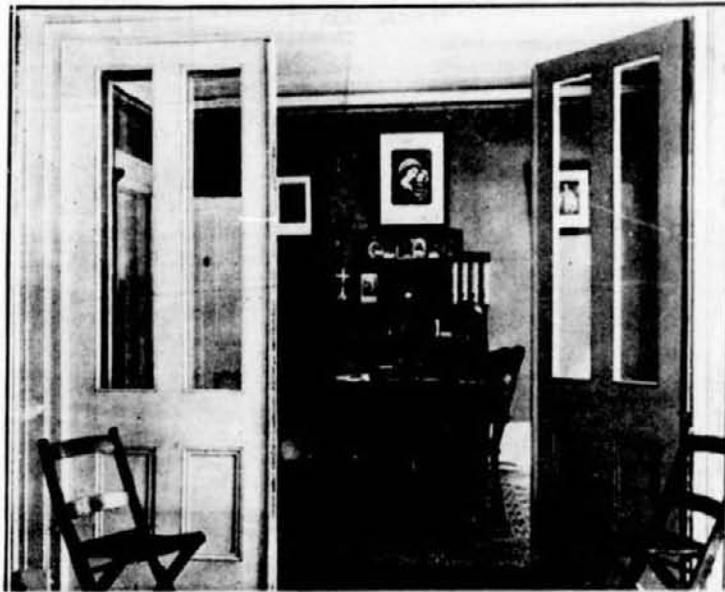
**Club des marins** — Sous la direction de Monsieur le chanoine B.-P. Garneau, et avec le concours des conférences de St-Vincent de Paul, le Club des marins a fait son œuvre d'assistance spirituelle et matérielle des hommes de la mer.

Depuis l'ouverture de la navigation jusqu'au 31 octobre, 2,250 Canadiens français et 400 Anglais ont assisté à la messe dans la chapelle des marins; 7,180 Canadiens français et 780 Anglais ont reçu l'hospitalité au club.

Si le nombre des Anglais enregistrés à la messe, est inférieur cette année à celui de l'année dernière, c'est que deux des navires de la Cie du Pacifique Canadien, l'*Empress of France* et l'*Empress of Scotland*, ont engagé leur équipage à Southampton, ville protestante, et non à Liverpool ou Glasgow, où les marins catholiques sont plus nombreux. Grâce au zèle de M. S. Matte, secrétaire, et de M. Jos. Huard, gérant, le club a eu une initiative intéressante.

Dimanche, le 18 octobre, il inaugurerait pour les Canadiens français le cercle "Étoile de la Mer", affilié à l'Apostolat de la Mer, association internationale fondée à Glasgow, sous la présidence de Mgr l'Archevêque de cette ville, et bénie par S. S. Pie XI, le 17 avril 1922.

Le but de l'Apostolat de la Mer est de grouper dans une prière et une action communes les fidèles qui veulent s'intéresser au bien-être spirituel des gens de mer. Les membres sont obligés de réciter une prière spéciale. Ils ont droit de



(Photo de M. O. Caron)

**ŒUVRE N.-D. DU BON-CONSEIL**  
Bureau du directeur, M. l'abbé E. Chapleau

porter un insigne qui les fait reconnaître dans les ports étrangers.

Au 31 octobre, l'œuvre comptait 300 Canadiens français et 150 Anglais.

M. Edgar Pelletier, capitaine du *Druid*, de la Marine Nationale Canadienne, en est le président; M. Omer Thibault, deuxième officier du *Druid*, le vice-président, et M. Henri Desrosiers, du vapeur *Saguenay*, le secrétaire.

### Journées sociales

Lorsque cet almanach paraîtra, l'A. S. C. aura eu sa journée diocésaine des œuvres avec la sainte messe au monastère des Ursulines et les séances d'études à l'Université Laval. On y étudiera, cette année, le *sens catholique dans les œuvres*.

Dans le cours de l'année nous avons eu des journées paroissiales à Donnacona, 28 décembre 1924; Saint-David, 8 février 1925; Pont-Rouge, 1er mars; S.-Vital de Lambton, 4 octobre. Nous en aurons une à Beauport, le 22 novembre prochain.

Ces journées coïncident généralement avec un concours de piété, retraite, premier vendredi du mois, confessions et communions. A la messe solennelle on prêche sur la vie chrétienne. Dans l'après-midi, des prêtres et des laïques parlent de sujets d'actualité: tempérance, bonne presse, agriculture, famille, blasphème, économie, etc. Le soir, si nous avons l'honneur d'avoir avec nous Mgr l'Administrateur, Sa Grandeur confirme, développe et complète les enseignements de la journée.

Nos journées de 1925 ont toujours été couronnées de grands succès. Nous voulons continuer cette œuvre. Plus ces journées seront multipliées, meilleures, il nous semble, et plus éclairées seront nos populations.

### Deuils

L'A. S. C. doit faire mention des deuils qu'elle a subis dans le cours de l'année :

L'Éminentissime cardinal L.-N. Bégin, Archevêque de Québec, notre très regretté fondateur, décédé le 18 juillet.

M. l'abbé Ludger Dumais, chanoine honoraire, supérieur du collège de Ste-Anne-de-la-Pocatière, membre actif, décédé le 14 mars.

M. l'abbé Roméo Guimont, membre titulaire du Chapitre

métropolitain de Québec, ancien directeur de l'A. S. C., décédé le 1er octobre.

M. le Commandeur Onésime Pouliot, membre actif et directeur de l'A. S. Ltée, décédé le 8 juin.

### Joies

L'A. S. C. s'estimant, à bon droit, solidaire du succès de ses membres actifs ne peut manquer de se réjouir, du fait que plusieurs d'entre eux ont été honorés, en 1925, de témoignages non équivoques de haute estime.

L'honorable Juge Adjudant Rivard a été nommé membre du Comité Permanent des Congrès eucharistiques internationaux.

M. l'avocat Simon Lapointe, président général de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec.

M. l'abbé Arthur Robert, représentant de l'Université Laval, à la Fédération internationale des universités catholiques.

M. l'avocat Léo Pelland et M. le notaire Arthur Duval ont été nommés professeurs à l'Université. Mgr Camille Roy, recteur de l'Université, a été élevé à la dignité de Protonotaire apostolique.

M. le chanoine Perron, MM. les abbés Eugène Carrier, curé de S.-David, Albert Godbout, curé de S.-François d'Assise, MM. les docteurs Albert Jobin, Alexandre Lemieux et M. l'avocat Léo Pelland ont été choisis comme membres du comité permanent des œuvres eucharistiques au diocèse de Québec.

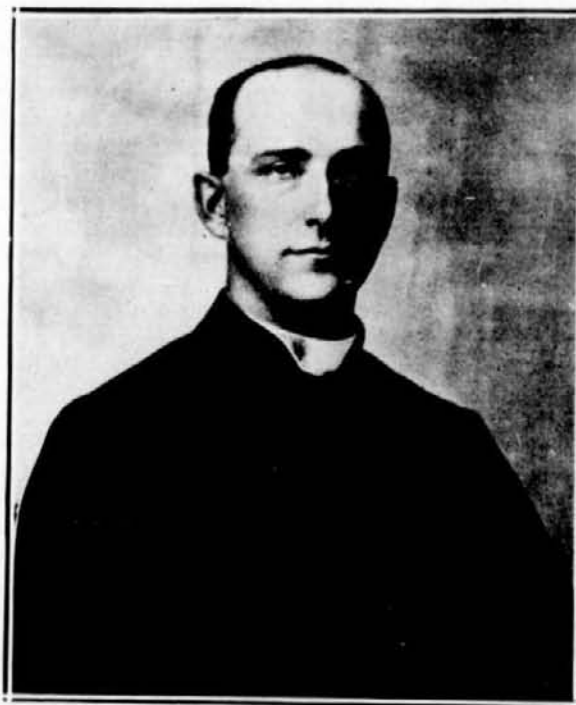
### Mot de la fin

Dans son discours du 7 octobre, le général de Castelnau recommandait instamment de donner à la presse catholique une aide judicieuse, en choisissant les publications les plus utiles.

On peut appliquer, il semble, cette pensée à la hiérarchie des œuvres. Or, l'expérience permet de regarder la diffusion des bonnes idées comme l'œuvre la plus urgente après celle de la culture des vocations. C'est à cette œuvre que nous apportons nos humbles efforts, sou-

tenus par la sympathie d'un nombre grandissant d'amis, l'impulsion, les souffrances et les prières exemplaires de Mgr l'Archevêque et la protection puissante de Mgr l'Administrateur.

20 novembre 1925



**FEU L'ABBÉ GUSTAVE CLOUTIER**

Ancien curé de S.-Fabien de Panet  
Bénéficiaire de l'Action Sociale Catholique

### **UNE DÉFINITION**

Le président de la municipalité scolaire visite l'école de son village. Il veut prouver que lui aussi est un homme instruit, et à cet effet, il pose aux enfants cette question :

— Pourriez-vous me dire ce que c'est que RIEN ?

Silence général. Enfin une voix timide :

— Monsieur, c'est ce que vous m'avez donné l'autre jour pour avoir tenu votre cheval.

### **UN RÊVE**

La femme. — J'ai rêvé, cette nuit, que j'étais au ciel.

Le mari. — Tu m'y as vu ?

La femme. — Oui. Et alors j'ai bien vu que je rêvais.

### **A DIRE TRÈS VITE**

Dix ou vingt fois de suite, pendant les longues veillées de l'hiver.

1. Si six scies scient six cigares, si cent six scies scient six cent six cigares.

2. Trois dragons gradés.

3. Ce chasseur sachant chasser, chassait avec son sac et ses six chiens sachant aussi chasser.

### **SIMPLE QUESTION D'ORTOGRAPHE**

— Votre fils, on ne le voit plus. Que devient-il ?

— Il est à Normale.

— Pauvre garçon, on m'avait toujours dit, aussi, qu'il n'était pas comme tout le monde, qu'il était anormal.

# La corvée

**S**ANS AVOIR le vaste génie de Napoléon, Jean Rivard semblait avoir la même confiance dans son étoile. Ainsi, dès qu'il eut obtenu la main de Mademoiselle Louise Routier, et avant même de connaître le résultat de sa prochaine récolte, il résolut de se bâtir une maison. Cette entreprise avait, comme on l'a déjà dit, été depuis longtemps le sujet de ses rêves. Bien des fois il en avait causé avec ses compagnons de travail. Il en avait causé et tracé le plan sur le papier ; et les divers détails de la construction, les divisions du bâtiment, les dimensions de chaque appartement, le plus ou moins de solidité à donner à l'édifice, et plusieurs autres questions de même nature occupaient son esprit depuis plus d'un an. Aussi, au moment dont nous parlons, son plan était-il déjà parfaitement arrêté.

Toutes les pièces destinées à la charpente de l'édifice avaient été coupées, équarrées et tirées sur la place ; et en revenant de Grandpré, Jean Rivard avait acheté à Lacaseville les planches et les madriers, la chaux, les portes, les fenêtres et les ferrures nécessaires à la construction.

Quant au bardeau pour la toiture, il avait été fait à temps perdu par nos défricheurs durant l'hiver et les journées de mauvais temps.

Jean Rivard engagea d'abord les services d'un *tailleur* qui en trois ou quatre jours, aidé de ses deux hommes, put tracer et préparer tout le bois nécessaire.

Quand les matériaux furent prêts et qu'il ne fut plus question que de *lever*, Jean Rivard résolut, suivant la coutume canadienne, d'appeler une *corvée*.

Le mot "corvée", d'après tous les dictionnaires de la langue française, s'emploie pour désigner un travail gratuit et forcé qui n'est fait qu'à regret, comme, par exemple, la corvée seigneuriale, les corvées de voirie, etc., regardées partout comme des servitudes. Mais il a dans le langage canadien un sens de plus qui date sans doute des premiers temps de l'établissement du pays.

Dans les paroisses canadiennes, lorsqu'un *habitant* veut lever une maison, une grange, un bâtiment quelconque exigeant l'emploi d'un grand nombre de bras, il invite ses voisins à lui donner un coup de main. C'est un travail gratuit, mais qui s'accomplit toujours avec plaisir. Ce service d'ailleurs sera rendu tôt ou tard par celui qui le reçoit ; c'est une dette d'honneur, une dette sacrée que personne ne se dispense de payer.

Ces réunions de voisins sont toujours amusantes ; les paroles, les cris, les chants, tout respire la gaieté. Dans ces occasions, les tables sont chargées de mets solides, et avant l'institution de la tempérance le rhum de la Jamaïque ne faisait pas défaut.

Une fois l'œuvre accomplie, on plante sur la faite de l'édifice, ce qu'on appelle le "bouquet", c'est-à-dire, quelques branches d'arbres, dans la direction desquelles les jeunes gens s'amuse à faire des décharges de mousqueterie. C'est une fête des plus joyeuses pour la jeunesse.

Mais dans les nouveaux établissements, où l'on sent plus que partout ailleurs le besoin de s'entr'aider, la corvée a, s'il est possible, quelque chose de plus amical, de plus fraternel ; on s'y porte avec encore plus d'empressement que dans les anciennes et riches paroisses des bords du S.-Laurent. Chez

ces pauvres mais courageux défricheurs, la parole divine " aimez-vous les uns les autres " va droit au cœur. Parmi eux la corvée est un devoir dont on s'acquitte non seulement sans murmurer, mais en quelque sorte comme d'un acte de religion.

Ainsi, quoique Jean Rivard, n'eût invité, pour l'aider à lever sa maison, que les hommes de la famille Landry et quelques autres des plus proches voisins, il vit, le lundi matin, arriver avec eux plus de trente autres colons établis de distance en distance, à quelques milles de son habitation, lesquels ayant appris des jeunes Landry, la circonstance de la corvée, s'empressèrent de venir exécuter leur quote-part de travail. Il ne fut pas peu surpris de rencontrer parmi eux plusieurs jeunes gens qu'il avait connus intimement à Grandpré, dont quelques-uns même avaient été ses compagnons d'école et de catéchisme. Les anciens camarades se serrèrent cordialement la main, se promettant bien de continuer à être amis à l'avenir comme ils l'avaient été par le passé.

Chacun avait apporté avec soi sa hache et ses outils, et l'on se mit tout de suite à l'œuvre. Le bruit de l'égoïne et de la scie, les coups de la hache et du marteau, les cris et les chants des travailleurs, tout se faisait entendre en même temps ; l'écho de la forêt n'avait pas un instant de répit. Jean Rivard ne pouvait s'empêcher de s'arrêter de temps à autre pour contempler cette petite armée d'hommes laborieux, et lorsqu'il songeait que moins de deux ans auparavant il était seul avec Pierre Gagnon dans cette forêt encore vierge, ce qu'il avait maintenant sous ses yeux lui paraissait un rêve.

L'imagination de Pierre Gagnon s'exaltait aussi à la vue de ce progrès, et ses souvenirs historiques se représentaient en foule à sa mémoire.

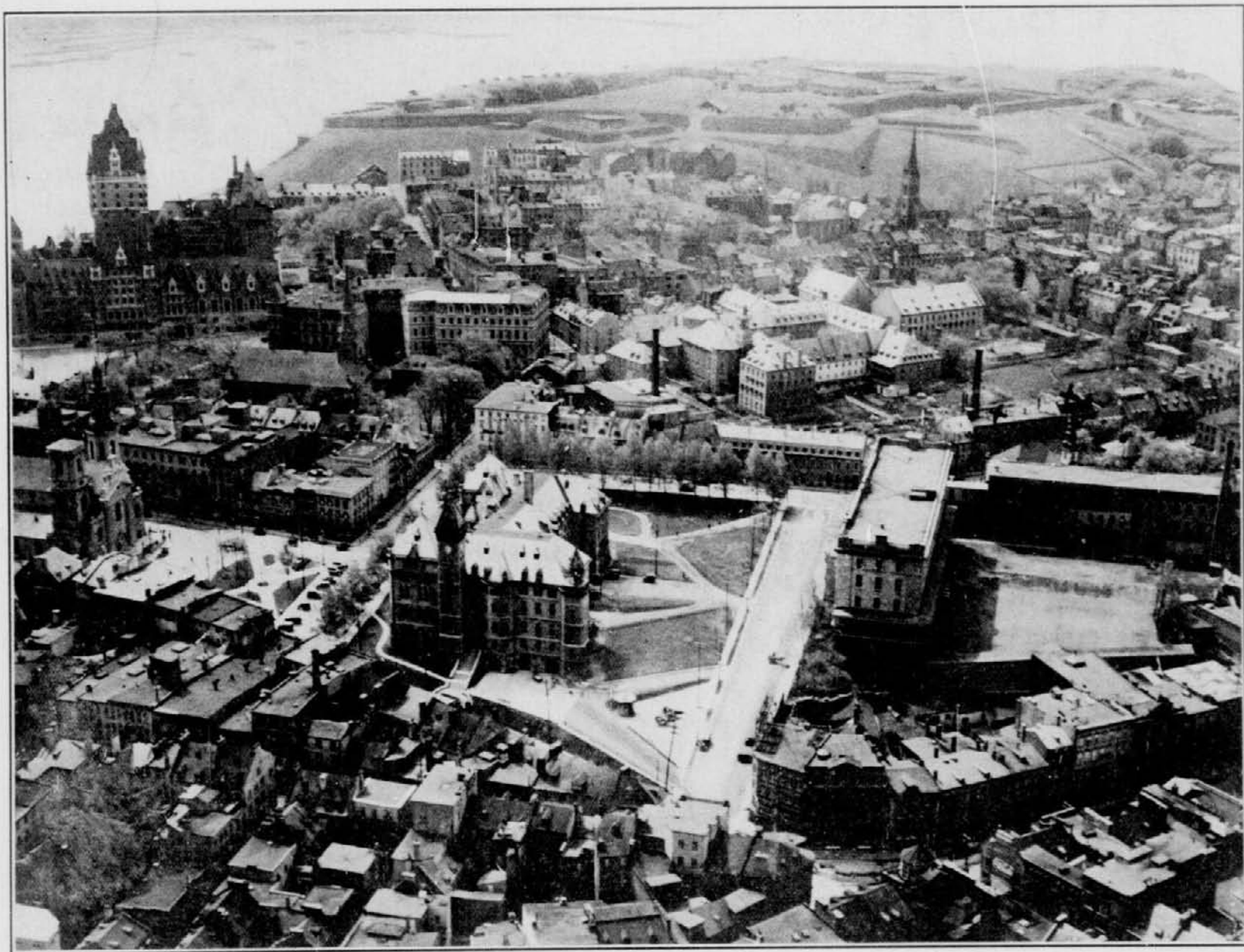
La maison qu'on était en train d'ériger n'était rien moins que le Palais de l'Empereur : c'était Fontainebleau ou le Luxembourg, qu'on allait décorer pour recevoir l'Impératrice Marie-Louise.

Mais, malgré les rires, les chants et le bavardage, l'ouvrage progressa si rapidement, que, dès le soir même du premier jour, la maison était déjà debout.

La vieille ménagère de Jean Rivard eut fort à faire ce jour-là. Heureusement que, la veille au soir, Jean Rivard, ayant été faire la chasse aux tourtes, avait rapporté quelques douzaines de cet excellent gibier ; il put ainsi offrir à ses convives quelque chose de plus que l'éternel lard salé. Une soupe aux tourtes aux petits pois n'est pas à dédaigner. Le jardin de Jean Rivard offrait déjà, d'ailleurs, des légumes en abondance. La mère Guillemette dut renoncer, toutefois, à écrémer son lait ce jour-là. Et ses beaux vaisseaux de lait caillé disparaissaient l'un après l'autre, en dépit des regards mélancoliques qu'elle leur lançait en les déposant sur la table. Ce qui contribuait aussi un peu sans doute à la faveur particulière accordée à ce dessert c'est que chaque terrinée était couverte d'une couche de sucre d'érable, assaisonnement qui ne déplaît pas à la plupart des goûts canadiens.

Dans la soirée les jeunes gens s'amuserent à tirer à poudre sur le bouquet de la bâtisse ; et Pierre Gagnon chanta son répertoire de chansons.

Une question assez délicate se présenta dans la cours de cette soirée. Jean Rivard eût bien voulu offrir à ses nombreux voisins, en les remerciant de leurs bons services, quelque autre rafraîchissement que l'eau du ruisseau de Louiseville ou le lait



UNE PARTIE DE LA HAUTE-VILLE A QUEBEC

(Vue prise d'un avion)

Le Château Frontenac  
La Basilique

La Citadelle et le Fleuve  
Le Palais de justice  
L'Hôtel de Ville

Le Monastère des Ursulines  
L'Académie Commerciale

(x x) Les édifices de l'Action  
Sociale Catholique  
et de l'Action Sociale  
Limitée.

de la Caille ; il s'était même procuré, à cette intention, quelques gallons de *whisky*, destinés à être bus au succès et à la prospérité de la nouvelle colonie. Mais le père Landry, qui avait plus d'expérience que Jean Rivard, et qui craignait pour ses grands garçons le goût de cette liqueur traîtresse, lui représenta avec tant de force et de conviction les maux de toutes sortes, les malheurs, les ruines, la pauvreté, les maladies engendrées par la boisson ; il lui exposa avec tant de sens et de raison le mauvais effet que produirait sur tous les habitants du canton l'exemple donné ainsi par celui qui en était considéré comme le chef, que Jean Rivard finit par se laisser convaincre, et dès le lendemain les deux cruches de *whisky* repartirent pour Lacasseville.

Un menuisier et un maçon furent employés pendant une quinzaine de jours à compléter l'intérieur de la maison.

Rien de plus simple que le plan de la demeure de Jean Rivard :

Elle était complètement en bois ; elle avait trente six pieds sur vingt-quatre, un seul étage, avec en outre cave et grenier. L'intérieur parfaitement éclairé par des croisées pratiquées sur tous les côtés, et rendu accessible par deux portes, l'une placée au milieu de la façade et l'autre en arrière communiquant avec la cuisine, était divisé en quatre appartements d'égale grandeur par deux cloisons traversant la maison en sens opposé et se croisant au milieu. Il y avait ainsi cuisine, chambre à dîner, chambre de compagnie et chambre à coucher. Deux petites fenêtres pratiquées dans le haut des pignons permettaient de convertir au besoin une partie du grenier en dortoir. Un simple perron exhaussé à deux pieds du sol s'étendait le long de toute la façade, et la couverture projetait juste assez pour garder des ardeurs du soleil sans assombrir l'intérieur du logis.

Tout l'extérieur devait être lambrissé, et l'intention de Jean Rivard était de le faire blanchir chaque année à la chaux pour

préserver le bois des effets de la pluie et des intempéries des saisons. Les contrevents devaient être peints en vert ; c'était une fantaisie romanesque que voulait se donner notre héros. Il croyait aussi, et la suite démontra qu'il avait deviné juste, que cette diversité de couleurs donnerait à sa maison une apparence propre et gaie qui ne déplairait pas à la future châtelaine.

" Avant que cette maison ne tombe en ruine, se disait-il, je serai en état de m'en bâtir une autre en brique ou en pierre."

La situation, ou l'emplacement de sa maison, avait aussi été pour Jean Rivard l'objet de longues et fréquentes délibérations avec lui-même ; mais la ligne établie par le nouveau chemin avait mis fin à ses indécisions. Il avait fait choix d'une petite butte ou colline à pente très douce, éloignée d'une cinquantaine de pieds de la route publique ; la devanture devait faire face au soleil du midi. De la fenêtre donnant à l'ouest il pouvait entendre le murmure du petit ruisseau qui traversait en partie sa propriété. A l'est et un peu en arrière se trouvait le jardin, dont les arbres encore en germe ombrageraient plus tard le toit de sa demeure. Jean Rivard, malgré ses rudes combats contre les arbres de la forêt, était loin cependant de leur garder rancune, et il n'eut rien de plus pressé que de faire planter le long du nouveau chemin, vis-à-vis sa propriété, une suite d'arbrisseaux qui plus tard serviraient d'ornement, durant la belle saison, et prêteraient à ses enfants la fraîcheur de leur ombrage. Il en planta même quelques-uns dans le parterre situé en face de sa maison, mais il se garda bien d'y ériger un bosquet touffu, car il aimait avant tout l'éclat brillant et vivifiant de la lumière, et il n'oubliait par l'aphorisme hygiénique : que " là où n'entre pas le soleil le médecin y entre "

GÉRIN-LAJOIE.

(Jean Rivard)



(Photo par M. Jos. Bégin, de l'Action Catholique)

"SUR LE PERRON DE L'ÉGLISE..."

Après la messe, pendant les vacances, sur un lac des Laurentides.



SUR LE PIÉDESTAL  
Effet de mirage

(Photo par M. l'abbé J.-T. Nadeau)

# Table des matières

	PAGE	PORTRAITS	PAGE
Calendrier.....	4		
Notre Almanach : ses dix ans.— M. LE COMMANDEUR JULES DORION.....	10	S. G. MGR PAUL-EUGÈNE ROY.....	3
Feu Son Éminence : Quelques souvenirs.— M. le CHANOINE V.-A. HUARD.....	12	SON ÉMINENCE LE CARDINAL L.-N. BÉGIN.....	13
Mère Catherine de Saint-Augustin.— Mgr DAVID GOSSELIN, P. A.....	16	MÈRE CATHERINE DE SAINT-AUGUSTIN.....	16
Les périls de la race française au Canada et les leçons du recensement.— T. R. P. ALEXIS, O.M. CAP.....	19	LE SAINT CURÉ D'ARS.....	38
Le carnet du sauvage.— R. FRÈRE MARIE-VICTORIN, des É. C.....	24	L'ABBÉ EDOUARD QUERTIER.....	43
S. G. Mgr Paul-Eugène Roy.— ***.....	35	MGR DOMINIQUE RACINE.....	47
Le Saint Curé d'Ars.— Mgr ELIAS ROY.....	38	MGR EUGÈNE LAPOINTE, V. G.....	50
L'abbé Edouard Quertier.— L'hon. Sénateur THOMAS CHAPAIS.....	43	M. l'ABBÉ EDM. DUCHESNE.....	50
Le Séminaire de Chicoutimi.— Mgr EUG. LAPOINTE, P. A.....	46	M. l'ABBÉ CHARLES DUCHARME, fondateur du Petit Séminaire de Ste-Thérèse.....	73
Unis par nos Saints.— M. FRANÇOIS VEUILLOT.....	51	BUREAU DE DIRECTION DE L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE (portraits des directeurs).....	121
Les tremblements de terre.— M. l'ABBÉ ALEXANDRE VACHON.....	54	FEU LE COMMANDEUR ONÉSIME POULIOT.....	123
La liaison française.— M. ERNEST BILODEAU.....	61	BUREAU DE DIRECTION DE L'ACTION SOCIALE LIMITÉE (portraits des directeurs).....	125
Comment on fait un journal.— M. JEAN-THOMAS PERRON.....	64	FEU LE CHANOINE L. DUMAIS.....	126
Les diables déchaînés.— JEAN-SANS-TERRA.....	70	FEU LE CHANOINE R. GUIMONT.....	127
Le Petit Séminaire de Ste-Thérèse.— M. l'ABBÉ ÉMILE DUBOIS.....	72	LES RÉDACTEURS DE L'"ACTION CATHOLIQUE" (portraits).....	129
La photogravure.— M. l'ABBÉ L.-M. BOLDUCC.....	76	FEU l'ABBÉ GUSTAVE CLOUTIER.....	131
Les petits porteurs de l'Action catholique (poésie).— M. l'ABBÉ ARTHUR LACASSE.....	80		
La lampe qui ne s'éteint pas.— M. le COMMANDEUR P.-G. ROY.....	81	<b>BEAUX-ARTS, études, tableaux et dessins.</b>	
Les Martyrs jésuites du Canada.— R. P. ED. LECOMTE, S. J.....	83	A L'OMBRE DU GRAND ORME (Envoi de M. Paul Laurin, Ancienne-Lorette).....	11
A propos de M. Decelles.— M. FERDINAND BÉLANGER.....	85	UNE DES DERNIÈRES PHOTOGRAPHIES DE SON ÉMINENCE A L'ANGE-GARDIEN, LE 5 JUILLET 1925.....	12
(L'Action catholique).....	86	LES SENTINELLES DE LA CÔTE, AUX ANTILLES (Envoi du Pacifique Canadien).....	17
La Sainte Chapelle à Paris.— M. l'ABBÉ J.-T. NADEAU.....	91	UNE RARETÉ : UNE BORDÉE DE NEIGE A JÉRUSALEM.....	18
Un pèlerinage canadien : Notre-Dame de Roc-Amadour.— M. l'ABBÉ A.-A. GODBOUT.....	92	ENVOLEE VERS LE LARGE : COUP D'ŒIL SUR LES CÔTEAUX DE CHESTER (N.-E.). (Envoi du Pacifique Canadien).....	21
Pierre de Ville à Jean-Baptiste Terrien.— M. THOMAS POULIN.....	95	UN CLIENT DE PLUS POUR LA COMMISSION DES LIQUEURS.....	23
La Semaine Sociale de 1925.— M. l'ABBÉ A. ROBERT.....	97	NATASHQUAN : LES DUNES ET LES PAS DU VENT SUR LE SABLE.....	24
L'exposition missionnaire vaticane.— M. l'ABBÉ GEORGES ROY.....	99	LA DESCENTE DU RAPIDE. (Envoi des Chemins de fer de l'Etat).....	25
Comment faire chanter les enfants.— L.-A. MUZZETTA.....	101	LES BASTIONS DE LA CITADELLE, SUR L'ÎLE NIAPISCA, EN MINGANIE.....	26
Les Martyrs canadiens.— R. P. E. GOULET, S. J.....	105	LE SPHINX DE BETCHOUANE, EN MINGANIE.....	27
L'Année Sainte.— M. l'ABBÉ L.-A. MOREAU.....	105	LA NÉCROPOLE DES DIEUX SUR L'ÎLE A LA PROIE, EN MINGANIE.....	27
Propos d'architecture religieuse.— M. LE NOTAIRE GÉRARD MORISSET.....	108	URNE GÉANTE, DANS LA NÉCROPOLE DES DIEUX, SUR L'ÎLE A LA PROIE, EN MINGANIE.....	28
Pour bien écrire (poésie).— MILLICENT.....	116	SOLEIL COUCHANT. (Envoi des Chemins de fer de l'Etat).....	29
Noces d'argent des premiers syndicats catholiques à Québec.— M. l'ABBÉ EUGÈNE DELISLE.....	117	LA POINTE-AUX-RUINES, EN MINGANIE.....	30
L'année de l'Action Sociale Catholique.....	120		
La corvée (Jean Rivard).— GÉRIN-LAJOIE.....	137		

	PAGE		PAGE
LES MONOLITHES DE L'ÎLE QUIN, EN MINGANIE.....	30	LA CHAMBRE NOIRE DANS LAQUELLE SE FONT LES OPÉRATIONS DU NÉGATIF (photogravure).....	76
FAMILLE MONTAGNAISE DE LA CÔTE-NORD EN COSTUME DE DIMANCHE.....	31	QUATRE DÉPARTEMENTS DE L'ACTION SOCIALE LIMITÉE.....	77
PARTIE EST DU VILLAGE DE LA POINTE-AUX-ESQUIMAUX.....	32	MACHINE A GRAVER (photogravure).....	78
RAYONS ET OMBRES : EN LONGEANT LES CÔTES DE LA COLOMBIE Britannique. (Envoi des Chemins de fer de l'Etat).....	33	LA GUILLOCHEUSE (photogravure).....	78
LE HAVRE SAINT-PIERRE UN JOUR DE SOLEIL.....	34	UN DEMI-TON TEL QUE VU A LA LOUPE (photogravure).....	79
LE RETOUR DE L'ANGE GARDIEN. (W. von Kaulbach).....	37	LA MAISON DES JÉSUITES A SILLERY.....	82
LE PRESBYTÈRE DU SAINT CURÉ D'ARS.....	38	LE LAC SAINT-SACREMENT.....	83
LA BASILIQUE D'ARS.....	39	SAINT-ELEUTHÈRE. (Photo par M. l'abbé J.-T. Nadeau).....	85
L'ÉGLISE DU CURÉ D'ARS.....	39	HAUTEUR ET LARGEUR COMPARÉES DE L'ÉGLISE DE S.-JEAN-BAP- TISTE DE QUÉBEC ET DE LA SAINTE CHAPELLE DE PARIS.....	86
LA BASILIQUE D'ARS (intérieur).....	40	LA SAINTE CHAPELLE.....	87
SUR UN LAC DES ROCHEUSES. (Envoi des Chemins de fer de l'Etat)	41	PORTAIL SUPÉRIEUR ET ROSE DE LA SAINTE CHAPELLE.....	87
LE PAIN DE CHEZ NOUS.....	42	PORCHE SUPÉRIEUR DE LA SAINTE CHAPELLE.....	88
LE MONUMENT QUERTIER A SAINT-DENIS.....	44	NEF DE LA SAINTE CHAPELLE.....	88
BRUME DU MATIN AU FLANC DU CÔTEAU.....	45	AUTEL DE LA SAINTE CHAPELLE AU 13 <sup>e</sup> SIÈCLE.....	89
LES DÉBUTS DU SÉMINAIRE DE CHICOUTIMI.....	46	NEF ET ROSE DE LA SAINTE CHAPELLE.....	89
LE SÉMINAIRE DE CHICOUTIMI, INCENDIÉ EN 1912.....	27	LA CRYPTÉ DE LA SAINTE CHAPELLE (après la Révolution).....	90
LE SÉMINAIRE DE CHICOUTIMI (actuel).....	48	LA CRYPTÉ DE LA SAINTE CHAPELLE (restaurée).....	90
PAYSAGE CARACTÉRISTIQUE DES CÔTES DE LA COLOMBIE BRI- TANNIQUE (Oceah Falls). (Envoi des Chemins de fer de l'Etat)	49	UN CHÂTEAU DE LA SAINTE CHAPELLE.....	91
" MARCHÉ, MARCHÉ... !! ".....	50	LE PORT DE QUÉBEC VU DES HAUTEURS DE S.-ROMUALD. (D'a- près un dessin des environs de 1870).....	91
ILLUMINATION DE LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE A L'OCCA- SION DE LA CANONISATION DE SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS.....	51	CHEZ PIERRE DE VILLE.....	92
LE LAC SAINT-ELEUTHÈRE (Kamouraska).....	52	CHEZ J.-B. TERRIEN.....	93
SUR LA RIVIÈRE KIPPEWA (Téhišcamingue). (Envoi du Paci- fique Canadien).....	53	LE BEAU SOLEIL, L'AIR PUR, LE CALME.....	94
RAILS PLIÉS PAR LE TREMBLEMENT DE TERRE DE SAN-FRAN- CISCO.....	54	PREMIÈRE NEIGE. (Photo par M. l'abbé J.-T. Nadeau).....	96
FAILLE OUVERTE DANS LA GRÈVE D'UNE RIVIÈRE PAR UN TREM- BLEMENT DE TERRE.....	55	INSCRIPTION DE LA CROIX DE NOTRE-SEIGNEUR.....	97
L'ÉGLISE DE S.-PASCAL AVANT LE TREMBLEMENT DE TERRE DU 28 FÉVRIER.....	56	SOIR D'AÔÛT SUR LE LAC DES SEPT-ÎLES. (Photo de M. Joseph Bégin).....	98
L'ÉGLISE DE S.-PASCAL APRÈS LE TREMBLEMENT DE TERRE.....	57	VERS QUÉBEC ET LÉVIS. (D'après un dessin des environs de 1860)	100
UNE FAILLE CAUSÉE PAR UN DÉPLACEMENT VERTICAL.....	58	LA LECTURE DU DÉCRET DE BÉATIFICATION DES MARTYRS CA- NADIENS.....	101
CLÔTURE REÇULÉE PAR UN TREMBLEMENT DE TERRE.....	59	LES MARTYRS CANADIENS.....	102
SUR LE LAC SAINT-SACREMENT.....	60	LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE ILLUMINÉE.....	103
M. LOUIS SCHMIDT, ANCIEN SECRÉTAIRE DE RIEL, AU MILIEU D'UN GROUPE DE LA LIAISON FRANÇAISE.....	61	LA RÉCOLTE DE LA GLACE. (Photo de M. l'abbé J.-T. Nadeau).....	104
L'ÉGLISE DE STE-ANNE DES CHÊNES (Manitoba).....	62	LA CÉRÉMONIE DE BÉATIFICATION DU BIENHEUREUX PÈRE EYMARD.....	105
L'ÉGLISE DE SAINTE-ANNE DU LAC.....	62	LA CHASSE CONTENANT LES RELIQUES DE STE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS.....	106
LE CIMETIÈRE DES MÉTIS TUÉS A LA BATAILLE DE BATOCHÉ.....	63	UN TRAIN D'AUTREFOIS DANS UN "NORDËT" D'AUTREFOIS.....	107
LA CATHÉDRALE DE S.-ALBERT.....	63	MAÎTRE AUTEL DE L'ÉGLISE DE S.-JOACHIM.....	109
BUREAUX DE L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE ET DE L'"ACTION CATHOLIQUE", ET ATELIERS DE L'ACTION SOCIALE LIMITÉE.....	64	MAÎTRE AUTEL DE L'ÉGLISE DE L'ANGE-GARDIEN.....	110
TROIS DÉPARTEMENTS DE L'ACTION SOCIALE LIMITÉE.....	65	ÉGLISE DE COULOMMIERS.....	111
LOIN DU BRUIT. (Photo de M. l'abbé J.-T. Nadeau).....	68	INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE COULOMMIERS.....	112
QUATRE DÉPARTEMENTS DE L'ACTION SOCIALE LIMITÉE.....	69	LE MAÎTRE AUTEL DE L'ÉGLISE DU CAP-SANTÉ.....	113
LE PETIT SÉMINAIRE DE STE-THÉRÈSE (actuel).....	72	CHAPELLE SOUS BOIS.....	114
LE PETIT SÉMINAIRE DE STE-THÉRÈSE (édifices anciens).....	73	LE DÉPARTEMENT DES PRESSES A L'ACTION SOCIALE LIMITÉE.....	115
LA CHAPELLE DU PETIT SÉMINAIRE DE STE-THÉRÈSE.....	74	EN PAYS DE MISSION.....	119
LE MONUMENT DUCHARME.....	74	ŒUVRE N.-D. DU BON CONSEIL.....	130
LES SCIEURS DE LONG. (Photo M. l'abbé J.-T. Nadeau).....	75	UNE PARTIE DE LA HAUTE-VILLE A QUÉBEC. (Vue prise d'un avion).....	133
		" SUR LE PERRON DE L'ÉGLISE... " (Photo de M. Joseph Bégin)	134
		SUR LE PIÉDESTAL.....	135
		LOIN DU VACARME.....	136



LOIN DU VACARME  
Paix et prospérité

Téléphone 2-7665

**Dr L.-P. GARIÉPY**  
**CHIRURGIEN-DENTISTE**



SPECIALITÉ : EXTRACTION DES DENTS ABSOLU-  
MENT SANS DOULEUR

770, rue **ST-VALLIER**, **QUÉBEC**.  
Ancien poste de Myrand & Pouliot, Ltée.

Téléphone 2-5024

**Altheod Tremblay**

ARPENTEUR ET INGÉNIEUR CIVIL

**No 147, Côte de la Montagne, QUÉBEC.**

Notre spécialiste pour copies de plans s'occupe de  
toutes sortes d'impressions, copies bleues, négatifs,  
lignes bleues ou noires sur fond blanc, etc.

Jean-Marie Guérard, L.L.L.

Léo Pelland, L.L.L.

**GUÉRARD & PELLAND**  
**AVOCATS**



64, RUE ST-JOSEPH

QUÉBEC

Téléphone 2-0603

**S. Fisher & Sons**

VALISES, SACS DE VOYAGE, VALISES A MAIN  
Maroquinerie et autres jolis articles en cuir.  
**PARAPLUIES**

Réparations, une spécialité.



**10, rue de la Fabrique, QUÉBEC.**

**LA COUR à BOIS de CONSTRUCTION**  
**du PONT DROUIN Enr.**

Successeurs de JOS. LEFRANÇOIS, Enr.



Bois brut et préparé de toutes sortes pour construction.  
Bois de charpente, Epinette et B. C. Fir. Scié sur di-  
mensions. Moulures, Portes, Bardeaux et Lattes.

ANGLE 1ère AVENUE et 4ème RUE - LIMOILOU  
Téléphone 2247 QUÉBEC

FONDÉE en 1835

**DOREUR - ARGENTEUR**  
*Importateur*

CALICES, CIBOIRS, OSTENSOIRS,  
- - - CHANDELIERS. - - -

Vente et Échange  
D'ORFÈVRENERIE D'ÉGLISE.

**J.-ARSÈNE BELLEVILLE**



48, SOUS-LE-FORT : : : : : QUÉBEC.

Téléphone 2-3215

**A.-W. COLLEY**  
COURTIER EN DOUANES LICENCIÉ

BUREAU :

**17, RUE ST-JACQUES**

(Edifice Langlois & Paradis)

QUÉBEC, CANADA.

Johnny Bouchard, père  
30 années d'expérience

Raoul Bouchard, fils  
3 années de service

**J. Bouchard & Fils Enrg.**

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES  
EMBAUMEUR DIPLOMÉ

SUCCURSALE À BEAUPORT

BUREAU PRIVÉ : 217, 3e AVENUE, QUÉBEC.  
Téléphones : Jour 2-6139-w — Nuit : 2-7792 s. 6

Succursale : 28, RUE HERMINE Tél. 2-2033-w

**ARTHUR THIVIERGE**  
MARCHAND ÉPICIER

Gros et Détail Tél. 2-5572

368, Rue St-Joseph - - - - - QUEBEC

Téléphone 2-4862-w Nous faisons une spécialité de meubles antiques

**Les Enchères MARCEAU, Enrg.**  
ENCANTEURS ET MARCHANDS DE MEUBLES

SALLE DE LA HALLE MONTCALM  
(Vis-à-vis l'Auditorium)

Marché Montcalm, :: QUEBEC.

**DOMINION FISH & FRUIT, Limited**

MARCHANDS EN GROS

Poissons, Fruits, Légumes, Beurre, Fromage, Oeufs, Provisions, Etc.

Propriétaires du

**DOMINION COLD STORAGE**

- - - - - QUÉBEC - - - - -

**E. T. NESBITT, REGISTERED**  
LOUIS HAMEL, prop.

**Marchands de Bois**

Bois de Construction, Portes, Châssis, Moulures, Tournages et Boîtes

Téléphones : 6550 - 6551

74, 10e AVENUE, : : : LIMOILOU, Québec.

**J.-B. BEAULIEU**

ENTREPRENEUR DE

**POMPES FUNÈBRES**

SERVICE PARFAIT JOUR ET NUIT

Téléphone 2-2797

86, Rue MARIE-LOUISE, SAINT-MALO, QUÉBEC.

**C-EMILE MORISSETTE, Limitée**

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX

— et —

IMPORTATEURS DE CLOCHES

236, Rue Latourelle, :: Québec

**L.-H. PETERS, LTÉE**

ENTREPRENEURS-GENERAUX

Manufacturiers de

PORTES, CHASSIS, STORES, Etc.

10, Ste-Angèle et 11-17, Elgin, :: QUÉBEC.

**LACHANCE & DESROCHES, Enrg.**

PEINTRES-DÉCORATEURS

Imitation, Tapissage, Décoration et toutes sortes de travaux concernant la peinture.

ESTIMÉS FOURNIS SUR DEMANDE

3, RUE BAGOT, -:- Tél. 2-2687 -:- QUÉBEC.

Tél. Laiterie 2-6197-2-6198  
Tél. Résidence 2-4831

75, Ave du Sacré-Cœur  
80, Ave du Sacré-Cœur

**LAITERIE DE QUÉBEC**

JULES GINGRAS, PROP.

LAIT, CRÈME ET BEURRE PASTEURISÉS

CRÈME À LA GLACE « ARCTIC »

**Télesphore Simard**

MARCHAND DE NOUVEAUTÉS

75, rue St-Joseph. - Québec

Abonnez-vous à

**“ L'APÔTRE ”**

103, rue Ste-Anne, Québec

Magazine des plus intéressants publié chaque mois.  
Servez-vous du bulletin ci-dessous et envoyez votre abonnement dès ce jour.

**EXIGEZ LA PRIME**

Une messe est dite chaque semaine pour tous les abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

**Soyez  
notre agent !**

**BULLETIN D'ABONNEMENT A « L'APÔTRE »**  
103, RUE SAINTE-ANNE, QUÉBEC.

Ci-inclus \$2.00 pour un an d'abonnement à "l'Apôtre."  
Veuillez m'envoyer la prime.

Nom.....

Adresse.....



# F. Kirouac & Fils

INCORPORÉE

MARCHANDS DE GROS  
**EN FARINES, GRAINS  
ET PROVISIONS**  
QUÉBEC.

TÉL. BUREAU 2-6527

RÉSIDENCE : 4, Ave Désy  
TÉL. 2-0183-M

**EMILE MORIN, B. A., LL. L.**  
AVOCAT

CHAMBRE 51  
111, CÔTE DE LA MONTAGNE QUÉBEC.

TÉL.: ATELIER 5338

TÉL. Rés. 6985

**C. JOBIN, Limitée**  
ENTREPRENEURS-GÉNÉRAUX

Manufacturiers et Marchands de Bois  
Ouvrages en pierre, brique, ciment et menuiserie  
de toutes sortes.

*SPECIALITÉ : Construction à l'épreuve du feu.*



**182-184, rue Latourelle, QUÉBEC.**

Téléphone : 2-0212

Adresse Télégraphique "DUPRÉ" Québec.

**Fitzpatrick, Dupré, Gagnon & Parent**  
AVOCATS et PROCUREURS

Arthur Fitzpatrick, LL. L. C. R.  
Maurice Dupré, LL. L. C. R.  
J.-Onésime Gagnon, LL. L. C. R.  
Charles Parent, LL. B.

*Immeuble Morin  
111, Côte de la Montagne  
Québec.*

Sir CHARLES FITZPATRICK, C. R.  
Conseil

La Cie

# F.-X. DROLET

Ingénieurs, Mécaniciens, Fondateurs

Spécialités : ASCENSEURS MODERNES  
RECTIFICATION DES CYLINDRES  
**QUÉBEC.**

TÉLÉPHONE 4623

## GOULET & BÉLANGER, Ltée.

ENTREPRENEURS ÉLECTRICIENS LICENCIÉS  
CONSTRUCTION DE LIGNES DE TRANSMISSION. INSTALLA-  
TION INTÉRIEURE DE TOUT GENRE. RÉPARATION  
ET ENTRETIEN DE MOTEURS.

190, rue Richardson, QUÉBEC.

EX-PROFESSEUR DE L'ÉCOLE DES ARTS DE QUÉBEC

## J.-H.-A. Marcoux

PEINTRE-DÉCORATEUR

D'INTÉRIEURS D'ÉGLISES, CHAPELLES, PRESBY-  
TÈRES, COLLÈGES, COUVENTS, ETC.

**105, rue St-Anselme, Québec.**

S'occupe spécialement de peinture, décoration et dorure  
d'églises et d'enseignes.

63 ÉGLISES EXÉCUTÉES  
37 ANNÉES D'EXPÉRIENCE

*Correspondance est sollicitée de Messieurs les Membres du  
Clergé*

Prière de mentionner l'ALMANACH DE L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

HON. LUCIEN CANNON, C. R.  
SOLLICITEUR-GÉNÉRAL  
ANTOINE LEMIEUX, B.A., LL. L.

CHARLES-G. POWER, M. P.  
ROBERT CANNON,  
B.A., LL. L., L. PH.

**Cannon, Power, Lemieux & Cannon**  
Avocats et Procureurs

TÉLÉPHONE : 2-6733

111, Côte de la Montagne, Québec.

Demandez notre Catalogue . . !

Demandez tous renseignements ou  
prix par correspondance.  
Réponse immédiate vous  
sera donnée. : : : :

58 années de service à  
nos clients satisfaits sont  
la garantie que nous  
nous maintenons. : :

Venez voir nos modèles et consulter nos prix.

Fourrures de toutes sortes, chapeaux, gants, etc., etc.

**J.-B. Laliberté**

145, rue St-Joseph, 145  
QUÉBEC.

**La Sécurité du Canada**

*Compagnie d'assurance vie*

**Arthur de St Victor**

*Gérant de district*

La Sécurité du Canada est une  
compagnie exclusivement cana-  
dienne et n'émet que des poli-  
ces toutes garanties. - - - -



**NOTRE DEVISE EST :** *Une  
garantie claire et définie dans  
chaque condition de chaque po-  
lice.*

**BUREAU 111, Côte de la Montagne**

TÉLÉPHONE 2-5844

QUÉBEC

CHAMBRE 52

La maison **CASAVANT FRÈRES, Ltée.**

FONDEE EN 1879

*Occupe aujourd'hui la première place parmi les facteurs  
d'orgues du monde.*

*Au-delà de 1100 instruments ont été construits par cette  
Maison pour le Canada, les États-Unis et  
l'Amérique du Sud.*



ST-HYACINTHE, P. Q., Canada.

# AVIS IMPORTANT

## AUX MESSIEURS DU CLERGE

### BRÉVIAIRES MAME :

Nous vendons les célèbres bréviaires Mame. (Format in-12, reliure chagrin premier choix, tranche marbrée-dorée. Prix : \$15.00 avec la custode en chagrin.

Format in-18, même reliure. Prix : \$13.00 avec custode en chagrin.

Format in-48, même reliure. Prix : \$10.00 avec custode en chagrin.

### RITUALE ROMANUM :

Conforme à la nouvelle édition typique. (Maison Mame & Fils, Tours). Reliure percaline : \$1.00 franco ; chagrin noir, tranche dorée : \$2.00 franco.

### MISSELS MAME :

Missels Mame, reliure dos chagrin rouge, plats toile, tranche dorée. Format grand in-4o. Prix : \$12.50 franco, avec signets.

Format petit in-4o. Prix : \$8.00 franco avec signets.

### MISSELS DES MORTS :

Reliure dos cuir, plats toile, tranche rouge. Prix : \$1.75 franco.

### MESSES DES MORTS ET SEPULTURES :

Le premier volume de l'Édition de Solesmes PRÉPARÉE SPÉCIALEMENT POUR LE CANADA vient de paraître. On y trouve d'abord, l'approbation du Cardinal Bégin, puis, les Règles essentielles pour exécuter facilement le chant grégorien restauré, et enfin, tout ce qui concerne les Sépultures d'Adultes et d'Enfants y compris les formules brèves du Graduel et du Trait pour les messes quotidiennes, le ton simple du Libera et une série de Motets pour les Morts.

Ce petit livre est donc très pratique pour les chantres en général, mais tout particulièrement pour ceux du Casuel. On y trouve aussi tout ce qui concerne le Célébrant.

CINQUANTE SOUS l'unité, franco ; \$5.50 la douzaine, franco ; \$40.00 le cent, port en plus ; \$350.00 le mille, port en plus.

### BIBLIOTHÈQUE PAROISSIALE :

103 volumes choisis pour bibliothèque paroissiale, pouvant convenir à toutes les catégories de lecteurs. Chefs-d'œuvre au point de vue littéraire et moral. Reliure solide et de bon goût, dos veau nuancé.

### CÉRÉMONIAL DES ENFANTS DE CHŒUR :

La préparation des Offices de la Semaine Sainte et des autres célébrations liturgiques extraordinaires est singulièrement facilitée quand on met à la disposition des servants une douzaine d'exemplaires du « Petit Cérémonial à l'usage des Enfants de Chœur pour la Province Ecclésiastique de Québec », 136 pages, table alphabétique des matières, reliure demi-toile. Prix : l'unité, 50 sous ; la douzaine, \$5.00 ; le cent, \$30.00.

### FORMULAIRE DE LA PRIÈRE EN FAMILLE :

Edition sans renvois, trente-deuxième mille. Sommaire : I — Prières du Matin et du Soir, a) Prières dites des familles, b) Prières dites des collèges. II — Prières pour différents temps de l'année : a) Bénédiction paternelle, b) Consécration des familles au Sacré-Cœur, c) Octave de prières pour l'unité de l'Église, d) Mois de Saint Joseph, e) Neuvaine de la grâce, f) Mois de Marie, g) Octave de la Pentecôte, h) Mois du Sacré-Cœur, i) Mois de Sainte Anne, j) Mois du Rosaire, k) Dévotion aux Anges Gardiens, l) Mois des Morts, m) Noël, n) Le Dimanche à la maison, o) Pratiques pieuses en diverses circonstances. III — Prières pour les Agonisants. IV — Tableau d'une bonne famille.

Prix : édition brochée, l'unité, 15 sous ; la douzaine, \$1.50 ; le cent, \$12.00 ; le mille, \$100. Edition reliée, l'unité : 50 sous ; la douzaine, \$5.00 ; le cent, \$30.00.

### POUR LA VISITE PASTORALE :

Une quatrième édition vient de paraître du Cérémonial de la Visite Pastorale ; ce petit livre est fort utile au clergé, aux servants et aux chantres lors du passage de l'évêque. Prix : l'unité, 50 sous ; la douzaine, \$5.00 ; le cent, \$30.00.

LE SECRÉTARIAT DES ŒUVRES,

105, RUE SAINTE-ANNE, QUÉBEC

Voyez Notre Liste de Livres de Prières

# AVIS IMPORTANT

## CONCERNANT LES COMMANDES DE VINS DE MESSE

Les Messieurs du Clergé et les Institutions religieuses s'éviteront de la correspondance, des ennuis et des retards, en consultant le tarif officiel des VINS DE MESSE donné sur cette page et en observant ponctuellement les recommandations qui l'accompagnent.

### TARIF DES VINS

		le gallon	la bouteille
TARRAGONE	« Ventoza » doux, mi-doux, sec . . . . .	\$ 2.75	\$ 0.65
	« Moelleux » mi-doux. . . . .	3.00	0.70
Muscats des Pères Blancs d'Afrique. . . . .		2.50	

### PRIX DES CONTENANTS

	Capacité en gallons	L'unité
Barils. . . . .	5	\$ 3.00
Barils. . . . .	10	3.50
Barils. . . . .	20	4.50
Quartauts. . . . .	26-28	gratis
Barriques. . . . .	54-56	gratis

N. B.— Les cruches sont facturées à 35 sous du gallon, au maximum de contenance. L'emballage des cruches est facturé à un prix moyen de 25 sous du gallon.

### FRAIS DE LIVRAISON OU DE MANUTENTION

Caisse (ou fraction de caisse). . . . .		\$ 0.30
Cruche. . . . . (1 ou 2 gallons), Baril, (5 gallons). . . . .		0.30
Baril. . . . . (10 " ) . . . . .		0.50
Baril. . . . . (20 " ) . . . . .		1.00
Quartauts. . . . . (26-28 " ) . . . . .		1.25
Barriques. . . . . (54-56 " ) . . . . .		2.00

N. B.— A moins d'avis contraire et pour plus de sécurité, tout envoi est confié aux Messageries (Express).  
Le présent tarif est à titre d'indication et reste sujet aux fluctuations du marché.

### CONDITIONS DE VENTE

#### REGLEMENT EN PASSANT LA COMMANDE

Le magasin des Vins de Messe accepte les chèques payables au pair et dûment affranchis du timbre d'accise, qui sont faits à l'ordre de la Commission des Liqueurs de Québec.

#### OBSERVATION

Les laïques ne peuvent acheter au Magasin des Vins de Messe que munis d'une délégation par écrit d'une fabrique ou d'une institution religieuse.

#### ADRESSE

# LA COMMISSION DES LIQUEURS DE QUEBEC

(Magasin No. 48). 22, rue S.-Stanislas, QUEBEC.

## Avant de faire vos Placements

CONSULTEZ toujours  
NOS LISTES . . . .

Nous avons toujours  
en main le meilleur  
choix d'obligations mu-  
nicipales, scolaires, de  
fabriques et d'utilités  
publiques. : : : : :

**LE CRÉDIT INDUSTRIEL,**  
INCORPORÉ

92, ST-PIERRE, - - - QUÉBEC.

Téléphones: 2-1662 - 2-1663

# TESSIER, FAGES & CIE

**ASSURANCES**

Edifice Banque Canadienne Nationale

71, rue St-Pierre

: : : : QUÉBEC : : : :

## Banque Canadienne Nationale

Capital versé et réserve . . . . . \$ 11,000,000  
Actif . . . . . 123,881,000

Siège social : **MONTREAL**

### CONSEIL D'ADMINISTRATION :

J.-A. Vaillancourt, *président*  
Hon. F.-L. Béique, *1er vice-président*  
Hon. Geo.-E. Amyot, *2ème vice-président*  
Hon. J.-M. Wilson, *Sir Geo. Garneau*  
A.-A. Larocque, *Hon. D.-O. Lespérance*  
Armand Chaput, *Charles Laurendeau, C.R.*  
A.-N. Drolet, *Léo-G. Ryan*

**BEAUDRY LEMAN, Gérant Général**

263 succursales au Canada

12 succursales à Québec

Filiale en France

Correspondants dans tous les pays

Notre personnel est à vos ordres  
pour toutes vos opérations de banque.

## ENCOURAGEONS LES NOTRES

L'excellence de la qualité des fameux produits

# 'PURITAS'

A été publiquement reconnue aux dernières Expositions Provinciales. C'est aux côtés de nos plus forts concurrents de l'Ontario que nous avons obtenu la plus haute récompense.

## LE GRAND PRIX

Nous n'avons pas de concurrents dans la Province de Québec.

Livre de cuisine illustré de  
48 pages adressé sur  
demande.



# 'PURITAS'

LIMITÉE

73, rue ST-DOMINIQUE  
QUÉBEC



**BOIS,  
MOULURES,  
PORTES,  
FENÊTRES,  
PERSIENNES,  
TOURNAGE,  
DECOUPAGE,  
BOISERIES,  
FOYERS,  
ARCHES,  
BIBLIOTHÈ-  
QUES,  
ESCALIERS,  
ARMOIRES,  
BANCS,  
AMEUBLE-  
MENTS  
de magasins,  
etc., etc.**



Lorsque vous ferez le choix des matériaux pour l'intérieur de votre maison, nous ne saurions trop vous recommander d'accorder une attention toute spéciale aux boiseries. Ce sont elles qui forment le fond des autres décorations.

Nos ouvrages sont faits de bois de choix, par des ouvriers experts. Notre longue expérience nous permet de vous assurer entière satisfaction. Notre assortiment de bois brut et préparé est très considérable.

Que vous construisiez ou répariez, nous serons heureux de vous fournir des suggestions, des renseignements ou des estimés.

La porte d'arche illustrée ci-dessus est un modèle très en vogue. Nous la faisons en pin blanc pour être finie émail, ou en sapin de la Colombie si elle doit être finie naturel. Sur demande, nous vous adresserons notre catalogue illustré.

Ecrivez ou téléphonez 2-8400.

**O. CHALIFOUR INC.**

**126, PRINCE EDOUARD  
QUEBEC**

# LA CAISSE D'ÉCONOMIE De Notre-Dame de Québec

— La Seule Banque d'Épargne à Québec et à Lévis —

BUREAU PRINCIPAL :

HAUTE-VILLE, —No 21, Rue Saint-Jean,—QUÉBEC.

SUCCURSALES À QUÉBEC :

SAINT-ROCH, coin des rues Saint-Joseph et du Pont.  
SAINT-SAUVEUR, No 794, rue Saint-Vallier.  
JACQUES-CARTIER, coin des rues Saint-Joseph et Caron.  
SAINT-JEAN-BAPTISTE, No 479, rue Saint-Jean.  
BASSE-VILLE, No 53, rue Saint-Pierre.  
LIMOILLOU, coin 4ième Avenue et 5ième Rue.  
SAINT-MALO, coin Marie-de-l'Incarnation et Saint-Bernard.  
S-FRANÇOIS-D'ASSISE, coin 1ère Ave. et Ave. Lamontagne.  
NOTRE-DAME-DU-CHEMIN, 28, chemin Sainte-Foy.

SUCCURSALES À LÉVIS :

RUE COMMERCIALE, No 103 (au bas de la Côte).  
AVENUE BÉGIN, No 20, (sur la Côte).

SONT OUVERTES LES SAMEDIS SOIR, de 7 à 8 h. 30, les succursales suivantes : SAINT-ROCH, SAINT-SAUVEUR, JACQUES-CARTIER, SAINT-JEAN-BAPTISTE, LIMOILOU, SAINT-MALO, SAINT-FRANÇOIS-D'ASSISE, NOTRE-DAME-DU-CHEMIN et LÉVIS, avenue Bégin.

COFFRETS DE SURETÉ à louer, au BUREAU PRINCIPAL et aux SUCCURSALES, pour la garde d'obligations, documents importants, bijoux et autres valeurs.

LA CAISSE D'ÉCONOMIE, en raison même de sa charte et de la nature de ses opérations, offre à ses déposants des garanties exceptionnelles.

“ L'Épargne conduit à la Fortune ”

MAISON DE CONFIANCE

ÉTABLIE EN 1860

# Rioux & Pettigrew

LIMITÉE

## QUÉBEC

ÉPICERIES DE CHOIX EN GROS  
SPECIALITÉ : THÉS ET CAFÉS

P. S.— Attention spéciale aux commandes des Communautés religieuses.

# L'AMIANTE



résiste au feu, à l'eau, aux intempéries, vous protège contre les dangers et dure indéfiniment. : : :

DEMANDEZ :

Livrets et Catalogues français.

Nous fabriquons les BARDEAUX D'AMIANTE pour Lambris et Toitures.

Planches d'Amiante pour parement intérieur. Amiante Ondulé pour Chambres à Fournaies. Carton, Papier et Ciment d'Amiante, etc. : : : : :

## La Cie Manufacturière d'Amiante

78, RUE ST-PIERRE, :: QUÉBEC

TÉLÉPHONE : 2-7663

# Invitation

À MESSIEURS LES CURÉS  
et aux  
COMMUNAUTÉS  
RELIGIEUSES.

Venez visiter notre atelier de galvanoplastie.

Confiez-nous vos RÉPARATIONS et ACHATS de vases sacrés : CALICES, CIBOIRES, OSTENSOIRS, CHANDELIERS, AMPOULES, RELIQUAIRES, BURETTES, STATUES, CHASUBLERIES, etc.

Et vous serez convaincus que fidèle au principe qui nous décida à fonder notre maison, nous vous donnons toujours la plus grande valeur du marché pour votre argent.

Application par électrolyse : or, argent, cuivre, nickel, soudure, etc.



## La Galvanoplastie Canadienne Ltée

(Maison de Confiance)

377, Rue St-Jean, :: Québec.

Téléphone : 2-3759

Téléphone : 2-6217

# BOUCHARD & COMPAGNIE

MAGASIN DES BONS MARCHÉS

286, Rue St-Jean, Québec.

Téléphone : 2-1971

# L. BOUCHARD

Magasin des JOBS de St-Sauveur

760, rue St-Vallier, Québec.

Marchandises Sèches achetées à des prix d'occasion.— Dépenses d'administration réduites.— Profits minimes ; c'est à la fois le secret et notre excuse pour nos bas prix.— La qualité n'en est pas moins bonne. Faites-en l'expérience une fois et vous serez convaincu.



## NE NEGLIGEZ PAS LE CATARRHE A PRÉSENT !

Le Catarrhe démasque les endroits faibles dans la santé d'une personne. Les rhumes de cerveau se développent. Le nez et la tête se sentent obstrués. L'haleine prend une mauvaise odeur. Il faut se dégager la gorge du mucus catarrhal collant. Il se fait entendre comme des sons de cloche dans les oreilles et on se sent un peu sourd.

**C'EST ALORS LE BON TEMPS DE COMMENCER A TRAITER CE CATARRHE.** Ne le laissez pas faire un jour de plus.—Ecrivez tout de suite et permettez-nous de vous envoyer un excellent **CONSEIL**

**GRATUIT.** Il ne vous coûtera pas un sou et peut être justement l'aide que vous espérez. Nous sommes établis depuis plus de 40 ans avec un record sans cesse croissant de succès dans les affections catarrhales du nez, de la gorge, et des oreilles. **ECRIVEZ POUR VOIR SI VOUS POUVEZ VOUS DELIVRER DU CATARRHE.** Jetez tout bonnement votre nom et adresse sur les lignes pointillées—détachez le **COUPON** de **CONSEIL GRATUIT** et envoyez-le-nous sans retard par la poste. Ecrivez soit en français ou en anglais. Adresse :

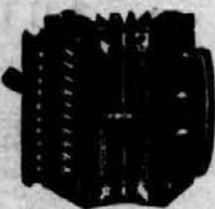
**Catarrhe Spécialiste Sproule, 389, Corohill Building, Boston, Mass.**

Ne perdez pas de temps.— Ecrivez tout de suite.

**COUPON DE CONSEIL GRATUIT**

Nom ..... Rue .....  
Ville ..... Province .....

# GRATIS



Cet accordéon ou 100 autres belles primes.

Demandez 50 paquets de graine ou le catalogue de 500 nouveautés utiles à



# ALLEN NOUVEAUTÉS

S.-ZACHARIE, Qué.

Diplomé A. A. P. Q.

Membre I. R. A. C.

# E.-Geo. Rousseau

Architecte-Evaluateur

Edifice Guilmette, St-Roch

37, RUE DE LA COURONNE - QUEBEC

Téléphones :

Résidence : 2-0992

Bureau : 2-7162

# Terreau & Racine

FONDEURS

ENR.

MARCHANDS QUINCAILLIERS

SPÉCIALITÉS :

Articles de sport,

Couchettes fer et cuivre,

Plomberie

Tuyaux en Fonte,

Acier, Grès et Bois

pour aqueduc.

196-224, rue Saint-Paul,  
QUÉBEC

# Robitaille

Pianos :-: Gramophones  
:-: et Radios :-:

320, rue St-Joseph, -:- Québec.

NOTRE maison est la plus vieille.  
NOTRE assortiment, le plus complet.  
NOTRE instruments, les meilleurs.  
NOTRE prix, les plus bas.  
NOTRE conditions, les plus faciles.

---- CONSULTEZ-NOUS AVANT D'ACHETER. ----

# E. Dussault

## ENTREPRENEUR-CONTRACTEUR

Lattage et Construction métalliques, Plafonds suspendus, Corniches,  
: : : Divisions et Angles métalliques, etc., etc. : : :

❁ **Spécialité: Voûtes d'églises** ❁

Fait avec soin et promptement, dans toutes les parties du Canada.

1983, rue Bordeaux, : : : : : : : : : **Montréal.**

TÉLÉPHONE : BELAIR 3807

RÉFÉRENCES :

Basilique de Québec  
Eglise St-Roch de Québec  
Oratoire St-Joseph  
Eglise St-Pierre Claver  
Eglise St-Stanislas  
Monastère des Trappistes d'Oka  
Eglise des RR. Pères du St-Sacrement, Québec  
Chapelle de Ste-Anne de Beaupré

Séminaire de Rimouski  
Eglise St-Thomas d'Aquin  
Eglise Ste-Madeleine d'Outremont  
Eglise St-Eusèbe  
Eglise de la Nativité  
Chapelle et Sacristie de l'Eglise St-Pierre,  
(Montréal)  
Eglise Ste-Philomène de Rosemont.

¶ Depuis un an nous avons prêté **DEUX MILLIONS ET DEMI** aux Fabriques, Communautés et Institutions religieuses seulement.

¶ Parmi ces institutions se trouvent :

Les Religieuses de Jésus-Marie, de Sillery,  
Les Sœurs de Saint-François d'Assise,  
Les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal,  
Les Ursulines de Roberval,  
La Compagnie de Jésus, de Montréal,  
La Fabrique de Notre-Dame de Jacques-Cartier, de Québec,  
La Fabrique de Notre-Dame-de-Grâce, de Québec,  
La Fabrique de Saint-Joseph, de Québec,  
La Fabrique de Saint-Ambroise de la Jeune-Lorette,  
La Compagnie du Cimetière Saint-Charles,  
Les Sœurs de la Charité de Québec (*Sœurs Grises*).

A Messieurs les Curés,  
Aux Supérieurs et Supérieures  
de Communautés religieuses :

- Voulez-vous consolider votre dette?
- Avez-vous besoin d'argent pour de nouvelles constructions ?
- Nous vous ferons, à votre demande, des propositions intéressantes.

Aux prêteurs :

- Voulez-vous prêter aux Fabriques et aux Communautés religieuses?
- Nous pouvons toujours vous faire placer avantageusement votre argent à ces institutions.
- Ces placements sont reconnus les plus sûrs.

**HAMEL-MACKAY-FUGÈRE, Limitée**

*Immeuble de la Banque Canadienne Nationale*

**71, rue Saint-Pierre  
Québec**

Téléphone: 2-6648—2-6649